

Le Puits des Memoires: Tome 2 : le Fils de la Lune

Gabriel Katz

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gabriel Katz

LE PUIITS DES MÉMOIRES

2. LE FILS DE LA LUNE



Serineo

Gabriel Katz

LE PUIITS DES
MÉMOIRES

2. LE FILS DE LA LUNE

Scrineo

Couverture : Miguel Coimbra.

© Scrineo, 2012

8, rue Saint-Marc, 75002 Paris

Vous pouvez consulter notre catalogue général sur notre site :

www.scrineo.fr

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

ISBN numérique : 978-2-3674-0002-0

Ce document numérique a été réalisé par DV Arts Graphiques

Il y eut un craquement, une déchirure. Un grondement sourd qui montait des ténèbres. Une secousse. Un roulement étouffé, menaçant. Et le monde se mit à trembler ; une force invisible le frappait à l'aveugle, comme un marteau de guerre. Il n'y avait plus de haut, plus de bas, plus de ciel ni de terre. Le sol, secoué de soubresauts, montait à la verticale avant de retomber, dans un fracas de fin du monde. L'univers roulait sur lui-même.

– Karib !

Deux yeux hébétés s'ouvrirent sur la violente lueur d'un éclair. L'obscurité revint aussitôt, mais le spectre de la scène restait imprimé : une cale de navire secouée par la tempête, de lourdes caisses qui glissaient de bout en bout comme des graviers sous le vent. Des sacs, des bottes, des bouteilles, des écuelles, littéralement arrachés du sol, rebondissaient contre la coque.

– Karib, réveille-toi !

Ce n'était pas un cauchemar. La mer était devenue folle, et le navire, soudain, n'était plus qu'une coque de noix suspendue sur les vagues. Pris de panique, le mage voulut s'extirper de son hamac, mais ne parvint qu'à s'y emprisonner, comme une mouche dans une toile d'araignée. Son souffle se fit plus court, son cœur battit si fort que ses pensées se brouillèrent. Mais à la lumière d'un nouvel éclair se dessina le visage de Nils, et cette apparition familière le ramena à la réalité.

– Ma parole, il dort ! s'écria Nils, dont la voix fut couverte par un coup de tonnerre.

– Non, je ne dors pas ! hurla Karib. Je suis coincé !

Il sentit la lame du couteau de Nils trancher les fils du hamac. Mais le bateau tournoyait frénétiquement dans la tempête et le filet, soudain libéré des poutrelles de bois, se détacha violemment. Karib eut l'impression que le plancher montait pour rencontrer son crâne. Sa tête heurta le bois humide, et ses mains crispées ne purent qu'amortir le choc, tandis que sa grande carcasse roulait au milieu des caisses.

Le vent hurlait, balayant le pont, s'engouffrant dans la cale où il

s'enroulait en une pluie d'embruns glacés. L'eau ruisselait à flots. Il y eut un éclair encore, illuminant un groupe de voyageurs terrorisés, agrippés les uns aux autres. L'un d'entre eux eut la présence d'esprit de saisir les fils de son hamac lorsqu'il vint les heurter, et un autre l'aida à s'en extirper. Il était libre.

– Faut pas rester là ! hurla Nils.

Les coffres en effet menaçaient de percer la coque et d'écrabouiller les malheureux voyageurs. L'un d'eux fut violemment percuté par une bouteille qui le toucha à la tête avant d'éclater contre la paroi. Karib profita d'une accalmie de quelques secondes pour courir vers son camarade. Lorsqu'il fut cramponné à l'échelle, il leva les yeux sur un ciel d'épouvante, zébré d'éclairs, sur lequel les nuages défilaient à la vitesse d'un cheval au galop. Ses mains lui faisaient mal à force de se crispier sur les barreaux.

– Accroche-toi.

– Je ne fais que ça !

Les vagues étaient des montagnes. Des montagnes vivantes, mobiles, soulevées au rythme d'une respiration haletante. Karib aurait juré qu'elles montaient à dix mètres au-dessus du grand mât.

– Attention ! brailla un marin qui s'était encordé au bastingage pour ne pas être emporté par les flots.

À qui s'adressait-il ? Peut-être au mousse, qui fut happé à cet instant par une vague si forte qu'elle manqua de faire chavirer le bateau. On l'entendit hurler l'espace d'une seconde, puis sa voix se perdit dans la tourmente.

Pendant ce temps, Nils assurait sa prise sur l'échelle. À deux, surtout avec le gabarit imposant de Karib, ils risquaient de voir un échelon se briser, mais ils n'avaient guère le choix. En bas, on risquait de mourir écrabouillé, en haut, on pouvait à chaque instant se faire emporter par une vague.

– Quel temps de merde ! cria Nils.

C'était tout ce que lui inspirait cette scène d'horreur. Karib, qui priait en silence la Grande Déesse, en laquelle il ne croyait pas, fut quelque peu rassuré par le sang-froid imperturbable de son camarade. Mais il avait besoin d'entendre de vive voix que cette nuit maudite ne serait pas sa dernière.

– On va s'en sortir, se força-t-il à dire.

– Quoi ?

Il fallait hurler pour se faire entendre.

– On va s'en sortir !

– Mais oui.

Alors il ferma les yeux. Plutôt que de lutter de toutes ses forces contre la tempête qui lui déchirait les muscles, il allégea sa prise. Les secousses parurent aussitôt moins violentes. Nils avait raison : ils

allaient s'en sortir, c'était une question de temps. Il pensa à Olen, qui – toujours chanceux – avait eu le privilège d'être logé dans l'une des rares cabines individuelles du bord. Bien sûr, il était au sec, et mieux protégé, mais quelle angoisse ! Seul, dans sa cabine aveugle, il devait mourir d'inquiétude à chaque fois qu'une vague venait percuter les flancs du navire. Karib l'imagina aux aguets, interprétant les bruits, les cris, les chocs.

Enfin, le vacarme s'estompa pour laisser place à des bourrasques de vent, tandis qu'au loin le tonnerre grondait encore.

– Dégagez l'échelle ! fit une voix.

Il rouvrit les yeux et vit un marin trempé jusqu'aux os, sa barbe ruisselant d'écume, qui se penchait sur lui.

– Il y a peut-être des brèches dans la coque, je vais descendre voir.

Karib se hissa sur le pont. Le navire tremblait encore sous les coups de boutoir, mais ce n'était plus que l'ombre de la tempête. On voyait s'éloigner l'orage, avec ses nuages noirs et ses éclairs, vers d'autres bateaux qui n'auraient peut-être pas la même chance. Les marins couraient en tous sens, les cabines s'entrouvraient sur des visages livides. Le mage jeta un regard méfiant sur les flots apaisés, craignant une tromperie, mais la mer avait défoulé toute sa colère.

Alors seulement, il respira.

– Terre !

Une longue bande grise se déroulait comme un ruban de pierre à l'horizon. Longtemps, elle se confondit avec la mer, le ciel, l'écume. Puis une nuée de goélands vint tournoyer au-dessus du grand mât, et l'ardoise des falaises étincela au soleil. En toile de fond se dessinaient les crêtes des montagnes, fondues dans un rideau de nuages.

Assis à la proue du navire, dans le vent glacial qui lui cinglait le visage, Nils contemplait cette terre semblant sortir des flots. Les jambes dans le vide, bras croisés sous son manteau de laine, il ne prit pas la peine de se cramponner quand les vagues se mirent à cogner. Il aimait cette sensation de liberté sauvage, la mer qui grondait sous ses pieds, le vent qui poussait dans son dos.

– Nils ! Descends de là !

Il se retourna pour apercevoir Karib, agrippé à un cordage, vacillant au gré de la houle sur ses grandes jambes. Sous sa capuche doublée de fourrure, emmitouflé dans une écharpe de laine, le colosse n'était plus qu'une paire d'yeux plissés et un nez rougi par le froid. Depuis la tempête, il vivait la traversée comme un interminable calvaire. Plus on remontait vers le Grand Nord, plus les vergues se couvraient de givre, plus il se recroquevillait à fond de cale, maudissant l'inconfort de ce navire marchand. Rien ne l'en faisait sortir, ni les appels lancinants des baleines, ni le soleil qui scintillait sur les vagues, ni les voiles des pêcheurs, blanches comme des ailes d'oiseau sur le ciel d'hiver.

– Tu vas tomber ! cria-t-il. C'est ça que tu veux ?

Nils haussa les épaules en souriant. Après tout ce qu'ils avaient vécu, il n'avait aucune intention de tomber à la mer. Ils avaient survécu à des mois d'enfer, échappé à des centaines de poursuivants, changé dix fois de refuge. Ils avaient été fugitifs, paysans, mercenaires, soldats ; on avait offert cent mille écus pour leur tête. Ils avaient semé un molosse nécromant qui flairait leurs traces, et deux cents cavaliers d'élite. Et même le Fils de la lune, cet homme qu'on disait dieu, et qui n'avait pas été fichu de les retrouver dans un

royaume à peine plus grand qu'une seigneurie. Non, il n'allait pas mourir noyé, pas maintenant, pas à une heure de Woltan.

– Oh, et puis démerde-toi, grogna Karib en se cramponnant au bastingage.

Les passagers se massaient sur le pont. Ils riaient, se tombaient dans les bras, montraient du doigt les premiers villages aux toits noirs. Un jeune négociant et sa femme s'embrassèrent fougueusement, comme s'ils venaient de se rencontrer. Ces deux-là avaient pleuré à chaudes larmes, le jour de la tempête, et récité la prière des morts en se tenant les mains. Aujourd'hui ils se sentaient bénis par la Déesse, tout comme le gros Horias, marchand d'ardoise et de pierres de construction, qui souriait béatement dans un rayon de soleil.

– À la manœuvre ! cria le capitaine, et les marins se précipitèrent à leurs postes.

Nils observait le petit manège des passagers, qui auraient donné un bras pour être déjà sur la terre ferme, bien au chaud devant un bon feu. On les avait tant mis en garde sur les dangers de la traversée qu'ils avaient vécu dans l'angoisse à chaque minute du voyage. Bien avant que la tempête ne vienne leur donner raison, la peur les tenait déjà au ventre, se répandant à bord comme une maladie contagieuse. Heure après heure, ils avaient scruté l'horizon, craignant d'y voir surgir une nappe de brouillard ou un bateau de pirates. Les plus crédules craignaient les monstres marins, les autres ressassaient en frissonnant des histoires de naufrages. Seuls les marins, habitués depuis toujours aux dangers des océans, ne ressentaient rien, rien que la joie de trinquer bientôt dans une vraie taverne.

Sortant de sa cabine, Olen se fraya un passage, ajustant sur ses épaules une cape de mouton aussi frisée que sa chevelure. Ses boucles brunes avaient repoussé, ainsi qu'une petite barbe qu'il taillait coquettement, aux heures où la houle n'était pas trop forte.

En voyant approcher son camarade, Nils imita le bêlement d'un mouton.

– Vous êtes lourds avec ça ! s'écria Olen.

Depuis qu'il avait eu la mauvaise idée d'acheter cette cape, les deux autres bêlaient dès qu'il faisait mine de la mettre. Ils répétaient que, en marchant à quatre pattes, Olen pouvait passer inaperçu dans un troupeau. C'était pourtant un meilleur choix que celui de Karib, un manteau bleu doublé de fourrure, bien coupé, élégant, mais dans lequel il grelottait car il fermait mal et se gonflait sous le vent. Quant à Nils, il avait acheté le moins cher, une cape de laine épaisse qu'il oubliait parfois dans son sac tant il était insensible au froid. Des trois, c'était peut-être le seul vrai Nordique. Il avait passé le plus clair de son temps sur le pont, alors que les marins eux-mêmes, saisis par le froid, avalaient des litres d'eau-de-vie et se frictionnaient à l'huile de

baleine.

Le petit bateau de pêche sur lequel ils avaient quitté le royaume d'Helion les avait déposés dans un port des terres libres, quelque part à l'ouest. De là, ils s'étaient embarqués pour Shaven, une île au commerce florissant où ils avaient attendu une quinzaine de jours le premier bateau pour Woltan. Une bonne part de leurs économies étaient passées dans l'achat de vêtements chauds, de bottes solides et de bons sacs de voyage. Car l'hiver woltanien, à ce que l'on disait, était l'un des pires au monde.

Olen se rapprocha de la proue en s'agrippant à un cordage. Le vent claquait dans ses cheveux ; il se protégea de l'avant-bras en faisant la grimace.

– Nils !

– Quoi ?

– Faut qu'on fasse les comptes ! Il te reste combien ?

Nils descendit d'un bond sous l'œil rancunier de Karib. Il fouilla sa bourse, compta les pièces et les montra en haussant les épaules.

– Quarante-deux écus.

– Ça nous fait... six cent cinquante, en gros. On ne va pas aller loin avec ça. Il va falloir se serrer la ceinture.

Karib, qui faisait mine de regarder ailleurs, ne put résister à l'envie de participer à la conversation.

– Je ne comprends pas comment on a pu dépenser autant, fit-il.

– Oh, ça va vite, répondit Olen, qui s'était improvisé trésorier. Les traversées, les pots-de-vin, les vêtements, les droits de passage... Le logement... Rien qu'à Shaven, on en a eu pour quarante par jour, je crois. Multiplie par quinze...

Sentant venir l'une de ces conversations qui l'ennuyaient à mourir, Nils tourna le dos et s'accouda au bastingage. L'argent ne l'intéressait guère. S'il n'avait tenu qu'à lui, ils auraient fait le voyage dans des auberges à un écu la nuit, mangé de la soupe de pois et distribué des gifles à ceux qu'il avait fallu soudoyer. Mais Karib avait tenu à dormir – enfin – dans un bon édredon de plumes. Olen avait insisté pour manger de la viande à tous les repas. Et l'on n'avait pas hésité à couvrir d'or de petits escrocs habitués à plumer les voyageurs, car pour s'embarquer en cette saison, il fallait être prêt à payer... Peu de navires prenaient la mer en hiver. Les places à bord étaient rares et chères, on ne les donnait qu'à des passagers « de valeur ».

Olen vint s'accouder près de lui pour observer la côte que le bateau longeait depuis une heure déjà.

– Woltan, dit-il simplement.

Nils hocha la tête. La terre était maintenant toute proche, on distinguait un berger menant un troupeau de vaches aux longues cornes et couvertes de fourrure. La montagne au loin avait grandi, elle

occupait à présent tout l'horizon, et la neige paraissait si blanche qu'elle blessait les yeux.

Sans un mot, Karib les rejoignit et croisa les bras sur le bastingage. Côte à côte, les trois hommes contemplèrent le paysage qui à chaque instant révélait un détail de plus. Des villages de pierre grise, des forêts de sapins, des massifs rocheux couverts de glace...

Nils détacha son regard de la terre pour observer ses compagnons avec un certain amusement. Il les connaissait si bien qu'il pouvait lire dans leurs pensées : Karib doutait, comme toujours. Du bien-fondé de ce voyage... De leurs chances de survie... Quant à Olen, il pensait à Oranie, sa belle perdue à jamais, et son cœur se serrait, car chaque lieue parcourue l'éloignait un peu plus d'elle. Nils, lui, savourait le silence et les dernières minutes de vent marin. Peut-être était-il le seul à bord pour qui cette traversée avait été un moment de sérénité, loin de tout, loin du monde. Aujourd'hui elle s'achevait, et l'instant avait quelque chose de solennel : c'était l'heure du retour dans une patrie dont on ignorait tout.

– Aux vergues ! cria le capitaine.

Le navire manœuvra dans la baie. Des dizaines, peut-être des centaines de bateaux y étaient ancrés, rendant la manœuvre délicate. D'autres mouillaient à quai, chargeant et déchargeant des passagers, des marchandises et du bétail. Un imposant navire militaire à trois étages vomissait des flots de soldats aux tabards noirs et blancs. On voyait les pointes de leurs lances dépasser au-dessus de la foule... Partout, on treuillait des caisses, des ballots et même des chevaux, suspendus par des harnais. Le port de Woltan était une fourmilière géante où grouillaient des dockers, des voyageurs, des badauds, des diseuses de bonne aventure et des gamins des rues. La densité de la foule cachait presque au regard la masse imposante des bâtiments du port, si hauts et si nombreux qu'on aurait cru une capitale. Les toits s'étendaient sur des kilomètres. On voyait même émerger le dôme d'un temple, la colonnade d'une immense acropole, et des tours de guet coiffées de toits d'ardoise. Mais le plus impressionnant, c'était le phare, une statue de cinquante mètres de haut représentant un roi en armure coiffé d'une couronne dont les pointes étaient enflammées. Son épée, braquée vers la mer, semblait menacer les ennemis du royaume.

– Impressionnant, hein, déclara fièrement le gros Horias, venu s'accouder près d'eux. C'est Harald I^{er}, le fondateur de Woltan... Il a plus de mille ans... De jour, encore, ce n'est rien, il le faut le voir de nuit !

Nils fouilla sa mémoire ; impossible de se souvenir de cette énorme statue, qui était pourtant inoubliable.

– Mais vous l'avez déjà vu, peut-être, reprit le négociant.

– J'en sais rien, répondit Nils.

Perplexe, le gros Horias fronça les sourcils, mais n'osa pas en demander plus.

Après une tournée d'adieux – Olen s'était fait des amis, comme toujours –, les trois fugitifs mirent leur sac à l'épaule, leurs armes à la ceinture, et descendirent le long de la passerelle. Ils furent aussitôt happés par la foule qui grouillait sur le quai. De jeunes gens bien mis hélaient les voyageurs : « Messire, une auberge ? », « Par ici, la meilleure table de Woltan ! ». Une servante distribuait même de petits feuilletés à la viande pour allécher les badauds. À l'auberge du Grand Nord, disait-elle, il y en avait d'autres, beaucoup d'autres, sortis tout chauds du four traditionnel en pierre des montagnes. Après des semaines de poisson séché et de fruits secs, il y avait de quoi saliver... Mais personne ne s'adressa aux trois fugitifs, et le plateau leur passa sous le nez. Ces rabatteurs savaient d'un coup d'œil qui avait des écus à dépenser dans leurs tavernes et qui n'était qu'un voyageur aux abois.

Moins difficiles, deux filles fardées de couleurs criardes se mirent en travers de leur chemin en roulant des fesses. L'une fit bomber sa poitrine, l'autre leur adressa un clin d'œil gourmand, mais les trois hommes passèrent sans leur accorder un regard. Elles se rabattirent sur le prochain passant, qu'elles appelèrent « mignon » et qui se mit aussitôt à négocier les prix : il voulait bien payer vingt écus, mais pour les deux.

Nils chercha des repères familiers dans la marée humaine, mais il se sentait étranger, et toute cette agitation le rendait nerveux. Un garde en armure de fer, tenant un chien de guerre au bout d'une chaîne, patrouillait dans la foule ; le chien montrait les dents. Partout sur les quais, on apercevait des soldats, des officiers, des patrouilles. Et au sommet d'une tour de guet, un archer surveillait du coin de l'œil, jouant négligemment avec l'empenne d'une flèche.

– Vous avez vu le nombre de gardes ? murmura Karib.

– C'est Woltan, rétorqua Olen. Le plus grand royaume du monde ! Tu t'attendais à quoi ? Trois pauvres troufions comme à Helion ?

Karib parut plus tendu encore.

– N'importe qui pourrait nous reconnaître.

– Détends-toi... Qui veux-tu qui te reconnaisse dans cette foule ? Le seul qui risque de se faire reconnaître, c'est moi !

– C'est censé me rassurer ? grommela Karib à voix basse.

Nils regarda par-dessus son épaule, avec la désagréable impression d'être observé. Il savait qu'Olen prenait sur lui pour afficher la plus grande décontraction, minimisant les chances de se faire remarquer. Mais il n'en était pas moins Hroald, champion d'arènes, que de nombreux badauds avaient dû acclamer au temps de sa gloire. Un champion trop jeune pour être déjà oublié... Il suffisait d'un rien,

un simple coup de malchance, pour qu'un curieux se mette à amener la foule.

– Sortons de là, dit Karib en les entraînant vers les bâtiments.

Au-delà des quais, le port de Woltan se transformait en ville, avec ses quartiers, ses remparts, ses commerces et son hôtel de ville aux airs de château. On y accédait par une large rue bordée de tavernes et d'échoppes où se pressait la foule. Les bâtiments, à la fois plus hauts et plus sombres qu'à Helion, étaient pour la plupart recouverts de plaques d'ardoise, comme si, dans ce royaume guerrier, les maisons se devaient de porter l'armure. Nils s'arrêta un instant devant une coutellerie où étaient exposés de splendides poignards à manche d'ivoire.

– Un couteau pour le jeune homme ? demanda un marchand qui avait bien dix ans de moins que lui.

– Non, non.

– Nous avons reçu des poignards tribaux, ils arrivent tout droit du Grand Nord. Tenez, voyez celui-ci, il a appartenu à un chef de guerre ; vous avez vu les runes sur la lame ?

Nils fronça les sourcils. Ces caractères nordiques, même s'il n'en comprenait pas le sens, avaient quelque chose de familier.

– Ça, c'est du couteau, poursuivit le vendeur. Vous le garderez vingt ans avant qu'il ne s'émousse ! Les forgerons barbares trempent leurs lames dans des lacs gelés, elles sont plus solides que tous les aciers du monde !

Intrigué malgré lui, Nils s'empara du lourd poignard de métal sombre et en observa le tranchant à la lumière.

– Combien ?

– Trois mille. Prix d'ami ! Normalement, une lame comme ça, vous la trouvez à cinq mille, pas moins.

– C'est le prix d'une épée longue, fit Nils.

– Pas de cette qualité !

D'un geste assuré, Nils fit pivoter le poignard au creux de sa paume pour le tendre au marchand par la garde.

– Et je vois que messire s'y connaît, ajouta-t-il, flatteur.

– Assez pour savoir que ce couteau vaut cinq cents écus, rétorqua Nils avec un demi-sourire.

Le marchand lui rendit son sourire : on aurait cru deux escrocs se reconnaissant dans une taverne.

Nils rejoignit les autres, qui l'attendaient devant un étal de pâtés aux champignons. C'était une spécialité locale : tous les dix mètres, un vendeur ambulant proposait de petits pâtés frits. Canard, champignons, œufs, poulet et même buffle, il y en avait pour tous les goûts. Leurs chariots à bras, entièrement faits de métal, étaient ingénieusement équipés d'un four à braises sur lequel crépitait une

marmite d'huile bouillante.

– Pâté ? demanda Karib.

– Non, pas pour moi, répondit Nils, qui depuis le départ d'Helion s'était découvert une passion pour les sucreries.

– Toi, tu te réserves pour les pâtes de fruits !

Olen et Karib grimacèrent en mordant dans les pâtes brûlants tandis que Nils se retournait pour scruter la foule, de nouveau en proie à l'impression d'être suivi. Mais il ne se fixa sur aucun visage en particulier.

Un peu plus loin, ce fut au tour d'Olen de s'arrêter près d'une échoppe... de primeurs. Sous l'œil médusé de ses camarades, l'ancien gladiateur soupesa les choux en connaisseur et s'étonna du prix des prunes noires.

– Six écus le kilo, ils ne manquent pas d'air !

Se sentant seul dans son indignation, il crut bon d'ajouter : « En plus, elles sont toutes petites », ce qui déclencha l'hilarité des deux autres.

– Quoi ? fit-il, vexé.

– Rien, gloussa Karib. C'est juste que, pour un champion d'arènes, tu es un peu... un peu...

Il ne put achever sa phrase et se mit à rire aux éclats, imité par Nils.

– Le champion d'arènes vous emmerde ! s'écria Olen en s'éloignant.

À cet instant, un gros homme aux cheveux filasse, vêtu de cuir et de fourrure, sortit d'une échoppe voisine. Son crâne rasé était étrangement irrégulier, comme un casque cabossé. Il se planta devant Olen avec un large sourire.

– Champion d'arènes, hein ?

Les rires cessèrent. Nils glissa la main vers le manche de son poignard et, d'un œil désormais exercé, jugea de la situation. Froidement, il décida que, si les choses tournaient mal, il lancerait son couteau sur le gros homme – une cible impossible à manquer – avant de renverser le chariot de pâtés le plus proche. L'huile bouillante sèmerait la panique dans la foule, le temps de s'engouffrer dans une ruelle. De là, on pourrait redescendre vers les quais et se fondre dans la cohue.

Mais le gros homme ne cria pas au régicide.

– Laisse-moi deviner, lança-t-il à Olen. Tu veux engager ton homme en arène et tu ne sais pas où t'adresser.

Olen, pris de court, marmonna une réponse inaudible. L'homme se dirigea alors vers Karib et lui palpa l'épaule comme un boucher jugeant de la qualité d'un bœuf.

– Effectivement, c'est une bonne masse, opina-t-il.

Karib le repoussa, à la fois surpris et contrarié. Le gros homme le toisa de la tête aux pieds, puis revint vers Olen avec un air complice.

– Je sais reconnaître un gladiateur ; ça fait quinze ans que je suis dans le métier.

– Tu as l’œil, fit Olen, retrouvant son sourire.

– Mais pour les arènes, mon ami, ne te fais pas d’illusions ! Quel que soit le niveau de ton homme...

Karib ouvrit la bouche pour dire qu’il n’était l’homme de personne, mais Nils lui adressa un signe impérieux.

– Tu ne le feras descendre sur le sable que s’il a fait ses preuves. Et c’est là que j’interviens ! Tu as entendu parler de la fosse de Gohn ?

– Non.

– Ça se voit que tu n’es pas du coin ! Gohn, c’est moi. J’ai une fosse dans la ville basse, et je veux bien prendre ton homme ; dix pour cent pour moi, le reste pour vous.

Nils vit le doute dans les yeux de ses compagnons. Était-il le seul à avoir compris ? Le circuit des arènes était réservé à des combattants entraînés, bien équipés, aptes à satisfaire un public aussi large qu’exigeant. De gros intérêts financiers régissaient les arènes, bien au-delà du spectacle. De riches bourgeois, des seigneurs et parfois des rois misaient gros sur leurs poulains, trop gros pour tolérer la présence d’amateurs... Décevoir le public, donner aux champions des victoires trop faciles, c’était impensable. Ainsi, les gladiateurs en herbe – ceux qui n’avaient pas la chance d’avoir un riche mécène derrière eux – débutaient-ils leur carrière dans les fosses, des arènes qui n’en portaient pas le nom et qui fleurissaient dans les bas quartiers des villes. Il s’agissait souvent d’un simple trou recouvert de sciure au sous-sol d’une taverne ou à l’écart d’un village. On s’y affrontait sans règles, dans des combats souvent épouvantables de bestialité. Cela n’en restait pas moins le moyen le plus sûr de se faire remarquer par un entraîneur, pour peu que l’on ne se fasse pas égorger ou crever les yeux avant.

– Une fosse ? demanda naïvement Olen, mieux armé pour choisir un chou-fleur que pour affronter son ancienne profession.

Le gros homme prit sa question pour un marchandage détourné.

– La meilleure, camarade. Dix pour cent, ça te paraît beaucoup ? C’est beaucoup, je te l’accorde, mais si tu savais combien de gars qui sont passés par chez moi ont fini en arène... Et bien classés ! Tu connais Kcal Tête de fer ? Non ? Tu n’es pas d’ici, c’est vrai.

– Karib a très envie de combattre dans une fosse, intervint Nils avec un sourire entendu. Hein, Karib ?

Le mage, qui venait de comprendre, fit une grimace, mais resta prudemment dans son rôle de brute silencieuse.

– Je vais réfléchir, annonça Olen.

– Tu sais où me trouver, fit l’autre en montrant son échoppe.

– On reviendra, renchérit Nils. Karib est un animal, il a besoin de

sang.

Le tenancier de fosse regarda le mage avec concupiscence, on voyait briller les écus dans ses yeux.

Les fugitifs attendirent d'être hors de vue pour se laisser aller à un fou rire libérateur. Contre toute attente, Woltan leur procurait une étonnante sensation de dépaysement, et presque de détente. S'ils n'avaient parfaitement maîtrisé la langue, ils auraient pu se prendre pour de simples voyageurs en terre inconnue.

– Déjà, remarqua Karib, ce type n'a pas reconnu Olen. C'est bon signe, parce qu'à mon avis il passe sa vie aux arènes !

– C'était sûr : Hroald se bat en armure, et donc avec un casque, approuva Nils, comme s'il ne parlait pas d'Olen mais d'un étranger.

Il marqua une pause avant d'ajouter :

– D'ailleurs on a besoin d'argent, je propose qu'il descende dans la fosse pour nous refaire une trésorerie !

– Pas bête, fit Karib, malicieux.

Olen les arrêta d'un geste.

– Quelle fosse ? Donnez-moi un étal de légumes et je fais fortune en trois jours.

– Combien, le kilo de prunes noires ?

– Et si elles sont petites, tu les fais moins cher ?

Gloussant comme de grands gamins, ils s'engouffrèrent dans la première taverne pour fêter leur arrivée à Woltan. Cette expérience, l'ultime épreuve, s'annonçait comme une partie de plaisir en comparaison de ce qu'ils avaient vécu à Helion. Ils se sentaient délicieusement anonymes, comme trois grains de sable sur une plage sans fin.

Incorrigible, Nils regarda une dernière fois par-dessus son épaule, maudissant cette méfiance maladive qui gâchait les rares instants de détente. Son regard s'arrêta sur un homme aux tempes grisonnantes, vêtu d'un manteau gris, qu'il lui sembla avoir déjà vu. Haussant les épaules, il chassa ses instincts et pénétra à son tour dans la taverne d'où montait un fumet de gigot grillé.

Dans la grande salle de l'auberge de la Feuille d'or, deux musiciens accordaient leurs luths. C'était l'une des meilleures adresses du port, où descendaient de riches marchands et des nobles en voyage. Une belle bâtisse de quatre étages, un peu en retrait de l'agitation des quartiers populaires, avec une vue imprenable sur la mer. On disait les chambres superbes, et la table digne d'un buffet princier. Les tarifs en tout cas avaient de quoi décourager les plus modestes : une nuit à la Feuille d'or en coûtait dix ailleurs.

La porte de l'auberge s'ouvrit dans une bourrasque d'air glacial. L'homme au manteau gris hésita, prenant une profonde inspiration. Aussitôt des cris s'élevèrent, alors que le vent soulevait les cendres dans la cheminée.

– La porte !

Il se glissa à l'intérieur et, timidement, demanda à la fille de salle où il pouvait trouver Enseth.

– Au deuxième étage, lui répondit-elle. Troisième chambre. Mais je crois qu'il n'est pas seul. Si vous voulez attendre, je vous sers quelque chose...

– Non, merci, c'est urgent.

L'homme au manteau gris monta les escaliers quatre à quatre et frappa à la porte de la chambre.

– Je suis occupé ! répondit une voix agacée.

– Messire Enseth, c'est moi, Hansel.

– Entre.

La chambre était à moitié plongée dans la pénombre, le soleil n'y perçait que par un volet entrouvert. Au sol, des vêtements épars, une paire de bottes, une chemise roulée en boule, une robe de femme. Embarrassé, l'homme au manteau gris recula, mais une voix tranchante le rappela :

– Entre, je te dis.

L'albinos – c'était ainsi qu'on le nommait désormais – était allongé, nu, sur son lit, mains croisées derrière la nuque. Une belle fille de

vingt ans leva la tête de son bas-ventre avec un sourire impudique.

– Qu'est-ce que tu veux ?

– Ils sont là, messire.

Comme frappé par la foudre, l'albinos parut encaisser le coup. Puis il se leva d'un bond.

– Avec les cavaliers de cristal ?

– Non, messire.

– Comment ça, non ?

– Ils sont seuls, messire.

Sans prendre la peine de se rhabiller, l'albinos marcha de long en large, comme un fauve. L'homme au manteau gris fut frappé par son extrême maigreur et ses côtes saillantes. Habillé, il ne semblait pas si squelettique.

– Tire-toi ! lança-t-il à la fille.

Mollement, elle s'étira, se glissa hors du lit et marcha vers Hansel, dont les bottes effleuraient sa robe. Elle s'agenouilla sans le quitter des yeux, ramassa le vêtement avec un sourire étrange. Sans doute voulait-elle élargir sa clientèle... Mais Hansel détourna le regard ; si sa femme apprenait qu'une créature plus jeune que sa fille se promenait nue devant lui, elle lui trancherait la gorge, et peut-être le reste.

L'albinos – qui s'habillait enfin – pointa du doigt quelques pièces sur une table. La fille les empocha, fit « au revoir » de la main et sortit en claquant la porte.

– Tu es sûr, ce sont eux ?

– Certain, messire.

– Seuls, fit-il en enfilant ses bottes. Ce n'est pas possible !

Il dévala les escaliers tout en bouclant son ceinturon. Derrière lui, l'homme au manteau gris trotta dans ses pas, comme un chien fidèle.

– D'où ils viennent ?

– De Shaven. Le bateau a accosté il y a une heure.

– Où ils sont ?

– Taverne de l'Ancre, à l'entrée de la ville.

Courant presque vers les écuries, l'albinos lança à Hansel :

– Je vais chercher du renfort. Retrouve-nous là-bas. Et prends une épée !

L'homme au manteau gris sentit sa gorge se serrer. Depuis des semaines, il guettait méthodiquement toutes les arrivées en provenance des Terres communes, un travail de titan dont personne ne lui était reconnaissant. Il s'arrangeait pour être au pied de chaque navire, et des navires, il y en avait des dizaines chaque jour. Parfois même, il veillait tard dans la nuit pour attendre l'arrivée d'une voile aperçue au loin et qui s'avérerait le plus souvent n'être qu'un bateau venu du Nord. Et aujourd'hui, au lieu de le féliciter pour le succès de sa mission, Enseth lui demandait de « prendre une épée ».

Rageusement, il donna un coup de pied dans un cageot, imaginant que c'était la cage thoracique osseuse de l'albinos. Était-ce sa faute si les cavaliers de cristal avaient échoué dans leur mission ? Sans doute étaient-ils encore en train de fouiller chaque port des Communes avec leur chien des enfers.

Il courut à son cheval, à la selle duquel était fixée son épée. Une lame de mauvaise qualité, achetée au forgeron de son village pour décourager les brigands sur les routes. Non, il n'était pas de taille à affronter un guerrier, et encore moins celui-là. Sans parler du mage... Il n'était qu'un exécutant, un espion, un guetteur. En galopant vers le quartier des tavernes, il se promit de laisser faire les hommes de guerre, dont c'était le métier.

– Place ! cria-t-il lorsque la cohue devint trop dense pour lui permettre de chevaucher.

Il dut mettre pied à terre et, tirant sa monture par la bride, se fraya un passage vers la taverne de l'Ancre. Lorsqu'il y parvint, l'albinos et ses hommes n'étaient pas encore en vue. Alors il attendit, en retrait, les yeux rivés sur la porte. Dans quelques minutes, d'une manière ou d'une autre, la traque allait s'achever.

– Aubergiste ! J'ai demandé trois bières !

– Ça vient, ça vient.

Olen tapota nerveusement la table. Au cours du voyage, il s'était accoutumé aux bonnes auberges où une bourse bien remplie assurait un service sans reproche. Il prenait plaisir à voir les servantes empressées remplir les pichets dès qu'ils étaient vides ; il aimait se voir offrir de petits gâteaux ou des liqueurs à la fin d'un bon repas. Cette taverne bondée, avec ses odeurs de brûlé et de mauvaise bière, lui rappelait Helion.

– Ma parole, ils sont allés récolter le houblon ! renchérit Karib.

Seul Nils, perdu dans la contemplation du feu de cheminée, semblait indifférent à l'attente.

– Tu sais quoi ? reprit Olen en se levant. Je vais les chercher, nos bières.

En traversant la salle, il fut pris de ce même sentiment qui l'oppressait depuis le départ, une pointe d'angoisse, un serrement de cœur qu'il ne parvenait jamais à chasser complètement. La distance, dit-on, émousse les sentiments, et pourtant, il brûlait toujours de la même passion pour celle dont il avait été brutalement séparé. Avait-elle appris qui il était vraiment ? Savait-elle qu'elle avait abrité l'un des fugitifs recherchés dans tout le pays ? Avait-elle eu des ennuis à cause de lui ? Il aurait tout donné pour le savoir. Une partie de lui-même était restée là-bas, au royaume d'Helion, laissant un grand vide que rien ne venait combler. Il vivait l'absence comme une blessure, et en voulait à ses compagnons de ne pas le comprendre.

Lorsqu'il revint avec trois chopes de bière, il fut accueilli par les applaudissements de Karib.

– Mercenaire, maraîcher, garçon de salle... Décidément, Olen, tu es une perle !

– Bois, au lieu de dire des âneries.

Ils trinquèrent. À Woltan, à la renaissance.

– Bon, c'est bien de se réjouir, fit Olen, mais on fait quoi,

maintenant ?

La question avait été posée mille fois durant le voyage, déclenchant des débats sans fin. Les fugitifs avaient fini par conclure que l'approche la moins dangereuse consistait à retrouver leurs familles pour en apprendre davantage. Certes, ils avaient assassiné le roi de Woltan, mais pourquoi ? Pour qui ? Il y avait sûrement des proches, parents, amis, complices, pour leur apporter ne serait-ce qu'un embryon de réponse.

Olen claquait des doigts devant les yeux de Nils, pour le rappeler à la réalité.

– Nils ! Reste avec nous... Il faut qu'on prenne une décision une fois pour toutes.

– Les familles, répondit le lanceur de couteaux, agacé. On a passé trois semaines à répéter la même chose.

C'était vrai. Mais au moment du grand saut dans l'inconnu, Olen commençait à douter de leur « bonne idée ».

– Et comment est-ce qu'on leur explique qu'on a perdu la mémoire ?

– Tiens, ça fait bien deux jours que je ne l'avais pas entendue, celle-là, ironisa Nils.

– Comme on a dit, rappela Karib. On improvise. Tout dépendra des familles... à qui on s'est confiés... ou pas... Peut-être qu'on nous aime, peut-être qu'on nous déteste... Il n'y a aucun moyen de prévoir.

Restait à retrouver leurs proches, en espérant que les familles ne soient pas sous haute surveillance, car un régicide en fuite n'était pas un voleur de pommes.

– Commençons par les grandes arènes de Woltan. Il y aura bien quelqu'un là-bas qui saura où trouver la famille de Hroald. Nils ira se renseigner, c'est probablement le seul qui ne soit pas connu aux arènes.

Karib approuva d'un signe de tête.

– Et elles sont où, les grandes arènes ? demanda Nils.

Les fugitifs se regardèrent. Aucun ne se souvenait de cet endroit où au moins deux d'entre eux avaient bâti leur carrière. Les grandes arènes se trouvaient sans doute à proximité du siège royal. Ils savaient – pour l'avoir appris sur le bateau – que Woltan était composé de cinq principautés aussi vastes que des royaumes, sur lesquelles régnait un haut roi. Il existait aussi de petites enclaves à l'intérieur du royaume, comme les terres du Premier Général de Woltan, ou le domaine du Doyen des mages, et ces enclaves avaient le rang de seigneuries. Les princes et les seigneurs formaient le tout-puissant Conseil de Woltan, qui élisait les rois et ratifiait les décisions majeures. Selon toute probabilité, chaque capitale princière, et peut-être chaque grande ville, disposait d'une arène, car elles étaient un signe de puissance. Mais il n'en existait qu'une sous le nom de grande

arène, et celle-ci devait être proche du souverain.

– Ce ne sera pas difficile à trouver, répondit Olen.

Quelque chose au fond de lui rejetait son ancienne vie, si violemment que l'idée des arènes lui donna la nausée. Il craignait de voir se réveiller l'instinct du gladiateur, le goût de la violence et de la mort.

– Pour un simple voyageur, peut-être ! s'écria Karib. Il suffit de demander ! Mais nous...

Il baissa d'un ton, murmurant presque.

– Poser des questions, c'est courir le risque de se faire repérer. Je vous rappelle qu'on est recherchés ! Notre tête doit valoir encore plus cher ici qu'à Helion.

– Peut-être.

– Je ne sais pas ce qui nous a pris ! C'était ridicule de venir ici.

– Si tu le dis.

Olen souriait en coin.

– Qu'est-ce qu'il y a de drôle ? s'indigna Karib.

– Rien, c'est juste que, depuis qu'on a pris la décision de venir à Woltan, tu te plains jour et nuit.

Nils se mit à sourire à son tour. Le mage eut un geste agacé, comme s'il chassait une mouche.

– C'est ça, marrez-vous. Vous allez voir que, pour obtenir des réponses à nos questions les plus simples, on va être obligés de se livrer à des ruses incroyables.

– Vraiment ?

Olen se leva, marcha droit sur une table voisine où un bourgeois bedonnant dégustait une soupe au lard.

– Pardonne-moi, l'ami, dit-il. Tu es du coin ?

– De Nowik, répondit le gros homme. Mais je connais bien la région.

Olen tira un tabouret, avec son franc sourire de marchand de légumes.

– Je peux ?

– Bien sûr, je t'en prie.

Devant ses camarades surpris, il prit place, commanda deux bières à la fille de salle et croisa les bras sur la table.

– Nous venons d'arriver à Woltan, fit-il. Pas facile de s'y retrouver quand on vient des Communes ! Tout est si grand.

Le bourgeois parut flatté, comme s'il était pour quelque chose dans la taille du port de Woltan.

– Je te crois ! Ça fait vingt ans que je voyage pour mes affaires, et j'en ai vu, du pays : Kyrenia, les Grandes Pagodes, la Goranie... Mais Woltan, c'est... Woltan.

– Le phare à lui seul vaut le voyage !

– C'est ce que tout le monde dit.

– On aimerait voir les grandes arènes, aussi... Elles sont loin d'ici ?
– Pas tout près. Quatre, cinq jours de marche. Il faut prendre la route du Nord, traverser le Gundland puis Oster, jusqu'à la capitale. Mais en cette saison, il ne s'y passe pas grand-chose... Les combats reprennent au printemps.

Olen mima la déception.

– Je ne savais pas que les arènes fermaient.
– Elles ne ferment pas. Mais en hiver, comme le temps est incertain et que les gens préfèrent rester chez eux, il n'y a que des sessions mineures, qui n'intéressent personne. Ça permet aux plus pauvres de s'offrir la place, mais si tu es amateur, tu seras déçu. À moins d'un coup de chance.

– Je verrai avec mes amis. S'ils y tiennent, on fera le voyage quand même.

– Vous devriez, ça vaut la peine ! Oster est une ville extraordinaire ; on l'appelle « Le Soleil du Nord », à cause de l'or sur les toits des temples. Il y en a tellement que, même les jours de mauvais temps, la ville rayonne à des kilomètres.

– Incroyable.

C'est ainsi qu'Olen apprit que la capitale de Woltan était le siège du haut roi et des chambres du Conseil, que le souverain se nommait Oderic I^{er}, prince d'Hodenwald, et qu'il avait succédé à Harald IV, assassiné quelques mois plus tôt. Le peuple, visiblement, ignorait tout de la façon dont était mort le souverain. On savait seulement que quatre assassins – dont l'ancien champion Hroald – étaient activement recherchés depuis.

– Le pauvre roi Harald a dû être bien pleuré par son peuple, risqua Olen, avide d'en savoir plus.

À la table voisine, ses camarades tendaient l'oreille, n'osant plus respirer de peur de perdre un mot.

– Bah, fit le bourgeois en sautant son écuelle avec du pain noir. De vous à moi, un roi en vaut un autre.

– Les gens ne l'aimaient pas ?

– Ni plus ni moins. Je ne sais pas comment ça se passe chez toi dans les Terres communes, mais ici, le roi, c'est juste un nom qui change tous les vingt ou trente ans. Dans les villes, on a un bourgmestre, et au-dessus de lui un prévôt, au-dessus du prévôt il y a un prince, et au-dessus du prince il y a le roi. Moi, par exemple, je suis marchand, j'ai de l'argent, j'ai des amis bien placés ; eh bien, si je veux voir le bourgmestre, on me fera poireauter trois mois. Alors, le roi...

– Je comprends.

Le cœur d'Olen se serra. Il aurait tant aimé entendre que le roi Harald IV était un tyran, et que sa mort avait été une libération pour son peuple... Il n'aurait plus été un assassin mais un héros de l'ombre.

Le gros bourgeois vantait les plaisirs de la capitale lorsque des hennissements et des cris retentirent dans la rue. Les conversations cessèrent et les clients de l'auberge, intrigués, mirent le nez aux fenêtres.

Olen vit Karib froncer les sourcils, tandis que Nils reposait sa chope de bière en portant la main à son poignard. À son tour, il jeta un regard à l'extérieur, pour apercevoir un groupe de cavaliers en armure de guerre. Des armures lourdes, tristement familières, aux épaulières arrondies, aux tons noir et or. Il y eut un bref coup de sifflet, et les cavaliers dégainèrent leurs épées. À leur tête, il y avait un homme, un homme que les fugitifs avaient cru ne jamais revoir, et qu'ils ne connaissaient que par son surnom : l'albinos.

Comme un vol de moineaux, les badauds s'étaient envolés. Plus un passant, plus un curieux, pas même un mendiant. La foule se tenait prudemment à l'écart. Devant l'auberge de l'Ancre, dix cavaliers de la garde royale de Woltan mettaient pied à terre. À leur tête se tenait l'albinos, ses longs cheveux presque blancs ramenés en catogan. Les mâchoires crispées, il fixait la porte de la taverne, cette porte derrière laquelle se trouvaient les hommes qu'il avait traqués jusqu'au bout du monde. Ironiquement, c'était ici, au port de Woltan, qu'il les retrouvait enfin.

Le capitaine des cavaliers, le visage dissimulé par sa visière, lui adressa un signe de tête. Il était prêt. Ses hommes aussi. Ils connaissaient leur rôle sur le bout des doigts ; eux aussi revenaient d'Helion, et même s'ils auraient préféré laisser ce combat aux cavaliers de cristal, ils avaient eu le temps de s'y préparer. Mais cette fois il ne s'agissait plus de blesser les fugitifs pour les capturer vivants. Les consignes avaient changé, le nécromant d'Helion était loin. Désormais, Enseth les voulait morts.

Dans son manteau gris, Hansel tremblait comme une feuille. Il espéra que l'albinos ne le remarquerait pas, car la lâcheté était pour un Woltanien la chose la plus abjecte au monde. Par chance, Enseth était comme hypnotisé par la porte de la taverne.

Le capitaine aboya un ordre et ses hommes se mirent en marche. Dix statues de métal noir et or qui prirent position les unes devant les fenêtres, les autres devant l'entrée de l'auberge. C'était le moment.

– Allez ! cria l'albinos.

Un violent coup de botte ouvrit avec fracas la porte de la taverne, où s'engouffra le capitaine, l'épée haute comme pour frapper le premier venu. Huit hommes le suivirent, déboulant dans la grande salle, renversant tables et chaises. Les clients paniqués se plaquaient contre les murs, les filles de salle laissaient tomber leurs plateaux en poussant des cris stridents. En un instant les armures étaient partout, arrachant les tentures, barrant l'escalier, se ruant aux cuisines.

L'albinos, qui n'avait pas l'intention de prendre un mauvais coup, laissa passer quelques secondes avant de pénétrer à son tour dans la salle dévastée.

– À l'étage !

Un soldat monta les escaliers en hâte, tandis que l'albinos saisissait nerveusement le tavernier par le col. C'était un petit homme au crâne dégarni, qui ne devait guère peser plus de cinquante kilos.

– Il y a trois criminels dans ton auberge ! Si tu ne les livres pas, tu perdras ta tête pour trahison.

– Je... ferai tout pour vous aider, messire, balbutia l'aubergiste, au bord des larmes. Et il ajouta : Je suis un bon citoyen.

L'albinos le lâcha.

– Trois hommes, un grand brun baraqué, un plus petit avec les yeux gris clair, et un autre.

– Ah oui, je me souviens. Ils sont passés tout à l'heure, ils ont demandé une table pour trois, juste pour une bière. Sauf qu'à cette heure-ci je n'ai pas de table pour les gens qui veulent une bière, moi ! Voyez, même ceux qui déjeunent sont obligés de partager leurs tables.

Il était difficile d'en juger, maintenant que les tables étaient renversées et que les plats s'étaient mélangés entre les dalles en une bouille incolore où flottaient des morceaux de gras. Mais l'aubergiste n'avait aucune raison de mentir, et encore moins à des soldats.

– Où est-ce qu'ils sont allés ? cingla l'albinos.

– Je vous mentirais en vous disant que j'en sais quelque chose, messire. Ils ont vu qu'il n'y avait pas de place, ils sont partis.

Enseth poussa un rugissement et balaya de la main une pile de bols en terre cuite qui alla se briser au milieu des débris. Il sortit de l'auberge, suivi par les cavaliers qui rengainaient leurs lames. Hansel comprit très vite le sort qui l'attendait, puisqu'il tourna les talons et se mit à courir.

– Tue-le, ordonna l'albinos à un cavalier, qui sauta en selle.

L'homme au manteau gris courut aussi vite qu'il put, mais la rue désertée par les badauds ne lui offrait plus le moindre refuge. Son épée, dont il n'avait jamais su se servir, était restée sur sa selle. Il entendit le galop du cheval derrière lui, se retourna mécaniquement et leva le bras pour se protéger. La lame le faucha au passage, avec tout le poids de l'homme et du cheval. Lorsque le cavalier fit demi-tour pour charger de nouveau, Hansel tombait à genoux et le sang jaillissait.

Le capitaine vint rejoindre Enseth en relevant sa visière. Perplexe, il se gratta la barbe.

– Qu'est-ce qu'on fait ?

– Que veux-tu qu'on fasse ? cracha l'albinos. Il y a cinquante tavernes dans cette rue, ils peuvent être n'importe où. Si ce pauvre

abrutis ne les avait pas perdus...

– Vous voulez qu'on fouille le quartier ?

– Essaie toujours. Mais maintenant, ils savent qu'on est là. On ne les trouvera pas.

Croisant les doigts derrière sa nuque, l'albinos prit une profonde inspiration. Ce n'était pas le moment de flancher. Plus loin, les enseignes des tavernes, grinçant sous le vent au bout de leurs chaînes, s'alignaient à perte de vue. Où avaient-ils pris leur bière, ces maudits fugitifs ? Sûrement dans l'une de ces auberges, celle où il restait une table libre, ou celle où l'on se tassait à quinze par banc. Ou encore dans une maison de passe, il y en avait plein les ruelles adjacentes.

Les curieux, attirés par l'agitation ambiante, étaient sortis, la chope à la main, espérant un peu d'action. On se bousculait pour voir les cavaliers royaux. Une fois les épées rengainées, la foule reprenait possession de la rue, refluant vers l'auberge de l'Ancre comme une marée montante.

L'albinos tenta un moment de démêler les centaines de visages enchevêtrés dans cette mer humaine, puis il soupira et remonta en selle. Qu'il était rageant de penser que quelque part, peut-être à vingt mètres de là, les fugitifs l'observaient, bien à l'abri dans la foule...

Le capitaine désigna le corps de Hansel, qu'un cavalier hissait sur son cheval.

– Et lui, on le fait remplacer ?

– Inutile.

– Et si les cavaliers de cristal reviennent ?

Méprisant, l'albinos ne se donna pas la peine de répondre. Quand le grand maître des cavaliers de cristal, avec deux cents hommes et un molosse démoniaque, débarquerait au port de Woltan, il n'aurait pas besoin d'un guetteur pour l'apprendre.

La route du Nord portait bien son nom. Couverte de givre et balayée par le vent, elle traçait une longue ligne sombre à travers la plaine. Tout autour il n'y avait rien, rien que de l'herbe glacée et des rochers couverts de neige. Des roseaux cassants comme du verre perçaient la surface des étangs gelés. À l'horizon, les montagnes s'effaçaient peu à peu, avalées par la nuit.

– Dans une demi-heure, on ne verra plus rien, gémit Olen.

Karib souffla dans ses mains comme si, à travers ses gants, il avait pu réchauffer ses doigts gelés. La tournure des événements donnait raison à son pessimisme, et cette petite victoire allégeait l'épreuve. La réalité dépassait ses inquiétudes, coupant court aux ricanements des deux autres... Lui-même, dans ses pires prophéties de malheur, n'aurait pas imaginé revoir l'albinos deux heures après avoir posé le pied en terre de Woltan.

– On ne peut pas marcher comme ça toute la nuit, reprit Olen après un silence. On va mourir gelés.

Karib rentra les épaules et tenta de maintenir sur sa poitrine ce stupide manteau qui s'ouvrait sans cesse.

– Au premier village, on demande l'hospitalité.

Ils en avaient vu, des villages au bord de la route, une dizaine au bas mot, mais aux heures où le soleil brille encore, le voyageur se sent pousser des ailes. Chaque kilomètre leur paraissait précieux. S'éloigner du port, c'était s'éloigner du danger. Mais lorsque la lumière s'était mise à décliner, que les croassements des corbeaux avaient fait place aux hurlements des loups, leurs belles certitudes s'étaient volatilisées. Depuis deux heures déjà, ils avançaient sans voir autre chose que de l'herbe blanchie par le givre.

– Ça fait au moins cinq lieues qu'on n'a pas vu un village, rappela Olen, angoissé.

– Et après, c'est moi qui me plains, s'esclaffa Karib, et son sourire, gercé par le froid, lui fit un mal de chien.

Nils cheminait en avant, sa capuche rabattue sur ses épaules.

Comme toujours, il ne souffrait ni du froid ni de la fatigue. Il n'avait pas décroché un mot depuis le départ, non pas sous l'effet de l'angoisse – il lui en fallait bien plus – mais parce qu'il économisait ses forces. Régulièrement, il sortait de sa poche un sachet de sucreries achetées dans une échoppe de miel et d'épices, et croquait dans un caramel aux éclats de noix.

– Ça va, Nils ? demanda Karib.

– Ça va.

Le mage hocha pensivement la tête. À cette heure, il aurait donné cher pour être, comme Nils, une machine à avancer, sans faiblir, sans douter, sans réfléchir.

– Là ! s'écria Olen. Un village !

De petites lumières dansaient au loin dans la nuit et le vent portait une douce odeur de feu de cheminée. Karib et Olen se mirent à marcher si vite que le sang leur monta à la tête.

– Nils, bouge-toi un peu ! haleta Karib en voyant que le lanceur de couteaux poursuivait son chemin sans se presser.

– Le village sera encore là dans cinq minutes, répondit Nils.

– Comme tu veux !

Ils coururent presque vers la délivrance et arrivèrent si essoufflés que, pliés en deux, ils ne purent prononcer un mot. Karib sentait ses poumons endoloris par l'air glacé, comme si sa poitrine se refermait sur elle-même. Des villageois vêtus de fourrure sortaient des maisons pour observer ces étranges voyageurs à bout de souffle, haletants et épuisés. Puis vint le troisième arrivant, dont les yeux argentés semblaient guetter le moindre de leurs mouvements.

– Bonjour... à... vous, fit Olen, si pâle qu'il aurait pu s'évanouir.

Un homme à barbe noire, massif et hirsute, ouvrit les mains en signe de bienvenue.

– Vous avez faim, messires ?

– Oh oui, dit Karib. Si vous avez quelque chose à manger et un abri pour la nuit, nous vous paierons bien. Nous sommes des voyageurs en route pour la capitale et...

– Bienvenue, coupa le paysan en montrant sa maison.

C'était une lourde chaumière aux murs de pierre, dont les minuscules fenêtres constituaient un rempart contre le froid. Elle disposait de deux cheminées, d'une lanterne de seuil, d'un coffre à outils extérieur en fer clouté. Sous le toit se trouvait un grenier à foin, et un auvent recouvert de cuir abritait quelques chèvres. Les autres maisons, plus petites, dégageaient la même impression de confort et d'opulence. Le paysan woltanien n'était pas le paysan des Communes...

La perspective d'une nuit au chaud enchantait Karib ; il se mit à distribuer des poignées de main et des remerciements aux villageois

qui l'escortaient vers la grande chaumière.

– Merci... Bonjour... Merci... Bonjour.

– Doucement, murmura Olen, ils vont finir par nous demander cent cinquante écus.

La chaumière sentait bon les épices, le foin et la cire d'abeille. Dans la pièce principale, à la lueur du feu, on voyait briller des meubles en bois massif, bien cirés, et une marmite de fer où mijotait une soupe.

– Mettez-vous à l'aise, fit le barbu en emplissant trois bols.

Les fugitifs retirèrent leurs bottes mouillées, à l'exception de Nils, qui se contenta de les sécher à la chaleur de l'âtre.

– Je vous laisse ma maison, annonça le paysan. Vous serez plus tranquilles, j'irai dormir chez mon fils.

– Non, vraiment, ce n'est pas la peine, protesta Karib.

– Ça ne me gêne pas, messire. Vous passerez une meilleure nuit.

– Eh bien si tu veux, brave homme, mais...

Il n'eut pas le temps de finir sa phrase, l'homme avait déjà claqué la porte.

– Quel paradis, ce village ! s'extasia-t-il. Soupe au lard fumé...

Olen se laissa tomber sur le lit du paysan et ajouta :

– Édreton de plumes...

Les regards se portèrent naturellement sur Nils, mais il ne vint pas ajouter sa louange à celle des autres.

– Laisse-moi deviner, lui lança Karib. Tu trouves ça louche, ils sont trop gentils, ça cache quelque chose.

Nils eut un petit sourire.

– C'est un peu ça.

– Ce qui est bien, avec toi, c'est qu'on peut dormir sur nos deux oreilles. Tu es un peu notre chien de garde.

– Je veille sur le mouton, répondit Nils en montrant Olen.

La réaction du champion d'arènes ne se fit pas attendre.

– Vous savez ce qu'il vous dit, le mouton ?

Deux bêlements lui répondirent. Des bêlements assez stridents pour couvrir les trois coups frappés à la porte, et l'entrée d'une jolie fille de vingt ans, en chemise de nuit recouverte d'une cape de fourrure. Un silence embarrassé s'abattit sur la pièce, tandis que la paysanne posait sur la table un plateau chargé de fruits et de brioches.

– Pour vous, messires.

Le regard de Karib alla de la fille à Olen, et d'Olen à la fille. Elle était fine, très fine pour une paysanne, et ses cheveux blonds nattés avaient des reflets roux. Sous sa cape, la chemise de nuit dissimulait mal les courbes de son corps, ses longues jambes, sa taille fine, ses seins généreux. Il compta les secondes. Dans moins de dix, Olen allait se lever, passer la main dans ses cheveux bouclés et lui demander son nom.

– Merci, fit Nils en contemplant les brioches d'un œil gourmand.

– Je vous en prie.

Bien plus de dix secondes s'étaient écoulées. Il y eut un échange de sourires polis, et la fille s'en alla comme elle était venue. Olen n'avait pas cillé. Il l'avait regardée distraitement, sans la voir. Ce fut à cet instant que Karib comprit que la détresse de l'ancien gladiateur n'était pas feinte. Olen ne jouait pas les cœurs brisés en attendant la prochaine, il était réellement, profondément malheureux. Il s'en voulut d'avoir moqué la passion désespérée de son ami pour cette petite dame de compagnie qui ressemblait à un caprice d'adolescent au milieu d'une guerre d'hommes.

Il se perdit dans la contemplation du feu de cheminée, se demandant si lui aussi avait une histoire. Giver – il détestait ce nom – était-il marié ? Collectionnait-il les conquêtes ? C'était sa première nuit à Woltan, sa terre natale, et pour la première fois il s'interrogeait sur sa vie. Depuis des mois, il s'étourdissait de questions stériles sur ses capacités à maîtriser plusieurs écoles de magie. Nécromant ? Mage de guerre ? Jeteur de sorts dans les arènes ? Ce mystère, dont il avait fait une obsession, l'affranchissait des questions profondes. Souvent, aux heures les plus difficiles, il avait eu le réflexe de prier, mais faute de dieu, il n'avait prié personne. Giver, ce fantôme dont il ne savait rien, avait-il un dieu ? Peut-être vénérail-il les divinités du Nord, les Punisseurs molochéens, mais Giver était un étranger ; aujourd'hui il était Karib, un mage sans école, déchiré par le doute.

Pris d'une brusque envie de se confier, il se tourna vers Olen, qui, enroulé dans une couverture, s'était endormi. Restait Nils, et c'était mieux que rien.

– Nils ?

Le lanceur de couteaux leva les yeux, abandonnant un instant la brioche qu'il tartinait de miel.

– Quoi ?

– Tu t'es déjà demandé si tu avais un dieu ?

– Non.

Mis en appétit par cette conversation métaphysique, Nils engloutit en deux bouchées sa brioche couverte de miel.

– Je ne sais pas comment tu fais ! s'exclama Karib.

– Pour ?

– Pour ne jamais te poser de questions.

Comme à regret, Nils reboucha le pot de miel et glissa ce qui restait de brioches dans son sac. Ses yeux métalliques paraissaient plus clairs encore à la lueur du feu.

– Ne crois pas ça, dit-il. Moi aussi je me pose des questions...

L'indifférence de Nils était-elle une carapace ?

– ... 'ais pas des questions inutiles.

Ce n'était pas une carapace.

Karib laissa le lanceur de couteaux se livrer à sa ronde habituelle – il ne se couchait jamais sans avoir vérifié les loquets, les volets, les trappes, tout ce qui ressemblait à une ouverture. De toute façon, il était temps de dormir, de prendre des forces, car le lendemain s'annonçait comme une longue journée de marche. Si le destin les laissait en paix – rien n'était moins sûr –, ils seraient à Oster en quatre jours. Quatre jours, c'était à la fois très court et très long pour affronter enfin ce qu'ils étaient vraiment.

Sur le sable enneigé des grandes arènes, un Samorréen de deux mètres marchait de long en large, les yeux fixés sur la herse qui refusait de s'ouvrir. À travers les barreaux rouillés, son adversaire n'était qu'une masse un peu floue, qui s'impatiait lui aussi, à en juger par ses rugissements. Le héraut avait annoncé Harkind l'écorcheur et le public s'était mis à hurler, faisant presque trembler l'énorme édifice de pierre. Les gradins couverts de neige étaient à moitié vides, mais les rares spectateurs d'hiver semblaient vouloir faire plus de bruit qu'une arène comble.

On se mit à scander « Harkind ! Harkind ! », comme si cette litanie sauvage pouvait lever la herse. Imperturbable, le Samorréen fit tournoyer sa hache à deux têtes, adressant à la foule des sourires provocateurs. Sous les insultes et les menaces, il salua.

Olen ne le quittait pas des yeux. Dans chaque mouvement, dans chaque mimique du gladiateur, il tentait de retrouver une sensation familière. Mais rien ne le rattachait à ces hommes sans cervelle qui allaient s'étriper pour le plaisir d'être acclamés par des idiots.

– Bon, qu'est-ce qu'il fout, Harkind ? demanda Nils. On ne va pas y passer la nuit.

La Grande Déesse l'entendit, si elle existait, car la herse se leva dans un grincement, et l'écorcheur fit son entrée sous les acclamations. Plus petit que le Samorréen, mais beaucoup plus large, il avait des épaules de docker, des mains de gorille et une tête de dément. Les cheveux raréfiés par la gale, les paupières enflées par les coups, il souriait de ses dents cassées, brandissant deux masses de fer au bout garni de pointes. Comme son adversaire, il portait un mélange de cuir et de fourrure sur lequel venaient se greffer des protections de fer. Manifestement, il devait dépouiller ses victimes, car chaque pièce d'armure provenait d'une région différente : épaulière nordique, protège-tibia du Grand Sud, plastron commun.

Alors c'était cela, un champion d'arènes.

– Quelle gueule, fit Karib, dégouté.

– Ignoble, approuva Olen.

Le visage dissimulé sous sa capuche, l'ancien champion avait craint de paraître louche, mais le froid était si vif que de nombreux spectateurs l'avaient imité, enfouis sous leurs bonnets et leurs capes. Rares étaient ceux qui, tête nue, affrontaient le vent glacial.

Olen avait beau savoir que les sessions d'hiver n'attiraient que des combattants de bas niveau et des spectateurs sans le sou, il avait peine à croire que lui, le marchand de légumes de Dreda, le joli cœur de ces dames, avait été un jour à la place de Harkind l'écorcheur.

– Dites-moi que je ne ressemble pas à ça.

– C'est ton portrait craché, s'amusa Nils.

– En moins frisé, ajouta Karib.

Cette fois, on lui épargna les bêtises, car le but n'était pas de se faire remarquer. Le fait de s'asseoir, en spectateurs anonymes, dans les grandes arènes de Woltan était déjà une folie en soi.

L'écorcheur courut sur son adversaire, répugnant à perdre une seconde de plus. L'attente avait mis ses nerfs à vif ; un tremblement d'excitation secouait ses armes. Les spectateurs se levèrent, forçant les fugitifs à se lever aussi – en un instant on ne distinguait plus que des dos et des poings fermés.

– Saigne-le ! s'égosilla un adolescent, sans que l'on sache auquel des combattants il s'adressait.

Le Samorréen se campa sur ses appuis et leva sa hache, tandis que Harkind faisait tourner ses masses. Une femme obèse meugla « oui ! » si fort dans son oreille qu'Olen prit sur lui pour ne pas la gifler.

L'écorcheur frappa des deux masses, l'autre para en force. Les armes emmêlées, ils se repoussèrent avec des grognements de bête. Olen jugea l'assaut désordonné, et ne put s'empêcher de penser qu'à la place du Samorréen il aurait reculé pour laisser passer la charge et contre-attaqué d'un coup sec dans le dos. Harkind était violent, mais lent comme un bœuf.

– Il est nul, l'écorcheur ! cria-t-il pour se faire entendre de ses camarades.

Karib se rapprocha de lui, curieux de voir comment il évaluait le combat. Après tout, c'était pour cela qu'ils s'étaient infligé ce spectacle.

– Tu trouves ?

– Il attaque à l'aveugle, il n'a aucune technique.

– Peut-être, mais il tape drôlement fort !

Harkind frappait à s'en démonter l'épaule, enchaînant les moulinets, obligeant son adversaire à reculer. Lorsqu'il eut suffisamment promené le Samorréen à travers l'arène, il l'accula au mur et leva ses deux masses en beuglant.

– Pleine tête, prédit Olen.

– Jambe gauche, fit Nils en engloutissant un caramel.

À cet instant, les deux masses s'abattirent, fracassant la jambe du Samorréen. Le gladiateur blessé n'eut qu'un instant pour se tordre de douleur : Harkind l'écorcheur se mit à frapper alternativement, bras droit, bras gauche, et à chaque fois les masses de métal défonçaient ce qui restait de son corps. La foule ivre de joie scandait le nom du vainqueur, applaudissant à tout rompre.

– C'est atroce, lança Karib. J'en ai assez vu, je vous attends dehors.

Il se fraya un passage dans la foule, enjambant les gradins.

Olen hésita à suivre le mage hors de cet univers de sauvagerie, mais se força à rester, car il était un peu chez lui. Si le Puits des mémoires lui avait laissé des bribes de souvenirs, c'était ici qu'il les trouverait, pas dans le quartier des femmes du palais du roi d'Helion.

– À quoi tu as vu qu'il allait frapper aux jambes ? demanda-t-il à Nils.

Le lanceur de couteaux, à sa propre surprise, semblait connaisseur.

– Bah, sa feinte était tellement énorme, qui veux-tu qu'il trompe avec ça ?

Olen éclata de rire.

– Moi !

– Toi ? Tu l'aurais plié en deux.

– Tu crois ?

– Bien sûr que je crois ! On t'a vu à l'œuvre... Ce gros porc, avec ses feintes ridicules, il ne ferait pas dix secondes devant toi.

– Peut-être, fit Olen, pas très convaincu.

Pendant qu'on évacuait les restes du Samorréen sur un brancard, des servants vêtus de peaux ratissaient le sable enneigé. Circulant dans le public, les éternels vendeurs de pâtés chauds proposaient canard, poulet ou oignons, avec un slogan assez inattendu : « Plaisir des yeux, plaisir du ventre ! » Le plaisir des yeux désignait sans doute la boucherie qui venait de se dérouler dans l'arène ; quant à celui du ventre, Olen n'y résista pas et s'offrit un feuilleté au canard qui croustillait sous la dent. Comment faisaient-ils, tous ces Woltaniens, pour ne pas peser une tonne ? Olen s'étonna de les voir sveltes, et parfois maigres. Six mois dans ce pays de friture et il lui serait impossible de passer les portes...

Il y eut encore une dizaine de combats. Au quatrième, Olen perdit son aversion de la première heure et se mit à commenter les assauts en compagnie de Nils, dont l'œil était décidément très entraîné. L'absence de Karib – qui haïssait la violence gratuite – les autorisait en quelque sorte à apprécier l'inappréciable. On se demandait qui, du montagnard avec les nattes ou du vétéran à l'épée courte, attaquerait le premier... On riait de l'amateur inconscient qui n'avait pas hésité à

descendre dans l'arène armé d'un simple épieu de chasse.

– Un écu qu'il tombe avant de donner un coup.

– Tenu.

Ils s'amuserent à imaginer que, quelques années plus tôt, ils avaient été l'un dans l'arène, l'autre dans les gradins... Nils, qui venait d'empocher un écu sur un coup d'épieu de chasse, décréta qu'en son temps il avait dû parier sur son camarade. Et s'enrichir. Olen se voyait acclamé par la foule en liesse, saluant de son épée levée la tribune royale, envoyant des baisers aux filles nobles frétilantes d'émotion. C'était presque grisant. Mais en dépit du spectacle dont il commençait à apprécier les subtilités, Olen se sentait moins champion que jamais. Il espéra ne pas avoir à redescendre dans l'arène pour y affronter ces primates ivres de sang. Plutôt vendre des poireaux pour le restant de ses jours...

– J'ai quand même l'impression de ne jamais avoir mis les pieds ici, confia-t-il à Nils.

– Ah oui ? Attends un peu.

Nils tapota l'épaule de son voisin, un forgeron, à en juger par son épais tablier de cuir. Ce dernier le regarda en coin, vérifiant de la main que sa bourse était toujours à sa ceinture.

– Tu viens souvent aux arènes ? demanda le lanceur de couteaux.

– Ça m'arrive, fit l'autre, méfiant.

– Tu as connu Hroald ?

Le visage du forgeron s'éclaira d'un sourire inattendu.

– Ah, ça, Hroald, c'était autre chose ! s'écria-t-il.

– Oui, hein.

– Mais c'est pas comparable.

– Non, bien sûr.

Le forgeron poursuivit par un « ah la la » qui pouvait tout et rien dire, avant de se passionner pour un combat brouillon entre deux guerriers surexcités. Nils donna à Olen une tape amicale, tandis que l'ancien champion enfouissait son visage dans sa capuche.

– Tu vois, c'était autre chose.

– T'es malade ! chuchota Olen.

Il était temps de lever le camp. La session touchait à sa fin, mieux valait sortir avant d'être ballotté dans la foule, une foule d'amateurs – et même d'idolâtres – qui était bien capable de le reconnaître et de le porter en triomphe.

Tandis que les derniers combattants versaient leur sang sur le sable, les deux fugitifs s'éclipsèrent pour retrouver Karib au-dehors, assis sur une fontaine gelée. Lui aussi avait craqué pour un feuilleté, qu'il finissait en se léchant les doigts. Il se leva, épousseta son manteau de la neige qui s'y collait et marcha vers ses camarades avec son air satisfait des grands jours.

- C'était bien ? demanda-t-il.
- Pathétique, mentit Olen.
- Puis, se sentant ridicule, il ajouta :
- Mais honnêtement on s'y fait.
- On y prend goût même, fit Nils, amusé.

Il était temps à présent d'interroger le personnel des arènes pour espérer glaner quelques renseignements sur la famille de Hroald. Mais par où commencer ? Qui approcher sans attirer l'attention ? Il faudrait sûrement graisser des pattes, et cela aussi représentait un risque.

- Passons aux choses sérieuses, lança Olen.
- Comme quoi ? demanda Karib avec un air de fausse naïveté.
- Comme ce qui nous amène ici !
- Ah ! Ça...

Olen regarda le mage, intrigué. Karib semblait leur cacher quelque chose, quelque chose dont il n'était pas peu fier.

- C'est fait, poursuivit-il après un silence calculé.
- Fait ?

Tournant le dos aux arènes, Karib se mit à remonter la grande artère qui menait à la porte sud de la ville. Une superbe rue bordée de maisons de maître, entrecoupée de petits jardins et de fontaines publiques aux statues de marbre... Des façades recouvertes d'ardoise, des fenêtres aux vitres multicolores, des toits aigus hérissés de cheminées. C'était tout ce qu'ils avaient vu de l'une des plus grandes capitales du monde.

- Karib, arrête de faire des mystères ! Qu'est-ce qui est fait ?
- Pendant que vous vous amusez à voir les gens s'étriper, j'ai mené ma petite enquête. Figurez-vous que le type qui surveille les entrées est là depuis vingt ans, et qu'il a vu défiler tous les champions.
- Et ?

- Et il a bien connu Hroald. Moi, par contre, il ne m'a jamais vu. Ou alors c'est le prince de la dissimulation, parce qu'il a passé vingt minutes à me raconter les grandes heures de Hroald, et comment il a vaincu untel, et comment il a massacré machin-chose.

- Tu as appris quelque chose sur – il baissa d'un ton – l'assassinat ?
- Non. Ça a surpris tout le monde, c'est tout. Mais j'ai mieux.

Nils, gagné à son tour par l'impatience, lui jeta un regard impérieux.

- Je sais où habite ta famille, annonça Karib en regardant Olen droit dans les yeux.

Cette dernière phrase percuta Olen comme une flèche en pleine poitrine.

- Ma... famille ?
- Oui. Ta femme. Et tes deux enfants.

Hroald habitait un petit village à une vingtaine de kilomètres au nord. On y accédait par un embranchement au nom poétique, le croisement des Fées, d'où il fallait suivre un chemin rocailleux en bordure de forêt. Plus loin, la route bifurquait pour s'enfoncer dans les bois, où elle se perdait presque dans les ronces. La cime des sapins était si haute qu'en plein jour on se serait cru au crépuscule. Mais à la sortie de la forêt, on débouchait sur un lac où s'ébattaient de grands oiseaux blancs sur fond de montagnes enneigées.

– C'est beau chez toi, fit Nils, mais Olen, fasciné par les toits du village que l'on distinguait au loin, ne répondit pas.

Karib adressa à Nils un petit signe discret qui voulait dire « laisse-le ». Depuis le fameux croisement des Fées, l'ancien champion, frappé de mélancolie, ne décrochait plus un mot. Là-bas, au bord de ce lac paisible, se trouvait sa maison, et dans cette maison se trouvait sa vie. Il était un homme marié, un père de famille, un assassin en fuite dont les enfants grandissaient seuls. Plus d'une fois, il avait voulu rebrousser chemin, mais les autres l'en avaient dissuadé : c'était leur seule piste.

– Olen, il vaut mieux que tu restes là, fit Karib. Nils et moi, on va aller prendre la température des lieux. On verra bien s'ils nous connaissent, comment ils sont disposés par rapport à toi, et surtout si ta femme s'attend à te voir revenir ! Il faudra peut-être la préparer un peu.

– Prenez votre temps, je ne suis pas pressé, ironisa le gladiateur.

Olen posa son sac, s'assit sur un rocher et se mit à jeter des pierres dans le lac.

– Allez, Nils, lança Karib. C'est à nous de jouer.

À dire vrai, il aurait fallu que Nils aille seul en éclaireur au village, car il n'avait jamais été décrit comme un ami de Hroald. Qu'il ait été Ajnar ou Jeroam, assassin ou acrobate, il n'était sans doute qu'un complice, un professionnel engagé aux côtés de l'ancien champion pour assassiner le roi. Son visage était sans doute inconnu de tous.

Mais personne n'avait voulu confier au lanceur de couteaux pareille responsabilité. Lui-même avouait qu'il aurait plus facilement convaincu un cheval de raconter sa vie.

En cette fin de matinée, le village n'était peuplé que de femmes, d'enfants et de vieillards. En voyant venir deux voyageurs, dont un qui portait une grande hache, aucun ne manifesta la moindre inquiétude.

– Bien le bonjour, lança un vieil homme ridé comme un parchemin qui prenait le soleil assis devant sa maison.

– Bonjour à toi, répondit Karib.

Nils, qui ne pouvait s'empêcher d'être Nils, jetait des coups d'œil vifs de part et d'autre. À quoi s'attendait-il ? Une attaque de paysannes ? Karib l'ignore, espérant que personne ne remarque sa méfiance.

– Je cherche la femme du champion Hroald, reprit-il, avec une amabilité trop marquée pour être honnête.

Le vieillard perdit la sienne.

– Qu'est-ce que vous lui voulez ?

– Nous sommes de vieux amis de son mari, nous venons prendre de ses nouvelles.

– Ah bon, grommela le vieux.

– Où est-ce qu'on peut la trouver ?

Il y eut un silence.

– Nulle part.

– Pardon ?

– Qu'est-ce qui me prouve que vous êtes des amis de Hroald ? Des gens qui viennent pour Jerna, il y en a toutes les semaines.

– Vraiment ?

– Tout le monde vient voir la femme de l'assassin. Il y en a même un qui l'a frappée avec un bâton, il lui a cassé les côtes ! Si les gars du village n'étaient pas intervenus, il l'aurait tuée !

– Mais pourquoi ? s'étonna Karib.

– Parce que Hroald est un condamné ! Il a perdu sa citoyenneté, les gens s'imaginent qu'ils peuvent venir brutaliser sa femme juste pour rigoler. Et ils pensent qu'elle va leur dire où il se cache, comme si elle le savait, la pauvre.

Karib se caressa la barbe, cherchant un moyen de faire fléchir le vieil homme.

– Tu peux nous faire confiance, déclara-t-il en décrochant ostensiblement sa bourse.

Mais la perspective de se voir glisser un petit pourboire ne fit qu'attiser les inquiétudes du vieillard.

– Je vous vois venir ! s'écria-t-il. Si vous, vous êtes des amis de Hroald, moi je suis le Doyen des mages.

C'est alors que Nils se saisit du dossier de la chaise sur laquelle le

vieux était assis. D'un geste sec, il la fit basculer en arrière, forçant le vieil homme à chercher son équilibre.

– Ouvre tes oreilles, grand-père, dit-il d'un ton glacial. On a traversé ce pays pour venir parler à Jerna parce qu'on a un message très important pour elle. Tu trouves qu'on a une tête à harceler une pauvre femme qui n'a rien fait ? Tu te trompes. Mais quoi que tu penses, on ne va pas perdre une heure à te supplier. Où est sa maison ?

– C'est celle aux volets noirs, bredouilla le vieillard d'une voix étranglée.

– Eh bien voilà.

Nils reposa doucement la chaise sous l'œil catastrophé de Karib. Puis il lança un écu au vieil homme et se dirigea allègrement vers la maison.

– Tu viens ?

Karib adressa au paysan une moue désolée et lui posa la main sur l'épaule.

– Ça n'a pas l'air, mais je te jure qu'on ne veut aucun mal à Jerna. Au contraire.

Il retrouvait dans les yeux du vieillard la même peur que dans les yeux des paysans d'Helion, et ce sentiment le rendait malade. Décrochant sa hache, il la posa contre la chaise, prit la main du paysan et la plaça sur le manche de bois.

– Tiens, la preuve : je te laisse mon arme. Si tu as le moindre doute, jette-la dans le puits.

Laissant le vieillard perplexe, il rejoignit Nils devant la porte de la maison de Hroald.

– Qu'est-ce que tu fous ? Tu lui offres ta hache pour te faire pardonner ? Je suis sûr qu'il préférerait une bonne bouteille.

– Nils, il y a d'autres moyens que la force.

– Peut-être, mais avec ta méthode, on y serait encore.

Nils frappa trois coups à la porte et s'effaça.

– Cette fois, c'est à toi, dit-il avec malice.

La porte s'entrouvrit sur une femme d'une trentaine d'années, usée par l'inquiétude et le travail des champs. Ses cheveux noirs, longs et sales, étaient déjà piqués de gris. Ses yeux injectés trahissaient les nuits sans sommeil. Elle portait une robe brune très serrée à la taille, soulignant sa maigreur. Seul un pendentif doré, en forme de scarabée, rappelait qu'elle était aussi la femme d'un champion qui avait jadis gagné plus d'argent qu'un paysan en trois vies réunies. Mais la couronne avait sans doute saisi tous ses biens, comme en témoignait la niche vide au-dessus de la porte, où une statue avait été arrachée ; il n'en restait plus que le socle.

– Jerna ? demanda Karib avec un grand sourire.

Elle jeta aux deux hommes un regard de méfiance, mais ne parut

pas les reconnaître.

– Qu'est-ce que vous voulez ?

– Est-ce qu'on pourrait parler dans un endroit tranquille ?

Des villageois les observaient de loin, parmi lesquels le vieillard, qui montrait aux autres la hache de Karib.

– Parler de quoi ? fit-elle sèchement.

– De Hroald.

– Je n'ai rien à dire. Je ne sais pas où il est.

– Je sais.

Surprise, elle fronça les sourcils.

– Vous n'êtes pas à sa recherche ?

– Pas du tout.

– N'essayez pas de m'embrouiller ! Des gens qui viennent pour la prime, il y en a toutes les semaines, lâcha-t-elle avec lassitude. Mais Hroald n'est pas un idiot, il ne reviendra pas pour se faire prendre.

Karib voulut tâter le terrain avant de lui apprendre que son mari était un idiot, puisqu'il jetait des cailloux dans le lac à un jet de flèche du village.

– Et s'il revenait, tu lui ouvrirais ta porte ? Après ce qu'il a fait ?

– Ça ne vous regarde pas, cracha-t-elle avec mépris. Et puis ce n'est pas *ma* maison, c'est aussi la sienne !

Un petit garçon hirsute, vêtu de laine sombre, passa la tête dans l'encadrement de la porte. Il devait avoir deux ou trois ans, et portait un petit cheval de bois dont la longe traînait sur le sol. Avec ses grands yeux étonnés, il avait l'air d'un petit animal.

– Ce gosse, c'est son gosse, déclara-t-elle en posant la main sur la tête de l'enfant. Vous pourrez toujours lui dire que son papa est un assassin, il s'en fout ; lui, la seule chose qu'il comprenne, c'est que son papa lui manque et qu'il n'est plus là.

– Ça peut s'arranger.

Elle hésita, observa Nils à la dérobée, puis céda à la curiosité.

– C'est bon, entrez.

Ils s'installèrent autour d'une grande table paysanne sur laquelle Jerna disposa deux gobelets et un pichet de cidre. Au mur, la trace de deux haches croisées, encore visible sur la peinture, prouvait qu'on l'avait dépossédée des trophées de son mari. La maison, avec ses hauts plafonds et sa cheminée de bois sculpté, avait été cossue avant la déchéance de Hroald. On pouvait y voir un vaisselier – vide – et un coffre aux ferrures renforcées, destiné à des vêtements de prix.

La femme s'assit en bout de table et leur fit signe de se servir du cidre.

– Je vous écoute.

– Nous venons de la part de Hroald, lança Karib sans préambule.

Une immense surprise se peignit sur le visage de Jerna.

– Je ne vous crois pas, se força-t-elle à dire.
– Tu as tort. Je suis son ami, c'est avec moi qu'il s'est évadé de prison. D'ailleurs, tu as sûrement entendu parler de moi : je suis Giver.
Elle se leva, comme foudroyée.
– Non !
– Si, insista Karib, étonné par sa réaction.
– Alors c'est toi, le salopard qui l'a entraîné là-dedans !
Elle le regardait avec des yeux de haine, si bien que l'enfant, inquiet, se blottit dans ses jupes.
– Oui, c'est lui, fit Nils avec amusement.

Karib lui jeta un regard furieux et tenta de plaider une cause dont il ne savait rien.

– C'est plus compliqué que ça. Il y avait beaucoup de choses en jeu... On n'avait pas le choix... Et l'important, c'est qu'il soit là, non ?

– Comment tu as pu le manipuler comme ça ? cria-t-elle. C'était un bon gars, sans histoire, un bon père, un bon mari, le champion de Woltan ! Et toi tu es venu lui tourner la tête avec tes promesses de fortune, comme si de l'or, on n'en avait pas assez ! Impossible de lui sortir ça de la tête ! Si seulement il m'avait dit ce que c'était, ton fameux « plan », je l'aurais vite découragé, moi, et il ne t'aurait plus adressé la parole de sa vie !

Le mage ne put glisser qu'un timide « mais... » dans sa tirade.

– Au lieu de ça, reprit-elle en martelant ses mots, tu l'as poussé, tu l'as manipulé, et voilà où vous en êtes. Tu es content ? Ça te plaît d'être un assassin en fuite, recherché par tout le pays ? Tu croyais vraiment qu'on peut assassiner le roi de Woltan et prendre sa retraite dans une belle maison à Oster ? Pauvre idiot, va !

Nils se leva en reposant son gobelet de cidre.

– Laisse tomber, Giver, fit-il avec une indifférence marquée. Elle ne veut rien entendre.

Karib eut un moment d'hésitation, puis il emboîta le pas à son camarade, qui avait déjà la main sur la poignée de la porte. Peut-être était-ce la seule façon de mettre fin au discours rageur de la femme d'Olen.

– Vous allez où ? cria-t-elle, si fort que l'enfant se mit à pleurer.
– Dire à Hroald que tu ne veux pas le voir.
– Je n'ai pas dit ça, protesta-t-elle, soudain calmée. C'est toi que je ne veux pas voir dans cette maison.
– Très bien, fit Karib.

Les deux hommes se tinrent sur le perron. Le village grouillait de curieux les observant à distance.

– Où est-il ? demanda-t-elle, fébrile.

– Près du lac.

Une lueur de panique passa dans les yeux de Jerna.

– Attendez ! Une minute.

Elle se précipita dans la maison, fouilla un coffre dont elle extirpa une assiette d'argent poli – encore un souvenir de sa splendeur – et un pot de fard. Les mains tremblantes, elle teinta ses lèvres de terre rouge et se recoiffa, utilisant l'assiette comme un miroir. Puis elle mit de l'ordre dans sa tenue et recouvrit ses épaules d'un châle imprimé de fleurs. Nerveuse comme une gamine avant son premier rendez-vous, elle prit une grande inspiration en fermant les yeux.

– C'est bon. Il peut venir.

Karib attendit poliment hors de la maison tandis que Nils trottnait vers le lac. Cette femme avait quelque chose de touchant dans sa laideur, et le soin qu'elle avait mis à se préparer lui serrait la gorge. Comment lui dire que son mari n'avait aucun souvenir d'elle, qu'il vouait une passion désespérée à une dame de compagnie dans un royaume au bout du monde ?

Une petite fille de sept ou huit ans vint la rejoindre, curieuse. Elle ressemblait à sa mère, avec la peau plus brune et les cheveux plus noirs. D'Olen, elle n'avait pas grand-chose, peut-être les yeux. Le regard rivé sur la route, ses enfants serrés contre elle, Jerna regardait s'approcher les silhouettes de Nils et Olen. Mais alors qu'ils entraient dans le village, elle ne fit pas mine de courir vers son mari, et son visage resta de marbre.

L'ancien champion marchait comme on marche à l'abattoir. La tête basse, la mine contrite, il dévisageait son épouse sans l'ombre d'un sentiment. Karib eut envie de lui dire : « Sois gentil avec cette pauvre femme », mais il était trop tard pour ça.

– Bonjour, Jerna, marmonna Olen.

La femme le regarda avec un mélange de mépris et de défiance.

– Qui c'est, celui-là ?

Les fugitifs ouvrirent la bouche comme trois carpes.

– Hroald, fit timidement Karib.

Muette, le visage livide, Jerna lui lança un regard qui ressemblait à un coup d'épée. Le mage se sentit si petit dans ses bottes, sa voix sortit si étranglée qu'on aurait pu croire qu'il avait douze ans.

– Ce n'est pas lui ?

– Vous vous êtes bien foutus de moi, hein.

– Pas du tout, je...

La femme explosa soudain, repoussant d'instinct ses enfants dans la maison.

– Espèces d'ordures ! Vous avez bien rigolé, tant mieux pour vous ! Vous allez raconter ça à vos amis, ils vont adorer ! Comment vous avez piégé la femme d'un assassin, trop drôle ! Je vais prier Erwoch pour qu'il descende du ciel et vous maudisse, vous et vos familles, pour dix générations !

– On peut négocier à neuf ? demanda Nils. J'avais un truc de prévu pour la dixième.

– Petit con ! Si j'étais un homme, je te tuerais ! hurla Jerna, hors d'elle.

Nils haussa les épaules et entraîna Olen, qui avait l'air d'avoir pris un coup sur la tête.

– Karib, n'oublie pas ta hache, dit-il sans se retourner.

Le mage resta planté devant la femme sans pouvoir se résoudre à rejoindre les autres. Il se sentait épuisé, vidé, comme s'il venait de déchaîner les arcanes.

– Je suis tellement désolé.

– Il fallait y penser avant, murmura Jerna avec une moue crispée.

– Les choses sont plus compliquées qu'il n'y paraît.

– Tire-toi.

Il soupira profondément, regarda une dernière fois la femme de Hroald et ses deux enfants qui, soudain, n'avaient plus les yeux d'Olen. Puis il tourna le dos au village, et à ses dernières certitudes.

– Alors, damoiselle ? Rose, orange ou vanille ?

Le parfumeur kyrénien, dans son habit de soie brodée, lissa sa fine moustache avec une pose de conspirateur. De sa malle capitonnée, il avait sorti une dizaine de fioles de verre samoréen – le plus fin qui soit – et les avait délicatement alignées sur un guéridon. Puis il s'était livré au grand cérémonial des senteurs, qui consistait à tremper un morceau de tissu dans chacun des flacons. Une fois imbibé de parfum, le tissu devait respirer, selon son expression, afin de s'imprégner des essences. Après quelques minutes à l'air libre, il était prêt à humer.

– Il m'a semblé que la lavande noire de Goranie vous plaisait aussi, avec sa petite touche acidulée que je qualifierais de... malicieuse.

– L'un ou l'autre, peu importe.

La cliente ne quittait pas sa moue renfrognée, c'était sans conteste l'une des plus pénibles de sa carrière. Mais comme il vendait ses petits flacons au prix d'une armure lourde, il s'efforça de garder son sourire, car au fond c'était le père qui payait.

– Un parfum est une chose très importante chez une personne de qualité, damoiselle. Si vous ne vous retrouvez pas dans ces échantillons, je peux vous proposer quelque chose de plus personnel... Je pourrais vous faire un mélange de lavande noire et de rose, avec peut-être quelques feuilles de...

– Vanille, coupa la jeune fille. Ça ira très bien.

Le parfumeur eut l'air embarrassé, reniflant machinalement son petit chiffon imbibé de lavande.

– C'est que... votre fiancé souhaiterait que vous sentiez la rose.

– Quoi ?

Oranie se leva, manquant de renverser le guéridon que le parfumeur stabilisa de justesse. Les flacons tintèrent, un bouchon roula au sol.

– C'est l'usage à Kyrenia, vous savez : dans les grandes familles, le fiancé rencontre le tailleur et le parfumeur, afin que sa future épouse corresponde en tout point à...

– Nous ne sommes pas à Kyrenia, trancha la jeune fille. Mon père

tient absolument à ce que j'achète vos parfums qui coûtent un bras, je pense que ça le flatte de payer ce prix, mais croyez-moi, je serai seule à choisir.

– Il faudra voir avec votre père, damoiselle. Je ne voudrais pas le contrarier.

– Ce sera vite vu.

Laissant le parfumeur embarrassé, Oranie dévala les escaliers et déboula comme une furie dans la chambre de son père. Elle le trouva en robe d'intérieur, occupé à jouer – seul – au jeu du cheval de guerre, une espèce de damier stratégique.

– Tu es encore furieuse, se désola le marchand de drap. Je ne te reconnais plus.

C'était vrai : jamais, même aux pires heures de son adolescence, la jeune fille se s'était montrée aussi colérique. Elle s'en voulait car elle savait qu'au fond il ne désirait que son bonheur, mais il s'y prenait si mal qu'elle aurait volontiers plié bagage, si seulement elle avait su où aller. Ces derniers mois avaient été les pires de sa vie : soudain, elle n'était plus rien, ses anciens amis lui tournaient le dos. Les nobles qui hier lui faisaient des courbettes se détournaient d'elle lorsqu'ils la croisaient dans la rue. Il ne faisait plus bon être vu avec elle ; pensez-vous, une fille de marchand... À peine avait-elle tourné le dos que son ennemie Kayna s'était appliquée à colporter une rumeur assassine : la reine l'aurait chassée pour avoir couché avec un soldat. Seul le général Verès, qui l'avait toujours estimée, continuait à la saluer, échangeant quelques mots avec elle à l'occasion.

À jamais bannie du gratin d'Helion, elle s'était rabattue sur ses anciennes amies, bourgeoises comme elle, toutes mariées à des commerçants qui les avaient engrossées à tour de bras. À vingt ans, elles étaient déjà mères, souvent trois ou quatre fois, et leurs seuls sujets de conversation tournaient autour de leur progéniture. Oranie régnait sur ce milieu comme la reine sur sa cour, croulant sous les invitations. C'était le paradoxe de Sarys : une courtisane rejetée par ses pairs, s'étant vu retirer ses droits et ses privilèges, fascinait les petites gens comme si rien ne s'était passé. Elle restait « La fille qui a vu la reine », à qui l'on posait cent fois les mêmes questions.

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire de parfumeur ? tonna Oranie. Cet âne me dit que mon fiancé choisit mon parfum, et que c'est comme ça, parce tu y tiens ?

– Ce n'est pas que j'y tienne, ma chérie. Mais il paraît que ça se passe comme ça à Kyrenia...

Lumière des Terres communes, Kyrenia exportait dans toutes les cours du monde ses étoffes, ses parfums, ses cuirs délicats, et son snobisme invétéré. Faire les choses à la kyrénienne était signe de bon goût. C'était une ville libre que chacun rêvait de voir, mais elle était

loin d'Helion et, surtout, il fallait être très riche pour en voir les bons côtés. Les affaires de son père l'y avaient souvent conduit, mais il n'en avait gardé que le souvenir d'auberges à cinquante écus la nuit.

– Vous me fatiguez tous avec Kyrenia. Je porterai le parfum qui me plaît, et si Perric préfère la rose, il n'a qu'à en épouser une autre.

– Tu es injuste, ma chérie. Perric est un gentil garçon, jusque-là il s'est plié à tout ce qu'on lui a demandé. Il a même accepté de t'épouser devant la Grande Déesse, alors que sa famille prie les dieux de la mer.

– Eh bien fais-le savoir à ton parfumeur.

Le marchand de drap approuva de la tête. Trop heureux d'avoir trouvé un bon mari pour sa fille en cette période troublée, il se promit de mettre fin à ce stupide conflit qui risquait fort de tout compromettre. Vanille ou lavande, qu'importe ! Oranie avait fini par se plier aux ordres, car tel était le destin d'une fille de famille. Mais il connaissait ses coups de tête – le seul héritage que lui avait laissé sa pauvre mère – et craignait qu'elle n'envoie valser les mois d'efforts qu'il avait mis dans ce mariage. Or il fallait profiter de sa notoriété, de ce statut valorisant de dame de compagnie pendant qu'il était encore frais. Pour un jeune bourgeois, épouser une femme qui avait côtoyé la reine, c'était une consécration. Dans un ou deux ans, ce serait trop tard, elle ne serait plus qu'une fille seule dans une demeure de marchand, et il serait contraint de la brader.

– Mon père vous fait dire que je choisis ce que je veux, annonça-t-elle triomphalement au parfumeur.

– Très bien, ma damoiselle. Vanille, donc ?

– Je ne sais pas. Remontrez-moi la lavande de Goranie.

En soupirant, le parfumeur déboucha de nouveau ses flacons, se demandant ce qui avait pu aigrir à ce point cette petite boulotte. Penser qu'elle lui donnait plus de mal que des filles de haute noblesse, belles comme des déesses et habillées comme des reines !

– Sentez-moi ça, roucoula-t-il avec un sourire un peu crispé.

– Pas terrible, en fait.

– Bon, eh bien... On va trouver autre chose.

Le Kyrénien ne pouvait pas savoir. Peu de gens, hors du palais, pouvaient savoir qu'Oranie avait plus de raisons d'être amère que toutes les courtisanes réunies. L'homme pour qui elle avait tout abandonné, elle ne l'avait jamais revu. Cet ingrat n'avait même pas cherché à la revoir. Et alors qu'elle cuvait son chagrin, de retour dans le giron paternel, elle avait eu la surprise de recevoir la visite des nouveaux alliés woltaniens du royaume. L'homme que l'on appelait l'albinos était venu en personne lui poser des questions – très indiscretes – sur le dénommé Olen. Il voulait tout savoir : comment il se faisait appeler, la longueur de ses cheveux, de quoi ils avaient

parlé, la façon dont il se comportait, et même ses habitudes sexuelles.

C'était ainsi, par la bouche d'un étranger, qu'elle avait appris qu'Olen n'était autre que l'un des fugitifs qui avaient mis le royaume à feu et à sang. C'était un assassin professionnel. Il avait tué le roi de Woltan. Il s'était servi d'elle. Et il s'était enfui, non sans avoir dépouillé une autre dame de compagnie de vingt mille écus. Voleur, menteur, assassin, voilà ce qu'il était. Peut-être avait-elle eu de la chance dans son malheur : si ce tueur s'en était pris à la reine d'Helion, elle aurait été décapitée en place publique pour avoir été sa complice.

Mais tout cela, c'était de l'histoire ancienne. Dans une semaine, elle serait une femme mariée, et le pauvre Perric allait payer pour tous les hommes. À commencer par le parfum : elle jura de ne jamais, au grand jamais, sentir la rose.

Ils avaient marché en silence, perdus dans leurs pensées. Au coucher du soleil, le croisement des Fées n'avait plus rien de féérique ; une brume menaçante montait du sol, s'instillant entre les arbres. Quelque part dans la forêt, comme un défi aux dernières lueurs du jour, un loup hurlait déjà à la lune.

Une immense lassitude avait saisi les fugitifs sur le chemin du retour, chaque pas pesait une tonne. Tout ce temps perdu... Tant d'efforts, de combats, de souffrances et d'espoirs, de nouveau avalés par le Puits des mémoires... Ils avaient tout donné, tout risqué pour en arriver là, au même point que le jour de l'accident sur la montagne. Leur vie n'était qu'une question sans réponse ; ils ne savaient rien, ils n'étaient personne.

– Il est où, ce foutu relais ? demanda Olen, brisant le silence qui durait depuis des heures.

– Un peu plus loin sur la route, répondit Karib. On y sera avant la nuit.

D'un commun accord, ils avaient décidé de faire halte dans un relais de poste aperçu à l'aller, une confortable petite auberge au toit de chaume. Dormir dans un village revenait moins cher, mais il fallait faire la conversation, et les trois hommes n'en avaient aucune envie.

Ils usèrent leurs dernières forces en marchant plus vite que la nuit qui tombait.

– Je crois qu'on devrait aller voir l'albinos, fit Karib de but en blanc.

Nils trouva la remarque si absurde qu'il la prit pour une plaisanterie. Mais le mage ne plaisantait pas le moins du monde.

– De toute évidence, ils se trompent de cibles... On peut leur prouver, maintenant, qu'Olen n'est pas Hroald, que je ne suis pas Giver, que Nils n'est pas machin ni truc. Ils sont en train de gaspiller des fortunes pour retrouver des régicides qui n'ont rien à voir avec nous !

Le lanceur de couteaux pouffa de rire.

– Je ne pensais pas que tu arriverais à nous faire marrer

aujourd'hui.

– C'est fort, j'avoue, confirma Olen.

Le mage laissa tomber son sac au milieu de la route et se mit à argumenter en faisant de grands gestes. Son nez rougi par le froid lui donnait l'air d'un ivrogne.

– Réfléchissez ! Il y a obligatoirement un complot derrière l'assassinat du roi Harald. Ils ont voulu effacer la mémoire des meurtriers pour en faire des marionnettes manipulées par je ne sais qui. C'était plus simple de les tuer ? Je ne dis pas le contraire. Seulement voilà, on a décidé de leur infliger le Puits des mémoires.

– Et donc ? s'impatienta Olen, qui frissonnait sous le vent.

– Et donc les Woltaniens ont déployé un dispositif énorme, sauf qu'ils s'en sont pris aux mauvaises personnes ! Je ne sais pas qui nous sommes, des prisonniers en fuite, peut-être, d'où la confusion, ou de pauvres types qui passaient par là, mais manifestement nous ne sommes pas Hroald et compagnie. Il y a erreur ! Aussi absurde que ça puisse paraître, il y a erreur.

Il y eut un silence, entrecoupé de rafales de vent. Nils eut le sentiment que les arguments de Karib semaient le doute dans l'esprit d'Olen. Il mit sur le compte de la fatigue ces conclusions soudaines, qui faisaient insulte à leur intelligence.

– Tu as raison, dit-il. Allons voir l'albinos.

Le mage sentit venir le sarcasme et fronça les sourcils.

– Bonjour messire, poursuivit Nils en se lançant dans une imitation pas très fidèle de Karib. Vous allez rire, mais vous vous êtes trompé d'assassins. Sans rancune, hein, et à la prochaine !

Olen se mit à glousser.

– C'est vrai que c'est con.

Nils se remit en marche, suivi par Olen, qui riait tout seul. L'épuisement, les émotions, les déceptions finissaient par user les nerfs.

– Oui, bon, admit Karib, souriant malgré lui. Je ne suis pas sûr qu'ils nous laissent partir avec la bénédiction de la Grande Déesse.

– Marche et tais-toi, lui lança Olen en riant.

– Ça vaut peut-être mieux.

Lorsqu'ils parvinrent au relais, l'endroit était déjà illuminé par des torches, sans doute pour éloigner les loups et les ours. Mais une mauvaise journée ne peut s'achever dans un bon lit : les trois chambres de l'auberge étant déjà occupées, le brave homme qui tenait l'établissement leur proposa de dormir dans l'écurie, à même la paille, pour un écu par tête. Ils avalèrent donc une soupe dans la grande salle avant de s'installer dans les odeurs de crottin.

Karib s'en sortit honorablement en dénichant des couvertures de selle dont il se fit un matelas. Olen pesta en creusant son trou dans la

paille humide, tandis que Nils flattait l'encolure d'un cheval bai. Le cheval renâcla, accepta la carotte offerte au creux de la main et frotta sa tête sur l'épaule de son nouvel ami. Sa présence, son odeur, son œil rond empreint de gentillesse, tout cela plongeait Nils dans une rare sensation de douceur. Comme tous les chevaux, ce cheval était son frère. Il était incapable de trahison, il donnait sa confiance à qui savait l'approcher. Le lanceur de couteaux s'amusa à penser qu'Olen, qui étrillait plus facilement les femmes que les chevaux, disait la même chose de sa dame de compagnie.

Karib ronflait déjà à poings fermés quand Nils décida d'étriller ce cheval, dont la robe était maculée de boue séchée. On n'avait pas idée de traiter un cheval comme une bête de somme.

– Où tu vas ? chuchota Olen d'une voix déjà enrouée de sommeil.

– Chercher une brosse.

Olen se roula dans sa couverture en haussant les sourcils. Rien ne l'étonnait plus, même pas ce genre de lubie au soir d'une journée épuisante.

Sans prendre la peine de se couvrir, Nils se glissa hors de l'écurie et marcha vers l'auberge. La nuit était d'un noir d'encre. Le relais de poste, illuminé par ses torchères, ressemblait à un îlot dans un océan de ténèbres.

Il s'apprêtait à gravir les marches du perron lorsque son regard fut attiré par un groupe de chevaux, attachés devant l'auberge. Il y en avait cinq et, à voir leur robe encore luisante et leur souffle court, ils venaient d'arriver après une longue route. Les selles, avec leur haut dossier destiné à des cavaliers en armure, étaient rigoureusement identiques. Et leur marquage, sur la croupe, n'était autre que la couronne royale de Woltan.

Nils recula doucement alors que des éclats de voix se rapprochaient. Il eut à peine le temps de se dissimuler dans un coin sombre ; la porte s'ouvrit, et les voix se firent claires. De sa cachette, le lanceur de couteaux ne pouvait voir que des ombres, des ombres massives de soldats en armure lourde.

– Là-bas, dans l'écurie, messires, fit une voix éraillée.

– Voilà pour ta peine, répondit une autre voix, suivie d'un tintement de pièces.

– Merci, messires.

Leurs pas lourds résonnèrent sur les marches de bois, puis crissèrent sur les graviers enneigés.

– Qu'est-ce qu'on fait ?

– On fait ce qu'on a à faire.

– Mais si ce n'est pas eux ?

– Ça ne peut être qu'eux.

Les voix devenaient des chuchotements.

- Faut faire vite.
- Le mage, d’abord ?
- On verra.

Le chuintement d’une épée sortant de son fourreau coupa le souffle de Nils. Dans quelques secondes, ce serait le bain de sang et il ne savait que faire.

- Allez !

D’autres lames jaillirent – deux ou trois, peut-être plus, au bruit il était difficile de juger. Et les pas sourds marquèrent le sol gelé.

Nils se força à rester immobile tandis que les silhouettes apparaissaient dans son champ de vision. C’était la garde de l’albinos, les hommes en noir et or. Il y en avait cinq et lorsqu’ils auraient rabattu leurs visières, ils ne seraient plus que métal. Le sang lui montait aux tempes. La seule chose à faire était impensable : sauter sur l’un des chevaux et partir au galop. Car il était impossible de venir à bout de ces hommes. Une fois et une seule, il avait affronté l’un d’eux, dans la bibliothèque du nécromant d’Helion. Ce jour-là, par miracle, Karib était parvenu à le brûler dans son armure. Mais Nils se souvenait du poignard ricochant sur la coque de métal et des furieux coups d’épée qui avaient manqué dix fois de le couper en deux.

Les soldats avaient tout pour eux : la surprise, l’équipement, l’expérience. Olen, s’il ne dormait pas, pourrait en tuer un, peut-être deux, mais il allait tomber sous le nombre, car il n’était pas Hroald, et quand bien même, un champion d’arènes n’est pas une statue de pierre. À la première blessure, ce serait la fin.

Les armures descendaient lentement vers l’écurie, prenant garde de ne pas faire grincer leurs jointures. Une à une, elles disparurent dans la nuit. Nils resta seul, tiraillé entre le désir de vivre – en une seconde il pouvait être à cheval – et la course vers l’écurie, qui n’était qu’un suicide. Sans vraiment réfléchir, il choisit le suicide.

– Olen ! Karib ! hurla-t-il en fonçant vers l’endroit où les assaillants avaient disparu.

Il courut à perdre haleine et, lorsqu’il déboucha devant l’écurie, les cinq hommes chargeaient. À la faible lueur de la lanterne qui éclairait l’intérieur du bâtiment, leurs armures luisaient d’un éclat noir.

– Le mage ! cria l’un d’eux en désignant le colosse qui se redressait, les yeux battus de sommeil.

Un cavalier empoigna Karib par le col et lui porta trois coups secs au visage, du pommeau de son épée. Le mage poussa un cri rauque et s’écroula. Craignant que le soldat ne l’achève, Nils lança désespérément son poignard, mais, comme la première fois, la lame vint rebondir sur le casque et se perdit dans la paille.

Olen s’était levé, trébuchant dans ses couvertures. Il eut à peine le temps de dégainer son épée que deux soldats l’attaquaient, le forçant à

s'acculer aux mangeoires. Une pluie de paille l'aveugla à moitié tandis qu'il parait les coups. Une lame le blessa au mollet, une autre visa sa tête, qu'elle aurait fendue en deux s'il n'avait été pris d'une rage de vivre désespérée. Des deux mains, il repoussa l'un de ses adversaires et, passant entre les deux, sortit du piège meurtrier où il s'était enfermé. Mais d'autres soldats accouraient.

Nils se rua vers son arme. Entre elle et lui, il y avait un homme en armure lourde. Le soldat abandonna le corps inanimé de Karib pour se jeter sur Nils, qui lui échappa d'un écart sur le côté. Le poids handicapait son assaillant, mais ce n'était qu'une question de secondes. Sans céder à la panique, il tenta de visualiser la scène, soupesant ses chances de s'en tirer. Elles étaient nulles.

– Tire-toi, Nils ! hurla Olen, qui tenait ses adversaires en respect en braquant son épée vers l'un puis vers l'autre.

Sa technique, nette et précise, lui permit de parer deux coups, mais un troisième le toucha de nouveau au mollet, lui arrachant un cri. Il chuta lourdement, poussé par l'un des assaillants, et, sous l'effet de la douleur, lâcha son arme pour se cramponner à sa jambe blessée. C'était la fin.

Le lanceur de couteaux eut presque envie de sourire en voyant les cinq hommes en armure converger vers lui en formation de combat, leurs armes pointées. Que pouvait-il leur faire ? Même s'il retrouvait son poignard, ils ne risquaient pas une égratignure. Il jeta un regard à son ami le cheval bai qui se cabrait en hennissant et lui adressa un petit hochement de tête.

Le demi-cercle des soldats se resserrait quand Olen tenta de se relever, le sang ruisselant le long de sa jambe. Ne parvenant pas à se traîner vers les assaillants, il ne put que jeter son épée à Nils, qui la rattrapa au vol. Une espèce de frémissement passa dans le rang des armures, puis un soldat se lança à l'attaque en poussant un cri de guerre.

Ce qui se passa à cet instant donna à Nils l'impression étrange que le temps s'arrêtait. La garde était venue se loger dans sa paume, tout naturellement, et son pouce s'était refermé sur le cuir usé. N'entendant plus que sa respiration, il esquiva et contre-attaqua d'un revers à la gorge. On aurait dit que son corps tout entier suivait le mouvement de la lame. Le coup porta à la jointure entre le casque et les épaulières, et la tête se détacha du corps dans une fontaine de sang.

– Attention ! fit une voix caverneuse.

Un mouvement de torsion fit repartir la lame de Nils en sens inverse, si vite qu'elle frappa l'homme qui avait crié avant même qu'il n'arme son coup. Le tranchant passa de part en part dans la fente de la visière, d'où le sang se mit à jaillir à flots.

Inspirant profondément, Nils se tourna vers un troisième cavalier et,

saïssant son épée à deux mains, le frappa au torse avec une violence dont il se serait cru incapable. La cuirasse s'ouvrit en deux comme une coque de noix, percutant le mur de l'écurie dans un fracas métallique. Le soldat titubait sous le choc quand la pointe de l'épée pénétra ses poumons et en ressortit dans une gerbe de sang pour se pointer vers les survivants.

L'un d'eux tenta une attaque, mais il semblait mal assuré et Nils en profita pour dévier sa lame, passer dans son dos et, d'un mouvement sec, trancher à la naissance du casque. Il sentit les cervicales craquer sous le métal et la tête se détacher presque sans résistance. Le casque roula dans la paille et le corps, mû par un réflexe d'automate, fit trois pas avant de tomber.

Restait un homme, dont l'épée braquée sur Nils tremblait jusqu'au bout de la lame. La peur changeait de camp. Les yeux rivés sur la fente de la visière, comme s'il pouvait voir à travers, Nils attendit l'assaut. Mais le cavalier restait vissé sur ses appuis, tremblant de plus belle. De la pointe de son épée, le lanceur de couteaux testa celle de son adversaire, par petits coups, à droite, à gauche. Soudain, il frappa du plat de la lame, rabattant l'arme du soldat vers le sol. Ce n'était qu'un coup de poignet, mais l'impact fut tel que l'homme se plia en deux, laissant à Nils le temps d'enfoncer sa lame sous l'épauière, entre les pans de la cuirasse. D'un coup sec sur le pommeau, il dirigea la pointe vers le cœur et le soldat, pris de hoquets, se vida de son sang.

La lanterne grinçait au gré du vent, distordant les ombres au mur de l'écurie. Un à un, les soldats noir et or cessèrent de bouger. Il y eut un dernier hennissement, et une visière retomba sur une tête coupée.

– Journée pourrie, fit Nils en laissant tomber son épée dans la paille.

Olen, blanc comme un linge, le regardait avec des yeux hébétés. Karib gémissait en recouvrant ses esprits.

– Mon nez, se plaignit-il. Ils m'ont cassé le nez.

Devant les corps qui jonchaient le sol et le sang qui avait giclé jusque sur les murs, le mage cessa de se plaindre et tenta de comprendre comment, en l'espace de trois minutes, on avait pu en arriver là.

– Qu'est-ce qui s'est passé ?

Olen eut un sourire désabusé.

– Si je te le disais, tu ne me croirais pas.

La patrouille du nord ne revint jamais. Ou plutôt si, mais en morceaux, dans la carriole à foin d'un aubergiste d'Oster. Craignant d'être accusé d'un meurtre qu'il n'avait pas commis, le brave homme avait convoyé corps, armes et chevaux jusqu'aux portes de la capitale, où le sergent du guet en avait pris livraison. Les cadavres avaient d'abord été remis à la forteresse, mais le chef de la garde refusant de les prendre, ils avaient pris le chemin du quartier général des cavaliers royaux, dont ils dépendaient. Là, on les avait confondus avec d'autres et prévenu des familles qui faisaient déjà leur deuil avant de réaliser qu'il s'agissait d'un détachement spécial confié un an plus tôt au diplomate Enseth. Nul ne savait pourquoi cinq d'entre eux avaient été retrouvés morts dans cette auberge. Aux dernières nouvelles ils étaient vingt, partis sur un navire de haute mer en direction des Terres communes. Si l'albinos n'avait pas envoyé un messenger à la recherche de ses hommes, on aurait sans doute massacré cinquante prisonniers pour l'exemple, et pendu l'aubergiste qui avait laissé tuer des soldats du roi sur sa propriété. C'était cela, Woltan, une énorme machine de guerre que ses innombrables rouages rendaient souvent aveugle.

Trop heureux de se débarrasser d'une affaire sulfureuse – des cavaliers royaux tués à quelques heures de la capitale ! –, le général des bicolores avait rendu les corps au messenger, comme s'ils ne lui appartenaient plus. Au lieu de retourner à leurs familles, les cinq cadavres en sept morceaux avaient repris la route du port pour y être remis à Enseth. Le froid les conserva, leur donnant un teint givré qui étincelait au soleil sur la route du retour. Les yeux ouverts, la bouche tordue, ils paraissaient plus frais que les poissons au grand marché du port.

L'albinos resta longtemps silencieux devant le chariot, les bras croisés, le regard fixe. Puis il parut découvrir la présence du messenger, dont les nerfs avaient été usés par ce voyage en si bonne compagnie. Superstitieux comme tous les fidèles des Punisseurs molochéens, il avait craint que les morts ne se lèvent pour le tailler en pièces. Car un

homme à qui l'on refuse une sépulture peut devenir un esprit frappeur.

– Mais pourquoi est-ce que tu les as ramenés ici ?

– Le général Nahor ne les voulait pas, messire.

– Comment ça, le général Nahor ne les voulait pas ? Ce sont ses hommes !

Le messenger baissa les yeux, endossant une faute qu'il n'avait pas commise. C'était le lot des petites gens.

– Tu as perdu un temps fou à revenir avec ce chariot, lui jeta l'albinos d'une voix glaciale. À cheval, tu aurais mis une journée ou deux ! Tu ne mesures pas les conséquences.

À cet instant, le capitaine des cavaliers arriva au galop, tirant le malheureux de l'embarras. Sautant à bas de sa selle, l'officier parut à peine remarquer les morceaux de ses hommes entassés dans un chariot. Ce qu'il avait à dire paraissait être de la plus haute importance.

– Enseth... commença-t-il.

À cet instant un aboiement de basse retentit dans le port, faisant grésiller les stalactites suspendues au toit de l'auberge. L'espace d'une seconde, un silence inhabituel tomba sur l'un des endroits les plus bruyants au monde. Les travailleurs du port, les voyageurs, les gardes, chacun se figea et regarda l'autre. Puis un deuxième aboiement déchira le silence.

– Laisse-moi deviner... Les cavaliers de cristal sont là.

Le capitaine ignore le ton ironique de l'albinos. Il était plus pâle que d'habitude, et pourtant il n'était pas de ceux que l'on impressionne facilement.

– Ils ont débarqué tout à l'heure. Il est furieux, il veut te voir, il dit qu'à partir de maintenant il va prendre les choses en main.

– Grand bien lui fasse. Du moment qu'il les retrouve avant la catastrophe...

Le messenger jugea prudent de s'éclipser. Il savait que « il », c'était le grand maître des cavaliers de cristal, l'homme le plus dangereux du royaume. Moins il entendrait parler de ce démon, plus longtemps il vivrait.

– Remonté comme il est, il les retrouvera, répondit le capitaine en regardant brusquement derrière lui, comme si « il » pouvait l'entendre.

Enseth, comme toujours, restait parfaitement calme.

– Espérons, dit-il avec un sourire froid. Mais on est à Woltan, ici, les choses vont devenir plus compliquées. Sans moi, il n'a que la force, et avec la force, il n'arrivera à rien.

Le capitaine approuva d'un signe de tête, mais au fond de lui il ne partageait pas l'incrédulité de l'albinos. Certes, les cavaliers de cristal avaient échoué dans leur traque à Helion, mais ici ils étaient sur leur

territoire. Et surtout, il avait vu le visage livide de colère de leur maître, ses yeux de fou, ses longues mains blanches agitées de tics nerveux. Dix de ses hommes étaient tombés dans les Terres communes. Ils avaient manqué les fugitifs de quelques minutes. Ils avaient quadrillé les seigneuries voisines, interrogé des dizaines de malheureux, incendié chaque village où les fuyards avaient passé ne serait-ce qu'une nuit. L'échec, qui leur était inconnu, mettait leur patience à vif. Ils avaient soif d'action, ils avaient soif de sang.

Comme tous les matins depuis bientôt vingt ans, Renhald se leva tard et fit sa toilette à l'eau glacée, pour ne pas oublier qu'il était un dur. Puis il déjeuna d'un plat de saucisses accompagnées de haricots de montagne et d'une tranche de pain au lard. Il le répétait suffisamment à ses hommes : un solide petit-déjeuner faisait un bon soldat. Les autres repas ne poussaient qu'à la somnolence, il fallait les limiter à un bol de bouillon.

Soldat, le mot n'était pas trop fort pour désigner les mercenaires de sa compagnie, la plus célèbre de Woltan. On les appelait les Narvals. Reconnaissables à leurs cuirasses légères et à leurs casques à nasal, ils avaient surtout une marque de fabrique identifiable au premier coup d'œil : ils portaient leur épée non pas à la ceinture, mais à l'épaule gauche. Certes, c'était moins pratique pour dégainer, mais cette idée de génie avait beaucoup fait pour distinguer ses hommes de la masse de leurs concurrents. Et si, dans les premiers temps, Renhald avait un peu enjolivé la réalité pour les présenter comme des tueurs, ils étaient devenus une vraie garantie de qualité pour une clientèle fortunée. Au point d'être imités par des opportunistes qui, faute d'être recrutés, n'hésitaient pas à porter leur épée à l'épaule. Un client naïf pouvait s'y tromper.

Organisés, disciplinés, les Narvals rassuraient. Ils portaient un uniforme. Ils étaient régulièrement engagés aux côtés des soldats de Woltan dans les guerres contre les hordes du Grand Nord. En un mot, ils étaient une valeur sûre, et paraient comme des princes dans l'énorme marché de mercenaires d'Oster. Seuls les comptoirs de grand luxe, comme la Deuxième Légion, pouvaient leur faire de l'ombre, mais leurs tarifs dix fois supérieurs décourageaient le gros des clients. Un commerçant fortuné pouvait s'offrir une escorte de Narvals, pas un Légionnaire.

Cette belle matinée d'hiver ne changea rien aux habitudes de Renhald. Comme tous les jours, il ouvrit son comptoir deux bonnes heures après ses concurrents. Il détestait se lever tôt et en avait fait un

atout : quiconque voulait négocier un contrat avec les Narvals était contraint d'attendre. Attendre, c'était flâner dans le quartier, passer devant d'innombrables comptoirs plus minables les uns que les autres. C'était comparer les prix, s'adresser à des soudards puant la sueur et le vieux cuir... C'était croiser des « compagnies » qui n'étaient que des groupes de bons à rien assis à même le sol, leurs armes sur les genoux... C'était entrer dans des comptoirs si étriqués qu'on n'y tenait pas à trois, et qui changeaient de nom tous les trois jours. Après une ou deux heures passées dans la faune du marché aux mercenaires, le client était prêt à payer double pour une équipe de Narvals.

Trois hommes attendaient devant son échoppe. Il les dévisagea du haut de ses vingt ans de métier : d'évidence, il s'agissait de recrues, et pas forcément la crème de la crème. Peut-être le grand, avec la barbiche en pointe, valait-il quelque chose...

– Qu'est-ce que je peux faire pour vous, les gars ? demanda-t-il en déverrouillant la porte sans les regarder.

Olen s'étonna d'être traité en recrue avant même de s'être présenté. S'ils avaient été des clients, se faire appeler « Les gars » était une excellente raison d'aller voir ailleurs.

– On cherche du boulot, dit-il avec un sourire diplomatique.

C'était lui qu'on avait chargé de négocier, ce n'était pas pour qu'il vole dans les plumes du recruteur. Et puis à la réflexion, trois hommes armés vêtus de cuir grossier pouvaient difficilement être à la recherche d'une escorte à cinq cents écus la journée.

– Vous avez des références ?

– Dans les Terres communes, un paquet ! improvisa Olen. On a bossé pour les meilleures compagnies à Shaven, Tana, Oridis, Kyrenia...

La moitié de ces noms étaient inventés : Tana était la femme de chambre de la reine d'Helion.

– Kyrenia ?

Olen regretta d'avoir cité la ville la plus célèbre des Communes, le bonhomme pouvait bien y avoir des connaissances, et peut-être même un comptoir. Par bonheur, Renhald n'avait jamais quitté Woltan.

– Absolument. À Kyrenia, on travaillait pour Berel. Vous devez connaître : la compagnie des Hautes Lames.

– Ça me dit quelque chose, fit le recruteur, impressionné par l'assurance d'Olen.

– Ils fournissent à peu près toutes les escortes pour les gros chargements de pierres précieuses en provenance du Sud. C'est très bien payé, mais l'espérance de vie, par contre... On était huit en arrivant, et trois à la fin.

Renhald ouvrit les volets du comptoir, révélant une belle salle lambrissée, aux meubles cossus, aux murs décorés d'armes anciennes.

– Et avec tout ça, vous vous promenez sans chevaux, avec une vieille hache de bûcheron ?

– L'argent va et vient, je ne te l'apprends pas.

Le recruteur eut un sourire. Lui-même avait été obligé de mettre sa compagnie en gage, l'année où l'hiver avait paralysé toutes les activités d'Oster.

– C'est vrai. Mais il n'empêche que, sans références, les gars... Je prends un risque en vous recrutant, moi. Vous avez fait plein de choses dans les Communes, je veux bien vous croire, mais ma clientèle veut du haut de gamme, et je n'ai pas moyen de savoir si vous êtes du haut de gamme.

– Tu crois vraiment que la compagnie des Hautes Lames fait dans le bas de gamme ?

L'argument toucha au cœur.

– J'oubliais ça. Mais qu'est-ce qui me prouve que vous étiez vraiment chez les Hautes Lames ?

Olen soupira ; voilà qu'il fallait justifier son appartenance à une compagnie imaginaire.

– Il faudra nous croire sur parole. Et vérifier sur le terrain.

– Ah.

– Maintenant, si vraiment ça ne t'intéresse pas, on va voir ailleurs. Mais c'est dommage pour tout le monde : nous, on va finir dans une compagnie au rabais, et toi tu vas perdre trois recrues de valeur.

Renhald, conquis, ouvrit un meuble dont il sortit quatre petits verres et une carafe.

– Allez, c'est bon, je vous prends. Vous aurez cinq pour cent de ce que paie le client, à diviser par le nombre d'hommes, naturellement. Si vous faites vos preuves, vous passerez sergent – là, c'est dix pour cent. Les missions dans le Grand Nord, c'est dix pour tout le monde, quinze pour les sergents.

– Conclu.

Remplissant les verres à ras bord d'un alcool presque noir, il les tendit aux nouvelles recrues en s'écriant :

– Santé, les gars ! Vous êtes mes premiers anciens des Hautes Lames.

Lorsqu'Olen, grisé par son succès, poussa le bouchon jusqu'à demander s'il existait un comptoir des Hautes Lames ici, à Woltan, Nils le foudroya du regard.

– Alors, reprit Renhald, racontez-moi un peu ce qui vous a amenés ici.

Le marchand de légumes de Dreda prit une grande inspiration et, sans se laisser le temps de la réflexion, improvisa une histoire de sa composition. Si le recruteur avait su ce qui les avait réellement amenés là, il aurait probablement sauté par la fenêtre en appelant la garde...

Au cœur de la nuit, ils avaient quitté en catastrophe le relais de la route du Nord, abandonnant derrière eux les corps de cinq cavaliers royaux de Woltan. On n'avait rien emporté qui puisse être identifiable, ni leurs belles épées de haute forge ni leurs chevaux marqués de la couronne royale. À peine avait-on fait les poches des malheureux soldats pour récupérer quelques écus, et surtout deux parchemins de guérison, dont l'un fut aussitôt appliqué sur la jambe d'Olen. Ces artefacts pouvaient valoir très cher, et si un parchemin mineur – apte à guérir une foulure – se trouvait facilement à cent écus, il fallait compter près de deux mille pour un parchemin médian, le plus répandu chez les guerriers fortunés. Un majeur en valait plus de cinq mille et pouvait, disait-on, sauver un homme d'une blessure fatale. Leur utilisation était enfantine, il suffisait de sortir le parchemin de son tube de métal, de le dérouler et de le poser à plat sur la blessure. Il brûlait alors jusqu'aux cendres, refermant les plaies sans la moindre incantation magique. Un parchemin, c'était en quelque sorte un guérisseur de poche. Mais la plupart étaient de qualité médiocre et laissaient de vilaines séquelles. Ce jour-là, Olen eut de la chance : les soldats royaux s'étaient fournis chez les meilleurs guérisseurs, son mollet ne porta même pas la cicatrice des deux coups qu'il avait reçus.

Au petit jour, les murailles d'Oster étaient apparues à l'horizon. Les fugitifs s'y étaient glissés dès l'ouverture des portes, perdus dans un flot de carrioles, de bestiaux, de paysans chargés de ballots. Il fallait croire que nul n'avait donné l'alerte, puisque les gardes à la poterne étaient occupés à jouer aux dés, regardant d'un œil distrait le flot qui se pressait vers les marchés.

Une fois en ville, il avait fallu se décider – et vite – sur la marche à suivre. De combien de temps disposaient-ils ? Quelques heures, au mieux. Très vite, on allait signaler la mort de cinq cavaliers royaux à quelques lieues de là, et l'aubergiste avait leur signalement. L'albinos, qui les suivait à la trace, allait sans doute mobiliser toutes les forces d'Oster pour les retrouver.

Assis sur un tas de poubelles dans une ruelle qui ne voyait jamais le soleil, les fugitifs avaient passé leurs maigres possibilités en revue. Repartir, quitter Woltan ? C'était sans doute la meilleure chose à faire, mais le port était certainement sous haute surveillance.

– La seule piste qui nous reste, avait plaidé Karib, et je dis bien la seule, c'est moi. Un mage qui pratique plusieurs écoles de magie, c'est rare, pour ne pas dire que ça n'existe pas. Il doit y avoir quelqu'un, ici à Woltan, qui a entendu parler de ça.

Olen et Nils ne s'étaient pas montrés très convaincus.

– Qu'est-ce que tu veux faire ?

– Aller voir au quartier des mages. Poser des questions.

Qu'espérait-il ? Que le tenancier de la première échoppe l'éclaire sur son identité ? Dubitatifs, les deux autres lui avaient accordé une heure, pas une minute de plus, car chaque minute écoulée pouvait voir se refermer l'énorme piège à loups dans lequel ils étaient venus s'enfermer.

Karib était revenu, la mine sombre et la barbe parsemée de miettes, car il s'était consolé en avalant deux feuilletés au canard. Il avait interrogé des mages de guerre, des illusionnistes, des devins et des guérisseurs, sans succès. Personne ne semblait avoir entendu parler d'un jeteur de sorts cumulant les obédiences, et encore moins d'un moyen d'y parvenir. Un mage de guerre faisait la guerre, rien d'autre.

– Il reste un espoir, avait-il dit. La bibliothèque royale de Woltan est l'une des plus grandes au monde... Elle doit compter des milliers de traités de magie, et particulièrement sur les arcanes du Nord. J'y trouverai certainement des réponses.

– Eh bien allons-y, avait répondu Olen.

– Ça va être difficile. Pour tout compliquer, la bibliothèque royale ne se trouve pas ici, mais à Yel.

– Où ?

– Yel, la capitale de Nowik. C'est à dix jours par la grande route. Si on se met en chemin tout de suite...

Olen et Nils avaient coupé court aux arguments du mage. S'aventurer sur les routes frisait l'inconscience. Peut-être l'auraient-ils fait pour remonter une piste tangible, mais la consultation de vieux grimoires n'en était pas une.

– Il faut se fondre dans la masse, avait dit Nils.

– Et comment ? avait protesté Karib. Tu veux qu'on s'engage dans l'armée, comme à Helion ?

– Pourquoi pas ?

À cet instant, comme un signe du destin, un groupe d'hommes en cuirasse légère, portant l'épée à l'épaule gauche, était passé dans la rue toute proche. Ils ne portaient ni tabards ni bannières, et pourtant ils étaient aussi uniformes que des soldats. Leurs manteaux, leurs bottes et jusqu'à leurs gants étaient d'un même gris clair. Un palefrenier qui emplissait un abreuvoir les avait décrits comme « des Narvals », mercenaires de haute volée destinés aux missions les plus dangereuses. Des hommes admirés, respectés, la plus grande compagnie de Woltan... Olen et Nils avaient échangé un coup d'œil entendu sous les protestations désespérées de Karib, qui voyait renaître son pire cauchemar.

C'était ainsi, presque par hasard, qu'ils s'étaient retrouvés devant Renhald.

Le recruteur sonna son valet et lui demanda d'accompagner les nouvelles recrues chez le fourrier, le tailleur et l'armurier. Ils allaient

percevoir leurs cuirasses, leurs épées, leurs casques, tout cet attirail grâce auquel, une nouvelle fois, ils allaient se fondre dans la masse des anonymes.

– Vous parliez de missions dans le Grand Nord, rappela Olen.

– Oh, pour ça, vous avez le temps, répondit Renhald. Ce sont les plus dangereuses, mais pas d'inquiétude : on n'y envoie que des volontaires.

– C'est loin d'ici, non ?

– Aux frontières de Woltan. C'est un long voyage.

– On est volontaires.

Le recruteur parut impressionné.

– Vraiment ?

– Vraiment.

Renhald hocha longuement la tête, comme un cheval à bascule. Puis après un long silence, il posa solennellement sa main sur l'épaule d'Olen.

– Quand même... On sent les anciens des Hautes Lames !

Le lendemain, aux premières heures du jour, un détachement de dix Narvals prenait la route du Nord sous un magnifique soleil d'hiver. Ils traversèrent la ville, croisant les travailleurs du petit matin : boulangers, commis, lingères et garçons d'auberge. En passant sous les fenêtres d'un apothicaire, ils furent salués par une femme qui ouvrait ses volets et, à la porte de la ville, un sergent de garde leur souhaita bonne route. Ces vétérans vivaient depuis des années à Oster, certains y étaient même nés ; ils y avaient leurs habitudes, parfois leurs familles.

L'homme qui dirigeait la colonne s'appelait Olf ; il portait le grade de « sergent des Narvals » dont il n'était pas peu fier, une distinction qu'il avait conquise de haute lutte contre les peuples barbares du Nord. Il n'était pas né woltanien, mais avait eu l'honneur de le devenir, effaçant ses origines peu glorieuses de paysan des Communes. Cette mission était sa onzième en territoire hostile, faisant de lui – au même titre que les légendaires cavaliers de cristal – un rempart de la civilisation contre les hordes qui menaçaient le royaume. Car au-delà de dix sorties dans le Grand Nord, les soldats de l'armée régulière de Woltan devenaient officiellement des vétérans. Leur pension doublait, leurs enfants étaient pris en charge dans les meilleures écoles. De précieux avantages qui, alliés au prestige, suscitaient des vocations – y compris chez les Narvals, à qui le royaume accordait les mêmes privilèges qu'à ses soldats. Mais il fallait survivre aux terribles conditions du Grand Nord : le froid et les barbares tuaient une bonne moitié des volontaires.

Olf était un homme trapu, aux cheveux ras, à la moustache drue. Ses yeux bleus lui donnaient l'air – du moins l'espérait-il – d'un Woltanien de souche, compensant quelque peu l'accent des Communes qu'il n'avait jamais perdu.

– En colonne par deux ! aboya-t-il avec un coup d'œil méfiant aux trois recrues en queue de colonne.

Il n'avait guère apprécié de se voir affublé de trois nouveaux. Soit, il

s'agissait d'anciens de la compagnie des Grandes Lames, ou quelque chose comme ça, mais pour lui un guerrier n'était un guerrier que lorsqu'il avait trempé son épée dans le sang barbare. Que pouvaient bien valoir trois mercenaires kyréniens ? Ils avaient embobiné Renhald, postulant dès le premier jour pour la double solde du Grand Nord, mais il n'était pas Renhald et il les aurait à l'œil. À commencer par le grand barbu, qui d'évidence était un piètre cavalier.

– Hep, toi, la barbiche ! C'est quoi ton nom, déjà ?

– Karib, sergent.

– Tiens tes distances ! Tu te colles aux autres, ça casse la formation !

– Bien, sergent.

Le mage tira sur les rênes, tentant de positionner sa monture dans l'alignement parfait du reste de la colonne. Mais la maudite bestiole jugea bon de lui tenir tête, piétinant sur place, piaffant, donnant des coups de tête nerveux. Nils, qui chevauchait à ses côtés, vint à son secours en saisissant les rênes. En quelques secondes, le lanceur de couteaux parvint à calmer l'animal, qui vint s'aligner à sa place en renâclant. La colonne ressemblait enfin à une colonne : dix cavaliers en rang de deux, droits et martiaux comme à la parade. Il n'y avait pourtant que les corbeaux pour les admirer, car la route était un tapis blanc à perte de vue.

– Je ne veux plus voir ça ! gronda le sergent. Quand on n'a pas le niveau pour être un Narval, on va postuler ailleurs, chez les minables. Compris ?

– Oui, sergent, répondit Karib, se retenant d'ajouter qu'il se moquait d'être un Narval et que ses camarades étaient des traîtres.

En quittant Helion, il avait juré de jeter sa hache à la mer pour ne plus porter que la robe des mages. Ses deux compères l'en avaient dissuadé. Son arme, hélas, pourrait encore servir, et surtout, les jeteurs de sorts étaient trop rares pour ne pas attirer l'attention. Mais ils lui avaient promis que plus jamais il n'aurait à se faire passer pour une brute...

– Ça va aller ? demanda Nils à voix basse.

– Très bien, ironisa Karib. Cet imbécile croit que je vais devenir le roi des cavaliers pour lui faire plaisir ! Je suis déjà étonné de tenir là-dessus.

Nils se retint de rire en voyant le mage rebondir sur sa selle.

– Redresse-toi et serre les jambes, sinon, ce soir, tu ne pourras plus t'asseoir.

– Ben tiens.

Se pliant de mauvaise grâce aux conseils de Nils, Karib chercha Olen du regard, espérant secrètement qu'il ne serait pas le seul à souffrir de cette nouvelle expérience. Mais Olen était parfaitement à l'aise, s'offrant même le luxe de se retourner pour faire la

conversation.

– Vous savez quoi ? dit-il. Je crois qu'on a fait un très bon choix.

– Possible, approuva Nils.

– Aller se faire tuer par des barbares dans les montagnes ? grinça Karib. Ah oui, c'est un bon choix !

L'homme qui chevauchait aux côtés d'Olen et qui jusque-là n'avait pas détaché son regard de l'horizon se mêla soudain à la conversation.

– C'est votre première sortie au Nord ?

– Première sortie tout court, répondit Olen.

Le mercenaire hocha la tête avec un franc sourire. On distinguait mal ses traits sous son casque, mais ses yeux bleus lumineux et son teint très pâle étaient ceux d'un homme du Nord. Son menton était fendu par une cicatrice perdue dans une barbe de trois jours. Il devait avoir trente ans.

– Vous devez être de sacrés durs, fit-il.

– Tu penses bien, bougonna Karib. Plus durs que nous, c'est impossible à trouver.

L'homme eut un petit rire et désigna Karib de son doigt ganté.

– Je te sens ravi d'être là, toi.

– Disons que je serais mieux ailleurs.

Il y eut un petit silence, puis le mercenaire se présenta.

– Wolfram.

Il y eut un échange de noms et de poignées de main, et le sergent, qui avait des yeux dans le dos, se retourna, excédé.

– C'est bientôt fini, les politesses ? On n'est pas à la taverne, ici !

Une volée de « oui sergent » sembla le calmer. Une minute plus tard, les conversations reprenaient dans la colonne, car les mercenaires n'étaient pas des cavaliers de cristal et le silence pesait. Mais personne ne s'intéressa aux nouveaux qui fermaient la marche, si ce n'était le dénommé Wolfram.

Olen resservit son histoire d'ancien des Hautes Lames, qui finissait par avoir un goût de réchauffé. Karib y mit fin prématurément, en interrogeant à son tour leur compagnon de route.

– Et toi ? Tu as déjà fait le Grand Nord ?

– Pas vraiment, répondit Wolfram. J'y suis né... Mais c'est la première fois que j'y retourne en tant que Woltanien.

Intrigué, Karib coupa la parole à Olen, qui, vexé de n'avoir pu finir son histoire, la reprenait où il l'avait laissée.

– Tu es né dans le Grand Nord ?

– Eh oui. Esclave, dans une horde des hauts plateaux. J'ai combattu contre Woltan quand j'étais gamin. Enfin, combattu... On m'a filé un épieu, j'ai pris un coup sur la tête. Puis j'ai été fait prisonnier, et comme j'avais une marque d'esclave, je n'ai pas été exécuté comme les autres... J'ai eu droit à la liberté en échange de cinq ans de service.

– Dans l’armée de Woltan ?

– Ouais. J’étais un peu jeune pour me battre, j’ai surtout servi d’interprète pour les interrogatoires de prisonniers. Il n’y a pas beaucoup de Woltaniens qui maîtrisent les dialectes barbares.

Wolfram eut un sourire désabusé.

– Le pire, c’est que j’ai dû traduire l’interrogatoire de mes sœurs. Elles avaient tué un sergent. Elles ont été pendues pour ça.

Comme s’il en avait trop dit, il reprit son air jovial.

– Je vous emmerde avec mes histoires, c’est du passé ! Pour le reste, je vous la fais courte : cinq ans dans l’armée, quelques années de galère, puis sept ans chez les Narvals, et là, c’est ma première sortie au Nord.

Karib fut saisi par l’histoire de cet homme, comme s’il découvrait que d’autres avaient pu souffrir avant lui. Oubliant ses propres blessures, il posa à Wolfram tant de questions que Nils se mit à bâiller. Mais pour Karib, la route paraissait soudain moins longue, et les reins moins douloureux. Wolfram était né dans un petit village de montagne protégé par une simple palissade de bois. Un rempart bien dérisoire contre les raids des hordes voisines, qui le dévastèrent deux ou trois fois, semant le deuil et la famine. À l’âge de dix ans, Wolfram et sa famille avaient été emmenés en esclavage, car les hordes avaient besoin de sang neuf pour la guerre. Hommes et femmes avaient été formés au combat à l’épieu – un simple bâton taillé en pointe – et jetés en première ligne contre les redoutables troupes de montagne de Woltan. Peu d’entre eux avaient survécu – ses sœurs et son oncle –, pour finir pendus à Oster devant une foule en liesse.

– Je suis désolé, fit Karib.

– Il n’y a pas de quoi... Ça fait vingt ans et tu n’y es pour rien.

Quelques heures après le départ, les Narvals mirent pied à terre pour avaler en hâte un peu de saucisson et une tranche de pain noir. La route, recouverte de neige, se devinait à peine dans un paysage lunaire, une plaine sans fin irradiant de blancheur.

Karib put détailler ses compagnons de route, dont il n’avait vu jusque-là que le dos. Autour du sergent s’agglutinait un groupe de vétérans d’origines diverses : un Tchi aux yeux bridés, un Commun reconnaissable à son fort accent, et même un Samorréen, dont la peau cuivrée contrastait avec la pâleur ambiante. Ces étrangers, installés depuis des années à Woltan – et souvent devenus citoyens –, ne parvenaient guère à donner le change, car le molochéen était une langue difficile, gutturale, que seuls les natifs maîtrisaient à la perfection.

Deux grands blonds un peu isolés du groupe, leurs épées posées sur leurs genoux, se partageaient des fruits secs. Même barbe tressée, mêmes cheveux longs – s’ils n’étaient pas frères, ils en avaient tout

l'air ; du reste, ils n'avaient même pas besoin de parler, se comprenant d'un simple regard. L'un d'eux se sentit observé, leva les yeux et apostropha Karib avec une soudaine agressivité :

– Quoi ? Qu'est-ce que t'as, toi ?

– Rien, répondit Karib, désespéré de se trouver de nouveau en compagnie de primates.

En tout cas, celui-là n'avait pas d'accent. Comme les fugitifs, il parlait un molochéen impeccable.

– Ils sont un peu méfiants, expliqua Wolfram, rassurant. C'est toujours ça avec les nouveaux. Dans deux, trois jours, vous ferez partie du paysage, ils vous foutront la paix.

Karib n'eut pas le temps de répondre. Celui qui l'avait interpellé se leva, bombant la poitrine comme un coq.

– Qu'est-ce qu'il marmonne, le Wolfram ? Il parle de moi ?

– Non, je ne parle pas de toi, Horagh, répondit le mercenaire sans se démonter. Faut pas être parano comme ça, vieux.

Le blond fit un pas en avant.

– Tu me cherches ?

– Non, personne ne te cherche.

– Quoi ? Tu crois que parce que tu causes la langue barbare, t'es plus fort que nous ? Je ne suis pas né là-bas, moi, je suis woltanien, moi. J'ai pas de famille chez les barbares, moi.

Wolfram perdit son sourire arrangeant.

– Tu es en train de dire que je suis un traître ?

Sentant venir l'affrontement, le blond revint sur ses insinuations, mais resta campé face à Wolfram, le menton en avant.

– Non, j'ai pas dit ça. Ce que je dis, c'est que tu te la ramènes parce que tu causes leur langue, et qu'il n'y a pas de quoi se la ramener. T'as attendu sept ans avant de te porter volontaire, alors t'es gentil, t'arrêtes de te prendre pour le Fils de la lune.

Ce nom, que personne n'avait prononcé depuis Helion, glaça le sang de Karib. Qu'il était étrange de le voir érigé en modèle ! Légende ou réalité, cet épouvantail avait cristallisé toutes ses peurs. Le seul fait de prononcer son nom, comme celui des nécromants, semblait ouvrir des portes noires dans le monde des morts. Son image, sur fond de village en flammes, avait marqué son esprit au fer rouge, revenant toutes les nuits ou presque dans ses cauchemars.

– Laisse tomber, dit Wolfram en haussant les épaules. On ne va pas s'engueuler pour ça.

– C'est ça, je laisse tomber, répondit le blond en se rasseyant. Mais t'as intérêt à te tenir à carreau.

Le mage jeta un regard en direction du sergent, se demandant pourquoi il n'était pas intervenu dans cette altercation qui aurait pu se terminer dans le sang. Il fut surpris de le voir sourire, mâchonnant un

morceau de saucisson, la bouche ouverte. Dans les yeux du sergent se lisait un certain amusement, et peut-être le regret de n'avoir pas assisté à un règlement de comptes. Ainsi, le casque, la cuirasse et le manteau gris n'étaient qu'un déguisement, sous lequel ces pitoyables primates se donnaient des airs de troupe d'élite.

C'était une petite échoppe où s'entassaient les rouleaux de parchemin, les encres, les plumes et les tubes de métal dans lesquels on glissait les documents avant de les sceller. On y vendait même de la cire de couleur pour les sceaux, du ruban et des poudres à saupoudrer les écrits afin de les protéger de l'humidité. C'était la seule boutique de fournitures du quartier des mages d'Oster, mais ce n'était pas de là que venait sa fortune. Son propriétaire, le vieux Gahan, s'était offert une magnifique demeure dans le quartier très prisé des fontaines. Il avait trois valets, un cuisinier, une chaise à porteurs, et sa place réservée à l'année aux grandes arènes. Pour s'offrir un tel train de vie, il aurait fallu qu'il vende du parchemin jour et nuit pendant cent ans... La plupart des gens du quartier se demandaient d'où venait sa fortune, d'autres savaient et tenaient leur langue, car Gahan semblait protégé par les autorités. La vérité se trouvait au sous-sol de son échoppe, derrière une porte de fer dont il était seul à avoir la clé. Là, dans une salle voûtée éclairée de torchères et tapissée de grimoires, il recevait en secret des notables, des courtisans, des généraux. Gahan était un nécromant, peut-être le seul de Woltan à siéger en pleine ville, bravant les superstitions qui en avaient conduit plus d'un au lynchage. À Woltan comme ailleurs, la magie des morts était réputée véhiculer le malheur et la ruine, et même si de nombreux citoyens y recouraient, on exilait hypocritement les officiants noirs hors des murs.

La nuit tombait. Gahan congédia ses valets, ferma la boutique à double tour et se mit à compter la recette du jour, plutôt modeste puisqu'il n'avait vendu que trois rouleaux de parchemin et un pot de cire. Le petit miroir posé sur sa table lui renvoya son image, lui rappelant qu'il approchait des cent ans. Avec ses ongles noirs, son dos voûté et ses rides vénérables, il ressemblait à un vieux mendiant, mais au fond de lui les années qu'il avait extorquées à ses clients lui donnaient une santé de jeune homme. Car les services les plus onéreux de la nécromancie se payaient en années de vie.

Il ne prêta guère attention au vacarme qui s'élevait dans la rue. Bien à l'abri derrière ses volets clos, il n'avait que faire de ces hennissements, de ces cris, de ces sifflets. Il recomptait ses écus lorsqu'un aboiement rauque, trop rauque pour être naturel, fit trembler sa porte. Se levant d'un bond, il enfouit son coffret dans un tiroir et retint son souffle.

On frappa à la porte, trois coups secs et violents portés par un gantelet de fer.

– Oui ? fit-il timidement.

– Ouvre la porte si tu ne veux pas qu'on te la fasse bouffer ! cria une voix.

Gahan fit jouer ses trois loquets, priant les démons pour que la peur de la magie noire le mette à l'abri de la violence des hommes. Car ce nécromant, qui avait passé sa vie à faire commerce avec les morts, avait toujours été terrifié à l'idée de prendre une gifle.

Dans l'encadrement de la porte se tenait un cavalier de cristal, dans son armure sombre aux reflets d'argent. Derrière lui, la rue n'était qu'un flot de métal. Partout, des cavaliers, visières relevées sur des visages livides. Et au pied des marches, un chien démon, avec ses yeux de braise, le fixait en grognant. Le souffle coupé, Gahan recula. Il fut bien inspiré, car le cavalier poussa la porte si fort qu'elle alla claquer contre le mur, sortant presque de ses gonds. Mais il n'entra pas. S'effaçant à son tour, il laissa le passage à quelqu'un qui ne vint pas.

Une minute s'écoula, interminable, et le molosse grondait toujours. À quelques pas se tenait un invocateur, le visage dissimulé par une capuche, la main tendue vers la bête en un geste presque doux. Le chien s'apaisa, poussa un dernier grognement, puis se coucha et posa la tête sur ses pattes. Gahan savait que, pour tenir une telle créature, il fallait être un mage de haut rang, car ces molosses étaient faits pour garder d'autres mondes que celui-ci, des mondes d'horreur et de destruction, où régnaient les âmes défuntes.

Les cavaliers s'écartèrent au passage d'une armure aux épaulières en ailes de cygne. Le cœur de Gahan se mit à battre comme un tambour : c'était leur chef, le grand exécuter du Nord, le monstre qui avait tué plus de mille hommes. C'était Aeldrynn, le Fils de la lune.

– Seigneur, balbutia Gahan. C'est trop d'honneur.

Les ailes de cygne cognèrent contre le chambranle, obligeant le cavalier à se contorsionner pour pénétrer dans la boutique.

– C'est toi, Gahan ? demanda-t-il d'une voix calme et glacée.

– Oui, seigneur.

Le grand maître des cavaliers de cristal fit un signe et quelqu'un referma la porte sans bruit. À présent Gahan était seul avec l'homme le plus craint du royaume. Il ne put s'empêcher de l'observer, s'étonnant de sa jeunesse, de sa pâleur, de sa maigreur que ne

dissimulait pas une armure très ajustée. Son visage juvénile et osseux, ses yeux sombres et ses longs cheveux noirs n'étaient guère en accord avec l'image fantasmée qu'en avaient les gens du peuple. Le Fils de la lune, personne ou presque ne l'avait vu. On le disait plus haut qu'un cheval, plus fort qu'un ours. On le croyait capable de broyer un homme à mains nues. Dans les milieux bourgeois d'Oster, il était même devenu un sujet de plaisanterie, car on le prétendait inventé de toutes pièces par la propagande royale. Aujourd'hui il prenait vie devant les yeux de Gahan, et sa lèvre inférieure secouée de tics nerveux lui donnait l'air d'un dément.

– Je dois *lui* parler, fit le cavalier en détachant ses mots. Tout de suite.

– C'est que... je n'ai rien prévu, seigneur, gémit Gahan. Ce genre de chose coûte très cher en énergie vitale... Je pourrais y rester...

Le regard assassin du cavalier fit monter un frisson dans l'échine du nécromant, qui n'avait pas l'habitude de trembler dans sa propre boutique. La peur, généralement, était réservée au client.

– Laissez-moi une heure, implora-t-il. Le temps d'aller chercher un volontaire dans les bas-fonds... Pour mille écus, n'importe quel malheureux acceptera de...

– Ça suffit, trancha le cavalier avec un mauvais sourire. Tu n'as pas l'air de savoir qui je suis.

– Si, seigneur, si, et je suis très honoré de votre présence.

– Dis encore un mot, un seul, qui ne soit pas utile, et je t'étranglerai avec tes tripes.

Gahan avala péniblement sa salive, saisit un chandelier et descendit les marches qui menaient à sa cave. Une ombre effrayante projetée sur la porte de fer donnait soudain au cavalier une silhouette colossale.

Les torchères s'allumèrent l'une après l'autre, illuminant la pièce, révélant les artifices que Gahan avait placés là pour impressionner le client. Têtes de mort, crapauds séchés, mains momifiées, autant d'objets qui ne servaient à rien, mais qui mettaient dans l'ambiance. Il y avait aussi une ancienne hache de bourreau à la lame rouillée et des chaînes accrochées au mur. Le nécromant fit signe à son hôte de s'asseoir sur un sofa recouvert de tapis samorréens, mais le cavalier refusa d'un geste agacé.

– Je n'ai pas la nuit à perdre.

– Je fais au plus vite, seigneur.

Le nécromant se dirigea vers une souche creusée en forme de bassin où il versa un broc d'eau claire. Puis il se plongea dans un grimoire, récita trois fois des formules, se dissimula le visage entre les mains et répéta le rituel. La fatigue s'insinuait en lui, lourde, inexorable. Qu'il était difficile de se concentrer avec le cavalier qui marchait de long en large, feuilletant les grimoires, tripotant ses amulettes... L'échec

pouvait lui coûter plus cher que la réussite, même si une invocation aussi lointaine allait lui voler dix ans de vie.

La surface de l'eau se troubla, laissant apparaître un visage flou. Impossible de le maintenir durablement, la fatigue était trop forte...

– Alors ? fit la voix impatiente du cavalier, et ce simple mot fut comme un coup de fouet sur le dos d'un galérien.

Gahan puisa toute son énergie, les mains crispées sur la souche. Il haletait, sentant les années lui échapper dans un souffle.

– Bientôt, seigneur, fit-il d'une voix à peine audible.

Le visage apparut de nouveau sur la surface liquide, et cette fois ses traits étaient clairs. L'apparition parut se retourner, scruter les ténèbres. C'était un homme de soixante-dix ans peut-être, au visage dur et volontaire, aux cheveux blancs coiffés en chignon. Un frémissement à la surface de l'eau brouilla soudain ses traits, mais sa voix s'éleva dans la pièce, étonnamment basse.

– Gahan ? J'espère que tu as une bonne raison de m'invoquer.

Le nécromant manqua de dire qu'il se serait bien passé de perdre dix ans en cinq minutes, mais il se contenta d'une formule de politesse étranglée par la fatigue.

– Laisse-nous, ordonna le cavalier.

– Je ne peux pas, seigneur. Sans moi, le rituel s'interromprait.

– Très bien.

Le grand maître des cavaliers de cristal se pencha sur la souche et contempla l'image de l'homme aux cheveux blancs qui se dessinait de nouveau dans l'eau calmée.

– Ah, fit l'homme en le reconnaissant.

– Je n'ai pas de bonnes nouvelles, trancha le cavalier en croisant les bras dans son armure de métal.

– Tu ne les as pas retrouvés ?

– Non.

– Enseth m'a envoyé un messenger. Il attendait ton retour d'Helion, il était sûr que tu les ramènerais. Il disait qu'ils avaient trop peu d'avance pour t'échapper.

– Enseth est un incapable, cingla le cavalier, et sa lèvre inférieure se remit à trembler. Ils sont ici, à Woltan, et il les a laissés passer sous son nez !

Le visage impassible de l'homme aux cheveux blancs parut se décomposer.

– À Woltan ? C'est impossible.

– Ils sont là.

– Trouve-les et tue-les ! s'écria le reflet, qui se brouilla sous le coup de l'émotion.

– Ils sont remontés à la famille de Hroald.

L'eau se stabilisa de nouveau sur un visage crispé.

– Qu'est-ce qu'ils savent ?
– Pas grand-chose. Ils croyaient retrouver leur famille.
– Il ne faut pas que ça s'ébruite, tu m'entends ?
– Aucun risque. Il n'y a plus de famille, plus de femme, plus d'enfants, plus de village, rien.

L'homme hocha gravement la tête.

– Bien. Et maintenant ?
– Oster. C'est difficile pour le chien, trop de monde. Il perd la trace.
– J'ai envoyé un invocateur de haut rang pour ça ! hurla l'homme, et l'eau parut bouillir. Ça me coûte une fortune ! Dis-lui que si « c'est difficile », je lui expédierai son père et sa mère dans une jarre à viande séchée !

– Ça devrait le motiver, répondit l'autre avec un sourire froid.

Gahan, les yeux fermés, luttait pour maintenir ouverte une porte trop lourde pour lui. Il se mit à gémir.

– Ta gueule, toi ! cracha le cavalier.

Mais l'image se perdait dans les frémissements de l'eau.

– Passe voir mon banquier, reprit la voix de l'homme aux cheveux blancs. Retire ce dont tu as besoin, cent mille, deux cent mille, peu importe. Donne l'argent à Enseth, il a un gros réseau d'informateurs.

– Enseth a échoué, il mérite la mort.

– Tu le tueras plus tard. Pour le moment, il faut les retrouver. Quel qu'en soit le prix.

– C'est moi qui ramènerai leurs têtes.

– J'espère bien.

L'image apparut une dernière fois, floue et distendue.

– Ne me déçois pas.

– Je n'ai jamais déçu personne, rétorqua le cavalier.

Gahan tomba à genoux, et l'eau ne fut plus que de l'eau dans une vieille souche. Levant les yeux, il vit le regard du cavalier où luisait sa condamnation à mort. Il en avait trop entendu.

– Je suis votre plus fidèle serviteur, se lamenta-t-il.

– Tu *étais*.

Le gantelet de fer le saisit par les cheveux, lui arrachant un cri de douleur.

– Seigneur, pitié, implora l'homme qui avait condamné des dizaines de malheureux sans sourciller pour de l'argent.

Il sentit sa tête plonger dans la souche, sa bouche et son nez se remplir d'eau. Trop faible pour résister à une poigne de soldat, il s'abandonna à la noyade en fermant les yeux. Et aussi absurde que cela paraisse, il n'osa pas maudire l'homme qui l'assassinait, car il était le Fils de la lune.

Pour atteindre la frontière nord de Woltan, il fallait traverser Oster, contourner les terres du Premier Général – dont on apercevait au loin l'impressionnante forteresse – puis remonter jusqu'au lac majeur par la grande route « des invasions ». Cela faisait bien longtemps que plus personne n'avait envahi le moindre mètre carré du royaume de Woltan, mais le nom était resté, rappelant que la menace barbare existait toujours. On entrait alors à Hodenwald, la principauté la plus exposée, constamment en guerre contre les hordes du Nord, et dont était issu le nouveau roi, Oderic I^{er}. C'était là que commençait la chaîne de montagnes qui marquait la fin du royaume.

– Plus qu'une journée, les gars, et c'est le Nord !

Olf exultait. Il avait pris goût à l'adrénaline et ne se sentait vivre qu'en territoire hostile. Dix sorties au Nord sans la moindre blessure l'avaient mis dans une espèce d'état d'ivresse, il se sentait invincible.

Après une nuit passée à Arnwald, la dernière grande ville avant les montagnes, les Narvals avaient emprunté une petite route, impraticable aux grandes gelées, mais encore accessible en ce début d'hiver. Ils avaient chevauché jusqu'au relais abandonné depuis l'ouverture de la grande route et posé leurs sacs dans les ruines de la bergerie. Le bâtiment tenait encore et servait parfois de refuge aux troupes de montagne qui se rendaient à la frontière. Olf, qui connaissait la région comme sa poche, adorait cette dernière nuit solitaire à Woltan, où l'on échangeait ses impressions avant le grand saut en terre barbare. Mais, cette fois, la présence des trois nouveaux gâchait son plaisir, car ils n'avaient guère réussi à gagner sa confiance. Karib était le pire cavalier du monde, c'était un chevauteur d'occasion, comme ces bourgeois craintifs à qui l'on refile un brave percheron équipé d'une belle selle. Olen était un faux-cul, trop souriant, trop diplomate, fuyant les bagarres même quand on le traitait de mauviette. Quant à Nils, il frisait l'indiscipline, avec son air indifférent et ses remarques ironiques. Tout ce beau monde s'était lié d'amitié avec Wolfram, ce barbare reconverti dont Olf se méfiait en

dépôt de ses brillants états de service. Il était né barbare, peut-être qu'au fond il avait attendu toute sa vie l'occasion de trahir le royaume.

– Wolfram, tu fais le feu ! ordonna-t-il. Les nouveaux, vous allez chercher du bois.

Les fugitifs posèrent leurs sacs en soupirant et sortirent dans la neige sous l'œil goguenard des vétérans qui s'installaient dans la bergerie. Depuis le premier jour, le sergent faisait en sorte de leur infliger toutes les corvées, sous prétexte de les familiariser avec le quotidien des Narvals. Il espérait secrètement que l'un d'eux se rebelle, lui donnant une belle occasion de lui flanquer une raclée. Mais ces maudits Kyréniens étaient lisses comme des anguilles, ne donnant jamais prise aux provocations.

À l'écart de la bergerie, Karib se laissa aller à son chapelet de plaintes, qu'il retenait en présence des Narvals.

– Encore merci, les gars ! Va chercher l'eau au puits, étrille les chevaux, ramasse du bois, nettoie mes bottes... Le mieux, c'est le jour où ils m'ont fait garder l'écurie pendant que tout le monde dînait à l'auberge !

– Il y avait du danger, plaisanta Olen. Un type lorgnait nos chevaux.

– J'attends encore de le voir, le type qui *lorgnait nos chevaux*.

Nils et Olen semblaient s'accommoder de la vie de recrue avec une certaine philosophie. Force était d'avouer que les Narvals n'avaient rien en commun avec les mercenaires dépenaillés d'Helion : respectueux de l'autorité et des populations, ils payaient ce qu'ils consommaient, ne cassaient rien, ne volaient rien, et faisaient en sorte de véhiculer la meilleure image possible. Olf ne laissait passer aucun manque de respect, même envers le plus obscur des villageois. C'était une question de principe, les Narvals avaient un rang à tenir.

Cependant, Karib ne pouvait se résoudre à voir le bon côté des choses. Les autres se réjouissaient d'avoir semé l'albinos une fois de plus, mais, pour lui, on n'avait semé personne. Les bicolores les avaient retrouvés en quelques heures. Et si Nils ne s'était pas miraculeusement transformé en machine de guerre, ils seraient tous morts depuis longtemps... Quant à ce voyage ridicule pour défendre Woltan contre les invasions barbares, il ne faisait que reculer l'inéluctable.

– Il vient, ce feu ? railla le sergent. Quels escargots, ces nouveaux ! On a le temps de geler sur place.

Des rires gras vinrent s'empiler sur les nerfs de Karib, qui laissait tomber une brassée de branches humides. À genoux devant la cheminée, Wolfram s'échinait à faire partir le feu, mais la flamme s'éteignait sans cesse dans une fumée étouffante et moite.

Le Samorréen voulut faire rire ses camarades. Il leur fit un clin

d'œil, se leva et vint inspecter le bois avec un air d'officier supérieur.

– C'est ça, votre bois sec ?

– Essaie de trouver du bois sec dans la neige, répondit Karib.

– C'est pas à moi qu'on a confié la mission, mon vieux. T'es un Narval ou t'es pas un Narval ?

Olen tenta de plaisanter pour alléger la tension, mais le sergent et ses hommes l'ignorèrent, préférant mettre de l'huile sur le feu :

– Lui, un Narval ? Pas foutu de trouver du bois dans la forêt...

– Arrête, sa spécialité, c'est l'équitation !

– Quelqu'un peut lui dire que les branches vertes, ça ne brûle pas ?

Karib regarda tour à tour Olen, qui s'asseyait sans un mot, Nils, qui aiguisait machinalement son épée, et Wolfram, qui haussait les sourcils, comme pour lui dire « laisse passer l'orage ». Tout lui revenait en mémoire, les sarcasmes, les brimades, les insultes... Les petits sergents, les aboyeurs, tous les porteurs de hache qu'ils avaient côtoyés depuis des mois. Il était un homme éduqué, un clerc, un mage. Il avait étudié les arcanes, les langues runiques, la calligraphie. Il maîtrisait plusieurs écoles de magie – personne ne maîtrisait plusieurs écoles de magie. Combien d'années fallait-il pour faire un mage ? Combien de centaines, de milliers d'heures, passées à la lueur d'une chandelle à décrypter des langues oubliées ? Face à lui se tenait un idiot tout juste bon à compter ses doigts et à frapper aussi fort que possible d'autres idiots comme lui. Et ce primate se permettait de lui apprendre que du bois vert, ça ne brûle pas ?

Pour la première fois de sa – deuxième – vie, Karib cessa de réfléchir et abattit le plat de sa grande main sur la nuque du Samorréen. Le coup résonna comme une gifle et la main se referma sur le col, empoignant une touffe de cheveux au passage.

– Ça va pas, non ? protesta le mercenaire.

De toute sa masse, Karib entraîna le Samorréen à l'extérieur, ignorant ses mouvements désordonnés. Il le traîna littéralement dans la neige, vers le bosquet où il avait trempé ses bottes à la recherche d'un peu de bois.

– Lâche-moi !

– Tu veux du bois sec ? rugit Karib. Trouve du bois sec !

Il jeta le Samorréen au sol, avec tant de hargne qu'il s'enfonça profondément dans la neige. Le mercenaire fit un bond pour se relever, mais, déséquilibré, il glissa et retomba sur les fesses sous les ricanements des Narvals.

– Je t'en foutrai, du bois sec ! lui hurla Karib en pleine figure.

Tétanisé, le mercenaire estima prudent de rester assis. Il devait peser trente kilos de moins que Karib, un coup de poing pouvait lui coûter quelques dents.

– Ah ben voilà ! s'exclama le sergent, à la grande surprise du mage.

Je croyais que vous étiez tous des fiottes !

Karib reprenait lentement sa respiration. Ce qu'il avait fait ne lui ressemblait pas, mais il se sentait soulagé d'un poids énorme. Et au lieu de le lui en faire reproche, les primates l'applaudissaient, parce que soudain il parlait leur langage. Peut-être que Nils avait raison : il y avait des limites à la civilisation.

Olen tendit la main au Samorréen pour l'aider à se relever.

– C'est ton jour de chance, lui glissa-t-il, il n'a utilisé que sa main !

Le mercenaire déglutit péniblement, avec un regard de biais vers Karib. Tout d'un coup, il semblait croire qu'avec une épée le mage l'aurait cloué à un arbre.

– Allez, faites la paix, lança Olf, subitement arrangeant. Les vrais ennemis, c'est demain.

Après une poignée de main de mauvaise grâce, chacun alla s'installer dans un coin de bergerie, les vétérans d'un côté, les parias de l'autre. Mais il n'y eut plus de sarcasmes, et le feu se mit à flamber.

La passe des Trois Loups était un pont naturel entre Woltan et les terres barbares, suspendu à cent mètres au-dessus du vide. On voyait couler en contrebas la rivière Noire, qui prenait sa source au cœur des montagnes avant de serpenter à travers Hodenwald pour se jeter dans l'océan. La passe, isolée de la grande route, à une heure de cheval du relais abandonné, n'était plus guère empruntée que par les soldats de la vieille école. Les jeunes officiers préféraient la nouvelle route de frontière, plus large, plus sûre, quitte à y perdre un ou deux jours de marche. Mais Olf se voulait plus vétéran que les vétérans.

– Pour passer le pont, on met pied à terre ! annonça-t-il au grand soulagement de Karib, qui se voyait déjà basculer dans le vide avec armes et bagages.

Les chevaux, en effet, se montraient nerveux face à cet étroit pont de pierre sans la moindre rambarde. Un écart, un faux pas, une glissade dans la neige, et c'en était fini des rêves de gloire.

– Sergent, fit Horagh, le géant blond, il y a du monde en face.

– Aux armes ! hurla Olf, surexcité par la perspective d'un combat inespéré.

Mais les épées retrouvèrent leurs fourreaux aussi rapidement qu'elles en étaient sorties, car la bannière de Woltan flottait en tête de groupe.

– Calmez-vous, bande d'idiots, ce sont des amis ! cria le sergent pour sauver la face, car il détestait se tromper.

On laissa poliment le passage au détachement woltanien, une bonne trentaine de fantassins équipés d'armures légères, de glaives et de javelots. Dans le dos, ils portaient un petit bouclier aux couleurs du royaume, et leur casque s'ornait d'une plume de corbeau.

– Troupes de montagne, murmura Wolfram à l'attention des recrues. Des spécialistes de la guerre au Nord.

À la tête du détachement marchait un capitaine, quadragénaire buriné au visage coupé de cicatrices. Olf s'avança vers lui et s'inclina en saluant du poing sur la poitrine.

– Capitaine.
– Sergent.
– Rien à signaler là-haut ? demanda-t-il en montrant la montagne.
– C'est tendu vers les plateaux, répondit l'officier d'un ton las.
Le clan des Marteaux est descendu d'un cran vers le sud, ils ont annexé les villages de bergers et foutu le feu à la tour de guet.

– Merde !
– On les a attaqués sous les plateaux, mais j'ai perdu dix archers et neuf voltigeurs. Ça fait trois semaines qu'on est là-haut, je ramène les gars pour la relève.
– Elle est là, la relève ! proclama fièrement Olf en montrant les Narvals.

Le capitaine eut une moue dédaigneuse.
– Mouais. C'est comme tu veux, mais si j'étais toi, j'attendrais le retour des troupes régulières. Tu vas te faire hacher.

– C'est ma onzième sortie, se vanta le sergent. Je connais la musique.

– Si tu le dis.
Le détachement woltanien se remettait en route quand Olf se mit à courir après le capitaine.

– Capitaine ! J'oubliais... Les villages sont avec eux ?
– Quels villages ?
– Je ne sais pas, moi, les bergers, les gens des lacs...
– Difficile à dire. Ils ravitaillent sûrement les hordes, mais ils n'ont pas tellement le choix.

– Je m'en doutais, triompha le sergent. Vous avez fait quelque chose pour ça ?

L'expression de mépris s'accrut sur le visage de l'officier.
– Le ravitaillement, je m'en fous. Ça n'intéresse que des gens comme toi.

Olf se décomposa sous l'insulte, mais tenta de sauver la face en éclatant de rire, feignant de prendre la remarque pour une plaisanterie. Le capitaine haussa les épaules et reprit sa marche, rythmée par le pas lourd des soldats en armure.

– Des gens comme *nous*, grommela Olf lorsque les montagnards furent hors de portée. Il va voir de quoi c'est capable, des gens comme nous !

– Ouais, il va voir, renchérit le Samorréen.
Il y eut des clameurs et des cris de guerre. Puis les Narvals, tenant leurs chevaux par la bride, s'engagèrent dans la passe des Trois Loups.

Le vent se levait et Olen regrettait sa cape de mouton. Le manteau gris des Narvals, théoriquement tissé dans les meilleures laines de la région, ne tenait pas bien chaud, comme en témoignaient les fourrures que les hommes portaient sous leurs cuirasses. Bien sûr, personne

n'avait conseillé aux nouvelles recrues d'en faire autant – c'était trop drôle de les voir grelotter dans l'air glacé de la montagne... Pour sauver l'honneur, il y avait Nils, qui chaque matin se débarbouillait torse nu dans la neige sous l'œil incrédule des Narvals. L'heure venue, il serait sans doute le seul à pouvoir affronter les terribles températures qui tuaient plus de soldats que les barbares.

– Vous avez entendu, c'est nous la relève, murmura le lanceur de couteaux, que cela semblait beaucoup amuser. Cinquante soldats contre dix mercenaires, les barbares font une affaire !

– Contre neuf mercenaires, plaisanta Karib. En cas de problème, je vous préviens, je pars en courant.

– Ah, elle est belle, la relève, enchaîna Olen.

En vérité, les Narvals ne venaient relever personne. Leur mission, de routine, consistait à patrouiller pendant quelques semaines aux abords de la frontière. En commençant par la zone dite des Basses Roches, où vivaient des bergers dans leurs petits villages de huttes. La patrouille chevaucha jusqu'à la tombée du jour sans croiser le moindre barbare ; son seul adversaire fut le froid. Gelé jusqu'aux os, Olen profita même d'une pause pour fourrer sa couverture dans sa cuirasse, se donnant des airs de gros épouvantail. Ce n'était pourtant que le pied de la montagne, et les crêtes enneigées à l'horizon semblaient dire : « Attends, tu n'as rien vu. »

Le spectre d'une nuit sous la tente commençait à tourmenter les Narvals, mais Olf, en bon vétéran, avait planifié chaque étape du voyage. Une courte pause pour déjeuner dans la plaine aux corbeaux, un raccourci pour éviter les étangs gelés, puis une lente chevauchée à flanc de montagne. Enfin, dans une lueur dorée de crépuscule apparut un village de bergers.

– Et voilà, juste à temps pour la nuit ! annonça Olf. Alors, qu'est-ce qu'on dit, les gars ?

– Merci sergent !

Olen ne prononça que du bout des lèvres le « merci sergent », mais il ne put s'empêcher d'admirer le paysage : un petit village aux toits enneigés, entouré de sapins, avec une vue ouverte, vertigineuse, sur une vallée où venait mourir le soleil.

À mesure que les cavaliers s'approchaient, des villageois sortaient timidement des maisons, osant à peine lever les yeux sur ces dix hommes en armes. Ils paraissaient étonnamment propres pour des bergers du bout du monde, mais leurs vêtements misérables, cent fois reprisés, portaient en lambeaux. Des bottes en peau de loup et des étoles de laine grossière leur tenaient lieu de vêtements d'hiver ; pour le reste, c'était du mauvais tissu, sans doute acheté à prix d'or aux marchands woltaniens de la frontière. À ce qu'on disait, les habitants des Basses Roches étaient les plus défavorisés de la région : exploités

par Woltan – qui les obligeait à vendre leur bétail pour une bouchée de pain –, ils étaient aussi la proie des clans du Nord. Ces pauvres gens étaient comme le métal entre le marteau et l'enclume, de chaque côté ils prenaient des coups.

– Totem ! meugla le grand Horagh en désignant un poteau sur lequel des fourrures claquaient au vent.

Les totems étaient les emblèmes des clans du Nord, l'équivalent des bannières chez les peuples civilisés. Lorsqu'un totem était planté dans un village, cela signifiait que le village appartenait à un chef de horde ; il devenait alors un ennemi de Woltan. Mais ce totem ne portait ni plumes ni os, il semblait bien malingre.

– Où ça ? demanda le sergent.

– Ce n'est pas un totem, s'amusa Wolfram. Ce sont des peaux qui sèchent.

Olf fronça les sourcils.

– Je sais, merci ! s'écria-t-il, sans parvenir à masquer sa déception. Mais ça ne veut pas dire que le village est « propre ». On est en territoire ennemi !

– Ce sont des bergers, rétorqua Wolfram.

– Peut-être, mais tu as entendu le capitaine ! Les villages sont avec les barbares.

Les cavaliers s'étaient alignés à l'entrée du village, menaçants. Face à eux, les villageois, craintifs, ne savaient quelle attitude adopter. Devant le silence des Narvals, ils se mirent spontanément à apporter des paniers, qu'ils posèrent en silence à leurs pieds. Les paniers contenaient des fruits secs, quelques fromages, du pain, un peu de viande séchée. Un gamin tremblant de peur poussa vers eux une petite chèvre qu'il tenait par les cornes, tandis qu'une jeune femme déposait deux bouteilles en terre cuite dans l'un des paniers.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda le sergent.

– Des offrandes, répondit Wolfram. Ils nous donnent ce qu'ils ont de plus précieux.

– Et pourquoi ? C'est louche !

Olen sentit sa gorge se serrer devant ces visages crispés par la peur, devant ces pauvres paniers à moitié vides. Il baissa les yeux pour ne pas croiser leurs regards ; la honte montait en lui. Ces gens se tenaient là, devant lui, comme des esclaves devant leur maître. Il pensa à Henig, à Ena, à ceux qui lui avaient ouvert leur porte pour partager leur pain noir.

– Et ce qui est encore plus louche, observa Olf, c'est qu'ils n'ont presque rien !

– Ce sont des bergers, sergent, répéta Wolfram.

– Bergers ou pas bergers, moi je dis que, s'ils ne leur reste que trois fruits secs et deux morceaux de pain au début de l'hiver, c'est

qu'ils ont donné le reste aux barbares !

Wolfram était né dans un village comme celui-ci. Il refusa de lâcher prise.

– Ils sont pauvres. Ils sont juste pauvres.

Le sergent le regarda en coin, suspicieux.

– Qu'est-ce que tu en sais ? Tu les connais ? Au lieu de les défendre, demande-leur s'ils ravitaillent les clans.

Pâle comme un mort, Wolfram s'adressa aux villageois dans une langue aux consonances molochéennes, mais à laquelle on ne comprenait pas un mot. Le plus vieux des bergers, un homme à barbe rousse, lui répondit avec force courbettes, mettant même un genou à terre.

– Qu'est-ce qu'il dit ? s'impatienta Olf.

– Il dit que tout ce qu'ils ont est là, qu'ils n'ont rien donné à personne, qu'on peut tout prendre, que c'est un cadeau.

Le sergent ricana.

– Et il pense qu'on va le croire.

Olen échangea un regard horrifié avec ses compagnons en voyant l'épée du sergent sortir de son fourreau.

– Aux armes ! cria-t-il. On va nettoyer.

Voyant les Narvals s'exécuter sans un mot, Olen sentit les larmes lui monter aux yeux. Les villageois, résignés, se cramponnèrent les uns aux autres, fermant les yeux, cachant leurs enfants. Aucun d'eux ne pleurait. Même Wolfram, qui avait un jour été à la place de ces malheureux, brandissait sa lame, car il était un Narval et avait appris à obéir.

– Sergent, fit Olen en plaçant sa monture devant celle de son supérieur, vous ne pouvez pas faire une chose pareille.

– Je ne t'ai pas sonné, toi !

– On est là pour pacifier la région, pas pour tuer des bergers.

– Ces gens sont des traîtres ! coupa Olf, nerveux. Des ennemis du royaume ! Si on ne s'en débarrasse pas maintenant, ils iront chercher leurs copains et on se fera égorger pendant la nuit. C'est ça que tu veux ? Non, alors tu sors ton épée et tu fermes ta gueule.

Puis il ajouta, avec un rictus qui se voulait sourire :

– Demain on brûlera le village en partant. Pour l'exemple.

Olen chercha du regard un soutien parmi les Narvals, mais n'en vit pas un, pas un seul, chez qui se lisait l'ombre d'un doute. Wolfram, les yeux fermés, semblait puiser en lui le courage de ce qu'il s'apprêtait à faire.

À cet instant, Karib prit la parole, espérant à son tour faire fléchir le sergent.

– Sergent, laissez-les vivre, ce n'est que du ravitaillement, ça n'intéresse pas les soldats de Woltan, le capitaine l'a dit tout à l'heure.

– De quoi il se mêle, le gros ? hurla le sergent. Vous commencez à me fatiguer, les nouveaux ! J'ai donné un ordre, vous dites : « Oui sergent », et c'est tout ! Compris ?

Il y eut un silence, puis Nils sortit du rang avec la plus parfaite nonchalance.

– Personne ne tue un villageois.

Olf manqua d'en avaler sa moustache.

– Quoi ?

– Personne ne tue un villageois, répéta Nils.

– Ah oui ? rugit le sergent.

Il éperonna son cheval, imité par ses hommes. Seul Wolfram, profondément déchiré entre son devoir et sa conscience, retenait encore sa monture.

Les fugitifs échangèrent un regard, et ce regard ne dura qu'une seconde. Mais ils se comprirent.

– Chargez ! hurla le sergent, et ce fut son dernier mot.

Olen dégaina et le cueillit au vol. Pétrifié de surprise, Olf ne se défendit même pas. Car il connaissait l'indiscipline ; elle se limitait à la désobéissance, aux insultes, que l'on sanctionnait à coups de fouet ou de soldes non payées. Un Narval le frappant de son épée, c'était impensable ! Il vida les étrières tandis que sa monture poursuivait sa course, et mourut incrédule, sans vraiment comprendre d'où était venue la lame qui lui avait ouvert la gorge. Peut-être crut-il tomber pour le royaume, sous les coups d'un éleveur de chèvres.

À présent il fallait briser la charge des mercenaires. Olen tenta de pousser sa monture, mais combattre à cheval n'était pas dans ses cordes. Il dut sauter à terre, voyant avec impuissance les Narvals se disperser dans le village. On entendait les cris de terreur, les sabots dans la neige et les hennissements.

Karib, toujours en selle, se cramponna à ses rênes de la main droite, ouvrit grand la main gauche et poussa un hurlement rageur. Ce fut comme un coup de tonnerre, la terre gronda et s'ouvrit en une crevasse sans fond, engloutissant l'un des frères blonds et son cheval. Le mage tituba en selle, prêt à s'évanouir, mais adressa tout de même un geste de triomphe à Olen.

Restait Nils, et c'était plus qu'il n'en fallait pour mettre un terme à la charge des mercenaires.

– Traîtrise ! cria le Samorréen.

Fasciné, Olen vit Nils se dresser sur ses étrières et le frapper en plein visage, sans effort apparent, mais avec une telle force qu'une pluie de dents suivit le mouvement de la lame. Il dirigeait sa monture avec les jambes, sans tenir les rênes, s'offrant même le luxe de retirer son casque et de respirer à pleins poumons l'air de la montagne. Olen aurait pu le jurer : son compagnon prenait plaisir à cette charge

mortelle, un plaisir sombre, profond et brutal. Au fond de lui devait se réveiller le vrai Nils, celui qui pouvait décapiter un homme en armure d'un simple revers du poignet.

Tournoyant dans le village, il frappa tout ce qui portait une armure, précis, rapide, violent. Le sang ruisselait sur sa lame, sur son bras, coulant sur sa cuirasse. Debout sur ses étriers, les narines frémissantes comme celles de son cheval, il essuya son visage du revers de son gant. Puis il compta les corps des Narvals disséminés et hocha la tête, avec une espèce de sauvagerie dans le regard. Il lui fallut quelques secondes pour redevenir Nils, se tourner vers ses compagnons et annoncer, en flattant l'encolure de son cheval :

– Bon, ben voilà.

Olen rengaina son épée et s'avança dans le village. Des chevaux erraient sans cavalier, piétinant dans une neige rouge. Les villageois, blottis les uns contre les autres, ne semblaient pas comprendre ce qui avait pu pousser les mercenaires à s'entretuer devant eux. Wolfram descendit de cheval, rengaina son arme et se mit à leur parler d'un ton rassurant. Peu à peu, les expressions passèrent de l'incrédulité à la reconnaissance, et leurs bienfaiteurs furent assaillis de remerciements en langue barbare. Olen fit signe à Wolfram.

– Dis-leur de se débarrasser des corps. On emmènera les chevaux, on dira qu'on s'est fait attaquer.

Aussitôt, les hommes les plus solides entreprirent de traîner les cadavres vers la forêt de sapins. Il y avait là des crevasses dont rien ni personne n'était jamais remonté. De Horagh, il ne restait qu'un casque. La terre s'était refermée sur lui, ne laissant que des fragments de roche noircis dans la neige.

– Les villageois insistent pour qu'on accepte leurs offrandes, fit Wolfram avec un sourire. Je leur ai dit qu'on aimerait juste un lit pour la nuit et un bol de soupe. À moins que vous ne vouliez une chèvre ?

Il était étrange de plaisanter après une boucherie pareille, mais à cet instant il se sentait plus proche du peuple des Basses Roches que de ses compagnons de route dont on traînait les corps vers une crevasse.

– Olen veut bien la chèvre, elle lui tiendra compagnie, lança Nils.

Aussitôt Karib imita le bêlement du mouton, et les trois fugitifs furent pris d'un irrésistible fou rire. Wolfram les observa, amusé.

– Vous êtes complètement cinglés, fit-il.

Le chien retrouva la trace des fugitifs quelque part au nord d'Oster. Le quadrillage de la capitale lui avait fait perdre plusieurs jours, au grand désespoir de son invocateur. Car les molosses noirs avaient une faiblesse : l'odeur des morts brouillait leur flair, se confondant avec celle des marques nécromantiques, ouvrant une multitude de fausses pistes. Il y avait à Oster des dizaines de croque-morts et d'embaumeurs, sans parler des cadavres abandonnés aux rats dans les ruelles des bas quartiers. La population d'Oster avait assisté, médusée, à un impressionnant déploiement de cavaliers de cristal, et bientôt il n'avait plus été question que de leur chien démoniaque. Rien ne justifiait la présence de cette troupe d'élite ici, en pleine ville, en temps de paix. Ils avaient tué un homme dans sa propre maison et dévasté des auberges. Le bruit avait même couru qu'ils étaient là pour raser Oster, on parlait de coup d'État, on prétendait que leur grand maître siégeait à l'hôtel de ville.

Lorsqu'ils quittèrent enfin la capitale, les rumeurs s'estompèrent mais le doute subsista, poussant une délégation de citoyens jusqu'aux portes du palais royal. Le bourgmestre dut se montrer en public, et un conseiller du roi en personne proclama que les cavaliers de cristal étaient en mission spéciale pour Sa Majesté.

Mais derrière les hautes murailles du palais, le Premier Général du royaume ne décolérait pas. À près de soixante-dix ans, Mendean avait l'impression de diriger depuis toujours les armées de Woltan. Il avait rang de haut seigneur, siégeait au Conseil et disposait d'une impressionnante fortune personnelle, accumulée au fil des campagnes. Sous le règne d'Harald, le roi pacifiste, il avait dû batailler pour pousser à la guerre, mais depuis l'avènement d'Oderic, son influence était devenue énorme. Woltan se lançait de nouveau dans une ambitieuse politique de conquêtes et, sous prétexte de pacifier le Nord, rognait de nouveaux territoires où l'on installait des colons. Mendean avait même quitté ses appartements de la forteresse pour vivre dans son manoir d'Oster, plus près du roi, qui le consultait sans

cesse. Il était l'homme fort du régime. Il dirigeait toutes les armées du plus grand royaume du monde. Et voilà qu'aujourd'hui, sans son accord, les cavaliers de cristal terrorisaient la capitale !

Alignés comme à la parade dans son grand salon de marbre blanc, son aide de camp et ses conseillers laissaient passer la tempête.

– Le roi me demande des comptes ! cria-t-il de sa voix rauque, cassée par les ans. À moi ! C'est inadmissible !

Son aide de camp, le capitaine Edzek, était un vétéran d'une cinquantaine d'années, ancien officier des troupes de montagne. Ses cheveux ras et ses rides profondes le distinguaient des petits officiers fringants de l'époque du roi Harald. C'en était fini des pistonnés, des fils de famille qui n'avaient jamais tenu une épée. Depuis que le nouveau roi était monté sur le trône, Mendean s'était entouré de vrais soldats.

– Le grand maître des cavaliers de cristal a refusé de me voir, annonça l'aide de camp. Ils sont partis comme ils sont venus, sans la moindre explication.

– Je ne tolérerai pas qu'un officier prenne des libertés avec moi. Qu'il soit le Fils de la lune ou le neveu de ma grand-tante, il me doit obéissance tant qu'il sert sous la bannière de Woltan.

– C'est ce que j'ai essayé de leur dire.

Mendean fit la grimace. Plus encore que pour leur valeur militaire, les armées woltaniennes étaient réputées pour leur discipline impeccable. Jusque-là, il n'avait eu affaire aux cavaliers de cristal que de loin, se contentant de les engager sur les points les plus critiques des conflits du Grand Nord. Ils étaient basés loin d'Oster, dans une enclave jadis autonome, une petite seigneurie que l'on nommait les Terres de cristal. Depuis quelques générations, cette seigneurie très fermée s'était rattachée à Woltan, mais elle avait conservé une solide tradition d'indépendance. Pour entrer dans les Terres de cristal, que l'on soit prince ou simple citoyen, il fallait un laissez-passer dûment accordé par son seigneur... En signe de vassalité, ledit seigneur avait mis à la disposition de la couronne ses guerriers d'élite, les fameux cavaliers de cristal, qui s'étaient taillé une réputation de surhommes. On avait vite compris l'importance qu'ils allaient prendre dans l'appareil militaire du royaume. Mendean avait eu pour consigne de montrer la plus grande amabilité à l'égard de leur chef, Aeldrynn. C'était lui qui avait créé ce corps d'élite, lui qui les avait formés au combat, lui encore qui avait choisi leur équipement, et même leurs montures. Dans un premier temps, on avait cru l'amadouer à grand renfort de cadeaux et de titres, mais rien n'avait de prise sur lui. Il n'était sensible ni au luxe ni aux honneurs, et renvoyait les présents sans les ouvrir. Plus il enchaînait les victoires, plus on essayait d'en faire un courtisan, cependant personne ne parvenait à le séduire.

On avait même investi une fortune dans une épée incrustée de pierreries et gravée à son nom, qu'il avait refusée au motif qu'il ne portait pas de bijoux... Dédaignant les réunions d'état-major, il s'y faisait représenter par son aide de camp, un homme froid et anonyme qui se contentait d'écouter.

Ainsi, malgré tous ses efforts, Mendean avait échoué dans ses tentatives pour faire du Fils de la lune un officier comme les autres. Les cavaliers de cristal n'avaient jamais montré le moindre signe d'indiscipline, mais leur chef semblait ne reconnaître qu'une autorité : celle de son seigneur. À présent, ses hommes sillonnaient le pays avec leur chien démoniaque, et le Premier Général se demandait bien comment leur faire entendre raison sans recourir à des sanctions disciplinaires.

– Tu as envoyé un messenger aux Terres de cristal ? demanda-t-il à son aide de camp.

– Pas encore, général. Je craignais que le Fils de la lune n'apprécie pas qu'on passe au-dessus de lui.

– Je m'en moque, qu'il apprécie ou non ! s'insurgea Mendean. Qu'on fasse venir un clerc : je vais rappeler à son seigneur qu'il est un vassal de Woltan et qu'il ferait bien de tenir ses chiens.

Aussitôt, un clerc vint installer son nécessaire d'écriture, un pupitre portatif équipé de rouleaux de parchemin et d'encre de couleur – chaque couleur étant dévolue à une fonction sociale. Il y avait même des sceaux assortis, pour les documents scellés. Noir pour le peuple, bleu pour les nobles et les officiers, vert pour les érudits, les prêtres et les mages. On pouvait ainsi identifier l'importance d'un document au premier coup d'œil sans même savoir lire. Les membres du Conseil avaient seuls le privilège de l'encre violette, comme le roi.

Ce fut donc en violet que Mendean dicta sa lettre, martelant ses mots. Edzek approuvait en hochant la tête, tandis que la plume crissait sur le parchemin.

« Au très estimé seigneur Edkharen... »

Il est des jours où l'on peut déplacer des montagnes. Elles étaient pourtant loin derrière, les montagnes du Nord, mais Wolfram avait le cœur léger. Pendant sept ans, il avait reculé le moment de se porter volontaire pour combattre sur sa terre natale. Pour être un vrai Narval, il fallait en passer par là. Mais il craignait de réveiller les fantômes de ses sœurs, de son père, de tous les innocents massacrés par des gens comme lui. Ce matin-là, sa famille était vengée, et sa conscience était en paix.

À l'horizon sur la route blanche, des armures scintillaient au soleil.

Wolfram répéta son discours dans sa tête : attaqués par trente barbares, ils avaient courageusement fait face, la plupart de ses amis étaient tombés – héroïquement – devant le nombre. Un petit groupe de survivants avait tenu la position, car un Narval ne recule pas comme ça. Le sergent, le pauvre sergent Olf, leur avait ordonné de battre en retraite, afin de donner l'alerte.

À mesure que se rapprochaient les soldats à l'horizon, Wolfram se sentit le cœur moins léger. La partie s'annonçait difficile : ce n'était rien moins qu'un escadron de cavaliers de cristal, précédé d'un chien de guerre grand comme un cheval. Ces hommes n'étaient pas de ceux qui battent en retraite, et même si Wolfram n'était qu'un mercenaire, il se demanda s'ils n'étaient pas capables de le pendre au premier arbre pour désertion.

Un cavalier se détacha du groupe pour galoper vers lui, tandis que le molosse – sans chaîne ! — aboyait sinistrement.

– Salut à toi, cavalier, lança Wolfram, martial.

L'interpellé leva sa visière. Ses yeux clairs, sans expression, ressemblaient à des billes de verre.

– Tu viens de la frontière ? demanda-t-il sans rendre le salut.

– Oui. Comme tu vois, mon groupe a été victime d'une attaque de barbares, qui... Ils étaient vingt... Trente... Ils descendaient des plateaux...

Maudissant sa nervosité, il tenta de retrouver les phrases qu'il avait

répétées deux minutes plus tôt sans la moindre hésitation. Le cavalier observait, dubitatif, les cinq chevaux sans cavaliers que Wolfram menait au bout d'une corde.

– On a tenu un moment, mais notre sergent a...

– Je m'en fous, trancha le cavalier. Ce n'est pas mon problème.

Wolfram, surpris, se tut et jeta un regard furtif à la colonne qui se rapprochait. Ce chien, décidément, n'avait rien de naturel.

– On cherche trois évadés de prison, reprit le cavalier. Ils sont passés par là, ils sont probablement en train de remonter au nord.

– Je n'ai pas croisé grand monde... Ils ressemblent à quoi ?

– À rien. Un grand baraqué, un brun aux cheveux bouclés, un plus petit, avec les yeux gris.

Le Narval fronça les sourcils. Se pouvait-il que... ? Le cavalier, dont les billes de verre le fixaient jusqu'au fond de l'âme, remarqua aussitôt son hésitation.

– Ça te dit quelque chose.

Il est des jours où l'on peut déplacer des montagnes, mais il en est aussi où la vie est suspendue à un mot. Quelque part au fond de lui, Wolfram était resté le gamin effrayé, trop jeune pour se battre, qui avait dû condamner ses sœurs pour survivre. Malgré toutes ces années sous l'uniforme de Woltan, puis sous la cuirasse des Narvals, il n'avait jamais pu devenir un vrai guerrier. La peur ne s'était jamais vraiment estompée, et aujourd'hui elle le reprenait, lui tordant les tripes, oppressant son souffle. Non, il ne pouvait pas mentir, même pour couvrir les trois hommes qui avaient risqué leur vie pour sauver des gens de son peuple.

– Je crois qu'ils faisaient partie de mon groupe, fit-il, la gorge serrée.

– De Narvals ?

– Oui.

– Ça m'étonnerait. Tu connais leurs noms ?

– Karib, Nils et...

– Ils sont morts ? coupa le cavalier avec une vivacité inattendue.

– Non. Ce sont les seuls survivants du groupe. Avec moi. On s'est séparés hier matin.

Le reste de la colonne arrivait. Wolfram les salua poliment, sans quitter des yeux le molosse. Combien étaient-ils ? Trente, peut-être.

L'homme aux yeux de verre s'adressa à son officier, dont l'armure s'ornait d'épaulières en ailes de cygne. À voir son magnifique pur-sang des Elvènes, Wolfram se demanda s'il ne s'agissait pas du Fils de la lune en personne. Mais il était trop jeune, trop maigre, trop humain.

– Ils se sont engagés chez les Narvals.

– Quand ? Où ? cingla l'officier.

– Notre ami va nous raconter tout ça, répondit le cavalier, presque

aimable.

Alors Wolfram mit pied à terre et raconta ce qu'il savait. À la fois honteux de trahir ses camarades et flatté de l'intérêt que lui accordaient ces guerriers de légende, il n'omit pas un détail.

Après avoir passé la nuit dans un village de bergers, les quatre survivants de l'attaque – car l'attaque imaginaire des barbares du Nord faisait toujours partie de son récit – avaient repris la route de Woltan. Leur objectif était de se rendre au premier poste militaire pour y faire leur rapport, avant de rejoindre leur comptoir d'Oster. Ils avaient quitté les Basses Roches par la passe des Trois Loups et fait halte, comme à l'aller, à la vieille bergerie. Là, il s'était passé quelque chose d'étrange.

– Je suis né dans un village du Nord, précisa Wolfram.

Fouillant sous ses vêtements, il montra un collier de perles et de griffes qu'il laissa pendre sur sa cuirasse.

– Voyez ce collier, c'est un porte-bonheur que m'a donné mon père. Je l'ai depuis toujours, il me protège contre les maladies et le mauvais sort.

Le cavalier aux yeux de verre eut un haussement de sourcils méprisant. Wolfram était habitué à ce genre de réaction ; pour ce Woltanien incrédule, tout cela n'était que superstition.

– Eh bien, quand Karib a vu mon collier, il m'a dit : « Tiens, tu portes un collier de shaman. » Il a demandé à le voir et m'a expliqué tous les symboles, les griffes pour ancrer dans la réalité, les petites perles qui représentent les étoiles, la grosse perle pour le soleil...

– Abrège, fit l'homme aux épaulières de cygne.

– Moi, ça m'a étonné, je lui ai demandé s'il était un shaman. Il m'a dit non. Ou peut-être, qu'il ne savait pas.

Une étrange discussion, pleine de sous-entendus, s'était alors engagée entre les trois nouvelles recrues, une discussion à laquelle Wolfram n'avait rien compris. Karib disait que l'histoire du collier prouvait quelque chose, qu'il était *aussi* un shaman. Ils avaient poursuivi leur discussion à l'extérieur, le laissant s'occuper du feu. À en juger par les éclats de voix, le débat avait été vif. Toujours est-il que le lendemain, au moment de reprendre la route, ils lui annoncèrent qu'une commission urgente les empêchait de rentrer directement à Oster. Ils le chargeaient de ramener les chevaux et de mentir à Renhald en inventant une histoire : Karib, blessé, devait attendre quelques jours d'être en mesure de marcher. On l'avait rassuré sur la crédibilité du mensonge en lui montrant l'énorme cicatrice au torse de Karib ; il suffirait de prétendre qu'un guérisseur l'avait tiré d'affaire.

– Ils n'ont pas eu peur que tu les dénonces ? s'étonna l'œil de verre. Ils t'ont payé ?

– Oui, mentit Wolfram, mort de honte. Ils m’ont donné cent écus.
Il craignait, en parlant d’amitié, de passer pour un complice.
– Et ils t’ont dit où ils allaient ?
– Non, mais ils m’ont demandé quel embranchement il fallait prendre pour rejoindre la route de Nowik.

La lèvre inférieure de l’officier se mit soudain à trembler.

– En route, fit-il.

Il éperonna son pur-sang qui se cabra, sa longue crinière au vent. D’un geste brusque, l’officier tira sur le mors en se levant sur ses étriers. Le sang perlait au flanc du cheval, là où s’étaient enfoncés les éperons.

– Marche ! cria l’homme aux yeux de verre, et la colonne s’ébranla sans un mot.

Un instant plus tard, les cavaliers de cristal n’étaient plus qu’un nuage de neige sur la route, laissant Wolfram avec ses remords.

Yel, capitale de Nowik, deuxième ville du royaume. Une cité fortifiée construite en terrasses, si vaste et si intimidante qu'Oster aurait pu passer pour un faubourg.

La grande bibliothèque de Woltan culminait à vingt mètres au-dessus des toits, avec son immense dôme de verre. Des murs de marbre blanc lui donnaient un aspect lunaire au milieu des maisons recouvertes d'ardoise. Ce marbre, le plus pur de tous, provenait des lointains royaumes du Sud, des carrières d'Azman et de Nabatea. À en croire la légende, il avait fallu cent navires, une véritable flotte de guerre, pour l'acheminer jusque-là. Quant au double portail de fer clouté d'or, il pesait si lourd qu'il fallait l'atteler à des chevaux pour pouvoir l'ouvrir les jours de cérémonie. Le reste du temps, les visiteurs y accédaient par une poterne au-dessus de laquelle veillait un faucon, symbole des princes Nowik.

Laissant leurs chevaux à l'auberge, les fugitifs avaient remonté à pied la rue des Temples, admirant l'architecture vertigineuse de la ville. Yel était étonnamment flamboyante, mais après tout, de nombreux princes Nowik avaient été rois, et la région passait pour être la plus riche de Woltan. Le palais princier, avec ses neuf tours aux toits d'or, était visible de partout, étendant son ombre acérée au-delà des murailles.

Karib resta un moment hypnotisé par le portail colossal de la bibliothèque. Derrière ces portes, des milliers de manuscrits renfermaient tout le savoir du Nord, et peut-être du monde. Une émotion profonde le submergea.

- C'est grand, observa Nils.
- T'as vu ces portes ? renchérit Olen.

C'était dans ces rares moments que Karib souffrait d'avoir pour compagnons des hommes à qui les arènes tenaient lieu de culture. Ils débordaient d'enthousiasme devant un échange de coups de hache, mais de la plus grande bibliothèque des royaumes du Nord, ils ne voyaient que les portes.

– Vous n’êtes que des veaux, conclut-il avec malice.
Nils ébouriffa énergiquement les cheveux bouclés d’Olen, comme on caresse un chien.

– Je ne vois pas de veaux ici. Par contre...
– Arrête ou je remets mon casque, protesta Olen.
– Le premier qui bêle, je le tue ! menaça Karib. Déjà qu’il y a peu de chances qu’on nous laisse entrer...

Nils croisa les bras et toisa le mage.
– Comment ça, il y a peu de chances qu’on nous laisse entrer ?
– C’est la bibliothèque royale de Woltan, répondit Karib avec un sourire gêné. Je doute qu’elle soit ouverte au premier venu.

Olen et Nils se regardèrent. S’ils avaient envisagé ne serait-ce qu’une chance sur dix d’être refoulés à l’entrée, jamais ils n’auraient accepté d’entreprendre ce voyage. Il avait fallu chevaucher plusieurs jours, dépenser les derniers écus et charger ce pauvre Wolfram de mentir à Renhald.

Le mage coupa court aux protestations en grimpant les marches quatre à quatre. Lorsqu’il fut à la poterne, il leur fit signe de le suivre. D’évidence, il prenait les choses en main.

On pénétrait dans la bibliothèque par un grand hall voûté sur lequel s’ouvraient quatre escaliers. À l’entrée, un jeune clerc en robe jouait distraitemment avec un chapelet. Il leva les yeux sur les trois mercenaires casqués.

– Vous désirez voir le recteur ?
– Non, répondit le mage. Je suis le sergent Karib, des Narvals. Je suis envoyé par Renhald d’Oster.

Le clerc fronça les sourcils.
– Renhald d’Oster ?
– En personne. C’est le chef des Narvals pour tout le royaume de Woltan.

À la grande surprise de Karib, le clerc éclata de rire.
– Tu trouves ça drôle ? aboya le mage, qui commençait à avoir l’expérience du ton sec des petits sergents.

– Ça se voit que vous êtes des étrangers ! On ne dit « d’Oster » que pour le prince régnant, sauf qu’en l’occurrence le prince d’Oster est une princesse, et qu’elle s’appelle Irenia. Et si vous ajoutez « de Woltan », votre patron devient carrément le roi ! Renhald Oster de Woltan.

– Je ne suis pas encore à l’aise avec les titres.
– Méfiez-vous, ricana le clerc. Vous pourriez bien prendre dix coups de bâton pour une erreur comme celle-là. Un noble mal luné qui passe par là...
– Bref, coupa Karib. Notre maître m’envoie consulter des ouvrages de magie, pour une mission hautement confidentielle.

De nouveau, le clerc pouffa de rire, et Nils fit craquer ses doigts ; il n'avait sans doute qu'une envie, donner à ce jeune idiot la paire de claques qu'il méritait.

– La consultation n'est ouverte qu'aux mages, fit le clerc une fois calmé. Vous croyez vraiment pouvoir déchiffrer un grimoire en runique ancien ?

– J'ai grandi chez un mage. Je peux très bien me débrouiller. C'est d'ailleurs pour ça que je suis là.

– Admettons même. Pour accéder aux volumes qui vous intéressent, il faut faire partie de la guilde des mages. Ce n'est pas votre cas, je présume.

– Euh... non.

Le jeune homme se remit à égrener son chapelet.

– C'est très important, implora Karib.

– Eh bien, demandez une autorisation à la guilde des mages.

Voyant Nils faire un pas en avant, Olen redouta un esclandre et prit les devants.

– Jeune homme, ce que le sergent ne te dit pas, c'est qu'on est à la poursuite d'un évadé, un mage qui fait partie des gars qui ont assassiné le roi Harald. Il s'appelle Giver, tu en as peut-être entendu parler... Pour ça, on doit consulter certains ouvrages. À toi de voir : soit tu nous refuses l'entrée et on perd notre temps à demander un laissez-passer, soit tu comprends l'importance de la situation.

Le clerc resta sans voix.

– Inutile de te dire, poursuivit Olen, que tu n'aurais jamais dû entendre ce que je viens de te dire. Tu n'as pas idée de la somme qu'on nous paie pour retrouver cet homme.

– Allons demander un laissez-passer, intervint Nils. On verra bien.

Se voyant déjà responsable de la fuite d'un régicide, le clerc changea d'attitude.

– C'est bon, vous pouvez entrer ! Je ne suis pas bête, je sais reconnaître une urgence.

– Merci, fit Karib, mais au fond de lui il s'adressait à Olen.

La salle des arcanes se trouvait au sommet de l'escalier ouest. En pénétrant dans ce temple de bois verni, le mage eut le souffle coupé par les milliers de volumes alignés jusqu'en haut des voûtes. Dans de petites alcôves, des bancs capitonnés de cuir et des tables sculptées permettaient de s'installer confortablement pour la lecture. L'endroit était à la fois tamisé – avec ses boiseries presque noires – et incroyablement clair, la verrière du dôme baignant la salle de lumière. Dans un silence religieux, on entendait, comme des pas de souris, le grattement des plumes et le chuintement des feuilles.

Olen poussa Karib dans le dos, le tirant de sa rêverie.

– Allez, sergent, chuchota-t-il. On n'est pas sortis de l'auberge, avec

tous ces livres.

Karib reprit sa contenance de petit chef et fit ostensiblement signe à « ses hommes » de le suivre. Mais il retira son casque, ne supportant plus le frottement sur son nez cassé. À voix basse, il répondit à Olen :

– Ignare ! Tu devrais remercier la Grande Déesse d’avoir le privilège de mettre les pieds ici.

– Je préférerais un bon déjeuner !

Un homme en robe brune, installé dans une alcôve, leva sur eux un œil accusateur.

– Chut ! fit-il avec autorité.

Les bottes résonnèrent sur le carrelage, faisant lever les têtes. Aussitôt, un clerc aux pommettes osseuses se hâta vers eux. Voyant cela, Nils et Olen s’immobilisèrent, les mains dans le dos, laissant leur sergent s’avancer seul vers ce qui s’annonçait comme une improvisation difficile.

Mais les Narvals semblaient jouir à l’étage d’un prestige inattendu. Le clerc eut un sourire affable.

– Vous désirez, Excellence ?

Surpris, Karib bomba le torse et prit sa plus belle voix de sergent.

– Nous sommes en mission commandée. Je cherche des ouvrages traitant de la maîtrise de plusieurs écoles de magie.

– C’est... pointu, fit le clerc, perplexe. Je vous demande un moment, le temps de consulter les registres.

Il tourna les talons, laissant les fugitifs échanger des regards satisfaits. Seul Nils affichait sa méfiance coutumière, ne quittant pas des yeux la petite porte derrière laquelle le clerc avait disparu. La dernière fois qu’on lui avait dit « je reviens » dans une bibliothèque, il avait failli mourir.

Quelques minutes passèrent. Karib, n’y tenant plus, abandonna sa façade de mercenaire pour faire quelques pas dans une alcôve où un grimoire ouvert lui faisait de l’œil. Il se pencha sur le livre, admira les enluminures, déchiffra quelques formules.

C’est alors qu’une voix le fit sursauter.

– C’est pas vrai !

Un homme d’une quarantaine d’années, à la chevelure grisonnante, venait de sortir de nulle part, un gros livre à la main. Il portait une belle robe aux tons jaunes et des manchons de fourrure. Une deuxième fois, il répéta : « C’est pas vrai ! », en regardant Karib dans les yeux. Puis il laissa tomber son livre et ouvrit les bras.

– Mais qu’est-ce que tu fous là ?

– Euh... Je cherche un livre, bredouilla Karib, s’embrouillant presque entre sa voix de sergent et son phrasé naturel.

– Voyez-vous ça, il cherche un livre.

Le mage espéra trouver du soutien auprès de ses camarades, mais ils

étaient trop loin pour entendre. Embarrassé, il laissa l'inconnu parler.

– Tu es revenu ! Mais quand ?

– Ce matin.

– Mais enfin, raconte ! Tu étais où ? Ça fait quoi, un an ? C'est incroyable !

Le cœur de Karib s'emballa.

– Je... je viens de revenir, balbutia-t-il.

– C'est incroyable, répéta l'inconnu, euphorique.

Soudain, il parut remarquer la cuirasse, l'épée, les bottes, le casque, et partit d'un éclat de rire.

– Qu'est-ce que tu fais dans cette tenue ridicule ?

Bien sûr, il était un mage, comme cet homme qui d'évidence le connaissait bien. Mage de combat, nécromant ou shaman, on n'avait pas dû le voir souvent affublé d'une cuirasse de Narval. Karib, qui n'était pas Olen, n'eut pas la présence d'esprit d'improviser, et laissa l'homme l'accabler de questions.

– Tu étais où ? On t'a cru mort ! Raconte ! Et les deux, là-bas, c'est qui ?

– Mes gardes du corps, répondit Karib. Espérant gagner un peu de temps, il demanda : Et toi, alors ?

– Moi ? On s'en fout de moi !

L'inconnu lui donna une tape amicale qui résonna sur la cuirasse comme une louche sur un chaudron.

– Raconte, plutôt ! C'est vrai que tu as quitté le pays ? Il s'est passé tellement de choses en ton absence...

Le mage n'eut pas le temps de mentir. Des cris résonnèrent dans la salle, provoquant un petit attroupement. À l'air affolé d'Olen, il comprit que les choses tournaient à l'aigre. Nils glissa instinctivement la main à son poignard, mais il n'avait plus de poignard, il était un guerrier désormais.

Le jeune clerc de l'entrée, suivi du recteur et de deux gardes, arrivait à grands pas. Sous l'œil intrigué des curieux – quelques érudits sortis des alcôves –, ils se plantèrent devant les fugitifs et le recteur, un vieillard à barbe blanche, se mit à déclamer :

– De quel droit des mercenaires osent-ils mettre les pieds à la grande bibliothèque royale ? Vous savez ce que vous risquez ?

Olen ouvrit les mains pour tenter de calmer le jeu, mais le vieux l'ignora. Car le clerc avait désigné leur sergent.

– J'exige des explications !

L'inconnu à la robe jaune, médusé, arrêta le recteur d'un geste.

– Kerias, tu as perdu la tête, lui dit-il.

– Tu connais ce Narval ?

– Quel Narval ? s'esclaffa l'inconnu.

Nils et Olen, qui n'avaient pas assisté au début de la conversation,

tombaient des nues.

– Ça suffit ! s'écria Karib en s'efforçant d'afficher une belle assurance. Dis-leur qui je suis, qu'on en finisse.

– Vous êtes tous aveugles ou quoi ? Vous parlez au Doyen des mages de Woltan !

Il marqua une pause avant d'ajouter :

– Bande d'abrutis !

Le recteur plissa les yeux, dévisagea lentement Karib avant de défaillir. Le jeune, lui-même décomposé, dut le soutenir par le bras. Mais le plus choqué était le Narval au nez cassé, dans sa cuirasse trop serrée, que la révélation venait de frapper comme un coup de masse.

Le choc passé, les clercs, les spectateurs, les gardes s'inclinèrent respectueusement devant lui. Olen eut un rire nerveux mais Nils resta de marbre, s'inclinant même à son tour.

– Veuillez me pardonner, Excellence, gémit le vieillard. Ma vue est si mauvaise... Je suis le dernier des derniers, je n'ai pas d'excuse.

– Ce n'est rien, fit Karib.

Une minute passa, si longue et si étrange que l'on aurait pu croire que le temps avait arrêté sa course. Dans un profond silence, Karib promena son regard sur les murs tapissés de livres et les bancs de bois noir. Tous les regards étaient fixés sur lui. Chacun se demandait pourquoi et comment il réapparaissait soudain, dans la salle des arcanes de la bibliothèque royale, vêtu d'une armure de mercenaire. Ce qu'ils ignoraient tous, c'est que lui-même n'en savait rien.

Une impressionnante assemblée d'érudits, de mages, de clercs, de gardes et même de valets se pressait dans l'escalier. La nouvelle se répandait dans les salles de la bibliothèque à la vitesse d'un cheval au galop, drainant une masse de curieux venus des ailes voisines. On avait ouvert une espèce de haie d'honneur pour laisser passer son excellence le Doyen des mages de Woltan, encadré de ses gardes du corps.

Karib, raide comme un piquet, distribuait des signes de tête à des gens qu'il n'avait jamais vus. Certains s'inclinaient profondément, lui donnant de « Votre Excellence », d'autres – plus rares – se montraient presque familiers. Mais seul l'inconnu à la robe jaune s'était permis de le tutoyer. Quant au recteur, il trottait derrière, pleurant presque, secouant négativement la tête comme si une vie entière n'allait pas suffire à réparer sa méprise.

Olen et Nils, à qui personne ne prêtait attention, échangèrent un sourire. Leur nouvelle vie ne manquait pas de surprises, mais rien, à aucun moment, ne les avait préparés à sortir en cortège de la bibliothèque royale, accrochés aux basques du Doyen des mages.

L'homme à la robe jaune descendit les escaliers au pas de course pour rattraper Karib. Pour « faire vrai », Olen lui fit face en mettant la main à la garde de son épée.

- Laisse, fit Karib, magnanime.
- Ils sont méfiants, tes hommes, observa l'inconnu.
- Je les paie assez cher pour ça !

Olen sourit intérieurement : jusque-là, Karib se débrouillait plutôt bien.

– Tu rentres à Westerwald ? demanda l'ami dont personne ne connaissait le nom.

– Je ne sais pas, sans doute.

– Tu fais bien. La situation devient intenable, là-bas. Tu vas pouvoir remettre un peu d'ordre !

Karib hocha la tête, sans savoir ce qu'il approuvait. Il se tourna vers

Olen, qui haussa les sourcils en signe d'ignorance. Westerwald ? Il s'agissait peut-être de la fameuse enclave du Doyen des mages... Cette terre avait rang de seigneurie. Il était seigneur ! Olen eut envie de le prendre par les épaules et d'éclater de rire, mais il resta droit comme une lance.

Gardant respectueusement ses distances, il n'entendait plus la conversation de Karib et de son camarade en robe jaune. Il aurait pourtant donné cher pour y assister, car l'heure était aux révélations. À présent, les choses étaient claires : Karib était un notable, mieux, un seigneur. Il siégeait au Conseil, aux côtés des princes. Lui-même et Nils, tous deux combattants chevronnés, étaient probablement ses gardes rapprochés, ses capitaines, peut-être ses chefs de guerre, s'il avait une armée. Le mage était-il mêlé à la mort du roi Harald ? Avait-il commandité Hroald et ses assassins ?

Devant la grande porte, on fit attendre Karib : le recteur tenait à faire ouvrir les deux pans monumentaux pour fêter le retour de Son Excellence. Entré par la petite porte, il allait sortir en grande pompe.

– Je ne tiens pas à me faire remarquer, avait protesté Karib, déjà entouré d'une cinquantaine de curieux.

– Allons donc, avait rétorqué son ami en robe jaune. Ne me dis pas que tu es devenu modeste ! De toute façon, dans moins d'une semaine, tout Woltan saura que tu es revenu.

On attendit donc, dans un murmure général, que s'ouvrent les grandes portes sur la ville. Il ne manquait que les trompettes.

Olen et Nils en profitèrent pour mettre leurs casques à la ceinture – ils étouffaient sous ces maudites casseroles – et échanger quelques mots à voix basse, les premiers depuis la révélation.

– Je n'en reviens pas, commença Olen. Dire qu'on le traîne dans tous les mauvais plans depuis le début... C'est le Doyen des mages de ce foutu royaume !

Nils eut un sourire en coin.

– Ça ne l'a pas empêché de nous ruiner en achetant des feuilles de tisane.

– ... Dit l'homme qui a mis six mois à s'apercevoir qu'il sait se servir d'une épée.

Ils tombèrent d'accord sur le fait qu'ils étaient les gardes du corps de Karib, et Olen précisa avec un clin d'œil qu'il n'était pas le plus doué des deux. Mais à la réflexion, il s'était toujours montré digne de sa fonction, passant même pour un champion d'arènes.

Dans un grincement strident, les énormes gonds jouèrent et les portes s'ouvrirent sur une place bondée où les badauds arrivaient par vagues. Avait-on convoqué la foule, ou les gens étaient-ils simplement attirés par l'ouverture du portail ?

– Viens, fit Nils en poussant Olen. Jouons notre rôle.

Ils se placèrent de part et d'autre de Karib, à distance respectueuse mais prêts à intervenir. Olen, que ce petit manège amusait beaucoup, remarqua que Nils – cet inguérissable paranoïaque – prenait sa mission à cœur. Il promenait son regard de bête traquée dans la foule, comme si un homme de l'albinos pouvait jaillir et poignarder le mage devant mille témoins.

L'ami en jaune parut impressionné par leur zèle et glissa à Karib :

– Ils sont bien, tes mercenaires. Mais c'est un peu insultant pour le royaume de payer des gens pour te protéger, non ?

La réponse de Karib, très courte, fut couverte par les clameurs de la foule.

– Tu dois drôlement te méfier, conclut l'homme avec une gravité marquée.

Puis il s'effaça, car les portes étaient ouvertes et la foule scandait. Elle scandait : « Arvid, Arvid, Arvid ! » Karib salua, souriant à l'idée qu'il venait d'apprendre son vrai nom. Mais quelque chose n'allait pas. Son ami en jaune, sourcils froncés, lui jetait des regards interrogateurs. Le recteur, le jeune clerc, les gardes se détournèrent peu à peu de lui pour se tourner vers Olen. Celui-ci faisait des grimaces à Nils, chuchotant même : « Arvid, ça sonne samorréen, non ? »

– Olen, fit le lanceur de couteaux.

– Quoi ?

Nils montra la foule d'un coup de menton.

– C'est pour toi qu'ils crient.

Olen, bouche bée, se tourna lentement vers le peuple de Yel et vit des centaines, des milliers de regards rivés sur lui. Le sang lui monta à la tête, et Karib lui tendit la main.

– Avance ! Tu as l'air de quoi, planté derrière ?

Les clameurs redoublèrent lorsque le Narval aux cheveux bouclés s'avança aux côtés du mage.

– Je vous avais dit que c'était lui ! cria une voix dans le hall.

La foule s'épaississait, les gens sortaient des maisons et des auberges. Karib recula d'un pas, laissant Olen seul devant le peuple en liesse. Respirant par petites bouffées, celui que la foule appelait Arvid mit quelques instants à comprendre ce qui était en train de se produire. Tant d'images se succédaient dans sa tête qu'il ne put en fixer une. Pris d'une sorte d'ivresse, il descendit une marche et leva le bras pour saluer la foule. Alors, comme la mer se retire sur le sable, le peuple de Nowik s'agenouilla devant son prince.

Ce fut la première séparation. Depuis l'accident sur la montagne, les fugitifs ne s'étaient jamais quittés, et c'était leur force. Mais dans ce déchaînement de liesse, devant le peuple, les bourgeois, les échevins et même le bourgmestre de Yel accouru à la hâte, il était désormais impossible de poursuivre l'aventure comme elle avait commencé.

– Vous devez être impatient de retourner à Westerwald, Excellence, avait roucoulé le bourgmestre.

– Naturellement, avait répondu Karib, qui était tout sauf impatient de plonger dans la fosse aux lions.

Nul n'osa poser de question, mais tous dévoraient du regard ces hommes que l'on croyait disparus, revenus de nulle part déguisés en Narvals. Voyant qu'on entraînait déjà Olen vers son imposante demeure, il tenta de le soustraire à la foule.

– Arvid, puis-je vous parler un instant ?

La formule ampoulée, qu'il pensait bien choisie, parut choquer les notables qui se pressaient autour d'Olen. Évidemment, on n'appelait pas un prince Nowik par son nom. Mais comment appelait-on un prince ? Excellence ? Votre Honneur ? Votre Grâce ? Votre Noblesse, Votre Grandeur ? Karib ignora les regards courroucés et s'isola avec Olen au sommet des marches de la bibliothèque. Il fallait parler très bas : dans un silence impressionnant, des milliers d'oreilles étaient tendues.

– Merde alors, fit Olen, tout pâle.

– Comme tu dis.

– Qu'est-ce qu'on fait ?

– On se laisse porter par la vague, conseilla Karib. Hors de question de leur dire qu'on ne se souvient de rien. On ne connaît ni leurs lois ni leurs usages, ça peut très mal finir !

– Tu as raison. Sans compter qu'une fois en place l'albinos pourra toujours courir pour nous atteindre. On sera bien placés pour démêler l'affaire.

Karib approuva, tandis que la foule s'impatientait, scandant de

nouveau le nom d'Arvid. Au pied des marches, bras croisés, Nils jouait son rôle de planton sans se retourner.

– Je vais aller à Wester... wald, décida le mage. Je présume que c'est chez moi, tout le monde a l'air de vouloir que j'y aille. De là, j'essaierai de comprendre à quoi je sers, comment fonctionne mon domaine, qui sont mes amis... Fais la même chose ici, et dès qu'on y verra plus clair, on se rendra une visite de courtoisie – il lui fit un clin d'œil – entre seigneurs.

Olen passa sa main dans ses cheveux bouclés, respirant profondément pour reprendre son calme.

– Karib, je ne connais personne ! Regarde, ils sont des millions à me faire des signes, et des sourires, et des révérences, et moi je suis incapable de distinguer mon père d'un marchand de poissons !

– Et moi ? Tu crois que je connais tout le monde ?

– Je suis leur prince ! s'emporta le marchand de légumes de Dreda. Tu les as entendu gueuler : « Longue vie au prince ! » Longue vie, je veux bien, mais je ne sais même pas où est l'entrée de mon foutu château ! Ils doivent être des centaines, là-dedans : famille, courtisans, conseillers, officiers, domestiques... Des centaines !

Il donna un coup rageur du plat de la main sur le mur de marbre, provoquant un « oh » général. Rien ne pouvait échapper à la foule.

– Calme-toi, fit Karib, étonné lui-même de ne pas céder à l'angoisse. Et souris ! Les gens vont croire qu'on s'engueule.

Olen s'arracha un sourire, tandis que Karib poursuivait :

– Tu es le mieux placé de nous trois pour faire face à ce genre de situation, Olen. Tu as passé du temps à la cour d'Helion...

– C'était un village par rapport à... à ça !

– Improvise, c'est ta spécialité ! De toute manière, on n'a pas le choix. Tu t'imagines dire à ces gens : merci de votre accueil, mais on va repartir tous les trois pour aller chercher notre solde chez Renhald ?

Le prince Nowik ne répondit pas, il savait que les dés étaient jetés.

– Et Nils ? demanda-t-il après un moment de silence.

– Écoute, à moins qu'il ne soit prince de je ne sais quoi ou roi de Woltan, il va rester garde du corps. Pour le moment.

– Garde du corps de qui ?

Les deux hommes se regardèrent, cherchant au fond des yeux de l'autre une réponse qu'ils n'y trouvèrent pas. L'un d'entre eux allait se retrouver seul, complètement seul. Contrairement à ses camarades, Nils n'avait pas été reconnu, et pour cause : il était sans conteste un guerrier de métier. Personne ne pouvait manier une lame comme il le faisait en étant autre chose qu'un homme de guerre. Karib maîtrisait la magie de combat, c'était sans doute le privilège de sa fonction. Et on pouvait penser qu'Olen, avec l'aide d'un bon maître d'armes, était

exceptionnellement doué pour un seigneur. Mais Nils était une bête de guerre.

– Il me semble qu'il devrait venir avec moi, fit douloureusement Karib. Ici, il ne pourra que te servir d'escorte... Je doute que le prince Nowik puisse dîner ne serait-ce qu'une fois avec son garde du corps sans faire scandale.

– Parce qu'il peut dîner avec le Doyen des mages ?

Karib eut une moue dubitative.

– Je ne sais pas. Mais la terre du Doyen doit être un petit fief honorifique, pas une vraie seigneurie... Je serai sans doute plus libre de mes mouvements que toi, et Nils pourra facilement se trouver une place.

Il était vrai que les terres du Premier Général, qu'ils avaient contournées en remontant au nord, ne s'étendaient que sur quelques lieues. Nowik, en revanche, était un royaume dans le royaume.

– Tu as raison, admit Olen. Prends Nils.

Restait un dernier détail, et pas des moindres.

– Bon. Qu'est-ce qu'on leur dit, à tous ces gens ?

La question les fit sourire, malgré la tension qui leur tordait le ventre.

– Alors là...

– Non, pas « alors là » ! s'écria Karib. Tu as passé des mois à inventer des histoires, c'est le moment d'en pondre une belle... Et vite !

– Tu m'as pris pour un ménestrel ?

– Je te dis que tu sais tout faire.

Olen savait peut-être tout faire, mais pour l'heure, les émotions le paralysaient, il luttait contre la nausée.

– Faisons simple, dit-il. On verra les détails plus tard, en fonction de ce qui se passera.

Il élaborait en quelques mots une histoire suffisamment brumeuse pour éviter d'être confrontée à leurs contradictions. Afin de déjouer un complot terrible – dont naturellement on ne pouvait rien dire –, ils avaient quitté le pays en secret. On voulait les assassiner, comme on avait assassiné le roi Harald. Ils avaient brouillé les pistes. Après de longs mois en exil, « chez un seigneur allié », ils avaient décidé de rentrer à Woltan, non sans s'être dissimulés sous une fausse identité, puisque les assassins couraient toujours. Et, bien sûr, on accuserait le Fils de la lune et ses cavaliers de cristal, ces traîtres qui les avaient poursuivis loin dans les Terres communes.

– Ça me paraît bien, approuva Karib.

Cette histoire justifiait les silences et les zones d'ombre. Elle s'accordait fort bien de l'avis de recherche qui pesait toujours sur les assassins en fuite – Hroald, Giver et leurs acolytes. Et, par-dessus tout,

elle offrait l'opportunité, assez exaltante en vérité, de porter un premier coup à leurs ennemis. Avec un peu de chance, le grand maître des cavaliers de cristal allait bientôt passer sa première nuit dans un cul-de-basse-fosse.

La foule scandait, inlassable.

– Allez, descends, ton peuple t'appelle, lança Karib sur le ton de la plaisanterie, mais sa voix tremblait d'émotion.

– Prends soin de toi, vieux, répondit Olen.

– Toi aussi.

Ils se donnèrent l'accolade, la gorge serrée. Tous deux avaient l'impression de perdre un frère. Karib laissa Olen descendre les marches et, pour rester sur une note plus légère, lui cria :

– On se voit bientôt !

– Va savoir.

Cette réponse glaça le sang de Karib. Olen avait raison ; tout pouvait arriver, et même le pire.

– Bonne route, Narval, dit Olen en donnant une tape amicale dans la cuirasse de Nils.

Ce mouvement déclencha aussitôt un murmure de surprise ; c'était peut-être la première fois qu'un prince de Woltan congratulait un mercenaire comme l'aurait fait un camarade. Mais Olen se moquait des obligations de son rang. Il était déjà suffisamment difficile de passer devant Nils sans se retourner, comme s'il n'existait déjà plus.

– Merci, Excellence, répondit le lanceur de couteaux, aussitôt foudroyé du regard par l'assistance, pour qui une erreur de titre valait dix coups de bâton.

Lorsque le prince fut assez loin, un sergent bedonnant qui jusque-là maintenait la foule à distance interpella le Narval à voix basse.

– Dis donc, toi ! Tu sais que je pourrais te passer une volée de bâton pour ce que tu viens de dire ?

– Essaie, mon canard, répondit Nils avec un sourire froid.

Le sergent roulait de grands yeux lorsque Karib appela Nils à son tour d'un ton autoritaire.

– Narval !

– J'arrive... Excellence.

Le soldat s'éclipsa prudemment, laissant les deux hommes observer la foule.

Olen avait été happé par un troupeau de notables, bourgmestre en tête, qui lui tendait les rênes d'un beau cheval pommelé. Sans un mot, il sauta en selle et jeta son casque au premier venu, un gros échevin qui l'attrapa au vol. Il était temps pour lui d'agir en prince.

Bientôt, il ne resta plus au pied des marches de la grande bibliothèque que le recteur et ses clercs, un petit groupe d'érudits et l'ami en robe jaune. Celui-ci vint se placer près de Karib.

– Quelle journée ! s'exclama l'ami anonyme.

Il venait de vivre l'un de ces moments historiques dont on dirait, des années plus tard : j'y étais.

– Je ne savais pas que tu étais comme cul et chemise avec ce petit coq de Nowik ! Et que je fais des messes basses, et que je te tape dans le dos...

Ainsi, le Doyen des mages et le prince Nowik n'étaient pas les meilleurs amis du monde.

– À mon avis, poursuivit-il, tu as un plan en tête.

– C'est possible.

– C'est même sûr ! Ce n'est pas ton style de faire ami-ami avec ce genre de type, juste pour le spectacle... Mais bien sûr, tu ne diras rien ! Enfin, pas avant d'avoir fêté ton retour autour d'une bonne bouteille.

Quel « genre de type » pouvait être Olen ? Habilement manipulé, l'ami en robe jaune – qui semblait se moquer des rangs et des titres – pouvait devenir une mine d'informations. Karib abandonna l'idée de s'en débarrasser et lui offrit même de se joindre à lui pour faire la route de Westerwald.

– Quelle question ! fit l'inconnu, interloqué. Tu ne pensais pas qu'on allait y aller chacun de son côté, quand même !

– Non, bien sûr.

Le mage chercha furtivement l'approbation de son garde du corps, mais les yeux argentés de Nils étaient rivés à l'horizon, comme il l'avait appris chez les auxiliaires d'Helion. Un rideau de nuages obscurcissait peu à peu le ciel bleu d'hiver ; bientôt, peut-être, il allait neiger. Il était temps de prendre la route.

Nils n'était pas roi. Ni prince, ni seigneur. Il chevauchait à la tête du petit cortège qui ramenait le Doyen des mages sur ses terres, et cela lui convenait parfaitement. À la sortie de la grande bibliothèque, il avait prié tous les dieux du Nord pour ne pas être, comme les autres, membre du Conseil royal de Woltan. Il était Nils, l'ami des chevaux, il lançait des couteaux, un peu moins bien de la main gauche, et combattait comme s'il était né l'épée au poing. Les palabres et les courbettes qui seraient bientôt le quotidien de ses camarades étaient pour lui la pire des malédictions. Plutôt fuir une vie entière, poursuivi par un molosse démoniaque, que faire le joli cœur à la table des nantis.

On avait installé Karib dans une « litière de noblesse », une espèce de lit ambulante dissimulé aux regards par d'épais rideaux de velours. L'attelage, tiré par des chevaux empanachés, appartenait au bourgmestre de Yel, qui avait insisté pour le mettre à la disposition du noble voyageur. Le Doyen des mages, en selle ? Une hérésie, d'autant qu'il avait troqué son encombrante cuirasse contre un luxueux manteau de fourrure doublé de soie.

Nils s'était amusé – en son for intérieur – de voir les coussins brodés, les couvertures délicates et le petit panier de gourmandises ; un vrai petit nid de princesse.

– Tu vas être mignon, là-dedans, avait-il glissé au mage pendant que l'on attendait l'escorte.

L'escorte, bien sûr. Cinq soldats aux couleurs de Woltan, impeccablement sanglés dans leurs uniformes, portant des lances et des boucliers ronds. L'un d'eux était sergent et, à la grande joie de Nils, le Doyen des mages l'avait mis à ses ordres.

– Nils est seul en charge de ma sécurité, avait dit Karib. Tu prendras tes ordres de lui, et c'est à lui que tu rendras des comptes s'il y a un problème.

– Très bien, Excellence.

Tandis que l'on attelait la litière, le lanceur de couteaux s'était offert

le luxe de malmenier un sergent de la grande armée de Woltan. Le malheureux n'avait rien fait de mal, mais il portait les couleurs de ceux qui l'avaient traqué jusqu'au bout du monde pour faire de lui un jouet dans les mains d'un mage noir.

Nils le détailla du casque aux bottes, cherchant la faille. L'ayant trouvée, il fixa l'homme dans les yeux, assez longtemps pour l'embarrasser.

– Tu portes ton glaive à droite ?

– Oui, messire.

– Et ta lance aussi.

– Oui, messire.

– Tu es gaucher, donc.

– Non, messire.

– Tu as deux mains droites ?

Le sergent se racla la gorge.

– Non, messire.

– Alors tu es un âne.

Posant sa lance, le malheureux déplaça son fourreau, emmêlé dans son paquetage. Nils savait fort bien qu'il n'était pas gaucher, c'était le genre de chose qu'il remarquait vite. Il savait aussi – sans doute par expérience – que la raison pour laquelle le soldat portait son glaive à droite était simple : sur son flanc gauche pendait un sac contenant ses provisions, sa gourde et de la graisse pour ses armes. La lance était lourde, ajouter un sac revenait à surcharger le côté droit, rendant la marche pénible. Certes, il était plus difficile de dégainer à droite, mais un soldat marchait mille fois plus qu'il ne combattait.

La petite colonne fut bientôt au complet. Se joignant à l'escorte, deux valets chargés du bien-être de Son Excellence enfourchèrent leurs mules. Enfin, l'ami en robe jaune, chevauchant aux côtés de la litière, prit position en devisant gaiement avec Karib. Nils trouva assez drôle que cet homme n'ait toujours pas de nom, pas plus que le pauvre « serviteur » qui les avait accompagnés du temps d'Henig. Du reste, Karib lui-même, Doyen des mages de Woltan, ne connaissait pas le sien.

– En avant, commanda Nils, qui donnait son premier ordre.

Dans son dos, le sergent humilié devant ses hommes fulminait. Nils le savait, il avait tant de fois été à sa place, tyrannisé par de petits chefs, contraint de se taire en frappant du poing sur sa poitrine.

Il fallut trois jours pour atteindre la seigneurie de Westerwald, délimitée par une forêt de sapins noirs. Nils s'était discrètement renseigné, lors des haltes à l'auberge, et avait appris que le domaine du Doyen abritait une petite ville où les mages les plus en vue du royaume s'étaient fait construire des résidences. On ne pouvait se dire mage de renom à Woltan sans disposer d'une maison à Westerwald.

Aux dires des taverniers du coin, il fallait être riche pour se les offrir, comme le prouvait le train de vie de ces petits messieurs de la guilde des mages. La seigneurie – minuscule d'un point de vue géographique – attirait les gens modestes de la région, car les salaires y étaient plus élevés qu'ailleurs.

Du Doyen, les petites gens ne savaient pas grand-chose. On le disait richissime et amateur de « belles choses ». Ses envoyés couraient le royaume pour acheter des vêtements, des étoffes, des statues, des meubles de grand prix. Et même de la nourriture, puisqu'il semblait que Son Excellence, bon vivant, ne consommait que les meilleurs produits – les plus rares, et les plus chers. On voyait revenir ses valets, leurs carrioles chargées à en casser une roue, escortés par des gardes au tabard pourpre de Westerwald.

Nils profitait de rares moments d'isolement pour faire ses rapports à Karib, non sans y ajouter sa touche personnelle :

– En deux mots, tu es une sorte de grosse larve, affalée toute la journée à bouffer de la crème d'oursin du Grand Sud, qui envoie des gens partout pour lui rapporter ce qu'il y a de plus cher.

– Ah, fit Karib, que ce portrait n'enchantait guère. Et à part ça, j'ai des qualités, tout de même... Non ?

– Si, tu paies bien ton personnel.

– Magnifique, grommela le mage.

Lorsqu'ils furent en vue de Westerwald, Karib était fermement persuadé de détester le Doyen des mages.

Depuis la terrasse de sa demeure, sur les hauteurs de Yel, le grand maître des cavaliers de cristal avait assisté, impuissant, au retour triomphal du prince Nowik. Il était arrivé la veille et, comme à Oster, on avait dû louer une écurie pour y enfermer le chien, rendu fou par les odeurs de mort. L'invocateur avait beau savoir que ses parents lui seraient livrés dans une amphore à viande séchée, il ne pouvait canaliser l'instinct macabre du molosse. La trace des fugitifs s'arrêtait en ville ; à partir de là, il fallait enquêter. Or l'enquête n'était pas le fort des troupes d'élite.

Les officiers s'étaient installés dans une grande bâtisse de trois étages, avec terrasse et jardin, disposant déjà d'un train de domestiques. Le seigneur des Terres de cristal disposait ainsi d'une demeure dans chaque capitale, que les autorités locales traitaient un peu comme une ambassade. La plupart du temps, elles étaient vides, parfois elles accueillaient un représentant du seigneur Edkharen, ou des cavaliers de cristal en mission commandée. Elles avaient beau appartenir à un vassal, ces maisons étaient un sanctuaire ; on pouvait même y torturer à loisir.

Pendant que les cavaliers quadrillaient la ville par groupes de dix, les cadres se livraient à des interrogatoires souvent musclés de malheureux qui n'avaient jamais vu les fugitifs. Une femme assez âgée y laissa même la vie, et il fallut se débarrasser de son corps en pleine nuit ; deux hommes allèrent la jeter sur un tas d'ordures dans un quartier où nul ne posait de questions. En tout état de cause, il ne s'agissait que d'anonymes, garçons de salle, palefreniers, prostituées... Personne en haut lieu ne se souciait de leur sort.

Lorsque l'information tomba enfin, il était déjà trop tard. Un vendeur de pâtés frits avait vu les trois Narvals, ils lui avaient même acheté des feuilletés avant de se rendre à la grande bibliothèque. Le temps que les cavaliers sautent en selle, la ville résonnait déjà des clameurs de la foule : Arvid était revenu.

Plus pâle que jamais, le chef des cavaliers méditait, l'œil perdu sur

les toits de la ville. Ses officiers, toujours un pas derrière lui, attendaient en silence.

– Herwald, fit-il sans se retourner.

L'interpellé avança d'un pas.

– Rassemble les hommes et remonte sur nos terres. Je veux qu'ils restent en alerte jusqu'à nouvel ordre.

– Bien, maître.

– Et laisse-moi les dix meilleurs.

L'officier salua et disparut, prêt à rassembler les quelque deux cents hommes répartis aux quatre coins de la ville.

– Ednar !

– Maître.

Le grand maître se retourna pour regarder l'homme qui s'était avancé, l'un des plus jeunes officiers de sa troupe. Avec ses taches de rousseur et ses petits yeux pétillants, il ressemblait à un gamin impatient de jouer à la guerre. Mais l'impression était trompeuse, à vingt ans il était déjà parmi les meilleurs.

– Trouve des vêtements civils, retourne au port voir Enseth. Dis-lui que Nowik et le Doyen sont lâchés. Il me faut des assassins – des professionnels, pas des amateurs comme la dernière fois – et tu vas les trouver.

– Oui maître.

L'officier s'inclina, dissimulant assez mal sa contrariété. Comme les autres, il était un homme de guerre. Son épée de haute forge au pommeau en croissant de lune, c'était sa femme ; il vivait, mangeait, dormait avec elle. On l'avait formé au combat comme aucun autre guerrier du royaume. On le respectait pour ce qu'il était. À présent, on lui demandait d'agir en civil, de raser les murs, de graisser la patte à des informateurs... Il détestait ce rôle. Il avait détesté les séances de torture infligées au sous-sol, elles étaient indignes d'un cavalier de cristal. Et surtout, il haïssait l'albinos, avec ses méthodes de serpent, ses mensonges, ses manipulations. Dans un monde idéal, tous les hommes régleraient leurs différents face à face, et le plus fort survivrait. Mais il n'y avait pas de monde idéal.

Il salua, ramassa son casque et ses gantelets, et laissa le Grand maître à sa contemplation du vide.

– Longue vie au Doyen !

À lui aussi, on souhaitait longue vie. Dans la rue principale de Wersterwald, la foule se pressait au passage de la litière, acclamant Karib, s'inclinant à son passage. Le mage avait ouvert les rideaux de son attelage, un peu gêné de se présenter couché au milieu de ses coussins brodés. Il aurait imaginé son entrée en ville en selle, mais la mine déconfite du cocher l'en avait dissuadé. « Vous n'allez tout de même pas vous présenter à cheval, Excellence ! » Le Doyen des mages n'était sans doute pas homme à chevaucher dans la rue comme le commun des mortels.

Ce fut donc de sa chambre à coucher ambulante qu'il découvrit pour la première fois la ville des mages de Woltan. Étrange spectacle en vérité que cette population presque uniquement composée d'érudits... Neuf habitants de Westerwald sur dix portaient la robe, et seules les femmes s'affranchissaient de la barbe. Karib fut extrêmement frappé de la forme des barbes : la plupart rappelaient en tout point le petit bouc qu'il s'était spontanément taillé sur le bateau. Très affiné sur les côtés, pointu au niveau du menton, il laissait la moustache plus fournie. Ainsi, il s'était taillé d'instinct la barbiche à la mode chez les mages, qui n'était sans doute qu'une veule imitation de la sienne.

Toutes ces barbes, du reste, soulevèrent une question qui ne l'avait pas frappé jusque-là : comment pouvait-il être le *doyen* de ces gens, dont certains paraissaient centenaires ? Était-il un de ces nécromants qui vivent de l'énergie vitale de leurs clients ? Il s'amusa à l'idée d'avoir peut-être soixante-quinze ans.

– Place ! cria Nils, qui jouait son rôle à merveille.

Il cabra son cheval, dispersant les badauds qui ralentissaient le cortège. On le regardait avec étonnement : un simple mercenaire à la tête d'un détachement de soldats royaux... Les gardes du domaine, avec leur tabard pourpre, ne cachaient pas leur animosité.

Westerwald ressemblait à un grand quartier des mages. Les échoppes s'alignaient, avec leurs enseignes symboliques : la grande

roue pour les illusionnistes, les étoiles pour les astrologues, l'éclair pour les mages de combat... Guérisseurs, shamans, maîtres des éléments, aucun ne manquait à l'appel, sauf les nécromants, dont on ne voyait nulle part les robes noires et les visages livides. Le symbole de la magie noire, la roue crantée, n'était visible nulle part. Non, Karib n'était pas un nécromant.

L'ami en robe jaune avait un nom, à présent. Nils le lui avait demandé la veille, c'était ainsi qu'on avait appris qu'il se nommait Loreth. Il chevauchait aux côtés de la litière, n'hésitant pas à plaisanter avec Karib, alors que de vénérables barbus s'inclinaient avec respect au passage du cortège. Était-il plus qu'un ami ? Un conseiller ? Un chef de guilde ? Son assurance était troublante.

Lors d'une halte, Nils avait suggéré, avec un sourire malicieux, que la relation du Doyen avec Loreth était peut-être... plus qu'amicale, mais Karib avait haussé les épaules. Certes, il n'était pas comme Olen enclin à courir les jupons, mais s'il avait été attiré par les hommes, il l'aurait su ! Cent fois, il s'était retourné sur des filles de salle au décolleté pigeonnant... Ces mêmes filles de salle qu'Olen couvrait de compliments et d'oeillades langoureuses.

– Bienvenue, Arianrhod ! cria un vieillard qui manqua de se faire écraser le pied par une roue.

Il avait l'air familier, Karib lui adressa donc un signe. En tête de cortège, Nils se retourna avec un sourire : on savait enfin comment se nommait le Doyen.

Il fallut se frayer un passage dans la grande rue noire de monde jusqu'à la sortie de la ville. Le maître des lieux ne vivait donc pas parmi ses gens... Karib se retourna pour admirer la ville, avec ses maisons woltaniennes recouvertes d'ardoise et les petits temples érigés par les guildes. Chaque obédience avait le sien, rivalisant de dorures, de statues, de clochers. Une féroce concurrence devait les opposer, arbitrée peut-être par le Doyen des mages. Il en allait de même dans tous les quartiers consacrés des grandes capitales, mais ici, c'était une ville entière dévolue aux arcanes.

À dix minutes de la ville s'ouvrait le manoir du maître de Westerwald. Un immense portail surveillé par deux gardes était ouvert pour l'accueillir. Tabards pourpres, armures de mailles, casques ronds et javelots étaient parfaitement entretenus. Mais lorsqu'ils saluèrent, leur manque de coordination fit grimacer Nils. À tort ou à raison, on disait que des soldats incapables de saluer en même temps seraient un danger l'un pour l'autre sur un champ de bataille.

Le convoi s'engagea dans une allée qui serpentait à travers les sapins. La demeure du Doyen, à l'abri des regards, était nichée dans un grand parc, fermé par un mur crénelé au faux air de rempart. Chose étrange : on y voyait gambader de petits renards domestiques à

fourrure fauve, des animaux très rares venus des montagnes du Nord. On en trouvait parfois sur les marchés des Terres communes, à des prix astronomiques : un renard du Nord se vendait plus cher que vingt chiens de guerre. Karib s'amusa de leurs jappements au passage de la litière, tout en se demandant combien avait pu coûter cette fantaisie.

Enfin, l'attelage s'immobilisa devant un manoir à l'architecture... surprenante. Rien de woltanien dans cette façade de pierre ocre, entièrement sculptée de bas-reliefs et rehaussée de torchères. Les gouttières, des gargouilles polychromes. Les volets, en bois sombre du Grand Sud. Les cheminées, martelées à la feuille d'or. Et les portes de fer gravées au monogramme du maître, comme celles d'un palais royal.

Karib sauta à bas de la litière sans attendre le ridicule petit escabeau qu'un valet apportait en hâte. Il contempla longuement sa maison et la trouva affreuse. C'était un bâtiment extraordinaire, sans doute l'œuvre d'architectes venus du bout du monde, mais elle était si lourde, si chargée, si prétentieuse qu'il eut presque envie de retourner en ville pour y loger à l'auberge. Cette maison ne lui ressemblait pas.

– Alors ? Ça fait du bien de se retrouver chez soi, hein !

Le mage se retourna, surpris de voir que Loreth l'avait suivi jusque chez lui. Ne disposait-il pas d'un logement en ville ?

Il entendit le sergent de l'escorte demander à Nils :

– Messire, avez-vous encore besoin de nous ?

– Non, vous pouvez retourner à Nowik.

Nils marqua une pause avant de donner un dernier coup au malheureux, qui avait déjà suffisamment souffert du voyage :

– D'ailleurs, on n'a jamais eu besoin de vous.

Les soldats prirent congé, ainsi que les valets qui s'étaient échinés à rendre le trajet aussi luxueux que possible. Karib ne se retourna pas sur eux et, le cœur battant, passa le seuil de sa demeure. Ici était sa vraie vie, celle qu'on avait arrachée de sa mémoire.

Dans le grand hall recouvert de tapis et de tentures, il fut horrifié de reconnaître son propre buste sur une colonne de marbre. Se retournant vers Nils, il voulut faire une plaisanterie, mais la présence de Loreth l'en empêcha.

– Excellence, quel plaisir de vous revoir, fit une voix chaleureuse.

Un homme d'une cinquantaine d'années, petit et dégarni, accourait. Ses vêtements étaient gris et sobres, mais de bonne facture, et la pierre qu'il portait au doigt devait valoir une fortune. Qui était-il ? Le premier valet ? L'intendant ? Un frère, un ami, un cousin ? Le vouvoiement écartait la famille, mais dans certains cas, le statut prévalait sur le sang.

– Bonjour, répondit Karib, hésitant.

Une lueur de surprise passa dans la physionomie de l'homme.

À quoi s'attendait-il ?

– Bonjour Ghail ! lança Loreth, souriant. Dis-moi que mes appartements sont prêts !

– Je ne crois pas, messire Loreth. Mais je vais donner des instructions.

– Bien sûr, je plaisantais ! Ça fait au moins un an que je n'ai pas dormi ici.

S'adressant à Karib, il demanda :

– Un an, non ?

– Quelque chose comme ça, répondit le mage, ignorant à quelle date son cercueil roulant avait quitté Woltan.

– Quoi qu'il en soit, commençons par manger ! Ghail, fais-nous préparer quelque chose de bon pour le retour d'Arianrhod.

L'ami en robe jaune commençait à agacer Karib, avec ses manières désinvoltes et cette insupportable tendance à s'incruster comme une huître sur un rocher. Depuis la bibliothèque, il ne l'avait pas lâché d'une semelle.

– Encore bienvenue, Excellence, fit le petit homme avant de disparaître.

Loreth donna une tape amicale à son ami avant de prendre – enfin – congé. Il s'engagea dans l'escalier.

– Je monte dans mes appartements me reposer un peu. On se retrouve pour dîner.

– Bien.

Les deux hommes disparus, Karib resta seul dans le grand hall. Il ferma les yeux, respira profondément. Puis il chercha Nils, dont la silhouette cuirassée se tenait sur le seuil. Vérifiant d'un coup d'œil que la salle était vide, il lui fit signe de le rejoindre.

Nils était hilare.

– T'as vu ça ? Il y a une statue de toi !

– C'est ridicule, gloussa Karib.

– Ne sois pas modeste. Je rêverais, moi, d'avoir ma statue chez moi. Tu me diras, c'est nulle part, chez moi, mais je pourrais la promener à cheval.

Ils rirent sous cape.

– Regarde ce tapis, chuchota Karib en frottant le bout de sa grosse botte de Narval sur les fibres. Ça vaut dix mille écus, un truc pareil, ça vient du Grand Sud.

– Son Excellence se souvient déjà des prix !

– Je me trompe peut-être, mais j'en suis presque sûr.

– C'est drôle, tu ne reconnais pas tes amis, mais tu te souviens du prix de ton tapis.

Karib lui chuchota presque à l'oreille :

– Ça ne m'étonne pas. Tu veux mon avis sur le Doyen des mages ?

– Non, j’ai déjà le mien.

Ils ricanèrent encore quelques instants, puis Karib se rembrunit, car il fallait rejoindre ses appartements et, pour cela, il allait devoir ouvrir toutes les portes de la maison.

C’est alors qu’un aboiement résonna dans un couloir. Il fut suivi d’un galop, les griffes résonnant sur les dalles. Les fugitifs n’eurent pas le temps de s’interroger : un grand chien blanc à poils longs fit irruption dans la pièce avec des jappements stridents. Éperdu de bonheur, il se mit à sauter sur Karib, aboyant, pleurant, lui léchant les mains et le visage.

– Bon chien, fit le mage avec un mouvement de recul.

Mais naturellement, il se mit à caresser la bête, qui se vautra à ses pieds en se roulant sur le dos. Il pissa même de joie, laissant une flaque sur le tapis à dix mille écus.

Un valet fit son apparition dans sa livrée pourpre, au plastron brodé du monogramme du Doyen.

– Mes respects, Excellence, cria-t-il pour couvrir le vacarme.

Il appela le chien.

– Karib, aux pieds !

Il y eut un silence pendant que le chien, assis, se léchait bruyamment les parties.

– Pardonnez-moi, Excellence, il a couru en entendant votre voix.

Le mage mit un instant à prendre conscience qu’il s’était baptisé du nom de son chien. Nils se mordit la lèvre en un effort surhumain pour rester de glace.

– Ce n’est rien, dit le Doyen des mages, aussi pourpre que la livrée de son valet.

Il voulut répéter « ce n’est rien », mais il pouffa et la phrase ne fut qu’une série de hoquets. Puis il se mit à hurler de rire, imité par Nils, qui en tomba à genoux. Le chien, ravi, aboyait de joie, et le valet, n’en croyant pas ses yeux, restait là sans oser rien faire. Reniflant bruyamment, Karib le congédia d’un geste, et les fugitifs s’esclaffèrent de plus belle.

Un pas résonna dans le couloir. Nils se leva d’un bond, s’essuya les yeux et se raidit, bras croisés. Karib, qui n’avait pas son sang-froid, ne put reprendre sa contenance à temps devant le dénommé Ghail.

– Tout va bien, Excellence ? Vous pleurez ?

– Au contraire. Je ris. Je m’amusais avec... Karib.

Une nouvelle fois, l’homme parut décontenancé. Après un an d’absence, le Doyen des mages riait seul avec son chien, sous l’œil imperturbable d’un mercenaire... Il y avait de quoi en perdre son molochéen.

– Le dîner est servi, Excellence. Messire Loreth est déjà à table.

– Parfait. Que l’on serve un bon repas à mon garde du corps.

Et qu'on lui donne une chambre, la plus proche de la mienne.

Ghail fronça les sourcils. Un garde du corps, dans les appartements du maître ?

– Ce sera fait.

Karib caressa une dernière fois la tête de son homonyme, puis lança « À table ! », en espérant que Ghail lui ouvrirait la route. Le petit homme ne bougea pas, l'observant avec un respect dubitatif. Karib soupira. En dépit des apparences, Nils était le mieux loti des deux... Un valet allait venir le chercher pour l'installer devant un bon morceau de gigot avant de lui montrer sa chambre. Lui, Arianrhod, maître des lieux, Doyen des mages, membre du Conseil, n'en était qu'à sa première épreuve : trouver la salle à manger.

Le repas fut interminable. Deux viandes, deux poissons, deux desserts, et le cuisinier s'excusait : il avait été pris de court, on ferait mieux demain. Karib, accoutumé à la soupe au lard, n'apprécia pas comme il l'aurait souhaité le raffinement de sa table. La fatigue du trajet se faisait sentir et, maintenant que l'émotion retombait, il avait surtout besoin d'une bonne nuit de sommeil. Les plats arrivaient sous cloche d'argent – au monogramme du Doyen, bien sûr – et les valets, debout derrière les convives, attendaient leur bon vouloir. Pour ajouter à sa lassitude, Loreth pérorait sans une minute de répit. Il parlait de tout, de rien, et surtout de rien. Karib eut une pensée pour ses camarades, dont l'un dînait aux cuisines et l'autre au château de Yel. À cette heure, il aurait donné son domaine pour être tranquillement attablé avec eux autour d'une soupe de pois.

Ghail fit irruption entre deux desserts.

– Excellence, Naoras, Jemin et Kadel demandent audience. Et Adel Ismaer vous fait dire qu'il vous verra quand vous aurez le temps de le recevoir.

La cuillère resta suspendue au-dessus des beignets flambés à la crème de pin. Ne pouvait-on avoir une minute de répit dans ce maudit royaume ?

– On pourrait les recevoir, opina Loreth, à qui personne n'avait rien demandé. À moins que tu ne sois trop fatigué ?

Karib profita de l'argument.

– Je viens d'arriver. Pas d'audience ce soir, je suis épuisé. On verra demain.

– Et pour Adel Ismaer ? demanda Ghail.

– Je le recevrai bientôt.

– Bientôt ? s'étonna le petit homme, contrarié.

– Oui, bientôt. C'est clair, non ?

– Très clair, Excellence.

Karib le congédia d'un geste agacé. Décidément, tout le monde se permettait de parler pour lui dans cette maison !

– Ben mon vieux, tu es drôlement gonflé ! Faire attendre Adel Ismaer alors que ça fait un an qu'il s'impatiente... Tu dois avoir de sacrés atouts dans ta manche !

– Tu n'as pas idée.

Un deuxième dessert, que Karib n'attendait pas, arriva dans un grand plat en forme de nuage. C'était une espèce de gâteau aux noix et aux raisins, recouvert d'une savante coque de caramel.

– J'adore ! applaudit Loreth avant de se lancer dans une tirade sur la supériorité des desserts kyréniens.

Karib avait changé. Quelques mois plus tôt, lui aussi avait été un moulin à paroles, précieux et ampoulé. Soudain, il comprenait l'agacement de Nils.

Ghail se montra de nouveau, visiblement vexé de s'être fait éconduire. Le visage fermé, il annonça :

– Jad demande à être reçu, Excellence.

– Vous avez du mal à comprendre le molochéen ? s'emporta le mage. Pas d'audience ce soir.

La réponse pétrifia le petit homme, et Loreth parla pour lui.

– Tu refuses de voir Jad ? Tout de même !

Le mage hésita. Peut-être était-il dangereux d'éconduire le fameux Jad, dont le nom semblait impressionner Loreth, alors qu'il s'était moqué du prince Nowik. Peut-être s'agissait-il d'un homme du roi.

– Bien, fais entrer.

– Oui, Excellence.

Une minute plus tard déboulait un gamin de quinze ou seize ans, la peau mate, les cheveux noirs coiffés en chignon. Il pesait bien vingt kilos de trop, son menton et son cou se confondaient. Il était vêtu comme un prince, pourpoint bleu pâle, épaules et poignets en renard, collier de pierres précieuses. À sa ceinture pendait une superbe épée à garde d'ivoire.

– Quand même ! s'écria-t-il, revêche. Tu pourrais prévenir quand tu reviens !

Karib l'observait, gagnant de précieuses secondes.

– T'as perdu ta langue ou quoi ? Ça fait un an que c'est le bordel à cause de toi !

– Jad...

– Quoi, Jad ? J'en ai marre ! Ton fameux voyage important, si tu veux savoir, il a *tout* ruiné ici ! Et tu sais quoi, je *veux* que tu vires Ghail, parce qu'il m'a pourri la vie ! Soi-disant que tu lui aurais dit de ne pas trop dépenser ? Non mais j'ai l'air de quoi, moi, devant mes potes ? D'un pouilleux ! D'un paysan ! T'es content, j'espère !

Non, ce n'était pas possible. Karib ferma les yeux pour ne pas voir que le teint mat, les cheveux noirs, c'étaient les siens.

– C'est comme ça que tu parles à ton père ? confirma Loreth.

– Je parle comme je veux, je suis chez moi !

Le mage s'apprêtait à sermonner son fils – puisqu'il avait un fils – mais, au premier mot qu'il prononça, l'adolescent quitta la pièce avec fracas. Loreth souriait, preuve que l'éclat n'avait rien d'inhabituel.

– Je ne sais pas combien tu paies son précepteur kyrénien, mais il ne fait pas un très bon boulot.

– Visiblement pas.

– Tu ne le défends plus, ton petit chéri ? Arian, je ne te reconnais pas !

Reposant ses couverts, Karib abandonna son deuxième dessert sans y avoir touché. Le passage éclair du gamin obèse lui avait porté un coup au moral. Il se demanda si cet enfant avait une mère, si elle était morte ou si elle l'attendait dans sa chambre. Peut-être que le protocole de Westerwald reléguait les femmes à part, comme dans les terres du Sud... N'y tenant plus, il se leva.

– Ah si, je te reconnais ! triompha Loreth. Tu vas courir frapper à sa porte – il se mit à faire une imitation de Karib, bien meilleure que celle de Nils : « Jad, mon chéri, excuse-moi, papa était un peu énervé. »

– Pas du tout, je vais me coucher.

Il sortit de la pièce, ignorant les ricanements de l'ami du Doyen des mages. Au valet qui attendait, il se plaignit du froid et réclama une bûche supplémentaire pour la nuit. Ce fut ainsi que le pauvre bougre, pourtant certain d'avoir préparé la cheminée du maître, le mena à ses appartements.

La chambre, naturellement, était immense. Karib en fit le tour, presque écoeuré par tant de luxe. Lit à baldaquin assez grand pour quatre personnes, coffres de bois précieux, chandeliers en argent massif. Draps brodés de l'inévitable monogramme. Tapis si épais qu'on aurait cru marcher sur un nuage. Nulle part on apercevait le moindre morceau de mur... Une tapisserie magnifique illustrait la vie du gardien du savoir, Jad, le dieu devenu homme qui, selon la légende, avait créé la magie. Le Doyen avait donné son nom à son adolescent mal élevé.

On frappa à la porte.

– Oui, fit Karib, qui retirait ses bottes près du feu.

C'était peut-être la dernière fois qu'il aurait à les porter : on avait déjà préparé pour lui une élégante paire de chaussures fourrées de laine.

Ghail entra, toujours renfrogné.

– Désolé de vous déranger, Excellence. Souhaitez-vous que je fasse organiser un repas pour votre retour demain ? Les gens de la haute guilde ne vous lâcheront pas.

Karib regretta d'avoir traité cet homme comme le domestique qu'il

semblait être. Il pouvait être un allié précieux. Mais comment l'interroger sans éveiller ses soupçons ?

– Je ne voulais pas être désagréable tout à l'heure. Je suis juste fatigué.

– C'est ce que je pensais, fit l'homme en se déridant un peu.

– Il a dû se passer pas mal de choses depuis mon départ, n'est-ce pas ?

– Le domaine est au bord de la catastrophe.

– Financièrement ?

La question devait être complètement inepte, car elle fit rire Ghail.

– Mais non, pas financièrement ! Adel Ismaer a fait main basse sur la haute guilde. Je suis sûr qu'il a entamé des négociations secrètes avec le roi. J'ai fait traîner autant que possible, mais un an, c'était trop. Je suis arrivé à court de mensonges, et vous n'avez plus d'alliés.

Manifestement, le rôle de cet homme ne se résumait pas à appeler à table. Karib le laissa, pendant quelques minutes, le mettre en garde contre des gens dont il n'avait jamais entendu le nom. Qui était vendu à Adel Ismaer, qui ne l'était pas... Puis il l'arrêta d'un geste, car tout cela ne servait à rien.

Il allait prendre un risque. Un risque énorme.

– Ghail, je vais te dire un secret.

– Je vous écoute, répondit le petit homme, visiblement habitué aux confidences.

– Je ne sais pas qui tu es, Ghail. Je ne connais plus personne à Woltan. J'ai perdu la mémoire, je suis amnésique.

Incrédule, l'homme fronça les sourcils.

– Je n'ai pas quitté le royaume de mon plein gré. Si je suis ici, c'est presque par hasard. Je croyais être quelqu'un d'autre.

– C'est impossible...

– Tu m'as trouvé normal, jusqu'ici ?

– Pas du tout ! s'exclama Ghail, et ce cri venait du cœur.

– Aide-moi. Je ne tiendrai pas deux jours sans ça. Je te récompenserai !

– Vous me devez déjà dix mille écus, Excellence.

– N'aie crainte, je te les paierai !

Le petit homme eut un sourire et s'assit sur un coffre, réchauffant ses mains à la chaleur de l'âtre.

– Effectivement, vous avez perdu la mémoire.

Il servit deux petits verres d'eau-de-vie et en tendit un à Karib.

– Vous ne me devez rien du tout. C'est moi qui gère les finances de la maison...

Karib, amusé, trinqua à son retour.

– Parle-moi, Ghail. Dis-moi qui je suis.

Les flammes crépitaient encore dans la cheminée monumentale, mais la chaleur devenait plus douce. Désertée de sa légion de commis, la cuisine paraissait plus vaste encore. Seul le cuisinier, occupé à aiguiser ses couteaux, était encore à l'ouvrage malgré l'heure tardive. On avait retiré du feu les broches sur lesquelles avaient rôti les viandes et les poissons, et empilé les plats dans un énorme évier de pierre.

Seul, assis à la grande table où vingt personnes pouvaient prendre place, Nils finissait de dîner. On lui avait servi au fur et à mesure les restes du repas princier dont le Doyen et son ami avait laissé une bonne moitié. Les domestiques avaient dîné plus tôt, les gardes mangeaient dans leurs chambres, on n'avait su que faire du garde du corps de Son Excellence. Installé dans un coin, il avait assisté, amusé, au branle-bas de combat du dîner. Pour nourrir le Doyen des mages, il ne fallait pas moins de dix personnes : cuisinier, commis, caviste, valets. Il avait vu passer les plats recouverts de leurs cloches et humé l'odeur du pain qui cuisait dans un four de terre.

Il se taillait une deuxième tranche de gâteau aux noix quand le cuisinier lui fit un signe de la main.

– Bonne nuit à toi, Narval !

– Bonne nuit.

La solitude, enfin. Cela faisait si longtemps qu'il n'avait pu s'isoler... L'impression d'avoir toujours quelqu'un aux basques – un soldat, un cocher, un aubergiste – l'épuisait. À chaque instant du voyage, il y en avait un pour lui donner du « messire Nils » et lui poser une question idiote. Et, avant cela, ces imbéciles de Narvals avaient usé sa patience. En somme, il ne supportait que la compagnie de ses deux compères.

De la pointe de son couteau, il s'amusa à casser les morceaux de caramel et à les regarder fondre dans la crème. Le sucre était comme la vie, il pouvait en un instant passer de la splendeur à la misère.

– Je peux ?

Il leva les yeux sur une servante aux longs cheveux noirs.

– L’assiette, précisa-t-elle.

Nils hocha la tête et poussa son assiette vers la fille. Puis il se servit un verre de cidre et remarqua qu’il neigeait ; de petits flocons tombaient d’un conduit d’aération au-dessus de l’évier.

La servante versa un seau d’eau sur les assiettes sales et les éparpilla dans un tintement de métal. Puis elle revint à la table et désigna le couteau que Nils faisait distraitemment tourner au creux de sa paume.

– Tu as encore besoin du couteau ?

– Non.

Comme à l’accoutumée, il fit pivoter la lame pour lui tendre le couteau par le manche.

– Merci, dit-elle.

Elle restait là, souriante. N’avait-elle pas suffisamment de vaisselle pour tenir à laver ce couteau ? Ce qu’elle voulait, c’était bavarder, profiter d’une présence humaine aux heures où les cuisines étaient un désert. Nils espéra qu’elle le laisserait en paix, mais son espoir, comme le caramel, se mit à fondre.

– Tu es un Narval, c’est ça ?

– Oui.

Il croisa les doigts pour que ses réponses évasives la renvoient vers son évier.

– Ça doit être dangereux...

– Assez.

– Et c’est vrai que le Doyen t’a engagé comme garde du corps ?

– Oui.

Pas facile à décourager, la fille s’assit sur le banc, face à Nils. Le feu de cheminée lui faisait comme une aura de braise, on distinguait à peine son visage à contre-jour.

– Tu n’as pas très envie de parler, hein ?

– Pas trop.

– Tu es timide ?

La question tira à Nils un demi-sourire.

– Non, je ne suis pas timide. Je suis fatigué, j’ai chevauché pendant des jours, je n’ai pas envie de raconter ma vie.

– Je peux te raconter la mienne, si tu veux.

Le lanceur de couteaux coupa court au jeu de séduction. Il n’avait aucun goût pour ce genre de niaiserie, les histoires d’Olen l’ennuyaient à se pendre.

– Écoute, je ne suis pas intéressé, trancha-t-il avant de vider son verre.

– Par ma vie ? répondit-elle, mutine.

– Ni par ta vie... ni par toi. Désolé.

Il se leva, ramassant son épée posée contre le banc.

– Tu as tort, insista la fille. Ma vie est très intéressante.

– Sûrement.

La servante se leva à son tour, apparaissant en pleine lumière. Langoureusement, elle s'étira en bâillant. Elle devait avoir vingt-cinq ans, et pouvait s'enorgueillir d'un corps comme Olen les aimait tant : fine et longue, elle avait cependant une belle poitrine rebondie que sa robe lacée sur le devant serrait à craquer. Son petit nez retroussé, ses longs cils sur des yeux sombres et ses cheveux très noirs lui donnaient un air indéfinissable, à la fois angélique et pervers. C'était presque un luxe de refuser une fille pareille.

Pris d'un doute, Nils s'immobilisa au moment de monter l'escalier qui menait au grand hall. La fille dans son dos l'observait.

– Tu as oublié quelque chose, fit-elle avec une pointe d'ironie.

Il se retourna pour la regarder dans les yeux. Jamais, du moins depuis sa renaissance, il n'avait vraiment regardé une femme.

Elle se rassit sans le quitter des yeux, jouant à faire tourner le verre vide sur la table. C'était une invitation.

– Après tout, dit-il sans réfléchir, raconte-moi ta vie.

Il avait l'impression de franchir une porte interdite, de plonger d'un navire en pleine tempête. Depuis Henig, il avait décrété que les femmes étaient le domaine d'Olen, sa chasse gardée. C'était trop simple. Quelque chose au fond de lui bridait ses envies charnelles, quelque chose qui appartenait à son ancienne existence.

– Assieds-toi. C'est une longue histoire.

C'était une longue histoire. L'histoire d'une gamine vendue par ses parents trop pauvres à un astrologue de renom. Trop petite pour atteindre l'évier, on l'avait perchée sur un tabouret où elle se tenait sur la pointe des pieds pour récupérer les plats. Elle n'avait pas eu d'enfance. Adolescente, elle avait subi les avances du vieil homme, qui l'avait prise de force chaque soir au coucher. Dix ans après, elle croyait encore entendre ses pas, aux heures où régnaient les ténèbres.

Un soir, un soir de trop, elle avait poussé le vieux mage dans les escaliers ; il s'y était rompu le cou. On avait cru à un accident. Restée seule dans sa grande demeure, elle avait lu ses grimoires, avidement, pendant des mois, vivant de mendicité et de larcins. Puis un obscur cousin avait hérité de la maison, et l'avait livrée aux autorités. Faute de le dédommager pour les mois qu'elle avait passés dans sa demeure, elle fut condamnée au fouet et à travailler pour lui, sans congés ni salaire. Elle frotta son plancher, étrilla ses chevaux, battit son linge au lavoir.

Jusqu'au jour où le Doyen des mages – pas Arianrhod, mais son prédécesseur – vint en visite. Jouant le tout pour le tout, elle se mêla à la conversation, impressionnant le Doyen par sa connaissance des arcanes. Il la racheta au cousin, promettant de lui enseigner l'art de l'illusion. Mais il mourut quelques jours plus tard, et Arianrhod lui

succéda. Il ne fut plus question d'apprendre quoi que ce soit à une servante ; elle retourna aux cuisines pour y laver les assiettes sales.

– Pour ta chance, précisa-t-elle. Sans ça, je serais magicienne, j'aurais ma maison à Westerwald, et toi tu ne serais toujours qu'un petit mercenaire qui dîne aux cuisines.

Le menton posé sur ses mains croisées, Nils l'écoutait attentivement. Peut-être était-ce la première fois qu'un récit de plus de deux phrases ne l'avait pas plongé dans les abysses de l'ennui. Pour ne pas faire de bruit, elle s'était rapprochée, parlant à mi-voix, leurs bras s'effleurant de part et d'autre de la table. Deux ou trois fois, il s'était surpris à glisser imperceptiblement ses jambes vers elle, et leurs genoux s'étaient touchés. Il pensa, avec une pointe d'amusement, que ce soir il était Olen. Somme toute, ce n'était pas si désagréable d'être Olen.

– Donne-moi ta main, dit-il en tendant la sienne.

Elle lui abandonna le bout de ses doigts, sur lesquels il promena son pouce. Avec une douceur qui ne lui ressemblait pas, il reposa la main de la jeune femme sur la table.

– Elle ne tient pas, ton histoire.

– Ah oui ?

– Tes mains sont trop lisses.

La fille parut impressionnée.

– Tu es observateur, pour un guerrier.

– Il paraît.

Elle se leva, s'étira de nouveau, et cette fois Nils eut envie de la prendre sans ménagement, là, sur la table. Mais ce n'était pas la meilleure façon de commencer sa carrière de garde du corps de Son Excellence.

– Une moitié de mon histoire est fausse, lui chuchota-t-elle à l'oreille. L'autre est vraie. Si tu arrives à démêler le vrai du faux, tu auras une récompense.

– Vraiment ? ironisa Nils.

Il se voulut détaché, indifférent, sarcastique, en un mot il voulut être Nils. Mais le souffle de la jeune femme dans son oreille l'avait fait frissonner jusqu'au fond des os. Soudain, elle n'était plus « une fille pour Olen » mais un être de chair dont la poitrine avait effleuré ses bras plus d'une heure durant.

Sans un regard pour lui, elle retourna à sa vaisselle.

– On se voit demain soir ? lança-t-elle. Ça te laisse le temps de réfléchir.

– Peut-être.

Cela voulait dire oui.

Le cortège du prince avait traversé la ville sous les vivats et les acclamations. Tenant par la bride le cheval de son seigneur, le bourgmestre de Yel, comme un simple héraut, avait ouvert la marche. Il était surprenant de le voir salir ses belles chausses de daim dans la boue, avec un sourire trop forcé pour être honnête. Mais il ne voulait laisser à personne le privilège d'accompagner Monseigneur aux portes de son château.

– Gloire au prince !

– Longue vie à notre prince !

Les hommes posaient un genou à terre, ne cillant pas lorsque le cheval princier les éclaboussait de neige boueuse. Les femmes improvisaient une révérence, appliquées comme des écolières. Certaines brandissaient des enfants à bout de bras, espérant un mot ou une caresse qui serait un porte-bonheur pour leur vie future. Et les bourgeois aux balcons saluaient profondément, la main sur le cœur.

De la grande bibliothèque aux portes du château, la foule était si dense qu'il fallut sonner la garde et ouvrir la voie au cortège. Seul à cheval, Olen se sentait grand, puissant, intouchable. Dans sa cuirasse de Narval, son épée encore à l'épaule, il saluait et souriait à la ronde. S'il avait levé le nez sur les maisons de la ville haute, il aurait pu voir, penchée à sa terrasse, la silhouette du maître des cavaliers de cristal, avec ses longs cheveux au vent.

– Ouvrez les portes pour Monseigneur Arvid !

Lorsque se leva la herse du château de Yel, l'exaltation d'Olen s'évapora en un instant. Au-delà des deux ponts-levis, dans la grande cour d'honneur, se tenait une masse de courtisans, si compacte qu'on aurait dit un monstre à cent têtes. Un monstre de velours, de cuir précieux, de soie et de fourrure blanche.

Il fouilla sa mémoire vierge, gratta les moindres recoins, mais n'en tira pas le moindre souvenir de cette bâtisse colossale, avec ses neuf tours et ses milliers d'habitants. Son palais était une ville ; on apercevait même, sur une terrasse, un jardin potager vaste comme un

champ de blé.

Une violente nausée, due à l'émotion, lui fit craindre de vomir son pâté aux champignons, là, devant la cour rassemblée. Il n'en fallait pas moins pour couvrir de honte le nom des Nowik pour trois générations... Par bonheur, il se contenta de tousser.

Le bourgmestre lâcha la bride et salua solennellement ; c'était le moment de descendre de cheval. Olen pensa que Nils aurait éperonné sa monture, sauté par-dessus la tête des badauds et franchi les ponts-levis pour galoper vers la liberté. Au pire, il se serait réfugié dans l'indifférence.

– Pour le prince ! cria une voix dont l'écho alla se perdre dans les tours.

Aussitôt les courtisans, comme le peuple, mirent un genou à terre, et les courtisanes y allèrent de leur révérence. Nobles, gardes, valets, dans la cour, sur les balcons, aux créneaux, ils étaient tous prosternés ; seul le cheval restait sur ses quatre fers.

Olen en vint à espérer qu'une catastrophe s'abatte sur le royaume : un tremblement de terre, la foudre, la guerre, l'orage – mais rien ne se passa, et la foule des courtisans le regarda descendre de cheval.

– Arvid !

L'homme à barbe courte qui s'était avancé, bras ouverts, pouvait bien être son père. Comme lui, il était de corpulence élancée, comme lui il avait les cheveux bouclés – mais blancs. Âgé d'une petite soixantaine d'années, il était vêtu de manière très princière en vérité, avec son manteau brodé d'or et son collier de pierreries. Olen était prêt à s'écrier « père » lorsqu'il se rappela qu'aucun prince au monde ne pouvait s'écrier « père ». Le titre ne se transmettait à l'aîné que le jour où l'on mettait le seigneur en terre.

– Mon neveu, reprit le barbu, pour lui donner raison. Tout le monde te croyait mort !

– Mon oncle.

Les deux hommes se donnèrent l'accolade. Olen en profita pour observer furtivement le rang des courtisans, dont aucun ne paraissait se détacher. Impossible de savoir qui, dans ce troupeau doré, était quelqu'un.

L'oncle recula d'un pas pour regarder Arvid, comme un père regarde son fils la première fois qu'il revient de la chasse. Il y avait une espèce de fierté dans ses yeux, qui n'était peut-être que la fierté d'être celui qui accueillait le prince.

– Tu as l'air en pleine forme ! Grâce soit rendue à Erwoch. Mais qu'est-ce que c'est que cette tenue de Narval ?

– Je t'expliquerai.

Désignant le troupeau des courtisans, l'oncle lui glissa à l'oreille :

– Tu ne salues pas tes gens ?

Olen parcourut l'assemblée du regard, assez vaguement pour ne pas vexer les intimes. Quel pouvait être le protocole ? La meilleure approche restait la simplicité.

– Bonjour à tous ! fit-il.

Il y eut un silence, suivi d'un grand éclat de rire. Un général au panache de plumes se mit même à applaudir, riant à gorge déployée. Olen eut l'impression d'avoir raconté une blague dans une taverne devant un public éméché.

L'oncle, avec un rire forcé, le prit par les épaules.

– Ah, mon neveu... Tu n'as pas changé ! Viens, allons voir la famille ! Tout le monde t'attend avec impatience.

Les courtisans s'écartèrent, laissant l'oncle et le neveu se diriger vers un grand escalier qui menait à une cour supérieure. Lorsqu'ils furent hors de portée de voix, l'oncle fronça les sourcils.

– Ce n'est pas le moment de faire le pitre, Arvid. Ces gens t'ont cru mort pendant près d'un an !

– Je voulais rendre le moment moins solennel, improvisa Olen.

– Pour ça, c'est réussi !

La cour supérieure, plus petite, était aussi plus impressionnante, avec son alignement de statues équestres. Aux noms gravés sur les socles, Olen comprit qu'il s'agissait de ses ancêtres, des hommes couverts de gloire qui avant lui avaient porté la couronne des princes. Sans s'y attarder, il tenta de mémoriser le plus de noms possibles. Arvid I^{er}, Kadrenn, Heredan, Inheredan, Arvid II, Lehnwer... Qui était-il ? Arvid III ? Rien n'était moins sûr ; Arvid III pouvait se trouver de l'autre côté de la cour.

Dans un hall colossal, vide et froid comme une caverne, l'oncle lui parla à voix basse. Loin des regards, son sourire avait fait place à un air de reproche.

– Je ne sais pas où tu étais passé, mais ton escapade ne t'a pas mis beaucoup de plomb dans la tête... Tu te rends compte, Arvid, tu n'as même pas demandé qui est assis sur ton trône !

– Je m'en doute bien, mentit Olen.

– Ton frère se débrouille très bien, tu sais. Il va falloir être à la hauteur.

Olen ne répondit pas, absorbé par tout ce qu'il découvrait. Un hall succédait à l'autre, puis un long couloir, et un escalier en colimaçon dont les meurtrières s'ouvraient sur l'image furtive des toits de la ville.

– Tu sais ce qu'on dit ? reprit l'oncle. On dit que ton père aurait dû sauter une génération et couronner Ingvar.

– Il ne l'a pas fait, trancha Olen, agacé par ces reproches qui s'adressaient à un autre.

– Peut-être, mais entre-temps Ingvar a reçu la couronne au titre de régent, et beaucoup de gens aimeraient qu'il la garde ! Tu ne le sais

pas, mais le roi lui-même l'a félicité pour la façon dont il a géré la révolte des paysans dans laquelle tu t'étais embourbé. En deux mois, c'était plié.

– Ah.

– Arvid, je t'aime comme mon fils, tu le sais, mais si tu veux que je te soutienne, il va falloir que tu changes !

Devant une grande porte au heurtoir de bronze, il baissa encore d'un ton, se penchant pour lui parler au creux de l'oreille.

– Tu n'es plus un gamin, Arvid. Tu dois assumer tes responsabilités.

Olen réprima son envie de lui demander si les mille vies qu'il avait vécues en six mois ne valaient pas une révolte paysanne. Ses responsabilités, il les avait assumées plus que tous les nobles de Nowik réunis, en vendant des légumes pour survivre.

– Tu sais que je t'ai toujours préféré à tes frères et sœurs, poursuivit le courtisan. Quand Oderic a demandé à ce qu'on nomme un prince Nowik, j'ai tout fait pour ralentir les choses... Je priais Erwoch pour que tu reviennes à temps. C'est un peu grâce à moi si Ingvar n'a obtenu que la régence.

– Merci, mon oncle.

Il fallait soigner ses soutiens.

– Je ne te cache pas que la partie va être dure à jouer, Arvid. La nouvelle de ton retour est arrivée il y a une demi-heure, et déjà les gens demandent ta destitution.

– Les gens ?

– Tu as énormément d'opposants, tu sais. Wahrel. Teneran, Perth et ses fils... On aurait plus vite fait de lister tes amis. Ton départ a été très mal vécu ! Déjà, quand tu étais sur le trône, tu collectionnais les ennemis, mais aujourd'hui...

Les questions s'embrouillaient dans l'esprit du marchand de légumes de Dreda. Quelle sorte de prince était Arvid ? Probablement pas le plus glorieux de la lignée. Avait-il des amis, lui restaient-ils fidèles ? Le fameux Ingvar, ce frère si doué pour le pouvoir, était-il responsable de sa disparition ? Il disposait de moyens suffisants pour monter un complot d'envergure, mais on voyait mal en quoi cela concernait le Doyen des mages. Et surtout, à quoi pouvait bien servir le Puits des mémoires, quand il suffisait de jeter un corps à la mer...

Deux coups de heurtoir, solennels, leur ouvrirent les appartements princiers. Dans une petite salle d'audience tendue de tissu rouge, le frère d'Olen attendait, marchant de long en large. Le siège seigneurial, en haut de ses trois marches, restait vide, car pour la première fois dans l'histoire de Nowik il y avait deux princes vivants dans la même pièce.

Ingvar était un peu plus grand qu'Olen, mais là s'arrêtaient ses qualités physiques. Gras et rose comme un porcelet, il avait à vingt

ans le ventre rond des quadragénaires, le cheveu très blond et très rare, et un début de calvitie. Ses doigts boudinés, couverts de bagues, révélaient des ongles rongés. Et sa robe d'intérieur, en velours blanc bordé de fourrure, accentuait la lourdeur de sa silhouette.

« Comment cette chose peut-elle être mon frère ? », pensa Olen en serrant le porcelet dans ses bras.

– Ingvar ! Je suis heureux de te voir.

Le prince régent ne s'attendait guère à cette effusion, pas plus que l'oncle, qui écarquillait les yeux.

– Euh... Moi aussi.

– Je sais, j'ai l'air différent, enchaîna Olen. J'ai changé, j'ai compris beaucoup de choses.

Rayonnant, l'oncle leva les bras au ciel.

– Par Erwoch, j'aurai vécu pour entendre ça !

– Je ne t'en veux pas, Arvid, déclara Ingvar de but en blanc.

Le porcelet semblait embarrassé de sa personne – on l'aurait été à moins – et sa voix, peu assurée, hésitait entre les aigus et les graves.

– Il paraît que tu as très bien mené les affaires pendant mon absence.

– J'ai fait de mon mieux.

– Avec les félicitations du roi !

– Lilyan m'a bien conseillé.

L'oncle s'inclina avec une modestie affectée pendant qu'Olen ajoutait son nom à ceux qu'il tentait de mémoriser.

– Je vais te rendre la couronne, reprit Ingvar, et Olen crut y voir une lueur de soulagement. Tu ne vas pas me croire, mais je n'ai jamais voulu te la prendre.

– Je te crois.

Le porcelet parut plus surpris encore. L'homme qui se tenait devant lui n'était plus son frère ; il ne pouvait s'imaginer à quel point.

– La révolte est finie, précisa le prince régent.

– Je sais.

– Les paysans se sont remis à payer les taxes. Tout va beaucoup mieux aujourd'hui.

– Il paraît que tu as géré la crise de main de maître.

– Oh, j'ai juste fait pendre les meneurs.

Lilyan intervint, avec une fierté mal contenue.

– Il ne dit pas tout – il est modeste. Ton frère a eu une idée de génie : il a fait rétablir l'ancienne loi du Nord ! Tu ne dois pas t'en rappeler vu ton peu d'intérêt pour les leçons de tes maîtres : « Tout seigneur a droit de mort sans appel sur un sujet qui trahit son serment d'allégeance. » Avec ça, tu fais pendre qui tu as envie. Ça nous a fait gagner des mois de palabres et de concessions.

Olen hochait gravement la tête. Il ne s'attendait pas à retrouver à Yel

la sauvagerie aveugle des Narvals.

– Les sages ont ratifié la loi, justifia Ingvar.

– Et pourtant ils y ont perdu du pouvoir ! s'exclama l'oncle. Mais ils ont compris que les choses devaient changer. À force de règles et de lois, on ne s'en sortait plus.

Le prince régent approuvait en silence, comme un bon élève.

– Tu peux être fier de ton frère, Arvid, poursuivit Lilyan. Ingvar te rend Nowik comme ton père te l'avait laissé.

– Il faut croire que la pendaison paie, ironisa Olen.

– C'est l'autorité qui paie.

Dans un silence lourd de sous-entendus, le porcelet se mit à puiser des fruits confits dans un bol débordant de friandises et en avala une poignée.

– Tu vois, conclut l'oncle, il y a d'autres moyens de gérer une crise que de s'enfuir pendant des mois sans laisser d'adresse.

C'était donc cela, la version officielle. Le prince Arvid, incapable de mater un soulèvement populaire, avait déserté son poste sur un coup de tête. Voilà d'où venaient les reproches et les allusions... Olen pouvait d'un mot faire écrouler le fragile échafaudage de ces belles certitudes, mais son instinct lui dicta de se taire. Les mots de complot, d'enlèvement, d'assassinat pouvaient facilement se retourner contre lui, dans ce panier de crabes où lui seul n'avait pas de pinces.

Il décida de ne pas contredire la rumeur, du moins tant que ses ennemis n'auraient pas de visage.

– Enfin, fit Lilyan, magnanime. L'essentiel, c'est que tu aies changé. Et puis Ingvar t'aidera, si tu ne t'en sors pas. N'est-ce pas, Ingvar ?

– Bien sûr, mon oncle.

Un jour, ces deux-là comprendraient qu'Arvid s'était transformé en Olen, et qu'Olen n'était pas de ceux qui ânonnent « bien sûr, mon oncle » après avoir pendu des paysans affamés. Mais la première chose à faire était de se familiariser avec le terrain.

– Je vais me retirer, dit-il. Un peu de repos ne me fera pas de mal.

Lilyan fronça les sourcils.

– Tu ne veux pas voir ta femme ?

Pendant quelques minutes, on n'entendit que le martèlement des sabots dans la neige. Puis ce fut le son du cor, comme une longue plainte, et les aboiements de la meute. Les branches, cassantes sous le givre, craquaient dans un bruit de verre.

Le grand cerf blanc, l'écume aux narines, courait aveuglément. Sur ses flancs, il entendait les sifflets des rabatteurs, qui frappaient contre les arbres avec leurs grands bâtons. Derrière lui, c'était la meute ; les chiens, puis les cavaliers, brandissant leurs épieux. Deux fois déjà, les lames l'avaient frappé au côté, faisant ruisseler le sang sur sa robe couleur de neige. Il s'était défendu, bravement, repoussant les chevaux de ses bois immenses. Il avait encorné un chien, piétiné un autre, il ne voulait pas mourir. Mais c'était déjà la lisière de la forêt, dans quelques secondes, il n'aurait plus d'abri.

Le cerf déboucha sur un plateau couvert de neige. Au bout, il n'y avait plus rien, rien que des rochers s'ouvrant sur le vide. Dans le froid glacial de cette matinée d'hiver, la vallée était cachée au regard par un tapis de nuages.

L'animal fit face, dos au vide, avec un brâme de désespoir.

– Il est là !

Les chiens jaillirent de la forêt, encerclant leur proie, aboyant à s'en faire exploser les poumons. Mais ils n'attaquèrent pas. Même eux savaient que la bête appartenait à leur maître.

Le roi de Woltan fut le premier à déboucher sur le plateau, suivi de près par la douzaine de cavaliers qui composaient la chasse royale. C'était le plus beau gibier du royaume : Irenia, princesse d'Oster, Hel Hjorn, prince du Gundland, Klars, prince d'Edholm, sans compter les enfants royaux, les chefs de guerre et les sages encore assez verts pour tenir en selle. Un mort, un seul, pouvait ébranler le royaume. Mais le cerf n'était pas un lion des montagnes. Le seul qui risquait la mort, c'était lui.

Oderic I^{er} sauta à bas de son cheval et saisit l'épieu clouté qui pendait à sa selle. C'était le sien, celui que son père lui avait offert le

jour de sa première chasse. Une arme brute et sans fioriture, comme lui. Il marcha vers le cerf blanc, assurant sa prise sur le manche clouté. Il savait où frapper pour atteindre le cœur et la bête, blessée, était à bout de forces. Mais il savait aussi que le cerf blanc, gibier rare dont seul le roi avait le droit de chasse, était capable d'un dernier assaut lorsqu'il était au bord du gouffre. Le roi Harald III en avait jadis été la victime : un cerf aux abois lui avait brisé les os.

Au coup de sifflet du grand veneur, les chiens s'étaient tus, on n'entendait plus que le vent, et la lourde respiration du grand cerf.

Dans son habit de chasse en cuir brut, le souverain du plus grand royaume du monde aurait pu passer pour un paysan. Son visage buriné était couturé de cicatrices, souvenir d'un accident de cheval qui l'avait presque tué enfant. Sa barbe noire et grise poussait entre les cicatrices, comme une broussaille sur une terre volcanique. Fait rare pour un prince, il avait jadis combattu au Nord avec ses troupes ; il en avait gardé l'habitude de graisser son épaisse chevelure, qui tombait sur ses épaules en un bloc luisant. Et ses yeux, d'un bleu naturellement woltanien, étaient presque invisibles sous ses paupières plissées.

– C'est le roi qui te tue ! cria le grand veneur.

Cette étrange formule, immémoriale, était prononcée en langue ancienne. Elle avait pour effet de justifier la mort du cerf – animal sacré à l'époque – en montrant à la bête que son vainqueur était distingué entre tous. Les croyances avaient changé, mais la tradition perdurait.

L'animal fut peut-être apaisé par la formule des ancêtres, puisqu'il laissa le roi s'approcher sur son flanc, la pique brandie pour le coup de grâce. Oderic prit une grande inspiration. Jamais il ne s'y était pris à deux fois pour achever un cerf. Son orgueil en dépendait.

Il frappa. Puissamment. Profondément, vers le cœur. Le cerf fit entendre un brame déchirant et rauque, mais il ne mourut pas. Couché sur le flanc, les pattes battant le vide, il se vidait de son sang en appelant de plus belle. Le roi, avec une grimace de rage, retira l'épieu et frappa encore. La neige n'était plus que du sang, mais la bête ne voulait pas mourir, il fallut encore déchirer trois fois ses chairs. Enfin, le cerf cessa de bouger et le roi recula, haletant, humilié.

Oderic remarqua à peine le messenger qui débouchait de la forêt au galop et sautait à bas de sa selle. Ce qu'il voyait, c'étaient les mines sombres et les sourires gênés. Les moins titrés détournaient le regard, comme s'ils n'avaient rien vu. Car ce qui venait de se produire était un mauvais présage. La chasse royale se tenait aux premières grandes neiges, rassemblant la fine fleur du royaume autour du souverain. C'était sa première, du moins en tant que roi. Elle marquait le début de son règne, un règne qui s'annonçait fort et guerrier. Lorsque la traque du grand cerf blanc échouait, on disait que l'année serait

marquée par un deuil pour le royaume. Et quand la bête ne mourait pas au premier coup de grâce, cela signifiait que les dieux punisseurs – dont le grand Erwoch, protecteur du royaume – étaient mal disposés vis-à-vis du souverain.

– Woltan n’a plus besoin de dieux ! cria Oderic, dont les avant-bras ruisselaient de sang.

Cet étrange cri de triomphe fut accueilli par un silence, puis, un à un, les membres de la chasse royale se mirent à acclamer leur souverain. Le temps d’Harald était révolu : le nouveau roi était un homme à poigne... Avec ou sans l’aide des dieux, il entendait faire de son règne l’égal des plus grands.

Au milieu des chasseurs qui mettaient pied à terre en se congratulant, le messenger se fraya un passage et courut au roi. Celui-ci, essuyant son épieu, regardait, pensif, le corps de l’animal. Les chiens attendaient, grognant et jappant, l’ordre de se jeter sur la carcasse, mais avant cela le grand veneur devait prélever le trophée.

– Majesté, fit le messenger en posant un genou dans le sang.

– Lève-toi ! Qu’est-ce que tu veux ?

– J’ai un message de Nowik, Majesté.

Oderic eut un rire sarcastique.

– Vraiment ? La *princesse* Nowik a décidé de salir sa robe, finalement ? C’est trop tard, la chasse est finie.

Sans laisser le messenger répondre, il s’adressa à la princesse d’Oster, dont le valet, à genoux, relaçait les bottes.

– Je ne dis pas ça pour toi, Irenia, pour moi tu es un homme !

– Je vais prendre ça pour un compliment, ironisa la princesse.

– C’est un compliment !

Irenia d’Oster était la fille du défunt roi Harald IV. À trente ans, elle n’était pas encore mariée, sans doute par ambition. Ses chances de succéder à son père étaient meilleures sans s’affubler d’un mari, et maintenant qu’Oderic avait emporté l’élection, il serait bien temps pour elle de s’en trouver un. Longue et maigre comme son père, Irenia avait d’assez beaux traits de blonde nordique. Sa robe de cuir, renforcée pour monter en amazone, était équipée d’un carquois où elle glissait ses flèches à pointe crénelée. Comme le roi, elle adorait la chasse.

Oderic parut se souvenir de la présence du messenger.

– Je t’écoute. Qu’est-ce qu’elle veut, la *princesse* Nowik ?

– Ce n’est pas un message du prince régent, Majesté, mais du prince Nowik en personne. Il est revenu, il vous adresse ses amitiés.

Ingvar, prince régent de Nowik, l’homme que le roi surnommait avec mépris « La princesse », avait décliné l’invitation à la chasse royale, ne supportant pas la vue du sang. Cela encore, Oderic pouvait le tolérer. Mais il n’était pas disposé à recevoir « Les amitiés » de

l'inconscient qui avait abandonné son trône à la première contrariété.

– Ses amitiés ? rugit-il en brandissant son épieu.

Le messager recula vivement, trébucha sur un sabot de cerf et s'étala dans la neige rouge.

– Ses amitiés ! répéta Oderic à l'attention de la chasse royale. Figurez-vous que le prince Nowik m'envoie ses amitiés !

– Le prince Nowik ? Celui qui a peur de chasser le cerf ou l'autre ? demanda Hel Hjorn.

– L'autre.

Hel Hjorn régnait sur le Gundland, fief traditionnel de l'armée woltanienne. Il avait quarante-cinq ans, onze enfants et huit châteaux. Sur ses terres étaient les armuriers, les éleveurs de chevaux, les fabricants de cuir, ces corporations qui travaillaient toute l'année à équiper la grande armée de Woltan. On y trouvait aussi l'académie royale, d'où sortaient les officiers, ainsi que d'innombrables casernes. Mais sa richesse venait surtout du port de Woltan, sur lequel il prélevait de juteux impôts.

Contrairement à son roi, ce quadragénaire aux cheveux déjà gris affichait son rang, arborant un luxueux costume de chasse en renard.

– Ma parole ! s'écria-t-il. Il laisse son frère siéger à sa place pour élire le haut roi, et aujourd'hui il revient la bouche en cœur ?

– Le ridicule ne tue pas, s'esclaffa Irenia.

– D'ici à ce qu'il conteste l'élection...

– À quel titre ? Les sages de Nowik ont confié la régence à son frère, non ?

– Venant de lui, rien ne m'étonnerait.

Le roi arrêta le débat d'un geste. Non, le prince Nowik ne pouvait pas revenir sur l'élection qui l'avait porté au trône. Mais son retour, inattendu, menaçait de provoquer des troubles dans une seigneurie encore très ébranlée par sa désertion.

– Je vais convoquer le Conseil, dit-il. Nowik doit répondre de ses caprices... ou abdiquer s'il n'a pas les épaules.

– S'il avait les épaules, fit Irenia, il n'aurait jamais quitté son trône.

– Bien dit, approuva Hel Hjorn.

Seul Edholm restait silencieux. Des princes de Woltan, il était le seul à ne jamais faire le moindre remous, comme un timide fuit les regards. Il n'était pas timide, pourtant, juste morne et plat, à l'image de sa terre. Hodenwald était un pays de montagnes, une terre marquée par les guerres de la frontière. Nowik, terre du savoir, attirait tous les érudits du Nord. Oster l'urbaine comptait une myriade de villes, dont la capitale, et le Gundland servait de terreau à la grande armée de Woltan. Edholm était leur garde-manger. On y produisait des millions de tonnes de grain, de fruits, de légumes et de viande, un apport vital mais peu spectaculaire qui reléguait la terre d'Edholm au dernier rang

des seigneuries de Woltan.

Klars Edholm, le grand nourricier du royaume, était un prince sans âge – quarante, cinquante, soixante ans, personne ne s'en rappelait vraiment – que l'on avait toujours connu là. Son père et le père de son père avaient été comme lui de petits hommes à moustache fine, aux yeux bruns, à la voix douce.

Se sentant obligé d'ajouter quelque chose, il confirma :

– Nowik ferait mieux d'abdiquer.

Le roi parut satisfait. D'une poigne solide d'ancien soldat, il remit sur ses pieds le messenger, qui n'osait se relever de peur de lui tourner le dos.

– Va voir Nowik, ordonna-t-il. Dis-lui que je prends note de ses salutations. Dis-lui aussi que je vais réunir le Conseil et que, cette fois, j'attends qu'il soit présent. S'il ne l'est pas, je considérerai ça comme un affront.

– Oui, Majesté.

Avant de prendre congé, le messenger ajouta :

– Majesté, on dit qu'Arianrhod est également de retour. Mais il n'y a rien d'officiel encore, aucun message de Westerwald.

Oderic I^{er} haussa les sourcils.

– Décidément, un bonheur n'arrive jamais seul.

Le grand veneur lui présenta les bois du cerf blanc, que le roi écarta d'un revers de la main. Cette bête venait de lui coûter sa fierté de chasseur, il n'avait que faire de ses cornes.

– Belle chasse ! clama le grand veneur.

Ce n'était pas son opinion – qui s'en souciait – mais encore une formule consacrée pour clore les chasses royales. Les chiens furent lâchés et, dans un grand concert de grognements, mirent la carcasse en pièces.

On remonta à cheval et chacun s'attendit à se voir attribuer l'honneur du trophée. Mais ni les princes, ni les généraux, ni les fils du roi ne repartirent avec les bois du cerf blanc. Oderic I^{er} les réservait peut-être au mur de ses grands appartements, car ils marquaient le jour où le royaume avait défié les dieux.

Le plus grand pouvoir d'une femme, dit un proverbe kyrénien, est de savoir se faire attendre. La princesse Nowik se révéla maîtresse en la matière, laissant s'écouler une longue semaine, de prétextes en excuses. Un jour elle était indisposée, le lendemain absente, et le jour d'après ses obligations – en avait-elle ? – l'empêchaient de recevoir son époux. Comment lui en tenir rigueur ? Comme les autres, elle croyait qu'Arvid était parti sur un coup de tête, pour ne revenir qu'un an plus tard. Aucune femme au monde, fût-elle la plus misérable des paysannes, ne pouvait accepter cela. Olen le comprenait. Mais, pour lui, une semaine était comme un siècle : il fallut échapper aux audiences, aux amis, aux cousins... Il affecta de se pencher sur les affaires de la seigneurie, demandant à consulter des livres de comptes auxquels il n'entendait rien. Il fit mine de rédiger des lettres importantes qu'il brûlait en fin de journée dans la cheminée. Tout pour reculer le moment où il serait jeté dans l'arène pour y affronter des gens dont il ne savait rien et qui savaient tout de lui. À peine accepta-t-il de déjeuner avec son oncle, qui à plusieurs reprises lui fit remarquer qu'il avait terriblement changé.

Olen attendait. Il misait tout sur la princesse, cette femme qu'il n'avait jamais vue et qui pourtant était la sienne. Certes, elle avait toutes les raisons de le détester, mais il saurait bien la faire fléchir. Les femmes, c'était son domaine. Avec de bonnes excuses, quelques promesses et son œil de velours, il se faisait fort de l'acquérir à sa cause. Elle, et elle seule, pouvait être la confidente dont il avait besoin... Elle l'aimait sans doute, puisqu'elle l'avait épousé. Elle le connaissait sûrement mieux que personne. Et par-dessus tout, elle avait intérêt à le protéger, car c'était par lui qu'elle était princesse !

Ainsi, le spécialiste des histoires à dormir debout s'était résolu à s'ouvrir, ne cachant rien – ou presque rien, si l'on pouvait considérer Oranie comme presque rien. En apprenant la vérité, la princesse oublierait ses griefs pour le guider, pas à pas, dans sa nouvelle existence.

Le cœur presque léger, il frappa à sa porte. Dans son immense garde-robe, il avait choisi un pourpoint de velours bleu sombre et une cape de fourrure assortie. Puis il avait fait mander le barbier pour mettre de l'ordre dans sa coiffure et raser sa petite barbe, considérée comme vulgaire à la cour de Nowik. Et, enfin, la petite touche de raffinement : quelques gouttes de parfum musqué.

– Entrez !

La princesse Myrian – dont il avait facilement appris le nom – était une beauté classique, académique, presque froide. Avec ses cheveux blonds nattés, sa tresse de perles, ses grands yeux en amande et son nez parfait, elle aurait pu être un modèle de statue. On sentait en elle la naissance de haut rang. Vingt ans à peine et elle en imposait comme une reine... Mais elle n'avait pas le piquant, l'étincelle, qui faisait d'Oranie la plus belle femme du monde.

– Quelle surprise, lâcha-t-elle avec une agressivité mal contenue.

– Myrian, commença Olen, espérant que dans sa première vie il ne l'appelait pas « mon petit chat ».

– Tu me reconnais ?

– Je sais ce que tu penses. Mais il y a beaucoup de choses que tu ne sais pas, et...

– Non, tu ne sais pas ce que je pense. Tu ne l'as jamais su et tu t'en es toujours moqué.

– J'ai l'air de t'avoir abandonnée, mais...

– Tu n'as pas *l'air*. Tu as abandonné tout le monde : ta famille, tes gens et ton peuple.

Olen ne s'attendait pas à un tel bloc de glace. Soudain, il se sentit ridicule dans ses beaux atours.

– Myrian, je ne suis pas parti de mon plein gré ! J'ai été enlevé, je suis victime d'une machination, on a attenté à ma vie. Même à l'heure où je te parle, mes jours sont en danger.

La princesse éclata de rire, un rire nerveux et saccadé.

– Et il me ressort la même soupe qu'il y a un an !

Pétrifié, le prince Nowik se tut.

– Cette fois, c'est une terrible machination ! Qu'est-ce que c'était, déjà, ta dernière histoire ? Ah oui, tu étais tombé de cheval, tu avais passé la nuit chez un paysan, le paysan t'avait raccompagné jusqu'à la première maison, qui était comme par hasard la maison de Daneria.

Le talent d'Olen pour inventer des histoires était donc l'héritage du prince Nowik.

– Je ne sais pas où tu étais, Arvid, chez les Narvals ou je ne sais quoi, ça te regarde. Je ne veux pas savoir où tu as traîné, qui tu as baisé, ou ce qui t'a pris de revenir tout à coup.

Il baissa les yeux, accablé par le poids de tout ce que lui, Olen, n'avait jamais fait. Depuis son retour, il n'avait entendu que des

reproches. L'ironie de la situation le fit presque sourire : les mensonges de sa vie passée s'amoncelaient comme un éboulement entre lui et la vérité.

– Ce n'est pas une histoire, fit-il avec lassitude. C'est la vérité, mais tu ne me croiras pas.

– Pauvre Arvid, tu es une victime... Pendant qu'on t'enlevait pour t'obliger à servir chez les Narvals, moi j'essayais de tenir notre rang, ici, à Nowik. J'essuyais les moqueries, et les rumeurs, et les ragots... Et quand ton frère s'est assis sur ton trône, j'ai dû lui faire mes hommages, comme tout le monde. On m'a même suggéré de rentrer chez mon père, pour le cas où tu ne reviendrais pas... Comme tu vois, j'ai eu la belle vie, moi, pendant que tu souffrais !

Olen soupira.

– Je suis désolé, Myrian. Ce que j'étais avant...

– Tu l'es toujours. Ne me fais pas le coup du changement. Ça ne marche plus.

Ramassant sa cape de fourrure bleue, le prince s'inclina.

– Peut-être qu'il vaut mieux que je te laisse.

– C'est ça.

Myrian attendit qu'il ait la main sur la poignée de la porte pour ajouter, glaciale :

– C'est un garçon.

La phrase claqua comme un coup de fouet.

– Comment ?

– C'est un garçon. Et il s'appelle Heredan. Au cas où ça t'intéresse.

Le voyant pétrifié, comme s'il avait reçu une flèche en plein front, elle marcha vivement sur lui et le poussa dehors. Elle lui jeta un regard de haine, prit son inspiration comme pour dire quelque chose, puis lui claqua violemment la porte au nez.

Olen se laissa glisser, le dos contre un mur, et s'assit à même les dalles, sous le regard en coin d'un valet. Il se sentait vide et fatigué. Tout ce temps passé à fuir, lutter, survivre... pour se voir reprocher aujourd'hui la frivolité de son double. Quelle sorte d'homme était-il au fond ? Arvid semblait n'avoir que des ennemis. Lui qui avait été droit, énergique, positif, travailleur, avait-il mérité un tel héritage ?

Il descendit les escaliers en se cramponnant à la rampe de métal. De l'air, il lui fallait de l'air. Les derniers mots de Myrian le hantaient. Ainsi, elle attendait un enfant lors de sa disparition... Un enfant dont personne, ni frère ni oncle, n'avait ouvert la question. Peut-être pensait-on qu'il savait déjà.

– Monseigneur, un messenger pour vous.

Distraitement, Olen fit signe de s'avancer à l'homme qui descendait de cheval.

– Un message de Sa Majesté le roi de Woltan, fit l'homme en posant

un genou à terre.

Malgré sa détresse, Olen eut un petit sourire. Sa Majesté le roi de Woltan lui faisait parvenir un message, rien de moins. Qui aurait pu croire qu'il avait bataillé pour vendre au meilleur prix des cageots de navets ?

– Parle.

– Sa Majesté vous fait dire qu'il a pris bonne note de vos salutations.

– Mes salutations ?

– Il vous fait également savoir qu'il va convoquer le Conseil, et prendrait votre absence comme un affront personnel.

Olen en eut le souffle coupé. C'était sa deuxième flèche en plein front, beaucoup pour une seule journée.

– Très bien, fit-il.

Le messager salua, partit à reculons et, saisissant son cheval par la bride, disparut dans les écuries. Le prince Nowik resta seul dans la cour de son château aux neuf tours, au milieu de ses mille domestiques, de ses cinq cents gardes, de ses cent courtisans, dans sa ville de vingt mille âmes. Et il se sentit plus seul que jamais.

Son Excellence Arianrhod, Doyen des mages de Woltan, était en charge de la haute guilde. Cette institution honorifique où siégeaient les maîtres mages avait pour lourde tâche d'unifier les obédiences – or les obédiences se haïssaient. Le royaume versait au Doyen d'énormes sommes d'argent qu'il répartissait à sa guise entre les guildes. Traditionnellement, la magie de combat avait la part belle à Woltan, mais l'investiture d'Arianrhod avait changé la donne. Pacifiste, il avait tranché – à la serpe – dans les privilèges des mages de guerre pour favoriser les guérisseurs et les illusionnistes. Plus qu'aucune autre, ces deux obédiences étaient sources de profits : les guérisseurs vendaient partout leurs services et les illusionnistes faisaient des merveilles dans la clientèle bourgeoise des grandes villes. Ils payaient plus d'impôts que toutes les obédiences réunies. Mais, au sein du petit monde de Westerwald, le mécontentement grondait.

– Qui sont les mécontents ? demanda Karib.

Ghail eut un geste vague, comme s'il y avait trop de mécontents pour être énumérés.

– Principalement les mages de combat, bien sûr. Leur maître est Adel Ismaer, votre pire ennemi à Westerwald. Depuis le couronnement du roi Oderic, il manœuvre pour prendre votre place. Il faut dire que la reprise des guerres au Nord joue en sa faveur.

– Et les autres ?

– Les astrologues vous détestent depuis toujours. Ils étaient puissants autrefois, aujourd'hui leur pratique décline, les devins et les étoiles n'ont plus la cote.

– Ils ne sont pas dangereux, donc.

– Indirectement, si ! Parce qu'Adel Ismaer les a rangés de son côté... À la moindre occasion, ils hurlent au scandale.

Il y avait encore les shamans, avec leur magie nordique, profondément ancrée dans la terre, et les maîtres des éléments. Ces deux guildes mineures n'étaient ni hostiles ni amies, elles oscillaient entre les influences au gré du temps. Ghail estimait qu'à cette heure,

après la longue absence du Doyen, elles avaient basculé dans le camp d'Adel Ismaer.

– J'ai une question idiote, dit Karib.

– Venant de vous, Excellence, c'est impossible, flatta Ghail.

– Comment puis-je être le *doyen* de ces gens dont les trois quarts ont vingt ans de plus que moi ?

Ghail eut un petit rire.

– Vous ne vous souvenez vraiment de rien ! Le Doyen de Woltan n'est pas le plus vieux des mages, mais celui qui a la plus grande connaissance des arcanes. En général ça va de pair, mais vous avez fait exception...

– Je n'ai pas l'impression d'être très calé, pourtant.

– Vous êtes une erreur de la nature, plaisanta Ghail. Le seul mage depuis dix générations à pouvoir maîtriser toutes les obédiences sans la moindre difficulté.

Karib hocha la tête avec une pointe de lassitude. Que restait-il de cet extraordinaire talent ? Deux sorts de guerre, qu'il maîtrisait plus ou moins, et sa capacité à visualiser une architecture.

– Le paradoxe, poursuivit l'intendant, et avec tout le respect que je vous porte... c'est que vous n'êtes pas si fort que cela. Si je puis me permettre, Excellence, votre plus grande force, c'est votre capacité à convaincre les autres que vous êtes un dieu vivant des arcanes.

La formule était ampoulée, mais le fond était clair.

– Tu veux dire que je maîtrise, mal, toutes les écoles de magie ?

– Je n'ai pas dit mal, Excellence... Je ne me permettrai pas. Disons médiocrement.

Le mage éclata de rire. Ainsi, son incapacité à contrôler parfaitement sa magie n'était pas due au Puits des mémoires.

– Mais vous avez toujours su mettre votre talent en valeur, Excellence. Quand il a fallu élire un nouveau doyen, tout le monde s'est tourné vers vous. Vous étiez « l'homme qui unifierait toutes les obédiences ».

– Et j'ai échoué.

– Non, Excellence, vous n'avez pas essayé. Une fois Doyen, vous avez coupé les vivres aux tout-puissants mages de guerre, favorisé les guérisseurs et les illusionnistes, et ignoré les autres.

– Ah.

– Financièrement, c'était un bon calcul ! Vous avez beaucoup enrichi Westerwald – et donc le royaume –, mais l'union sacrée des mages n'a jamais eu lieu.

Quel panier de crabes, pensa Karib. Il regrettait presque de n'être pas un Giver parmi tant d'autres... Les petites gens consacraient leurs vies à survivre. Avec le recul, cela paraissait simple. Quelques écus pour dormir à l'auberge, de la soupe et du pain à tous les repas, et une

bonne bière les jours fastes. Au lieu de cela, il était un seigneur dont dépendait le destin de centaines de mages.

– Et aujourd’hui ?

– Aujourd’hui, Excellence, Westerwald est un champ de guerre. Les maîtres de guilde se déchirent, la haute guilde est comme un bateau sans gouvernail...

Pourquoi ne l’avait-on pas remplacé ? Cela faisait près d’un an que la terre des mages, sans Doyen, frisait l’anarchie.

– Le droit woltanien est complexe, expliqua Ghail. Il faut l’approbation des guildes, du roi et du Conseil pour nommer le Doyen des mages. Et comme personne ne savait si vous alliez rentrer... et quand...

Avec une certaine fierté, il ajouta :

– J’ai fait traîner.

Qui était-il pour « faire traîner » la nomination d’un membre du Conseil ? Simplement l’intendant du Doyen, un petit poisson chargé de veiller à la bonne marche de sa demeure et d’organiser son emploi du temps. Mais il était bien plus que cela. Arianrhod consacrait un temps fou à ses collections de meubles, de statues, d’objets rares et de trésors archéologiques... Il avait des émissaires et des espions un peu partout. Souvent en voyage, il visitait les seigneurs, les bourgmestres des capitales, les mages des pays voisins... Ghail était devenu la voix de son maître, l’épine dorsale de Westerwald, et cela avait fait sa fortune : malgré ses airs de domestique, il disposait d’une maison en ville et d’une autre à Oster, un luxe que bien des bourgeois n’auraient pu s’offrir.

Karib se demanda si le petit homme ne profitait pas de son amnésie pour exagérer son influence... Mais il paraissait sûr de lui, connaissait tout ou presque de la terre des mages, et surtout, il était son seul allié.

– Son Excellence désire peut-être prendre un peu de repos...

– Bonne idée. Le temps de digérer toutes ces informations...

Ghail se retirait lorsque Karib le rappela, pris d’un doute.

– Et Loreth ?

– C’est votre meilleur ami, Excellence.

– Ah.

Un meilleur ami qui, à cette heure, prenait ses aises dans ses appartements du manoir, après avoir donné ses ordres pour que l’on serve un bon repas.

– Il y a sans doute une bonne raison pour qu’il ait ses appartements chez moi ?

Le petit homme eut un sourire ironique ; d’évidence, il ne portait pas l’ami dans son cœur.

– À part le fait qu’il soit un pique-assiette ? Non.

– Il a l’air important, tout de même ! Tout à l’heure, il disait même

« nous » en parlant de recevoir Adel Ismaer.

– Avec le temps, il a pris ses aises ! Loreth n'est pas grand-chose, juste un guérisseur qui n'a guéri personne depuis dix ans. Il prétend étudier les grimoires... Son amitié avec vous lui a valu des passe-droits, des cadeaux, et même ses appartements privés ici, alors qu'il a une belle maison en ville.

– Ça doit faire jaser.

– Beaucoup, oui. Loreth se permet des choses qu'un maître de guilde ne se permettrait pas. Comme donner des ordres à la garde, s'imposer dans des débats où personne ne lui demande son opinion...

– Il est riche, n'est-ce pas ?

– Vous l'avez beaucoup enrichi, Excellence. J'ai toujours caché les montants de ses « besoins », mais si les guildes savaient... Rien que l'année dernière, il a englouti cinquante mille écus.

Le chiffre fit tourner la tête de Karib. Pour une prime de cent mille, le petit royaume d'Helion avait frôlé la guerre civile.

– C'est hallucinant ! Qu'est-ce qu'il m'apporte pour une somme aussi astronomique ?

– Son indéfectible amitié, plaisanta Ghail.

Ce fut ainsi que Karib apprit qu'un essaim de parasites vivait plus ou moins à ses crochets. Loreth, l'ami d'enfance, n'était pas le seul... En fin politique, Arianrhod distribuait de confortables pensions à des gens qui pourraient – un jour – se révéler utiles. Ses protégés, très nombreux, ponctionnaient le trésor de Westerwald, et sa femme, qui l'avait quitté dix ans plus tôt, recevait mille écus chaque mois pour « l'aider à survivre ». Mille écus ! Mille soupes au lard en un mois, il y avait de quoi se rassasier.

– Quelle sorte d'idiot envoie de l'argent à une femme qui l'a quitté ? s'amusa Karib.

– Celui qui aimerait qu'elle revienne...

– Vous l'avez connue ?

– Non, Excellence. J'ai pris mon service l'année où elle est partie.

Karib resta pensif. Plusieurs fois, la formule « après le départ de votre femme » était revenue dans la conversation. Il l'avait interprétée comme une façon polie de lui rappeler qu'il était veuf. Et voilà qu'il apprenait qu'une dénommée Maira, qui l'avait plaqué en lui laissant un fils sur les bras, recevait chaque mois mille écus sur sa cassette personnelle.

Les choses allaient changer.

– Poulet à la gelée de miel, rôti de biche aux baies noires, truite sauvage en coque de sésame, sauce aux neuf épices.

Nils désigna au hasard l'un des plats fièrement disposés sur la table. Ces mets princiers l'indifféraient au plus haut point.

– Mais non, s'amusa le cuisinier, pas besoin de choisir, je t'ai mis une assiette de chaque !

– Ah.

Depuis leur arrivée la veille, Nils n'avait plus revu le Doyen des mages. Son Excellence était occupée à passer ses affaires en revue avec son intendant. Mais il était resté un bon moment avec Karib – premier du nom – à parcourir le parc planté de pins noirs. Le chien s'était vite attaché à ses basques, lui rapportant cent fois le même bâton jeté dans la neige. Une pleine journée de solitude, où rien n'était venu gâcher le silence. Nils respirait.

Le soir venu, tandis que les domestiques regagnaient leurs chambres, il était descendu aux cuisines pour s'y faire servir, comme la veille, les restes du maître. Scrutant avec méfiance la biche noyée sous sa sauce noire, il en vint à regretter la rude nourriture des relais. Quelques bouchées de poulet trop sucré l'auraient à jamais dégoûté du raffinement si le poisson ne s'était révélé particulièrement savoureux. Il y trouva même assez de plaisir pour saucer son assiette avec un morceau de pain.

Enfin, le cuisinier posa devant lui un énorme chou farci de crème, lui souhaila une bonne nuit et s'éclipsa. Nils resta seul devant l'âtre, savourant chaque miette de son dessert. Le temps passait. Bientôt il n'y eut plus de miettes, seulement une table vide encombrée de vaisselle.

– Tu permets ?

Un grand commis aux cheveux gras, dans son tablier de cuir, lui souriait.

Nils approuva d'un signe de tête, prit son épée et lui tourna le dos. Mais une fois encore, au pied des marches, il se retourna.

– Où est la fille qui fait la vaisselle ? demanda-t-il.
Le commis se mit à glousser.
– C'est moi, la fille qui fait la vaisselle !
Et il se mit à empiler les plats, penché sur l'évier.
– La fille qui était là hier, précisa Nils, refrénant une soudaine envie de gifler le commis.

– J'ai autre chose à foutre que de renseigner les gardes, mon petit vieux ! On t'a jamais dit qu'il fallait demander gentiment ? Soit tu me files cinq écus, soit tu peux te broser.

Sans se retourner, il agita la brosse en chiendent qui servait à récurer les plats en gloussant de plus belle.

– Et si tu préfères te broser, je fournis les outils gratuits !

Il poussa un cri de surprise lorsqu'un couteau de table vint se planter dans la brosse, si profondément que la pointe ressortait entre les poils.

– Ça va pas ! hurla-t-il en lâchant la brosse. T'aurais pu me tuer !

Il se dressa devant Nils, poings serrés, comme un ours sur deux pattes. Il n'en était pas à sa première bagarre, de nombreux ivrognes en avaient fait les frais... Du reste, il mesurait deux têtes de plus, et sa carrure de paysan lui donnait une belle assurance.

– Réponds à ma question, dit calmement Nils, ou je te noie dans l'eau de vaisselle.

Quelque chose dans le regard métallique de Nils dut éveiller l'instinct de survie chez le commis. L'homme qui se tenait devant lui n'était pas comme les autres gardes... Il avait pris le risque de lui planter un couteau dans le dos. C'était à se demander s'il n'était pas réellement capable de le noyer, froidement, dans un seau.

– Je ne sais pas où elle est, moi, cette fille ! En ville, sûrement ! C'est une lingère, les lingères ne couchent pas au manoir. Elle m'a juste remplacé hier, parce que j'étais malade.

– Tu vois, quand tu veux.

Nils sortit sa bourse et compta cinq écus.

– Non, non, je plaisantais, fit le commis avec un sourire jaune.

– Ah bon.

Il fallut quelques minutes au commis pour reprendre sa contenance. Il avait oublié que le garde du corps de Son Excellence, dont on entendait s'éloigner les pas dans l'escalier, était un Narval. Un mercenaire, un étranger sans doute, dont l'épée à louer avait souvent dû tremper dans le sang. Il l'éviterait désormais. Il préviendrait les autres. Mais le plus frustrant, c'était de garder pour lui un secret de couloir : le Narval en voulait au cul d'une lingère.

Aux premières lueurs de l'aube, le lavoir du manoir de Westerwald était noyé sous la neige. Le travail des lingères, ingrat entre tous, consistait tout l'hiver à briser la glace de l'étang pour y laver leur linge dans une eau coupante comme du verre. Un mouvement brusque, un glaçon de trop, et les malheureuses pissant le sang couraient en ville jeter leurs maigres économies chez un guérisseur. Les plus aguerries s'équipaient de tapis de cuir sur lesquels elles agenouillaient, évitant à leurs genoux le contact de la terre gelée. Mais toutes avaient le dos brisé : à quarante ans elles ne valaient plus rien.

Pendant un long moment, Nils les regarda creuser leurs trous dans la glace. Pour la première fois, il eut l'impression d'être un privilégié.

– Bonjour !

Ses bottes crissaient dans la neige et la pointe de son fourreau y traçait un long sillon. Le froid à peine supportable de l'aube rougissait les visages et les mains. Face à lui s'alignaient une dizaine de nez écarlates, parmi lesquels il ne reconnut pas celui de « La fille qui fait la vaisselle ».

Son salut fut accueilli par de grands sourires, prouvant que l'on pouvait s'user la santé à quatre pattes dans la neige et rester aimable.

– Je suis Nils, le garde du corps du Doyen. Je cherche une lingère qui servait à la cuisine avant-hier.

Les femmes s'interrogèrent du regard.

– Une lingère à la cuisine ? s'étonna l'une d'elles.

– Pas possible, fit une autre.

Celle qui venait de parler avait les mains si rouges et si calleuses qu'on aurait cru une peau de saurien. Si « La fille qui fait la vaisselle » avait été des leurs, elle n'aurait jamais eu cette peau de bourgeoise.

– On a dû mal me renseigner.

– Ah, mais si ! fit une grosse femme aux dents cassées. Ça doit être Norah.

Il y eut un concert de « mais oui » et de « bien sûr ».

– C'est vrai qu'elle est mignonne, reprit la grosse avec un battement

de cils. Mais elle va te faire courir, mon pauvre !

Des rires s'élevèrent.

– Ce n'est pas vraiment une lingère, elle est repasseuse et couturière... La planque, quoi !

Nils se vit asséner, à trois voix, le détail du métier de lingère. Parlant en même temps, les femmes du lavoir lui apprirent qu'il existait d'autres métiers dans le métier, et que les plus chanceuses repassaient des draps à l'aide de fers remplis de braise. Ces lingères de première classe avaient aussi le privilège de raccommoder les vêtements déchirés de Son Excellence, une tâche assez facile et grassement payée. Norah était de celles-là.

À son grand désespoir, Nils réalisa qu'il avait tout écouté sans décrocher une seule fois. Lui que le moindre discours exaspérait avait suivi jusqu'au bout les subtilités des métiers du linge sale.

– Elle fait parfois des remplacements le soir, parce que c'est une des seules à ne pas avoir d'homme à la maison.

– Mais attention ! fit une autre. Ça ne veut pas dire qu'elle est libre ! Son homme est soldat, c'est juste qu'il n'est jamais là.

Nils remercia. Avant de repartir, dans le vent qui se levait, il vida sa bourse des quelques écus qu'elle contenait, pressant ces dames de se payer une bière à la santé de Son Excellence. On le porta presque en triomphe, pour dix pauvres écus.

À cent pas de là, dans son manoir aux statues de marbre, le Doyen des mages ronflait dans un édredon de plumes.

Rien n'était jamais simple dans la vie du haut roi de Woltan. Pour envoyer un message, il apposait sa signature au bas d'un parchemin que le grand chambellan glissait dans un tube de fer. Un clerc en grande tenue apportait alors la cire violette et le sceau royal, puisque la loi voulait qu'un document de la main du roi ne soit scellé qu'en sa présence. Le grand chambellan criait alors « au nom du roi » en langue ancienne, devenant du même coup dépositaire du précieux message. Il prenait l'escalier d'honneur, descendait dans la salle d'armes et confiait le courrier au capitaine de la garde. « De la main du roi », précisait-il. Ce geste anodin avait une lourde signification pour le capitaine, qui devenait à son tour le garant du message royal. À lui de désigner l'émissaire qui l'acheminerait ; en cas de trahison, il en répondrait sur sa tête.

Oderic I^{er} détestait ce cérémonial interminable qui s'appliquait à ses moindres missives. Même pour convier un vieux compagnon de chasse à souper, il fallait y passer... Ce jour-là, il dicta six messages que le chambellan emporta solennellement, comme un trésor. Une fois n'étant pas coutume, le protocole prenait tout son sens car les destinataires n'étaient autres que les princes de Woltan, le Premier Général et le Doyen des mages. Le Conseil allait se réunir.

Dès l'aube, six chevaucheurs quittaient au galop le château d'Hodenwald. Par un décret vieux de dix siècles, ils avaient le droit de porter les armes royales – une couronne – sur leur tabard aux couleurs de Woltan. Les routes étaient sûres depuis longtemps dans le royaume, mais jadis ce privilège les mettait à l'abri des attaques de brigands.

Ils se quittèrent au premier carrefour et l'homme qui portait le message de Nowik piqua vers le sud. Il allait descendre la route des étangs, traverser les villes de Sined et Walahna, dans les grandes plaines où paissaient les troupeaux de buffles. Il passerait le pont sur la rivière Noire, à la frontière de Nowik, et bifurquerait vers l'océan pour aller droit sur Yel, en contournant les dangereux marais de la frontière. Avec un bon cheval, on pouvait abattre le trajet en moins de

trois jours.

C'est ainsi que le tube scellé aux armes royales parvint dans les mains du sergent au pont-levis de Yel, qui le passa au capitaine du château, qui le passa au chambellan de Nowik, qui vint frapper à la porte du prince. En espérant que Monseigneur aurait enfin le temps de le recevoir ! Rentré depuis dix ou quinze jours, Arvid III Nowik, prince de Woltan, se comportait comme une autruche : la tête dans le sable, il se cloîtrait dans ses appartements, renvoyant sans cesse au lendemain les demandes d'audience. La rumeur grondait, l'accusant au mieux de négligence, au pire d'avoir perdu la tête.

– Un message du roi, Monseigneur ! cria le chambellan, redoutant de trouver porte close.

Un visage pâle et méfiant apparut dans l'encadrement de la porte. Le chambellan remarqua que, au milieu de l'après-midi, le prince, dont les cheveux bouclés étaient en bataille, portait encore sa robe de nuit.

– Merci, fit-il en empochant le tube.

Le chambellan pria pour qu'il l'ouvre : ignorer un message royal pouvait avoir de funestes conséquences.

– Autre chose ?

– Comme hier, Monseigneur. Les audiences attendent, les gens s'impatientent.

– Je verrai demain. J'ai du travail.

– Bien, Monseigneur.

Olen referma la porte à double tour et alla s'asseoir sur son lit. Il observa le tube sans l'ouvrir, il savait ce qu'il contenait. C'était une condamnation. À Nowik, il était le maître, il pouvait encore se cacher dans ses appartements et repousser indéfiniment les audiences. Mais le Conseil, c'était la descente dans l'arène, une arène plus terrible encore que celle de Hroald, car il n'y avait aucune chance.

Il marcha nerveusement vers sa garde-robe, contempla pendant de longues minutes les centaines de tenues, les dizaines de paires de bottes, de gants, les ceintures, les manteaux, les capes, les étoles. Il maudissait Karib de ne pas lui avoir laissé Nils, imaginant même que le lanceur de couteaux l'aurait aidé à prendre les décisions qu'il ne parvenait pas à prendre seul. Bien sûr, il y avait meilleur conseiller... Même pour choisir entre un pâté de canard et un feuilleté aux champignons, Nils haussait les épaules. Mais à ces heures où tous les repères se disloquaient, un ami était comme une ancre.

À qui se fier, à qui se confier ? Son mollasson de frère, qui avait fait pendre des paysans le long des routes ? Son oncle, avec son air de traître ? Sa femme, qui le haïssait à juste titre ? Le chambellan, dont les efforts pour le sortir de sa chambre n'avaient été qu'un échec ? Peut-être un courtisan, un cousin, un militaire, un conseiller... Il y

avait bien quelqu'un dans cette fourmilière sur qui il pourrait se reposer, mais rien ne distinguait ses amis de ses ennemis.

Il sonna.

– Monseigneur ?

Toisant le valet d'un air aussi princier que possible, il ordonna :

– Que tout soit prêt pour mon départ demain matin. Je me rends à Oster, au palais royal.

– À vos ordres, Monseigneur.

Ce poids étouffant qui pesait sur lui depuis des jours, le privant de sommeil, commençait étrangement à s'alléger. Il avait tant redouté l'arrivée de cette missive qu'aujourd'hui elle se transformait en soulagement. L'attente, lancinante, était pire que l'arène.

Il sonna de nouveau.

– Monseigneur ?

– Fais monter le chambellan.

Le valet parut surpris par la formule et Olen sentit monter l'agacement. Sans doute, on ne disait pas : « Fais monter le chambellan. » Peut-être y avait-il une autre sonnette. Une autre formule. Un autre endroit. Une autre tenue, une autre posture. Qu'importe, il était le prince, et ces gens allaient devoir s'y faire.

Le chambellan, vieux comme le monde, avait sans doute servi son père, et son grand-père avant lui. Avec sa robe brodée de faucons et son bâton d'ivoire, il paraissait chaque jour prêt pour un couronnement.

– Vous avez demandé à me voir, Monseigneur ?

– Je pars pour Oster demain.

Le vieil homme parut affligé.

– Et les audiences ?

– Les audiences passeront après le roi.

Le chambellan s'inclina, mais Olen lui fit signe de rester.

– Chambellan, dit-il – puisqu'il ignorait son nom –, je veux savoir qui s'est permis d'envoyer mes amitiés au roi il y a quelques jours.

– Je l'ignore, Monseigneur.

– Eh bien renseignez-vous. Un courrier est parti de Nowik pour le roi, vous saurez bien qui l'a envoyé. Vous êtes bien mon chambellan, non ?

Le vieil homme fit mine de se souvenir d'une chose qu'il n'avait jamais oubliée.

– Ah, il s'agit peut-être du messenger que votre oncle a envoyé à Hodenwald. Le roi y séjourne plus souvent qu'à son palais d'Oster.

– Mon oncle, tiens donc ! Parce qu'il a accès au sceau de Nowik ?

– Non, Monseigneur.

Il fallait tirer cette affaire au clair avant de se jeter dans la gueule du loup.

– Envoyez-moi Lilyan.

Dix minutes plus tard, un oncle radieux, en robe de fourrure, entra sans se faire annoncer. Il paraissait si enjoué, si aimable, qu'Olen comprit que le chambellan l'avait mis en garde.

– Mon oncle ! J'ai appris que tu avais envoyé un message en mon nom au roi.

– Simple formalité, répondit Lilyan avec un large sourire. Je pensais bien que tu allais oublier... Imagine si le roi avait appris ton retour par la rumeur. Un bel incident diplomatique !

Il y avait du vrai dans cet argument.

– Tu aurais dû m'en parler.

– Arvid, s'esclaffa l'oncle. Depuis quand est-ce que tu te préoccupes du protocole ? La dernière fois que je t'ai parlé de bonnes manières, rappelle-toi, tu m'as...

– C'était avant, coupa Olen. À partir d'aujourd'hui, aucun courrier en mon nom ne sort plus de Nowik sans mon autorisation.

– Je voulais juste rendre service... Te connaissant...

– La prochaine fois, tu me consulteras avant de rendre service, mon oncle.

Une grisante impression de victoire montait en lui, après ces jours de prostration. Lilyan, décontenancé, se demandait visiblement ce qui était advenu d'Arvid.

– Et plus personne ne sera autorisé à utiliser mon sceau ! triompha Olen.

C'était la phrase de trop.

– Ton sceau ? s'étonna Lilyan.

Il regarda son neveu, tête un peu penchée, comme un chien devant quelque chose qu'il ne comprend pas.

– Tu penses que je me suis permis d'utiliser ton sceau ? Je n'en reviens pas ! Je ne suis pas fou, Arvid.

– J'avais cru comprendre, bredouilla Olen.

Quel idiot il était ! Bien sûr, l'oncle avait envoyé un message oral au roi de Woltan. Un message « amical », affranchi du protocole.

– Tu t'es absenté un an, mon neveu, pas trois siècles. Rien n'a changé ici, tu sais. La loi est la même.

On entendait des hennissements dans la cour. Olen fit mine de regarder par la fenêtre pour dissimuler son trouble. La voix de son oncle résonna une dernière fois dans la pièce, comme un coup de hache :

– On croirait que tu n'as jamais mis les pieds ici !

L'escorte était prête. Dix cavaliers de la garde personnelle du prince, dans leurs cottes de mailles parfaitement polies, avec leurs longues lances et leurs casques marqués du faucon de Nowik. À leur tête, un sergent à barbe courte surveillait du coin de l'œil l'alignement de ses hommes. Les bottes cirées luisaient aux premiers rayons du soleil. Ça sentait la discipline.

En tête de colonne, un cheval blanc aux reflets gris piaffait sous la poigne d'un valet. C'était la monture du prince, une bête magnifique issue des célèbres haras de Nowik. Et, à distance, un groupe de courtisans était venu souhaiter – comme l'exigeait le protocole – une bonne route à Monseigneur. Il y avait là le chambellan, l'oncle, celui qui semblait être le capitaine de la garde ainsi que d'autres têtes vaguement familières. Qui pouvait être ce gros qui souriait chaque fois qu'Olen croisait son regard ?

Le prince Nowik avait opté pour une tenue de voyage assez sobre, en cuir bleu sombre. Le reste, ses costumes de cour, suivrait dans un chariot avec ses petites affaires : accessoires, parfums, bijoux, de quoi faire tourner la tête à la reine d'Helion, qui n'en avait pas la moitié. En voyant les valets préparer son trousseau, il pensa que Nils et Karib se seraient moqués de lui jusqu'à la fin des temps.

Lorsqu'il leur fit face, les courtisans s'inclinèrent comme un seul homme. Sans doute fallait-il dire ou faire quelque chose, mais cette fois le marchand de légumes de Dreda choisit de les ignorer. Non sans amusement, il remarqua que personne ne se redressait. Qu'importe, pensa-t-il, si ça leur plaît de rester comme ça jusqu'au soir...

Au moment où il s'apprêtait à monter en selle, un dernier cavalier vint se joindre au groupe. Un blond à carrure de guerrier, habillé de cuir et de fourrure noire, portant une lourde épée bâtarde dans le dos. Il devait avoir dix ans de plus qu'Olen, et dégageait cette assurance – un peu crispante – des beaux gosses qui n'ont qu'à se baisser pour cueillir les femmes. Olen était de ceux-là, mais comme un animal, il détestait d'instinct ceux qui chassaient sur son territoire.

Ignorant le salut du blond, il monta à cheval et attendit que se redressent, les uns après les autres, les courtisans que leur dos commençait à faire souffrir. Il croisa le regard de son oncle, empreint de reproche, qui semblait dire : « Encore une entorse au protocole ! »

Lilyan fit un pas pour se détacher du groupe.

– Bonne route, mon neveu ! Que les dieux t'accompagnent.

– Merci, mon oncle.

Le regard de biais d'Olen sur le nouvel arrivant n'échappa pas à Lilyan.

– Tu excuseras Kelhorn de son arrivée tardive, je viens tout juste de demander à ce qu'il soit du voyage... Je sais que tu détestes voyager sans ton champion, et figure-toi que notre ami Vharon – il parlait du chambellan, dont le visage se crispa – n'y avait pas pensé !

– Pardonnez-moi, Monseigneur, dit le chambellan avec un regard assassin à Lilyan.

– Ce n'est rien, fit Olen.

Ainsi, cet homme, avec sa crinière de cheveux blonds et son œil bleu marine, était son champion. Sans doute était-il un superbe combattant, mais Olen aurait préféré un bœuf de deux mètres aux dents cassées, apte à impressionner les guerriers plutôt que les femmes.

Il se tourna à contrecœur vers le champion et lui adressa un petit signe de tête. Le guerrier répondit par un salut de soldat, le poing fermé sur la poitrine.

– Monseigneur.

Olen contempla une dernière fois son énorme château avant d'éperonner son cheval. Oster s'annonçait comme une terrible épreuve, mais entre-temps il laissait derrière lui ce monde étouffant et rigide où il se noyait chaque jour davantage. Le voyage, seul en compagnie de soldats muets, allait être une bouffée d'air frais.

La colonne passa le pont-levis pour s'engager dans les rues de Yel. La ville s'éveillait, et ceux qui voyaient passer le prince mettaient un genou à terre. Une fille de salle fut si prompte à faire la révérence qu'elle en lâcha son panier, et une douzaine de beaux œufs frais se brisèrent. Du haut de son cheval blanc, Olen ne put s'empêcher de faire un rapide calcul : un écu les trois œufs, quatre écus les douze, quatre jours de travail qui lui seraient sans doute retirés de son salaire. Il avait été à sa place, il connaissait la valeur des choses.

Le champion fit avancer sa monture à la hauteur de celle de son prince. C'était probablement une entorse au protocole, mais n'en sachant rien, Olen le laissa faire.

– Comment ça va ?

La familiarité du ton frappa Olen.

– Euh... Ça va, répondit-il, surpris.

– Ton frère doit être vert !

Ce n'était plus de la familiarité, c'était... Olen ne trouvait pas les mots. Il décida de laisser parler le champion, afin de comprendre quelle était la nature de leur relation. S'agissait-il d'un ami ? Un cousin ? Il avait pourtant marqué l'infériorité de son rang en lui donnant du « Monseigneur » en public...

– En tout cas, reprit le champion, personne ne pensait que tu reviendrais ! Lilyan a tellement répété que tu avais tout plaqué pour partir avec Daneria...

– Ah oui ?

Il fallait alimenter la source. À coups de « ah oui » et de « ah bon », Olen espérait que les zones d'ombre s'éclaireraient d'elles-mêmes.

– Tu le connais.

La méthode montrait déjà ses limites.

– Et Ingvar ? relança Olen.

– Égal à lui-même.

– C'est-à-dire ?

– Il fait ce qu'il peut... C'est pas un mauvais bougre. Et, somme toute, il s'est plutôt bien débrouillé ! La révolte commençait à toucher les villages des plaines... Même à Walahna il y a eu des soulèvements.

– Ah bon.

– Les paysans des étangs se sont groupés en bandes... juste après ton départ. Ils ont pris l'armurerie de Walahna, ils ont voulu occuper le château. Ton frère a refusé de négocier, il a envoyé la garde.

– Tu en étais ?

La question eut l'air de beaucoup amuser le dénommé Kelhorn.

– Tu ne voulais pas que je nettoie les écuries, non plus ? On n'allait pas envoyer le champion du prince contre un troupeau de paysans...

– Je croyais que c'était une guerre civile...

– N'exagérons rien.

Ils passèrent les portes de la ville et s'engagèrent sur la grand-route. Dans son habit de voyage doublé de molleton, il sentait à peine le froid qui l'avait tant fait grelotter sous la cuirasse des Narvals.

– Tu as travaillé ton épée, un peu ?

– Un peu, répondit Olen, pas très sûr du sens de la question.

– Narval, hein ?

– Oui, j'ai fait quelques mois chez eux. J'avais envie d'une rupture, d'un moment à moi.

– Tu vois, t'as fini par te battre *pour de vrai* !

Pour de vrai. Celui qui avait cru être Hroald n'avait jamais croisé le fer que dans une salle d'armes, au château de Nowik. Son premier homme, il l'avait tué sur la montagne, le jour de sa renaissance.

– Et maintenant ? reprit le champion. Tu vas faire quoi ?

– On verra. Je me laisse le temps.

Jusqu'au soir, Olen affecta d'être perdu dans ses pensées, se demandant par quel biais il pourrait pousser son champion à lui en apprendre davantage. Les « ah bon » avaient leurs limites... Kelhorn ne distillait l'information qu'au compte-gouttes, puisqu'il n'avait nul besoin d'apprendre au prince Arvid ce qu'il savait depuis toujours.

On fit halte dans un confortable relais, où le premier valet réserva – en toute simplicité – l'établissement tout entier. Les clients ébahis se virent jeter dehors avec quelques écus de compensation tandis qu'à la cuisine on s'activait pour servir au prince une assiette plus ou moins digne de son rang. Dans la grande salle complètement déserte, Olen se trouva assis à la meilleure place, face au feu de cheminée. La situation avait quelque chose de comique : un prince de Woltan seul sur un tabouret, sous une forêt de jambons qui pendaient du plafond. On entendait à l'étage le grincement des meubles que l'on traînait dans les couloirs ; vite, il fallait bricoler une chambre princière.

Dehors aussi, c'était l'effervescence. Les dix hommes de la garde se partageaient les tours de veille, on s'occupait des chevaux, du chariot, de la garde-robe, qui surtout ne devait pas prendre l'humidité. Les valets, entassés toute la journée dans le chariot, avaient remplacé les commis d'auberge, de peur que l'un d'entre eux ne commette un impair.

On servit Arvid III comme à la maison, sans jamais lui tourner le dos, en présentant chaque plat à haute voix, avec emphase.

– Porc rôti aux herbes !

Le porc rôti aux herbes n'était qu'une de ces viandes grasses que l'on servait dans tous les relais du monde. Un mauvais morceau d'échine presque brûlé à force de tourner à la broche, assorti de haricots blancs ou de navets. Dix fois le premier valet s'excusa ; le départ avait été trop précipité, on n'avait pas eu le temps de prévenir les relais. Heureusement, les desserts provenaient du château, le pâtissier avait préparé de bons gâteaux pour le voyage.

Olen eut envie de dire que le porc rôti aux herbes, il n'avait pas souvent pu se l'offrir... Combien de fois avait-il humé avec envie l'odeur de la viande croustillante tout en saucant son bol de soupe ?

– Appelez-moi Kelhorn, lança-t-il au valet.

La perspective de dîner seul, une fois encore, lui coupait l'appétit.

Le champion fit son entrée, portant son épée bâtarde par le fourreau. En bon guerrier, il ne quittait jamais son arme.

– Joins-toi à moi, proposa Olen.

Kelhorn tira un tabouret avec une telle spontanéité qu'Olen comprit qu'il n'en était pas à son premier dîner avec le prince. Il engloutit un morceau de porc et le mâchonna longtemps avec une grimace.

– C'est ça qu'ils t'ont servi ? L'aubergiste mérite dix coups de bâton !

– Bah, j'ai mangé pire.

Une lueur de surprise passa dans les yeux bleu sombre. Cela signifiait sans doute qu'Arvid III était homme à faire bastonner un aubergiste pour une viande un peu trop cuite.

– Tu veux que je te débrouille une fille ? Il y a un village pas loin.

– Non merci.

– Non merci ?

Kelhorn eut un petit rire.

– Arvid Nowik préfère coucher seul ? On aura tout vu.

– J'ai pas mal changé en un an.

– C'est ce qu'on dit. Tu vois encore Daneria ?

Olen ne répondit pas, il n'en pouvait plus de faire semblant. C'était trop long, c'était trop lourd.

– Je ne sais pas qui est Daneria.

Le champion parut perplexe ; le prince plaisantait, sans doute.

– D'accord, j'ai compris, elle n'existe plus, fit-il.

– Ce n'est pas la question. Je ne sais pas qui est Daneria, parce que je n'ai plus aucun souvenir. De rien.

Soudain, le silence.

– Tu étais mon ami, n'est-ce pas, Kelhorn ?

– Je *suis* ton ami. Je l'ai toujours été.

– Alors jure-moi de garder le secret.

Le blond hocha gravement la tête en signe d'approbation.

– Je n'ai jamais fui Nowik. J'ai été enlevé, je ne sais ni comment, ni par qui, pour être emmené dans un petit royaume des Terres communes. Tu sais peut-être que la magie des morts peut effacer les mémoires...

Quelque chose dans la physionomie du champion trahissait ses doutes. Bien sûr... Le prince Nowik était connu pour son infinie propension à échafauder des histoires, et celle-ci était de loin la plus aberrante de toutes.

– Je te supplie de me croire ! Depuis mon retour, je tente de survivre dans un milieu dont je ne sais plus rien... Tôt ou tard, je m'écroulerai si je n'ai pas un soutien.

– Tu veux dire que tu ne te souviens pas de moi ?

– Ni de personne.

– Même pas Myrian ? Ton oncle ? Ton frère ?

– Personne.

Kelhorn accusa le coup.

– Je ne peux rien pour toi, fit-il, embarrassé. Je suis un guerrier, rien de plus.

– Tu dois tout savoir sur Nowik ! Tu es mon champion...

– Justement. Je sais ce que sait un champion, à savoir pas grand-chose. Je n'ai aucun droit d'entrée à la cour, je vis dans un appartement du corps de garde, et je n'ai autorité que sur les soldats.

Olen bouillait d'impatience. Se pouvait-il qu'il ait choisi de se confier à la seule personne qui ne savait rien ?

– J'ai bien dû te faire des confidences, non ? Puisque nous sommes amis...

– Ah ça, je sais tout de tes histoires de cul, sourit Kelhorn. Je sais aussi quels chevaux tu préfères, quels champions d'arènes tu as financés, à quel maître armurier tu as commandé ta dernière épée...

– Mais enfin ! s'emporta Olen. Je ne suis vraiment qu'une tête vide ?

– Non, juste un prince qui est monté sur le trône un peu jeune.

Fébrile, Olen remit de l'ordre dans ses pensées. Il fallait garder la tête froide. Un ami, même mal renseigné, valait déjà de l'or.

– Parle-moi déjà de toi, Kelhorn. J'aimerais bien savoir à qui j'ai affaire.

Avec le même sourire amusé qu'auraient eu Nils ou Karib à sa place, l'ami du prince Nowik se présenta, comme un étranger.

Kelhorn était arrivé à Nowik dix ans plus tôt pour y porter un message de son seigneur au prince Heredan, deuxième du nom, qui régnait alors. Il ne pensait y passer qu'une nuit. Mais le destin en avait voulu autrement... Le jour où il avait porté son message, le prince chassait avec ses fils. Arvid avait quinze ans, Ingvar treize. Ne les trouvant pas au château, il était allé à leur rencontre, pour les découvrir aux prises avec un parti de brigands, des pillards venus des hautes terres du Nord. L'escorte royale avait été mise à mal. Heredan était un vieil homme et ses fils ne savaient pas se battre... Par bonheur, Kelhorn était intervenu, il avait tué une douzaine d'assaillants, mettant les autres en fuite.

– Douze ! s'exclama Olen avec une pointe d'ironie. J'aurais aimé avoir encore ma mémoire pour me souvenir d'un exploit pareil !

– Oh, il reste pas mal de témoins, dont ton frère, fit Kelhorn, serein. Et puis douze brigands ne valent pas six soldats.

Olen se souvint des cinq cavaliers royaux impitoyablement massacrés par Nils. Woltan était décidément une terre de guerriers.

– Continue, dit Olen. Je ne mettais pas ta parole en doute.

Tous deux savaient que c'était faux ; le champion éprouva le besoin de se justifier.

– Je n'ai pas beaucoup de qualités, dit-il, mais je sais me battre. Comme tous les cavaliers de cristal.

Le sang quitta la tête d'Olen, comme aspiré par le bas de son corps.

– Tu es un cavalier de cristal !

– J'étais... Suite à l'affaire des brigands, ton père m'a offert de remplacer votre champion de l'époque, dont j'ai oublié le nom. En théorie, notre ordre n'autorise aucune démobilisation, mais les désirs d'un prince sont des ordres.

Olen se força à se calmer. Cet homme n'avait plus rien à voir avec

ce qu'il appelait son ordre, il avait servi dix ans à Nowik.

– Pour moi, c'était une aubaine, confirma Kelhorn. Les cavaliers de cristal n'ont que deux droits : se battre et se taire. Je me retrouvais tout d'un coup champion de Nowik, et libre comme l'air !

L'ancien cavalier de cristal, gracieusement « offert » par son seigneur, était donc devenu le plus haut combattant de Nowik. Il avait gagné quelques duels d'honneur pour le compte de son maître, et acquis une belle réputation au sein du château. Très tôt, il avait senti chez le jeune Arvid un talent certain pour l'escrime... contrairement à son frère, terrifié par les armes. Il avait proposé de l'entraîner personnellement, comme un véritable guerrier. Ingvar avait donc reçu une formation classique – une autre façon de dire qu'il avait appris à ne pas être trop ridicule avec une épée – tandis qu'Arvid suivait l'enseignement d'un ancien cavalier de cristal. Voilà qui expliquait son aisance au combat...

– C'est mon père qui t'a demandé de faire de moi un combattant ?

– Non. Tu me l'as demandé toi-même, après l'attaque des brigands. Tu disais que tu serais le premier prince à n'avoir besoin de personne pour se défendre... Et puis tu aimais ça, tu avais quinze ans, tu voulais être Aeldrynn.

Olen sourit, jugeant imprudent de révéler à cet ancien cavalier que le Fils de la lune l'avait traqué pendant des mois, et le traquait encore.

– Tu n'es pas devenu Aeldrynn, précisa Kelhorn. Mais tu te défends pas mal pour un noble ! Assez pour tenir un an chez les Narvals et revenir en un morceau.

– Je n'avais jamais vraiment combattu, n'est-ce pas ?

– Jamais.

Kelhorn poursuivit son récit. Un petit drame avait secoué le château lorsque la sœur d'Arvid était tombée folle amoureuse de lui... Le vieux prince Heredan avait dû la marier d'urgence à un seigneur des bas royaumes du Nord.

– Tu avais eu une liaison avec elle ?

– Certainement pas. Je ne voulais pas mettre ton père dans une situation délicate après tout ce qu'il avait fait pour moi...

Tandis que Kelhorn expliquait les derniers détails de son parcours à Nowik, Olen était déchiré entre opportunité et prudence. Le champion connaissait tout des cavaliers de cristal, il pourrait être une arme formidable à l'heure où les fugitifs se retourneraient contre le Fils de la lune. Il avait prouvé – très largement – sa fidélité à Nowik. Mais d'ici à le retourner contre ses anciens maîtres... Il fallait la jouer en finesse.

Pour l'heure, mieux valait attendre.

C'était déjà la dernière nuit à Westerwald. Le lendemain, au lever du jour, le Doyen des mages allait prendre la route d'Oster, pour répondre à la convocation du roi. En d'autres termes, Karib allait siéger au Conseil, aux côtés des grands du royaume, sans être en mesure de mettre un nom sur chaque visage. Pour peu qu'Oderic I^{er} ne porte pas sa couronne, il pouvait appeler n'importe qui Majesté, créant le pire incident diplomatique de l'histoire de Woltan. Mais Nils ne s'en souciait guère.

Il n'était pas sûr de revoir Westerwald. La vie des fugitifs était imprévisible, leurs poursuivants étaient partout et, au moindre faux pas, les princes et les doyens pouvaient tomber de leur perchoir comme des pommes trop mûres.

Depuis quelques jours, il attendait, patiemment, que réapparaisse « La fille qui fait la vaisselle ». C'était un jeu. Un jeu qui ne manquait pas de piment, le forçant comme un adolescent – ou comme Olen, ce qui revenait au même – à descendre chaque soir aux cuisines, espérant la trouver penchée sur son évier. Il était même devenu le bienfaiteur des lingères, leur glissant tous les matins quelques pièces au lavoir. Elles faisaient en riant des allusions à Norah. L'argent déjà n'avait plus de valeur, Karib remplissait sa bourse à pleines poignées chaque fois qu'il le croisait.

Le jeu aurait pu durer des semaines, Nils avait tout son temps. Qu'y avait-il à gagner ? Rien, sans doute, une simple étreinte qu'il aurait pu s'offrir pour cinq écus chez la première prostituée venue. Mais « La fille qui fait la vaisselle » était plus qu'un corps. Elle avait instillé en lui un doute étrange... Peut-être que sa froideur n'était qu'un masque, peut-être que le *vrai* Nils, au fond, était Olen. La question était de savoir si l'on peut vraiment décapiter un homme d'un coup de lame tout en couvrant une femme de fleurs et de poèmes.

En tout état de cause, il ne restait qu'une nuit, et cette nuit devait être la bonne. Nils quitta le manoir après le dîner pour se rendre en ville, où seules les tavernes tardives étaient encore ouvertes. La neige

tombait à gros flocons, le regard se perdait à deux mètres.

– Cinq écus et je te fais voir le ciel !

Nils se rapprocha de la porte cochère où une femme attendait, emmitouflée dans un grossier manteau de laine. Une femme qui pouvait bien être un homme, avec sa mâchoire carrée et sa poitrine mal rembourrée ; l'un de ses seins était plus gros que l'autre.

– Cinq écus et tu me renseignes, répondit Nils. Je cherche une lingère.

– Oh, oh ! Un beau guerrier cherche une lingère aux heures où la ville dort... J'en frissonne, mon minet !

– Ça t'intéresse ou non ?

– Impatient, hein ! fit-elle avec une pathétique moue de tigresse. J'adore ça !

Nils se détourna et reprit sa route, mais la tigresse mâle le rattrapa par le bras.

– D'accord, d'accord. Fais-voir tes écus et dis-moi qui tu cherches.

La porte cochère s'ouvrit alors et un homme en robe de nuit, crâne rasé, nez cassé, se mit à les toiser.

– Qu'est-ce qu'il veut, lui ? Soit il consomme, soit il dégage !

– Il paie le prix d'une passe pour un renseignement, gloussa la fille, mais l'homme n'eut pas l'air d'apprécier.

Il disparut un instant dans la maison pour en ressortir avec une de ces hachettes que l'on utilisait pour couper du bois de cheminée, mais qui dans les bas-fonds se transformaient souvent en arme. Nils fut surpris de croiser, dans une ville aussi petite et aussi riche que Westerwald, la même racaille que dans le terrible marécage de Dreda.

– Casse-toi, grogna l'homme, menaçant.

– Il veut juste un renseignement, plaida la tigresse, qui n'en retira qu'une gifle retentissante.

– Toi, ta gueule. Et toi, fit-il à Nils, t'as cinq secondes pour déguer.

Nils réalisa qu'il avait oublié son épée. Fallait-il être un imbécile pour oublier son épée... C'était à se demander si les femmes n'avaient pas le pouvoir de transformer les hommes en imbéciles.

– Un... deux...

Perdu dans sa théorie sur l'imbécillité, Nils en avait presque occulté le compte à rebours.

– Trois...

Il regarda l'homme, avec sa robe de nuit trouée, ses gros bras, sa hachette, et se demanda s'il irait jusqu'au bout.

– Quatre...

Nils respira, il fallait négocier. Ne pas suivre l'homme sur son terrain, ne pas céder à la violence aveugle.

– Cinq !

L'homme leva sa hache, mollement, pour impressionner. Mais Nils

était déjà en proie à la vague de rage qu'il avait tout fait pour refréner. Il fit un bond de chat pour esquiver un coup imaginaire et frapper l'homme d'un revers au visage, de tout son poids, comme s'il avait eu l'épée au poing. Le nez cassé se brisa de nouveau, la hache tomba au sol, mais ce n'était qu'un début. Avec la même force que la nuit des cinq cavaliers, Nils saisit l'homme par le col de sa robe de nuit et le traîna sans effort vers le pilier de son porche. Il frappa son visage contre le bois rugueux, une fois, deux fois, trois fois. À chaque coup, on entendait hurler la tigresse, qui demandait grâce pour son bourreau.

Nils n'était plus lui-même. Il dut faire un effort surhumain pour ne pas frapper encore, et le sang coulait dans la neige. Il lâcha l'homme, qui tomba à terre en gémissant. S'il avait eu son épée, au nom de tous les dieux de Woltan, il l'aurait coupé en deux.

– Tu es fou ! s'écria une voix plus ou moins féminine.

Lorsqu'il leva les yeux sur la tigresse aux seins rembourrés, celle-ci glapit de terreur et prit ses jambes à son cou, glissant dans la neige.

Nils se perdit dans le rideau de flocons. La rage passée, il ne restait que l'amertume... Le temps d'Helion, d'une certaine manière, lui manquait. Ce temps où il n'était que Nils, l'ami des chevaux, où n'avait pas encore émergé cette rage destructrice, incontrôlable. Ses amis aussi lui manquaient, Karib occupé à jouer au Doyen et Olen resté à Nowik dans son beau château aux neuf tours.

Il resta un long moment immobile, jusqu'à ce que le bout de ses cils s'alourdisse sous les flocons. Rien ne subsistait de son envie fiévreuse de retrouver Norah... Il n'y avait plus que la lassitude. Alors il reprit le chemin du manoir, ses bottes s'enfonçant profondément dans la poudreuse. Sans doute était-ce mieux ainsi.

Au portail, les gardes frigorifiés le saluèrent ; avec leurs casques croulants de neige, on aurait dit des épouvantails dans un champ de blé. Nils s'engagea dans l'allée où toute la nuit brûlaient des torches recouvertes de résine. C'est là qu'il tomba nez à nez avec elle.

– Tiens, fit-elle.

– Tiens, répondit-il.

Comme à chaque fois, elle lui apparaissait à la lueur des flammes.

– J'avais oublié mes bobines, fit-elle en agitant un petit sac de soie. Je ne t'apprends pas que je suis couturière, on m'a dit que tu le savais déjà.

– Tes bobines.

– De fil, oui ! C'est mon outil de travail, j'en ai besoin...

– Tu me cherchais, fit Nils, se sentant pour la première fois prendre l'ascendant sur elle.

– Tu rêves, répondit-elle en riant, mais son rire était forcé.

Elle était noyée sous une pelisse qui gommait ses formes. Ses longs

cheveux noirs cachés sous un bonnet, ses joues rougies par le froid, elle n'existait plus que par ses grands yeux sombres. Mais cela suffisait.

– J'ai démêlé le vrai du faux, dit Nils. Je te cherchais, je veux ma récompense.

– Une autre fois.

Elle lui sourit, mutine, et le frôla presque en reprenant son chemin.

– Je ne sais pas s'il y aura une autre fois.

– Et pourquoi donc ?

– Je pars demain.

– Pour toujours ?

– Peut-être.

Soudain elle paraissait moins joueuse.

– Alors bon voyage !

Nils la regarda s'éloigner, pensif. Il n'était pas entraîné pour ce genre de combat, les idées lui manquaient. Il s'aperçut à peine qu'elle faisait volte-face pour revenir à grands pas, sa robe crissant dans la neige.

– Tu me laisses partir ? demanda la fille, qu'on ne devait pas laisser partir souvent.

– Il y en aura d'autres.

Elle eut un rire presque enfantin.

– ... Dit le Narval qui a soudoyé toutes les lingères de Westerwald pour me retrouver.

Très lentement, elle se rapprocha de lui jusqu'à ce qu'il sente son souffle sur ses lèvres. S'il fallait en croire Olen, c'était le moment où le rude guerrier embrasse fougueusement la jolie bergère. Mais Nils n'était pas armé pour cela non plus. Il eut l'impression que la seule chose qu'il saurait faire, c'était lui arracher ses vêtements et la baiser là, dans la neige. Le Puits des mémoires laissait échapper des bribes de sa première vie ce soir, et cette vie n'était que violence.

Mais elle l'embrassa, et il oublia le reste.

La neige avait cessé de tomber, laissant place à un ciel bleu sans nuages. Le Doyen des mages ouvrit un œil avant de s'étirer langoureusement sous son édredon. De la fenêtre de sa chambre, on apercevait la cime enneigée des sapins, étincelant au soleil. Il devait être tard déjà, mais dans un lit pareil, comment se lever à l'aube ?

Il roula vers sa table de nuit pour saisir le ruban de velours qui actionnait une cloche dans le couloir. Tout en sonnait, il bâilla à s'en décrocher la mâchoire.

– Bonjour Excellence ! lança un valet, tout sourire.

– Bonjour. Tu peux faire monter mon petit-déjeuner... Mon escorte est bientôt prête ?

– Elle est prête depuis l'aube, Excellence.

À voir le soleil, Karib estima que l'escorte – les cochers, les gardes, les valets – devait faire le pied de grue devant le portail depuis trois ou quatre heures. C'était cela, la puissance, le pouvoir de se faire attendre.

Soudain il se rappela que Nils attendait, lui aussi. Pris de remords, il enfila ses vêtements de voyage à la hâte, sans oublier d'y assortir quelques bijoux de grand prix. Il se devait de compenser sa mémoire défaillante par une façade dorée.

Dans l'escalier, il croisa son petit-déjeuner, non sans regret. Toutes ces bonnes choses seraient perdues : brioches toutes chaudes sortant du four, fruits confits, assortiment de miels venus des hauts plateaux... Des hommes étaient morts pour rapporter ce miel qu'on ne trouvait qu'en territoire barbare.

– Je n'ai plus le temps, fit-il au valet. Je dois prendre la route.

– Pardon, Excellence, j'ai fait aussi vite que j'ai pu.

Sans se retourner sur le plateau, Karib traversa le hall, où Ghail le rejoignit.

– Vous avez tout retenu, j'espère, lança l'intendant.

– Autant que possible.

Cela faisait deux jours que ce précieux allié lui faisait répéter son

rôle. Certes, il n'était que l'intendant de la terre des mages, mais il savait énormément de choses sur les grandes seigneuries de Woltan... Grâce à lui, Karib partait moins démuné, presque serein même. Car ces derniers jours à Westerwald avaient été miraculeusement couronnés de succès. Il avait reçu les maîtres de guilde, donnant si bien le change qu'aucun ne s'était aperçu de rien. Certes, on lui reprochait son absence, mais lorsqu'il évoquait un complot, s'exclamant : « Les responsables vont payer ! », les échine se courbaient.

Il avait vu Naoras, Jemin, Ed Harwan, Kadel... Des noms devenus familiers grâce aux longues journées d'étude sous la houlette de l'intendant. Seul Adel Ismaer, le redoutable maître des mages de combat, n'avait pas été reçu. Étrangement, il avait quitté Westerwald peu après le retour du Doyen, prétextant une affaire de famille. Où était-il allé ? Préparait-il une estocade pour faire tomber Arianrhod ? Les espions que Ghail avait envoyé à ses trousses n'avaient pu retrouver sa trace.

Entre-temps, le vent de révolte qui soufflait sur Westerwald était un peu retombé. Ce n'était plus qu'une brise insidieuse, dont on s'occuperait dès le retour du Doyen en récupérant un à un les dissidents acquis à la cause d'Adel Ismaer.

– Le Conseil, c'est une autre paire de manches, rappela l'intendant, que l'optimisme de Karib inquiétait.

– Je sais bien ! Je me débrouillerai.

Sur le seuil, il prit Ghail dans ses bras et lui donna l'accolade.

– Souhaite-moi bonne chance, mon ami.

– Bonne chance, Excellence ! Ils n'y verront que du feu.

Pressant le pas, Karib rejoignit le petit convoi qui l'attendait devant le portail. Sa litière était attelée ; en prévision de la neige, les rideaux de velours avaient été doublés de cuir. Il y avait aussi un petit groupe de gardes, avec leurs tabards pourpres repassés de près, et l'inévitable chariot chargé de valets et de coffres. Et Nils, bien sûr, qui avait revêtu à contrecœur les couleurs de son maître. Dans son uniforme aux armes de Westerwald, il ressemblait à un sergent.

– Pas trop tôt, fit-il d'une voix suffisamment basse pour que l'assistance croie à une discussion stratégique. Trois heures qu'on se gèle le cul en attendant que Son Excellence se réveille !

– Désolé, je pensais me réveiller à l'aube, mais j'ai dormi comme un bébé.

– En parlant de bébé...

Jad arrivait au pas de course. L'adolescent avait enfilé ses bottes à la hâte sur sa tenue de nuit, et conservé sa robe d'intérieur en velours brodé. Ses cheveux longs et gras étaient plaqués sous un filet pour favoriser l'action d'une poudre censée leur donner de la brillance – et que l'on commandait à prix d'or aux marchands du Grand Sud.

Il paraissait de fort méchante humeur.

– P’pa !

– Oui, Jad.

– Où tu vas encore ? J’ai quelque chose à te dire !

Aimer un enfant est parfois une chose difficile, surtout à l’âge où il déteste ses parents. Mais aimer un enfant que l’on n’a jamais vu, et dont la seule occupation consiste à se plaindre, cela frisait l’exploit. Quand il n’invitait pas la moitié des gamins de Westerwald à festoyer dans sa chambre aux frais de son père, Jad dînait en silence, chipotant sur le salé, engloutissant les gâteaux. Quand Karib lui souhaitait bonne nuit, il sortait sans rien dire. Quand il déboulait sans frapper en pleine audience, il fallait l’écouter sans un mot débiter ses litanies : « J’en ai marre de cette maison, je ne peux rien faire, personne ne m’obéit, mon cheval n’est pas prêt. » Et sur les livres de comptes, le nom de Jad revenait toutes les dix lignes : nouvel habit, nouvelles bottes, nouvelle selle, nouveaux bijoux. Ce gamin avait acheté six selles en un an, de superbes pièces en cuir gaufré qui valaient cinq cents écus pièce. Une rouge, une bleue, une cloutée, une tressée... Six selles pour un cheval.

Dans la bouche de Jad, « j’ai quelque chose à te dire » revenait à tendre la main.

– Jad, je pars pour Oster à l’instant. Ça peut attendre mon retour...

– Non ! beugla l’adolescent. J’en ai marre d’attendre, tu comprends ça ? Je t’ai déjà attendu un an en vivant comme un mendiant !

Le mendiant aux six selles.

– Bien, s’inclina Karib en prenant sur lui. Qu’est-ce que tu voulais me dire ?

– C’est le mariage du frère de Roghart la semaine prochaine. Tout le monde y sera.

– Aucun problème, tu peux y aller.

– Merci, j’avais pas besoin de ton autorisation, ironisa Jad. J’ai pas quatre ans !

Nils tapotait nerveusement sa selle. S’il avait été à la place de Karib, cet enfant aurait passé ses journées à faire des pompes dans la neige.

– Il faut que j’achète une épée.

– Une épée ? Mais tu en as une, avec la garde en ivoire, elle est superbe !

– C’est le mariage du frère de Roghart ! cria l’adolescent. T’es sourd ou quoi ? Ils vont tous avoir les nouvelles épées de cet armurier d’Oster, là... avec la garde en corne de cerf.

– Quelle garde en corne de cerf ? s’impatenta son père.

– On en voit pas mal en ville, intervint Nils. C’est censé imiter les épées barbares.

– Eh ben voilà ! Y’en a quand même un qui comprend quand on lui parle !

Le mage se pinça le haut du nez. Tout cela était – plus ou moins – de sa faute. Il payait, cher, la désastreuse éducation d'Arianrhod.

– Bon, fit-il. Combien elles coûtent, ces fameuses épées « barbares » ? Puisqu'il est de bon ton de ressembler à un barbare...

– Dix mille.

Nils éclata de rire.

– Dix mille écus ! s'écria Karib. Pour faire le beau au mariage de... je ne sais qui ?

– Tout le monde les aura ! Tu veux que le fils du Doyen se pointe avec sa vieille épée pourrie, comme un minable ?

Combien avait pu coûter « La vieille épée pourrie » ? Nils avait estimé qu'une lame d'apparat de cet ordre, avec sa garde en ivoire, pouvait facilement atteindre les quinze mille. Le plus drôle étant qu'elle ne servirait à rien en combat : le prix de ces armes tenait dans leur finition, elles pouvaient casser au premier choc.

– Non, Jad, trancha le mage. Tu n'auras pas dix mille écus pour ça.

Non. Un mot que l'adolescent entendait de toute évidence pour la première fois.

– Quoi ? rugit-il.

– J'ai dit non. L'affaire est close.

Karib s'apprêtait à monter dans sa litière lorsque son fils, poings serrés, se mit à hurler.

– Espèce de radin, va !

– Jad, tu parles à ton père.

– Ah ouais ? Eh ben j'ai honte d'être ton fils, parce que t'es qu'une merde !

La gifle partit toute seule. Cette main n'était plus tout à fait celle d'un mage, elle avait charrié des gravats, poli des armures et étrillé des chevaux. Jad fit presque un tour complet sur lui-même avant de tituber. Le filet qui recouvrait ses cheveux n'avait pas résisté à l'impact ; un nuage de poudre était suspendu au-dessus de sa tête.

Karib sauta dans sa litière sans poser le pied sur son petit escabeau.

– On en reparlera à mon retour, lança-t-il à son fils. Il y a des choses que tu vas devoir apprendre.

Et, d'un geste sec, il tira le rideau.

Jad, hébété, se massait la joue. Il regarda sans un mot le cortège qui s'ébranlait, emportant la bourse paternelle dont les cordons ne s'étaient pas déliés. Il n'aurait pas d'épée barbare. Il serait la risée du mariage. Il serait un minable, un mendiant, un pouilleux.

Le garde du corps fit pivoter son cheval et lui adressa un sourire dans lequel se lisait une immense satisfaction. L'adolescent se détourna, humilié. Mais il résista à l'envie de crier « c'est quoi, ton problème ? », car les temps changeaient, et les gifles partaient vite.

On l'appelait l'Alchimiste. Il opérait au sous-sol d'une petite boulangerie d'Oster, dans une petite pièce séparée du pétrin par un simple rideau. C'était son laboratoire. Un enchevêtrement insensé d'alambics, de fioles, de pâtes et d'onguents... Son surnom, qu'il s'était donné lui-même, n'avait aucun rapport avec la très respectable corporation des alchimistes, qui œuvrait à découvrir de nouveaux alliages. Ses expériences à lui étaient punies de mort par la loi woltanienne.

Discret comme tous les assassins, l'Alchimiste ressemblait un peu à tout le monde. Il oscillait entre la trentaine et la quarantaine, n'était ni gros ni maigre, ni beau ni laid. Dans son habit de citadin, avec ses cheveux courts et sa barbiche, il était de ceux sur lesquels on ne se retourne pas. Dans le civil, il était Lehner, pâtissier, un homme sans histoire que personne n'aurait imaginé diriger la première guilde d'assassins de Woltan.

Une à une, il aligna ses lames sur une feuille de cuir. Sur une pile de cages où grouillaient des serpents, des crapauds et même des scorpions acheminés du lointain sultanat d'Azman, il alla prendre un pot de terre. Le pot contenait l'un des plus violents poisons de l'histoire, fruit de longues années de recherche. Il suffisait qu'une goutte de cet onguent se distille dans une blessure pour que le plus fort des bûcherons tombe comme une mouche.

Patiemment, il trempa dans l'onguent un petit pinceau dont il badigeonna les tranchants. Au prix du poison, inutile de tartiner ! Puis il souffla, presque amoureux, sur ses lames. Il ne restait plus qu'à les emmancher sur la poignée la plus adaptée, et le tour était joué. Elles étaient sa fierté, sa réussite... Grâce à elles, un assassin médiocre pouvait accomplir des miracles. Que dire d'un professionnel comme ceux qu'employait la guilde ?

– Lehner ! fit une voix dans l'escalier. Un client pour tes gâteaux au pavot !

– J'arrive !

Il enfila un tablier de toile, coiffa le petit chapeau des apprentis et grimpa les marches. Au rez-de-chaussée, l'ambiance était radicalement différente : des paniers, encore des paniers, remplis de pain à ras bord. Et un gros tonneau de farine, sur lequel le boulanger s'asseyait pour recevoir ses clients. Le boulanger, du reste, fit mine d'ignorer la conversation qui allait se dérouler sous son nez.

– Je t'attendais, dit l'Alchimiste.

– J'espère bien, répondit le visiteur.

Avec ses cheveux très courts et ses taches de rousseur, ce jeune homme de vingt ans aurait très bien pu être un fils de bourgeois désireux d'accélérer une succession. Mais ses vêtements de citadin ne trompaient que lui : sa musculature impressionnante trahissait le guerrier de métier. Il en avait aussi la violence contenue, cette façon animale de se mouvoir, de tressaillir au moindre bruit suspect.

– Tu as l'argent ?

– La moitié.

– Tu ne me fais pas confiance ?

– Non.

Personne n'avait confiance en l'Alchimiste. C'était l'essence même de sa profession. Mais il était rarissime de voir un client aussi peu soucieux des bonnes manières.

– Tu sais où me trouver, lâcha l'assassin, magnanime. Quand le boulot sera fait, tu viendras me donner le reste.

– Fais vite.

– Sois sans crainte, je suis le meilleur. Mais toi, n'oublie pas de revenir... Je peux retrouver n'importe qui à Woltan.

La menace voilée, qui faisait généralement trembler le client dans ses bottes, eut un effet inattendu. Le jeune homme marcha sur lui et le regarda droit dans les yeux.

– Menace-moi encore une fois, assassin.

L'Alchimiste resta muet. Il avait pourtant une petite lame au revers de sa ceinture, avec laquelle il pouvait facilement frapper l'étranger à la gorge. Mais ce gamin semblait sûr de sa force, et les affaires étaient les affaires.

– C'était une plaisanterie ! s'exclama-t-il.

– J'en ris encore.

Le visiteur laissa tomber une bourse bien remplie dans un panier de pain. Un instant plus tard, il avait disparu. L'Alchimiste compta les gemmes, une belle somme en vérité, que ne pouvaient aligner que les plus grandes fortunes du pays. Et pour cause, puisqu'il s'agissait de frapper au plus haut niveau du royaume.

La salle du Conseil de Woltan était la dernière étape avant le ciel. Située au sommet de la plus haute tour du palais d'Oster, elle n'était accessible que par un escalier vertigineux dont les dernières marches, en plein air, s'ouvraient sur deux cents mètres de vide. Harald IV, qui souffrait de vertige, n'y était monté qu'une fois. Tout au long de son règne, les réunions du Conseil s'étaient tenues dans la grande salle d'audience. Mais à présent qu'Oderic avait coiffé la couronne, on avait rouvert ce sanctuaire du pouvoir, lustré les dalles, astiqué les torchères.

À en croire la légende, la salle du Conseil avait été jadis celle du conseil des dieux. Cinq Punisseurs au nom oublié, que le tout-puissant Erwoch aurait pétrifiés dans la pierre pour s'emparer du pouvoir et monter seul au ciel. L'histoire était belle, et s'accordait bien à l'architecture étrange des lieux : une vaste salle ronde, dallée de noir, entourée de cinq statues colossales. Au pied de chaque statue, un trône, portant les armes d'Hodenwald, d'Oster, de Nowik, d'Edholm et du Gundland. Plus modestes, les cathèdres de pierre noire du Premier Général et du Doyen des mages rappelaient qu'autrefois leurs deux voix réunies valaient une voix princière. Désormais ils étaient sur un pied d'égalité avec les grands seigneurs de Woltan, pesant de tout leur poids sur les décisions collégiales.

Détail extraordinaire : la salle du Conseil était ouverte sur le ciel. Les statues de douze mètres avaient la tête dans les nuages, on pouvait les voir de l'autre bout de la ville. La légende, encore elle, racontait que la pluie et la neige ne tombaient jamais dans la salle sacrée où s'était tenu Erwoch. C'était un lieu magique, sous la main protectrice des Punisseurs...

En réalité, il neigeait comme ailleurs dans la plus haute salle de Woltan, et nombre de valets y avaient laissé la vie. Car il fallait grimper sur des échelles pour faire tomber la neige accumulée sur les statues avant de les sécher et de les enduire d'huile de baleine. Jusqu'au dernier instant, on briqueait les dalles et les trônes, laissant

croire que l'hiver s'inclinait devant la puissance des seigneurs.

Ce matin-là, il faisait un temps de rêve, un temps idéal pour un conseil.

– Son Excellence Arianrhod, Doyen des mages de Woltan !

Karib fit une entrée remarquée dans le hall au pied de la tour du Conseil, où une bonne trentaine de nobles attendait l'arrivée des seigneurs. Une foule de visages inconnus lui adressa des formules de politesse alambiquées, auxquelles il répondait par de petits sourires aimables. Moins il parlerait, mieux il se porterait. Le plus grand risque pour lui était de ne pas saluer un prince.

Son cœur s'allégea en voyant s'approcher la seule tête connue de l'assemblée : Olen. Amaigri, fatigué, le marchand de légumes de Dreda n'en portait pas moins un costume de cour qui, au soleil, aurait pu rendre aveugle un homme... Du fil d'or, du fil d'or et encore du fil d'or.

Le prince et le Doyen se firent des courbettes, s'appelèrent Monseigneur et Excellence, se demandèrent des nouvelles avec force singeries. Puis ils s'isolèrent dans un coin de salle, parlant à voix basse. Nul n'osa plus s'approcher : on ne dérangeait pas deux membres du Conseil.

– T'as bonne mine, mon salaud ! s'écria Olen, qui débordait de joie de retrouver son compère. T'as pris dix kilos ou quoi ?

– Je bouffe, tu n'as pas idée, répondit Karib en riant. Ça se passe bien à Nowik ?

– Épouvantable. J'ai une femme qui refuse de m'adresser la parole, un enfant que je n'ai jamais vu, une famille bizarre qui pue la trahison et des centaines de courtisans qui me détestent.

– Mon pauvre vieux...

Il n'osa pas dire qu'à Westerwald tout était sous contrôle.

– Et Nils, ça va ?

– Très bien ! C'est mon garde du corps, il se la coule douce.

– Il est venu ?

– Oui, mais il a pris une chambre en ville. Il paraît que c'est insultant pour le roi de se présenter avec un garde du corps... Une escorte pour la route, oui, un garde du corps au château, non. Le protocole... Woltan, quoi.

Olen fit la grimace.

– Merde ! Je suis venu avec mon champion, moi... Comment tu fais pour être aussi bien renseigné ?

Karib remarqua ses cernes et ses traits tendus.

– J'ai tout raconté à mon intendant, et c'est la meilleure chose que j'aie faite. Il m'a sauvé la mise...

– Eh bien moi, je suis dans le noir le plus complet ! Tu sais quelque chose sur le Conseil ? Les autres seigneurs ? Le roi ?

En quelques mots hachés, le mage tenta de lui apprendre ce qu'il avait mis des jours à ingurgiter. La tension était si forte que les mains d'Olen se mirent à trembler nerveusement.

– Je vais me faire démasquer en cinq minutes, s'étrangla-t-il.

– Pas du tout. Fais-en le moins possible, dis-en le moins possible, et on s'en sortira très bien.

Comment Karib pouvait-il être aussi serein, lui, le grand spécialiste de la panique, le maître du pessimisme ? C'était à peine croyable, mais il avait réussi à se glisser dans la peau d'Arianrhod, Doyen des mages, avec une aisance qui crevait les yeux. Olen regrettait de ne pas s'être confié à son oncle, à son frère, à son chambellan... Que représentait le risque d'être démasqué à Nowik face à celui d'être confondu en plein Conseil ?

Soudain, la voix du héraut tonna sous les voûtes :

– Dame Irenia, princesse d'Oster !

Fallait-il s'incliner ? Saluer ? Prononcer une formule ? Se prosterner dans la poussière ? Karib et Olen échangèrent un regard interrogateur et décidèrent d'instinct de ne rien faire. Lorsque la nouvelle arrivante les aperçut, Karib lui adressa son plus beau sourire.

– Arvid, Arianrhod, fit-elle.

Fallait-il l'appeler ma dame, princesse, chère amie ou Irenia ? Olen espéra contourner le protocole par une de ses célèbres œillades de séducteur, mais son estomac se tordait ; son œillade ressembla à une grimace d'agonie.

Le talent d'improvisation était désormais dans les mains de Karib.

– Irenia ! s'exclama-t-il. Vous êtes resplendissante.

Ce fut une première erreur. La princesse d'Oster se mit à rire, faisant ressortir la maigreur de ses pommettes.

– Tu me vouvoies, maintenant, Doyen ? Ce n'est pas moi qui ai été élue reine, tu sais... C'est Oderic !

– Il perd ses moyens devant les jolies femmes, intervint Olen.

– Arvid a tout compris, renchérit Karib.

– Ma parole, vous vous entendez comme larrons en foire, tous les deux ! C'est nouveau...

Elle ne parlait qu'à Karib, tournée vers lui comme si le prince Nowik n'existait pas. Ignorait-elle Olen pour une raison précise ? Ou était-elle une amie du Doyen ? Ghail n'en savait pas suffisamment sur le cercle des puissants pour répondre à ce genre d'interrogation.

– Comment vont les affaires à Oster ? demanda Karib, pour changer de sujet.

– Les choses ont été un peu difficiles à la mort de mon père, mais les dieux veillent sur nous, tout va bien aujourd'hui.

– Heureux de l'apprendre.

Olen se taisait. Son regard, sans cesse en mouvement, ne parvenait

pas à se fixer, allant d'Irenia à Karib, des courtisans à la tapisserie. Plus on le dévisageait, plus il était sur la défensive... Lui qui, comme un chat, était toujours retombé sur ses pattes s'englissait soudain dans une appréhension paralysante.

Karib tenta de le tirer d'affaire.

– Et à Nowik ?

– Ça va très bien, fit Olen d'un ton sinistre qui n'aurait pas trompé un sourd.

À cet instant entra le roi de Woltan, flanqué des princes d'Edholm et du Gundland. Impossible de savoir qui était qui, à l'exception du souverain qui, par bonheur, portait sa couronne bien enfoncée sur son front de taureau. Le Premier Général, dans son armure ciselée, était facilement identifiable : aucun autre officier du royaume n'avait soixante-dix ans.

– Le roi et les hauts seigneurs ! cria le héraut, car on n'accolait pas un autre nom à celui du roi, fut-il un nom princier.

Toute la salle mit un genou à terre en portant le poing à son cœur, surprenant mélange de révérence princière et de salut militaire.

Au grand soulagement de Karib, Olen quitta son air désorienté et jeta un œil rapide sur Irenia d'Oster. Allait-elle faire la révérence ? Voyant qu'elle se contentait d'incliner respectueusement la tête, il fit de même, imité par le mage. L'angoisse le tenaillait toujours, mais comme le combattant d'arènes qu'il avait cru être, il rentrait en lui-même quelques instants avant l'affrontement.

Le roi traversa la pièce sans accorder le moindre regard à l'assistance. On le vit disparaître dans l'escalier en colimaçon, suivi des princes et du vieux général. Irenia d'Oster leur emboîta le pas, et les fugitifs avec elle. On entendit une porte se fermer derrière eux, et la voix déjà étouffée du héraut crier :

– Messires, le Conseil de Woltan va siéger !

À mi-chemin, Mendean dut s'arrêter pour souffler. Monter plus de quatre cents marches à son âge, en armure de parade, pouvait bien le tuer. Karib voulut lui glisser un mot aimable au passage, mais l'œil mauvais du militaire en disait long sur l'état de leurs relations. On doubla le vieillard, qui pour ne pas perdre la face affecta d'admirer la vue d'une meurtrière.

Enfin, les hauts seigneurs du royaume débouchèrent, essoufflés, dans la salle où Erwoch avait pris son envol vers le ciel. En parlant de ciel, un vent glacial tournoyait dans la salle, sifflant le long des murs. Chacun marcha vers son trône, facilement reconnaissable aux armoiries gravées dans la pierre. Olen fut soulagé de reconnaître le faucon de Nowik, sur lequel il s'adossa en prenant une grande inspiration. Karib s'assit sur la cathèdre noire du Doyen des mages, croisant les doigts avec une impressionnante décontraction. Il jeta un

coup d'œil à Olen, regrettant que Nils ne puisse pas le voir. Son vieux compagnon assis sous une statue de douze mètres, c'était une image inoubliable.

Il fallut attendre de longues minutes, dans un silence de mort, que le Premier Général de Woltan se hisse péniblement au sommet du royaume. Mendeau se laissa tomber sur sa cathèdre, suant et épuisé. Oderic I^{er} tapotait son accoudoir de pierre avec impatience. Il allait parler, et les fugitifs allaient se heurter au plus haut niveau du protocole.

– Salut à tous, fit le roi.

Sous les yeux des fugitifs médusés, les princes de Woltan répondirent sur le même ton, dans un ordre parfaitement anarchique : « bonjour », « salut », « bonjour à tous ». Où était passé le protocole ? Loin des regards, les hauts seigneurs de Woltan étaient entre eux comme de vieux potes de taverne.

Le ton du roi se fit ironique :

– Et merci aux deux absents chroniques de nous faire l'honneur de leur présence.

Karib eut un sourire assez ambigu pour être une excuse, et Olen fit un signe de tête affirmatif. Jusque-là, rien ne paraissait choquer l'assemblée.

– Je suppose que vous aviez mieux à faire que d'élire votre roi, poursuivit Oderic.

Il fallait répondre.

– C'est une longue histoire, dit Karib, mais il est un peu tôt pour en parler.

– Oh, prends ton temps, ironisa le roi. Woltan a vécu un an sans toi, un ou deux ans de plus avant de savoir pourquoi tu as quitté le royaume ne tuera personne.

Le coup était rude, Karib préféra l'encaisser en silence.

– Mais ce n'est pas pour ça que j'ai réuni le Conseil. Le sujet du jour, c'est Nowik.

Olen se liquéfia sur son trône. Si les dieux existent, pensa-t-il, qu'ils descendent des nuées et m'emportent sur-le-champ ! Mais personne ne descendit du ciel. Et le roi, avec son visage de brute couturé de cicatrices, se leva en brandissant le poing.

– Venant du Doyen des mages, un an d'absence, c'est déjà... irresponsable. Mais de ta part – il regardait Olen –, c'est simplement criminel ! Nowik est passé à deux doigts de la guerre civile !

– Je...

– Laisse parler le roi ! hurla Oderic.

Pendant qu'Olen subissait sa volée de bois vert, Karib observait les autres, guettant le moindre signe, le moindre trouble. L'un d'eux était peut-être à l'origine du complot, si ce n'était le roi lui-même... Sur

sept hauts seigneurs réunis dans cette salle, deux avaient subi le Puits des mémoires. Qui aurait eu intérêt à les transformer en marionnettes, et pourquoi ? La machination remontait trop haut pour n'être que le fait du Fils de la lune.

– Si tu n'as pas envie de régner sur tes terres, c'est ton problème, Nowik. Si tu veux disparaître un an ou dix ans, ça te regarde. Mais tu es prince de Woltan, il y a des centaines de milliers de gens sous toi, et tu me dois des comptes, parce que tu es mon vassal.

Olen fut pris d'une furieuse envie de couper le roi au milieu de son discours et de marteler la vérité devant le Conseil. Non, il n'était pas un jeune imbécile parti sur un coup de tête pour échapper à ses responsabilités. Ces reproches incessants devenaient insupportables ! Lorsqu'il travaillait sur les marchés, il se faisait moins malmener que dans les beaux habits du prince Nowik.

– Nous sommes en guerre avec neuf tribus du Nord, poursuivit Oderic d'un ton menaçant. Notre armée est engagée partout, dans l'île de Kaar, au royaume de Ven, dans les terres libres, partout.

– Je sais, dit Olen, qui ne savait qu'une chose : Woltan était pour les pays du Nord une espèce de grand frère protecteur et envahissant.

– Tu sais ? Encore heureux. Ton devoir n'est pas de savoir, mais de régner. Woltan ne peut pas s'offrir le luxe d'une seigneurie en faillite.

Oderic I^{er} fit un pas en avant et pointa sur Olen un doigt autoritaire.

– Si tu ne veux pas régner, Nowik, passe la main ! Abdique en faveur de ta chochette de frère, ou de ton fils – il paraît que tu as un fils.

– Le roi a raison, Nowik, lança Hel Hjorn avec un sourire insultant. Tout le monde n'est pas fait pour le pouvoir.

Irenia d'Oster ne mit pas d'huile sur le feu, mais son air amusé en disait assez.

– Conseil, annonça le roi.

Chacun se redressa sur son trône. Karib jeta un regard furtif à Olen, tous deux ignoraient ce qui allait se produire. Oderic se rassit et désigna l'assemblée d'un geste large.

– Qui en faveur d'une mise à l'épreuve de Nowik ?

Hel Hjorn leva le bras aussitôt, et Irenia après lui. Edholm eut l'air d'hésiter, puis, voyant que le Premier Général suivait le mouvement, il toussota dans la moustache et leva la main.

– Le Conseil a parlé, triompha le roi. En vertu de la loi, je décrète une mise à l'épreuve. Si, dans trois mois à compter de ce jour, le Conseil estime encore que tu es indigne de siéger parmi nous, j'ordonnerai aux sages de Nowik de nommer un nouveau prince. Et si tu refuses...

Il eut un sourire meurtrier.

– Je te ferai détrôner par la force.

– L'armée sera toujours du côté du roi, glapit le Premier Général de sa voix de vieux crapaud.

Sans se départir de son insupportable sourire, Hel Hjorn reprit la parole en jouant avec son collier d'émeraudes.

– Tu auras aussi vite fait d'abdiquer, Nowik. Tout le monde ici sait que tu n'es pas foutu de gérer ton domaine, dans trois mois ce sera pareil.

– Je suis d'accord avec Hel, fit Irenia. Gagne du temps ! Si le roi décrète ta déchéance, tu seras la risée de Woltan.

Oderic se tourna vers Karib.

– Doyen ?

– Il me semble qu'en trois mois le prince Nowik peut prouver sa valeur, plaida Karib.

– Et c'est un grand juge de la valeur qui parle !

La plaisanterie royale, comme il se doit, déclencha des rires démonstratifs. Oderic les arrêta d'un geste pour s'adresser à ce qui restait d'Olen.

– Alors, Nowik ? Tu passes la main à un vrai seigneur ou tu t'accroches pendant trois mois comme un morpion au cul d'une travailleuse ?

Il y eut encore des rires.

– Je n'ai pas l'intention d'abdiquer, dit Olen d'une voix étonnamment calme. Je suis revenu pour prendre ce qui me revient de droit.

Les sourires disparurent, les sourcils se froncèrent ; c'était la première fois depuis le début de la séance que le prince Nowik ne paraissait pas dépassé par les événements. En vérité, il l'était tellement que son angoisse s'était évaporée. Il ne voulait pas repartir la tête basse, comme un valet bastonné.

– Je me suis absenté pour des raisons... personnelles. Qui ne regardent que moi. J'ai fait ce que tout prince de Woltan devrait faire : descendre sur le terrain et se battre.

– Tu pouvais te battre à la tête de tes soldats, fit le Premier Général avec mépris.

– Je ne voulais pas être traité en prince.

Surpris, Oderic le laissa continuer, croisant ses mains sous son menton.

– Aujourd'hui j'ai fait mes armes. Et je suis peut-être le plus jeune d'entre vous – il prenait peu de risques à l'affirmer, dans cette assemblée où la benjamine avait plus de trente ans –, mais je ne crois pas être le moins capable.

Un moment de silence suivit son discours. Karib s'interrogeait... Pourquoi taire le complot, l'albinos, les cavaliers de cristal ? Olen venait de donner raison à la rumeur : un prince incognito passant des

mois sous l'uniforme des Narvals.

- Quel émouvant discours, ironisa la princesse d'Oster.

- Nous nous reverrons dans trois mois, fit le roi en se levant.

Hel Hjorn, qui enfilait ses gants d'un air de profond dédain, eut le mot de la fin.

- Tâche de ne pas t'enfuir, cette fois.

Olen l'ignora et se drapa dans son manteau de fourrure. Il faisait un froid d'enfer dans cette salle soi-disant protégée par les dieux... Il avait été suffisamment accablé d'insultes pour ne pas repartir avec une grippe.

Les membres du Conseil descendirent en silence les quatre cents marches qui les séparaient du peuple. Dans la salle en haut de la tour, il n'y avait plus que le vent.

Nils n'avait plus rien. Pas même un écu pour s'offrir un verre de cidre. Sa bourse, plus plate que celle d'un mendiant, lui rappelait qu'il avait tout donné aux lingères... Lorsque la colonne était entrée à Oster, Karib avait continué vers le château, tandis qu'il mettait pied à terre devant une auberge. Il s'était installé près d'une fenêtre au fond de la salle, une place idéale pour qui n'aimait pas être dérangé. Il avait lentement siroté un verre de jus de baies noires, la spécialité de la ville – d'autant plus lentement qu'il avait trouvé cela infect. Et le temps était passé.

Avec son tabard pourpre aux armes de Westerwald, il intriguait. N'osant pas l'interroger, l'aubergiste l'observait du coin de l'œil. Nils l'entendit même parler de « capitaine étranger » à sa fille de salle. Ce mystère qui l'entourait lui permit sans doute de n'être pas prié de sortir, alors que l'auberge s'emplissait à vue d'œil. Avec sa bourse vide, il passa la matinée devant le même verre de jus de baies noires, seul à une table de huit.

Enfin, il vit entrer Karib, suivi d'un Olen entièrement vêtu d'or ; on aurait cru qu'il s'était taillé un costume dans les rideaux de Westerwald.

– Ici ! fit-il en claquant des doigts, car ses compagnons le cherchaient dans la cohue.

Ces courtisans en grande tenue, qui semblaient sortir de la salle du trône, firent sensation. Comment croire qu'ils avaient choisi de se désaltérer à l'auberge du Renard-Borgne, comme le premier marchand de volailles ?

– Toi aussi t'as l'air en forme ! s'écria Olen en lui donnant l'accolade.

– Ça va. Toi, par contre, t'as une tête...

– Je sais, je ne dors pas beaucoup, ces temps-ci.

– Tu noteras qu'il n'a plus sa cape, fit Karib, espiègle.

Bien sûr. Le prince Nowik n'allait pas se promener avec un manteau en mouton mal tanné, empestant la bête à cent mètres.

– Il est perdu pour le troupeau, enchaîna Nils.

Le Doyen des mages oserait-il bêler en public, dans cette taverne de la ville haute, devant une cinquantaine de personnes ? En grande tenue de cour ? En sortant du Conseil ? Il osa. Dès que fut prononcé le mot « troupeau », Karib et son garde du corps bêtèrent en chœur. Cette fois, Olen riait aussi ; même cela lui avait manqué.

L'aubergiste apporta un pichet de cidre à ceux qu'il prenait pour des ambassadeurs étrangers. Un grand pays, sans doute, qui ne lésinait pas sur l'or. Les fugitifs trinquèrent.

– À Woltan ! fit Karib.

– J'emmerde Woltan, répondit Olen avant de vider son verre.

Nils se sentit comme chez lui. Sa seule patrie, c'était ce trio improbable ayant survécu à tant d'épreuves qu'ils étaient devenus frères. En fermant les yeux, il aurait pu se croire dans une petite taverne de Dreda... Ce royaume d'Helion qu'ils avaient tant détesté, il le regrettait à présent.

– Olen, pourquoi tu n'as pas tout lâché sur le complot ? s'étonna Karib. C'était le moment ou jamais de jeter un pavé dans la mare !

– Trop tôt. Sans preuves, sans coupables, avec ma réputation désastreuse, je les aurais juste fait rire.

– Possible, admit Karib.

– On a trois mois pour trouver quelque chose. Dans trois mois, le Conseil se tiendra de nouveau pour me pousser à l'abdication... Et là, on arrivera avec de vraies révélations.

– Qu'on sortira d'où ?

– De là où tu mets ta tisane, intervint Nils, déclenchant des rires.

Ils commandèrent un autre pichet en échafaudant des plans contradictoires dont la durée de vie n'excédait pas une minute. Leurs pistes étaient ténues.

– Les cavaliers de cristal, suggéra Nils. Ils ont embarqué deux cents hommes – et un clébard – dans les Terres communes, personne ne dira le contraire.

– Rien ne prouve qu'ils étaient à nos trousses, objecta Karib.

– On peut faire venir des témoins d'Helion...

– Pour dire quoi ? Que le Fils de la lune et ses hommes ont traqué des régicides jusque chez eux ? Officiellement, ils étaient sur les traces de Hroald, c'est parfaitement légitime.

– Ouais...

Olen délaça le col son costume ; dans la chaleur de l'auberge, il étouffait.

– J'ai l'impression que, en retrouvant Hroald, on comprendrait beaucoup de choses.

– Le royaume entier est à sa recherche, rétorqua Karib. S'il était facile à retrouver, il serait déjà pendu.

- Le royaume entier n’a pas nos moyens !
Nils eut une moue dubitative.
- Mouais. À mon avis, Hroald et ses gars, c’était juste un prétexte pour nous courir après sans que les gens se posent de questions.
- Sans doute, approuva Karib.
- Ils ont tué le roi de Woltan, insista Olen. Karib et moi siégeons au Conseil. Et comme par hasard, au moment où Harald IV est assassiné, nous, on disparaît ! C’est certainement lié.

Un sourire ironique se dessina sur le visage de Nils.

- Donc on retrouve Hroald – facile ! – et on lui demande : « Hroald, c’est qui ton employeur ? », et comme l’employeur n’a pas eu l’idée de brouiller les pistes, il nous dit : « C’est Untel. » Et voilà !

Karib trouva la tirade très drôle, mais Olen s’énerva.

- Tu as mieux à suggérer ? Les pistes, on n’en a pas quinze, et on ne va pas les pondre. À part Hroald et Aeldrynn, on n’a pas un nom, pas une identité, rien !

- Tant qu’à faire, Aeldrynn est plus facile à trouver, dit Nils sans perdre son sourire.

- Personne ne s’attaquera à lui, c’est le Fils de la lune, c’est une légende. Il dira qu’il pourchassait les régicides et ça s’arrêtera là.

– Possible.

Ils arrivaient au bout de leurs ressources. La conversation s’acheva sur une décision : il fallait retrouver le champion d’arènes et son équipe d’assassins. À qui confier une telle mission ? Olen réfléchissait à la façon de mener discrètement cette dangereuse enquête quand il se souvint de Kelhorn.

- J’oubliais, mais j’ai peut-être un moyen d’atteindre les cavaliers de cristal ! Mon champion est un ancien cavalier, il sert à Nowik depuis dix ans et je lui fais confiance.

– Soigne-le, fit Karib. Ça peut être un allié précieux.

Nils ne dérogea pas à ses habitudes.

– Moi, je m’en méfiera.

– Nils... Tu te méfiera de toi-même !

– Un peu, oui.

Cette étrange affirmation, prononcée avec le plus grand sérieux, jeta un froid autour de la table. On oubliait presque que, des trois, Nils n’était encore personne... Ni roi, ni prince, ni champion, il n’en était pas moins une pièce importante sur l’échiquier, puisqu’il avait été acheminé comme les autres jusqu’à Helion. Personne, nulle part, ne l’avait reconnu.

– Je me charge de l’enquête, annonça Karib pour dissiper le malaise.

– Vraiment ?

– Il paraît que j’ai des contacts et des espions un peu partout. Ils vont pouvoir justifier la fortune qu’ils me coûtent !

Olen, qui connaissait à peine le nom de sa propre femme, ne put cacher son admiration devant l'aisance du mage.

– Comment tu t'y retrouves dans tout ça ?

– C'est mon intendant qui s'y retrouve pour moi.

C'était l'heure des retrouvailles, de l'épreuve du Conseil, des plans pour l'avenir. Et pourtant Nils décrochait, suivant du regard les bulles qui pétillaient à la surface de son verre. Elles étaient comme eux, ces bulles, avec leur mouvement incessant qui ne menait nulle part. Il eut envie de parler de Norah, de la nuit trop courte qu'il avait passée dans ses bras, de sa peau qui sentait le caramel... Mais il se tut, car déjà venait le moment de se séparer.

À l'auberge de la Feuille d'or, sur les hauteurs du port de Woltan, les visiteurs se succédaient, si nombreux qu'on les faisait attendre dans la grande salle. Ils buvaient un coup aux frais de l'albinos qui les recevait un à un, comme un seigneur. Au pied de l'escalier, un soldat royal en armure noir et or veillait... L'auberge était devenue la salle d'audience d'Enseth.

Mais Ednar n'était pas de ceux qui attendent, même s'il portait un costume de citadin.

– Place, je viens voir Enseth, dit-il au soldat qui barrait l'escalier.

Le bicolore connaissait le plus jeune officier des cavaliers de cristal pour l'avoir souvent croisé dans les Terres communes.

– Tu devras attendre, cavalier. Il y a trois personnes avant toi.

– Je n'ai pas de temps à perdre.

Le jeune homme passa sous le nez du soldat, qui ne fit pas le moindre geste pour l'empêcher de passer. Sans doute avait-il priorité sur les indics, les espions, les assassins qui sirotaient leurs bières en attendant d'être reçus.

L'albinos était seul. Sur sa table, il avait aligné une dizaine de bourses, plus ou moins remplies, sans doute destinées à des services plus ou moins onéreux. Comme à Helion, il appliquait sa méthode favorite, la corruption, pour laquelle Ednar n'avait que mépris.

– Déjà ? fit Enseth avec une pointe de sarcasme dans la voix. Si tu n'as pas réussi à dégoter un bon assassin, j'ai peut-être ce qu'il te faut...

– Je n'ai pas l'habitude d'échouer quand on me donne un ordre.

L'albinos eut un sifflement admiratif.

– Ça alors... Un cavalier de cristal capable de faire autre chose que se battre !

Ednar détestait ce rôle. Naviguer dans ce monde de sous-entendus l'épuisait plus que dix campagnes. L'échec était intolérable, et la désobéissance plus encore, mais s'il n'avait tenu qu'à lui, il aurait laissé à l'albinos la tâche dégradante de trouver un assassin.

Il posa une bourse encore lourde sur la table.

– Voilà. Je n'ai payé que la moitié. Tu lui donneras le reste une fois le travail accompli. Il se fait appeler l'Alchimiste, tu le trouveras dans une petite boulangerie derrière le temple du Tonnerre.

– L'Alchimiste ? fit Enseth, incrédule. Toi, tu as trouvé l'Alchimiste ?

– Oui.

Enseth était soufflé. Lui-même, avec vingt ans de métier, n'avait pu atteindre le maître de cette guilde noire que l'on disait capable d'assassiner un roi. C'était à se demander si la manière forte n'était pas la bonne, après tout.

– Je n'aurais pas fait mieux, admit-il de bonne foi. Mais tu ne veux pas le payer toi-même ?

– Non. Je ne vais pas attendre qu'il ait fini, je vais rejoindre mon unité.

Quel gâchis c'était de voir un jeune homme aussi doué perdre son temps dans une unité de combat...

– Quand tu verras ton maître, dit l'albinos en recomptant les gemmes, essaie de lui faire entendre raison. Tu m'as l'air de quelqu'un de sensé...

– Je ne comprends pas.

– Hors du royaume, il peut utiliser les méthodes qui lui plaisent : brûler, massacrer, détruire... Tout le monde s'en fout. Mais ici, il dépasse les bornes.

Ednar ne répondit pas. L'albinos crut déceler dans son visage impassible quelque chose qui ressemblait à de l'approbation.

– Vous avez torturé des gens à Oster, en plein milieu de la capitale ! Vous avez massacré des villages entiers sous prétexte d'effacer les traces ! Et moi je passe derrière, pour essayer d'arrondir les angles... Mes réserves ne sont pas infinies, tu sais, et viendra le moment où l'argent ne suffira plus.

À la grande surprise d'Enseth, le cavalier soupira en hochant la tête.

– Si ça arrive aux oreilles du roi, on va tous payer le prix fort ! Et vous avec, ne crois pas qu'il suffira de retourner dans les Terres de cristal si les choses tournent mal.

– Je n'aime pas plus que toi la tournure qu'ont prise les choses, dit le cavalier. Je suis un soldat, pas un boucher. Mais si tu as quelque chose à dire, ce n'est pas à moi.

– Ton maître ne réfléchit pas, il détruit tout ce qu'il touche... Il se croit invincible, il a tort.

Le jeune officier haussa les sourcils.

– C'est son problème... et le tien. Moi, j'obéis aux ordres.

– Ça te perdra.

Pensif, l'albinos regarda sortir le cavalier de cristal. Encore une victime de la discipline aveugle qui les conduisait à mourir sans

hésiter sur l'ordre d'un simple sergent. Précieux à Helion, les guerriers d'élite du Nord étaient en passe de devenir plus dangereux que les fugitifs eux-mêmes. Trop de bruit pouvait lever le voile sur des choses que personne, jamais, ne devait savoir.

En l'absence du Doyen, le manoir de Westerwald était le royaume de son fils. Jad y régnait en despote, bousculant les domestiques, exigeant des fraises en hiver, de la glace en été. Il faisait manœuvrer les gardes pour le plaisir de se sentir capitaine. Les salons envahis par des hordes d'adolescents devaient être nettoyés chaque jour, sans parler des écervelés qui se blessaient dans le parc en simulant des combats d'arènes. Le pire, c'était que, au retour du papa débonnaire, Jad n'avait droit qu'à de gentilles remontrances et à des menaces de punitions futures qui n'étaient jamais appliquées. Et que dire de la longue année qui venait de s'écouler ! Si Ghail n'avait pas été là, l'adolescent aurait réduit à néant la demeure de son père et dépensé jusqu'au dernier écu.

Mais cette fois, à la grande stupeur du personnel, Jad se tint à carreau. Pas un caprice, pas un scandale, pas un hurlement. Il rasait les murs, on échappa même au déferlement de ses inévitables amis. Se pouvait-il qu'en une gifle un chat sauvage se transforme en agneau ?

Ghail savourait ces jours de détente lorsqu'on lui porta un message de son village. Son père venait de mourir. Accablé de tristesse, il confia en hâte la gestion du domaine à son aide, le jeune Kendral, qui le secondait depuis quelques années déjà. Kendral était tout le contraire de Ghail : timide, hésitant, facilement impressionnable. Mais il n'avait que vingt ans – aucun homme n'était fini à vingt ans – et l'intendant comptait bien en faire un jour son successeur.

Il lui fit ses dernières recommandations.

– Ne te laisse pas impressionner par Jad ! S'il réclame, dis-lui que pas un écu ne sort du trésor sans mon autorisation ou celle du Doyen.

– Ce sera fait, Ghail.

– Ne prends aucune décision en dehors du manoir.

– Bien sûr, Ghail.

Malgré son chagrin, l'intendant était inquiet ; c'était la première fois qu'il laissait Westerwald aux mains d'un autre. Le jeune homme fluet qui se tenait devant lui, avec sa robe trop grande et ses cheveux trop

longs, affichait son inexpérience. S'il n'était pas encore armé pour faire face aux affaires du domaine, au moins pouvait-il s'occuper du manoir.

L'intendant mit quelques affaires dans un sac, puisa dans ses économies de quoi payer de belles funérailles et emprunta un cheval aux écuries. Puis il galopa vers son village, les yeux embués de larmes.

La route n'était pas très longue, une demi-journée au plus, mais Ghail était un médiocre cavalier que la neige et le verglas ralentissaient terriblement. Il ne parvint au village qu'au coucher du soleil, ayant tant pleuré que ses joues scintillaient de ses larmes gelées.

Mettant pied à terre, il vit accourir le meunier, un vieil ami de la famille.

– Ghail ! Comment ça va ?

La question, comme le sourire qui allait avec, était plus que déplacée en ce jour de deuil.

– Comme ça peut aller un jour pareil.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Mon père...

– Quoi, ton père ? Il doit encore de l'argent au collecteur ?

Il était impossible que, dans un village de douze maisons, quelqu'un puisse ignorer la mort d'un voisin. Ghail courut à la maison familiale et déboula dans la pièce commune, où son père, sa mère et ses deux jeunes sœurs étaient attablés pour le souper.

– Ghail ! s'exclama le vieil homme, ravi.

– Père ?

– Je croyais que tu ne viendrais pas nous voir avant l'été...

L'intendant se jeta dans les bras de son père, riant et pleurant à fois. Les femmes, surprises, vinrent l'embrasser et l'assaillir de questions. Que faisait-il ici, à l'improviste ? Lui qui ne quittait jamais son poste...

– Quelqu'un m'a fait une très mauvaise plaisanterie. On m'a dit que père était mort, j'ai chevauché toute la journée pour arriver au plus vite.

Il se laissa tomber sur une chaise, tandis que sa sœur cadette lui versait un verre de vin à la cannelle. Il agita sa bourse, encore sous le choc de ce deuil imaginaire.

– J'avais même apporté de l'argent pour les funérailles !

Les femmes étaient saisies par l'émotion, mais le père riait à gorge déployée.

– Tu diras à ton plaisantin qu'il peut attendre longtemps ! Je ne me suis jamais senti aussi en forme.

– Ton père vivra encore trente ans, renchérit la mère.

On lui servit une soupe pendant qu'il remplaçait ses bottes trempées par des chaussons fourrés. L'émotion, retombant brusquement, lui donnait le vertige et l'empêchait de penser. Qui pouvait avoir fait une

chose pareille ? Jad, peut-être, ce gamin mal élevé qui le détestait depuis toujours... Il avait été trop sage pour être honnête.

Ghail mangea de bon appétit, prit des nouvelles des uns et des autres, écouta sa mère raconter les dernières nouvelles du village. Le meunier vint les rejoindre, le père déboucha son eau-de-vie de prune, et on but au sinistre idiot qui les avait réunis ce soir. Jusqu'au moment où une cloche retentit.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Le feu, répondit le meunier en se levant d'un bond.

Ils se ruèrent à la porte pour découvrir que le village brûlait. Maisons, granges, bergeries étaient en flammes, illuminant la nuit d'une violente lueur de brasier. Quelqu'un cria « au puits ! », mais alors que les villageois formaient une chaîne, on commença à apercevoir, çà et là, des cavaliers en armure brandissant des torches. Ils encerclaient le village, incendiant les bâtiments, repoussant les gens vers l'intérieur. En quelques minutes d'enfer, toute la population se trouva rassemblée sur la place du village, hommes, femmes, enfants et les quelques bestiaux qu'ils avaient pu soustraire à l'incendie. Une horrible odeur de chair brûlée montait des bergeries.

Ghail compta les membres de sa famille : tous étaient là. À travers la fumée, les cavaliers étaient comme les démons des légendes, ces créatures immatérielles venues s'en prendre aux vivants. Mais, dans les légendes, un jeune héros venait inmanquablement les chasser avant de devenir roi.

Cette nuit-là, personne ne chassa les démons.

– Ce sont probablement des barbares, chuchota Ghail. S'ils vous regardent, détournes les yeux, ne parles que s'ils vous interrogent.

– Des barbares, ici ?

C'était impossible. Les hordes du Grand Nord, canalisées à la frontière par l'énorme effectif guerrier de Woltan, ne s'aventuraient que rarement dans les terres. Elles n'avaient jamais frappé au sud d'Hodenwald, pas une seule fois. Et elles ne portaient pas d'armures lourdes.

Ce fut alors que l'intendant comprit. Ces armures sombres, dans lesquelles se reflétait l'incendie, le Doyen les avait mentionnées plus d'une fois. C'était les hommes qui le traquaient, les fameux cavaliers de cristal. Mais pourquoi lui, pourquoi cette mascarade ?

Traversant la fumée comme un mort passe d'un monde à l'autre, un cavalier aux épaulières en ailes de cygne s'avança. Sur son énorme destrier noir, avec son casque à visière baissée, il était Erwoch en personne, descendu des cieux pour punir les incrédules. Il y eut des cris, des pleurs, des supplications.

Ghail s'avança.

– Tu es fou, chuchota sa mère. Reviens !

Mais l'intendant avait entendu le récit d'Arianrhod. Il savait de quoi ses poursuivants étaient capables. Si c'était lui qu'ils voulaient, il ferait en sorte d'épargner toutes ces vies innocentes.

Le cavalier leva sa visière et promena un regard vide sur les villageois terrifiés. C'était donc lui, le Fils de la lune, le grand exécuteur du Nord.

– C'est toi, l'intendant de Westerwald ? demanda-t-il.

– Oui, c'est moi.

– On dit que, sans toi, le domaine serait en faillite.

– Je suis flatté.

Il ne baissa pas les yeux et sa voix ne tremblait pas. Une seule chose l'obsédait : sauver sa famille.

– Tu sais que le Doyen a perdu la mémoire, n'est-ce pas ?

– Non. Il me semble un peu perdu, mais d'ici à dire que...

– Chaque fois que tu me mentiras, je couperai une tête.

Ghail ferma les yeux et inspira. Sa fidélité au Doyen, pourtant indéfectible, n'allait pas jusqu'au sacrifice de sa famille.

– Oui, il a perdu la mémoire.

– Je veux savoir ce qu'il sait. Et ce qu'il fait, et ce qu'il a prévu de faire. Si tu oublies un détail, je t'arracherai la langue.

– Je vous dirai tout si vous me donnez votre parole de laisser ces gens en paix. Ils n'y sont pour rien.

– Tu te crois en position de marchander ? fit le cavalier avec une froide menace dans la voix.

– Vous me tuerez de toute façon. Si vous voulez que je parle, épargnez ce village.

Le feu crépitait de plus belle jusque dans les pupilles sombres du grand maître.

– Soit, admit le cavalier avec un étrange sourire.

– Votre parole. Donnez-moi votre parole, devant les dieux, devant vos hommes.

On ne pouvait voir les yeux des cavaliers qui encerclaient le village, mais derrière chaque visière il y avait un homme. L'officier ne pouvait se parjurer devant eux sans y perdre son honneur. Surtout lui, le Fils de la lune, que sa légende présentait comme un guerrier absolu, un homme sans désir et sans faille, une machine parfaite.

– Tu as ma parole, intendant.

Ghail se tourna vers sa famille avec un sourire qui se voulait rassurant, mais les fit fondre en larmes. Puis il parla, longtemps, tandis que la neige grésillait sous la chaleur de l'incendie. Bientôt une immense flaque s'étendit dans le village, mélange de boue, de neige, de cendre.

Lorsqu'il se tut, l'homme aux ailes de cygne fit avancer sa monture d'un pas et dégaina lentement sa bâtarde. Ghail semblait apaisé, car il

avait arraché à ce monstre une modeste victoire. Il n'avait pas eu peur, il n'avait pas fléchi, il avait sauvé des innocents.

Le grand maître rabattit sa visière.

– Massacrez-moi tout ça ! ordonna-t-il à ses hommes. Que personne ne se souvienne qu'il y a eu un village ici.

– Ordures ! cria Ghail. Qu'Erwoch te maudisse, toi et ta descendance !

L'épée au pommeau de lune le frappa dans la gorge. Sa dernière vision, brouillée de rouge, fut celles des lames qui jaillissaient des fourreaux. Le lieu de sa naissance allait être rayé de la carte.

Renhald avait attendu longtemps le retour des survivants. De la dernière colonne partie se battre au Nord, seul Wolfram était revenu. Les trois nouveaux lui avaient fait croire qu'ils le suivraient aussitôt que Karib serait remis de ses blessures, mais on ne les avait jamais revus. Le recruteur enrageait.

– Des anciens des Hautes Lames, fulminait-il. On ne peut plus faire confiance à personne !

Les désertions étaient rares, pour ne pas dire inexistantes. Pour un mercenaire au royaume de Woltan, servir chez les Narvals était un privilège... Les plus fragiles rendaient leur tablier avant de retourner à la vie civile, mais nul ne désertait avec armes et montures.

Pour la centième fois, il avait passé en revue ce que lui avaient coûté ces ingrats. Trois chevaux, trois selles, trois épées, trois cuirasses, trois casques, trois manteaux de laine, trois paires de gants, trois paires de bottes. Et dire qu'il leur avait tendu la main, qu'il les avait embauchés sur leur bonne mine... Ces voleurs, ces traîtres n'avaient sans doute jamais servi chez les Hautes Lames.

Renhald avait fait le pied de grue devant la caserne de la garde d'Oster pour plaider sa cause devant un capitaine indifférent. Indigné, il s'était vu opposer un refus sans appel. Non, il n'y aurait pas d'avis de recherche. Pas pour trois pauvres cuirasses... La garde avait suffisamment à faire avec les vrais voleurs : pas plus tard que la veille, une caravane avait été pillée à trois lieues de la ville. Cinq morts, toute une cargaison de métaux précieux dérobée.

– Ce n'est pas seulement une question de cuirasses, avait protesté Renhald. C'est une question de principe. Est-ce qu'il sera dit qu'au royaume de Woltan n'importe qui peut voler son employeur ?

Le capitaine avait ricané.

– Ce qui sera dit, c'est que tu diriges une compagnie de mercenaires armés jusqu'aux dents et que, le jour où on te vole, tu viens pleurer chez nous !

Piqué au vif, Renhald avait claqué la porte. Les gardes de la capitale

n'avaient jamais beaucoup aimé ces mercenaires, avec leur épée à l'épaule et leur petit air supérieur. Le royaume les entretenait grassement, alors qu'on disposait de la meilleure armée du monde... Le recruteur en oubliait presque que les autorités l'avaient confortablement dédommagé de la perte de sa colonne. Lorsqu'ils servaient le royaume, les Narvals étaient comme des soldats, à la différence qu'on ne versait pas d'argent aux veuves, mais à la compagnie.

– Le premier qui me retrouve ces trois salauds, avait-il dit à ses hommes, empoche une prime de cinq cents écus.

Une prime de plus sur la tête des fuyitifs... Une prime dont Renhald ne mesurait pas encore l'absurdité.

Des semaines durant, les Narvals avaient rogné sur leur temps libre pour retrouver les déserteurs. Renhald commençait à désespérer quand un soir, alors qu'il fermait boutique, un gros bourgeois en habit de velours frappa au volet.

– Que puis-je pour toi, mon noble ami ?

Il avait appris à toujours appeler noble celui qui rêvait de l'être. Flatter le client desserrait les cordons de sa bourse...

– Je suis marchand de vins, je rentre demain à Yel avec une cargaison. Il me faudrait une escorte.

– Bien sûr, fit Renhald en rouvrant ses volets. Combien d'hommes ?

– Oh, un seul. Pour être honnête, le convoi ne risque rien, mais en ce moment à Nowik, ça fait son effet d'être escorté par un Narval !

– Ah ?

– Tu penses bien ! confirma le bourgeois d'un air entendu.

Renhald se demandait pour quelle étrange raison une escorte de Narvals aurait été mieux vue à Nowik qu'ailleurs. Mais à la réflexion, ces derniers jours, bon nombre de clients étaient des gens de Yel, Sined ou Walahna.

– Comme ça, nous avons la cote à Yel ces temps-ci ?

– Ne sois pas modeste ! Maintenant que tout le monde sait que le prince Arvid a servi un an chez les Narvals...

Le recruteur dut avoir l'air si surpris que le bourgeois écarquilla les yeux.

– Tu ne sais pas ?

– Je ne vois pas de quoi tu parles.

Le gros homme se mit à rire.

– Tu ne savais pas que le prince Nowik – qui avait disparu pendant un an – est revenu il y a quelques semaines ? En habit de Narval, avec deux camarades ?

– Euh...

– Elle est bonne, celle-là ! Je ne sais pas sous quel nom il s'est engagé, mais il a servi dans tes rangs... On dit qu'il a voulu partir à

l'aventure, ou je ne sais quoi.

Si c'était une plaisanterie, elle était d'un goût douteux. Mais le gros bourgeois paraissait sincère, et surtout, l'afflux soudain de clients de Nowik s'expliquait !

– Le prince Nowik ? Tu es sûr ?

– Ah ça, pour être sûr... Il est revenu il y a quelques semaines ! Je n'étais pas là pour son retour, mais il paraît qu'il a paradé en ville en cuirasse de Narval.

Renhald ignorait que le prince Nowik avait disparu pendant un an – comment aurait-il pu le savoir ? Le peuple ne savait rien de la vie des puissants. En revanche, il venait de comprendre pourquoi trois de ses cuirasses n'étaient jamais revenues à Oster : elles étaient sur le dos d'un prince et de ses compagnons.

– Tu m'apprends quelque chose, mon noble ami. Et tu mérites un verre pour ça !

Il courut chercher la gnôle des grandes occasions – pas celle qu'il servait aux nouvelles recrues.

– À ta santé ! lança-t-il, éperdu de joie. Pour la peine, ton escorte sera gratuite.

– Merci à toi.

Avant d'ajouter, flatteur :

– Entraîneur de princes...

Ils burent, l'un à son escorte gratuite, l'autre à la fantastique publicité qu'il allait pouvoir tirer de tout cela. Un prince de Woltan choisissant les Narvals pour faire ses armes ! Peu importait que le prince en question n'ait servi que trois jours avant de s'enfuir avec son matériel... Une légende, Renhald le savait bien, n'est jamais qu'un énorme mensonge.

Il raccompagna son client et fit appeler Wolfram. L'ancien esclave était le dernier à les avoir vus, il avait pris quelques jours sans solde et emprunté un cheval sans parvenir à retrouver leur trace. Il n'allait pas en croire ses oreilles.

– Wolfram, tu vas accompagner un client à Nowik demain.

– D'accord.

Le recruteur vida d'un trait ce qui restait d'eau-de-vie dans son verre.

– Au fait, on a retrouvé tes trois... amis.

Wolfram fit la grimace. Depuis la désertion, on le regardait de travers... Il avait échoué dans sa tentative de les retrouver lui-même, la seule façon de se blanchir aux yeux de ses camarades Narvals. Tout le monde savait qu'il s'était laissé tromper, laissant les trois voleurs filer sous son nez. Et surtout, il craignait que quelqu'un ne découvre que lui, Wolfram, avait cautionné leur fausse histoire de blessure... Sans parler de l'escouade de cavaliers de cristal lancée à leurs

trousses, qu'il avait prudemment passée sous silence.

– Mon vieux, l'un de ces gars est... Tiens-toi bien... Le prince Nowik !

– Quoi ?

– Tu as bien entendu. Le prince Nowik, qui servait incognito chez nous.

Renhald se mit soudain à parler à voix basse.

– Version officielle : il a servi un an.

– Compris, répondit Wolfram, médusé.

Pris d'un doute, il demanda :

– C'est lequel ? Karib ? Olen ? Sûrement pas Nils, c'est un vrai guerrier.

– Va savoir ! Pour te dire, je ne sais plus qui est qui... Mais une chose est sûre : ils m'ont fait bonne impression dès le premier jour.

Le recruteur avait déjà occulté la prime qu'il avait mise sur la tête d'un prince de Woltan pour vol.

– Allez, va ! conclut Renhald, rayonnant. Et une fois à Yel, ne te prive pas de raconter partout que le prince a été le plus brave et le plus fidèle de tous les Narvals.

– Ça va de soi.

Wolfram sortit, songeur, laissant le recruteur à sa jubilation. Il n'en revenait pas. Il avait passé plusieurs jours en compagnie de l'un des hommes les plus puissants du royaume. Il avait partagé chaque jour sa viande séchée avec lui. Il avait dormi dans les mêmes granges, pissé dans le même seau. Il l'avait même vu tuer – avec ses terribles gardes du corps – le sergent Olf et les autres. Il partageait son secret. Et, plus incroyable encore, ce prince était poursuivi par des cavaliers de cristal.

Olen retrouva ses appartements décorés de fleurs blanches. Tout était prêt pour l'accueillir : un plateau de douceurs, une carafe de vin aux épices, une robe d'intérieur pliée sur le lit. Mais cette fois, il ne s'enferma pas dans sa chambre, car un invisible sablier pesait sur son destin, égrenant seconde après seconde ses trois mois de répit. Il était temps pour lui de devenir le prince Nowik.

Prenant les devants, il fit mander le chambellan.

– Vharan...

– Vharon, rectifia le chambellan, pincé.

– C'est ce que j'ai dit, mentit Olen avec un agacement marqué.

– Pardonnez-moi, Monseigneur.

– Vharon, je vais donner les audiences. Mais comme cela fait longtemps que je n'ai pas eu vent des affaires, tu me feras un compte rendu détaillé de ce que chacun désire.

– Entendu, Monseigneur.

Il fallait espérer que le chambellan en sache suffisamment pour étoffer ses improvisations.

Une heure plus tard, dans son impressionnant costume de cour au fil d'or, Olen recevait son premier « client » dans la salle d'audience où l'avait accueilli son frère. Il s'agissait de l'homme qui gérait les finances du domaine, et que son oncle avait listé au rang de ses ennemis.

– Messire Teneran, grand trésorier de Nowik !

Comme on le lui avait ordonné, le chambellan s'éclipsa en fermant la porte derrière lui. C'était encore une entorse au protocole – Arvid les collectionnait – mais, en cas de naufrage, il préférerait se passer de témoins.

Le dénommé Teneran s'avança et fit une profonde révérence. La soixantaine passée, il avait l'air d'un vieux requin, avec ses petits yeux perçants et ses cheveux coiffés en arrière. Ses doigts étaient couverts d'énormes bagues ; Olen se demanda s'il les enlevait pour manger.

– Mes respects, Monseigneur.

– Teneran.

Le trésorier se redressa, rejetant d'un geste théâtral sa cape sur son épaule. Son regard, hostile, démentait son sourire.

– Monseigneur, vous savez que votre frère a revu l'attribution des rentes.

– Naturellement.

Les rentes ? Olen pensa qu'il avait probablement commencé par la pire des audiences. Mais hélas, l'usage voulait que le courtisan le plus élevé en rang soit reçu le premier.

– Quels sont vos ordres ?

– Au sujet des rentes ?

Teneran soupira. On le sentait démangé par une terrible envie de répondre : « Eh oui, des rentes, espèce d'idiot, de quoi crois-tu que je parle ! » Mais il se contenta d'approuver d'un signe de tête.

– Je ne peux pas décider d'un sujet aussi important sans entrer dans le détail, risqua Olen.

– Vraiment ? ironisa Teneran. Eh bien allons-y, Monseigneur.

Il tira de sa robe un livre de comptes relié de cuir qu'il ouvrit sur une interminable liste de noms.

– Gilreas, annonça-t-il en pointant le premier du doigt. Il demande vingt mille par an, votre frère lui a donné quinze, plus l'entretien de ses chevaux.

– Bien.

– Naderenia. Elle était à onze mille, Ingvar l'a passée à vingt, en contrepartie elle s'engage à payer l'impôt sur sa corporation.

– Euh... Ça ira.

À ce train, on pouvait y passer la nuit, sans compter qu'Olen ne savait pas à qui il donnait de l'argent, et pourquoi. Sans conseil, mieux valait s'abstenir.

– Radh, pour les grandes écuries...

– Assez, coupa Olen. Je viens de rentrer, j'ai trop de choses à faire pour passer deux heures sur les rentes.

– Comme vous voudrez, fit le trésorier, narquois, en refermant son livre.

– Autre chose ?

Le mépris perçait tant derrière la façade courtisane qu'Olen eut envie de gifler le vieux trésorier.

– Monseigneur, si en un an d'absence vous n'aviez que les rentes à approuver, je ne servais pas à grand-chose.

– Teneran ?

– Monseigneur ?

– Je ne sais pas si tu as remarqué, mais tu parles à ton prince.

Pris de court, le trésorier perdit de sa superbe. Arvid ne l'avait sans

doute pas accoutumé à ce genre de réaction.

– Mais je sais bien, Monseigneur.

– Puisque tu sais bien, tu vas me faire grâce de tes sous-entendus ironiques.

– Je vous prie de me pardonner, bégaya Teneran. Loin de moi l'idée de...

– Laisse-moi. Tu reviendras quand tu auras réfléchi à la façon dont on s'adresse à son seigneur.

Décomposé, le trésorier salua et quitta la pièce, la queue entre les jambes. Olen jouait avec le feu, mais il gagnait du temps. De plus, il lui fallait arracher – de force – le respect de cette cour qui le traitait comme un moins que rien.

Le chambellan entra, rongé par l'inquiétude.

– Vous avez déjà terminé avec messire Teneran, Monseigneur ?

– Pour aujourd'hui, oui.

Déroulant un parchemin, Vharon annonça l'audience suivante, expliquant qu'un certain messire Perth, capitaine de la garde, désirait l'entretenir de la demande du roi. Oderic I^{er} avait en effet réclamé aux princes de Woltan des effectifs supplémentaires destinés à l'effort de guerre au Nord. Là encore, il s'agissait d'une audience délicate, qu'Olen préférait remettre à plus tard.

– Montre-moi ta liste, ordonna-t-il.

– Monseigneur, elle est établie par ordre de préséance, se plaignit le chambellan, qui voyait venir une nouvelle amputation du protocole. Les hauts conseillers, puis les conseillers privés, puis les nobles de...

– Montre-moi ta liste.

Olen parcourut la liste d'un œil distrait, maudissant le chambellan de ne pas y avoir précisé les fonctions et les titres. Que de noms... dont aucun ne lui disait rien. À l'exception d'un, ajouté en fin de liste. Wolfram. Wolfram... Où avait-il entendu ce nom ?

– Qui est Wolfram ?

– Un mercenaire, Monseigneur, un Narval. Il est arrivé hier, il prétend vous connaître.

Wolfram ! Le visage d'Olen s'éclaira. Un nom connu dans ce brouillard était comme un radeau pour un naufragé.

– Je vais le recevoir.

– Avant les hauts conseillers ? s'étrangla Vharon.

Olen se leva et croisa les bras. Les trois marches qui montaient au siège seigneurial n'étaient que trois marches, mais elles lui donnaient une posture de conquérant.

– Vharon, je ne veux plus de cet air effaré chaque fois que je donne un ordre. Si mes ordres sont contraires au protocole, eh bien le protocole changera ! Je sais qui je dois recevoir et pourquoi.

– Certainement, Monseigneur.

Resté seul, le prince Nowik alla admirer son château par la fenêtre ouverte. Le vent d'hiver glaçait les os, mais le soleil brillait, faisant scintiller la neige sur les toits. Pour survivre sans mémoire, le prince Nowik allait devoir durcir le ton, quitter à froisser, quitter à effrayer. Au pire, on dirait que l'expérience de la guerre en avait fait un despote. Tout valait mieux que les sarcasmes.

– Messire Wolfram ! annonça le chambellan.

Intimidé, le Narval s'avança et se raidit en un salut impeccable. Son poing résonna sur sa cuirasse. Olen, nonchalamment assis sur son siège, attendit que le chambellan ait disparu pour se lever et donner l'accolade à son ancien compagnon de route.

– Wolfram, comment tu vas ?

– Bien, très bien, Monseigneur.

– Allons, ne me donne pas du Monseigneur, couillon !

– Je ne peux pas vous... t'appeler Arvid ; pour un moins que rien comme moi, ça vaut dix coups de fouet !

– Alors continue à m'appeler Olen, va.

Le Narval semblait terriblement embarrassé.

– Si j'avais su...

– Si tu avais su quoi ? Tu aurais porté mon sac ? Non, j'avais besoin de vivre une expérience de terrain, loin de ce château, des courtisans et des contraintes.

– Le plus drôle, c'est que Renhald t'a fait rechercher pour désertion et vol de matériel !

Olen éclata de rire. Puis il servit à boire à son camarade, malgré ses protestations. Un prince de Woltan servant un verre de vin à un mercenaire, un ancien esclave, né en terre barbare ! Depuis le premier roi de Nowik – car à l'époque ils étaient rois –, on n'avait jamais vu ça.

Wolfram raconta son retour à Oster, et son étonnement devant les cavaliers de cristal. Il se garda bien de révéler qu'il les avait renseignés. Olen s'en doutait. Pourquoi aurait-il pris le risque de mentir à des soldats d'élite pour des compagnons de route qu'il ne connaissait que depuis quelques jours ?

– Ces cavaliers nous poursuivaient sans savoir qui j'étais, dit-il en riant.

Cette explication sembla suffire à Wolfram, qui se mit à rire aussi, imaginant la tête de leur chef lorsqu'il s'était aperçu qu'il courait après un prince.

– C'est tordant ! s'exclama-t-il.

– On peut dire ça.

Olen ouvrit un coffret et en tira une bourse qu'il lança au Narval, pour ce pauvre Renhald qui s'était cru volé.

– Pas la peine, fit Wolfram. Le vieux renard s'est fait une nouvelle

clientèle grâce à toi. Tous les grands bourgeois de Nowik veulent une escorte de Narvals !

– Tant mieux pour lui... Donne-lui cet argent quand même, je paie mes dettes.

Wolfram posa encore quelques questions, en particulier sur Karib, dont la présence aux côtés d'un prince était atypique. Un mage, un shaman, quel choix étrange pour une protection rapprochée ! Olen préféra taire la véritable identité de Karib, ne trouvant aucune raison pour laquelle le Doyen des mages aurait eu envie de s'engager comme mercenaire...

Il sonna et le chambellan entra, visiblement surpris par la longueur de l'entretien. Le grand trésorier de Nowik, lui, n'était pas resté dix minutes.

– Monseigneur ?

– Prépare une chambre pour mon ami Wolfram. Tu vas bien rester deux ou trois jours ? demanda-t-il au Narval.

– Volontiers... Monseigneur.

Ébloui, Wolfram avait l'air d'un gosse devant un étal de gâteaux. Olen laissa le chambellan le raccompagner, s'amusant du désordre qu'il s'apprêtait à semer au château. Un homme du peuple invité à séjourner parmi les nobles ! L'oncle allait froncer les sourcils, le reste de la cour grincer des dents, et c'était précisément ce que recherchait Olen. Faute de comprendre le fonctionnement de l'endroit, il allait en changer les règles.

On frappa à la porte.

– Oui, fit Olen en reprenant une pose princière.

C'était Kelhorn. Il avait troqué ses vêtements de voyage contre un habit de laine noire, mais portait encore son épée bâtarde, comme si les couloirs du château de Nowik avaient été un champ de bataille. Décidément, un cavalier de cristal ne cessait jamais tout à fait de l'être.

– Salut ! Désolé de te déranger pendant les audiences, dit le champion en vérifiant d'un coup d'œil que personne ne pouvait l'entendre.

– Qu'est-ce qui t'amène ?

– Je viens d'apprendre que tu loges un mercenaire au château... Comme il s'agit d'un combattant, c'est moi qui serai responsable s'il arrive quelque chose.

– Il n'arrivera rien, c'est un ami. Et je sais que ça va faire grincer des dents.

– Plutôt.

– Je compte sur toi pour empêcher les courtisans de le tailler en pièces ! Avec leur rage du protocole, ils sont foutus de le jeter des remparts parce qu'il aura ouvert la mauvaise porte ou marché sur le

mauvais tapis.

– Tu risques de te faire des ennemis avec ça, opina Kelhorn, visiblement décontenancé par les choix de son prince.

– Un de plus, un de moins...

Le champion se retira, laissant la place à l'inévitable Vharon, sa liste de doléances à la main. Il restait au moins dix personnes à voir, sans compter les « affaires courantes » et les loyaux sujets qui attendaient une décision de justice. Car c'était au prince de statuer sur les litiges que les juges de paix ne parvenaient pas à trancher. La journée allait y passer, et sans doute celle du lendemain...

Par la fenêtre, un temps radieux semblait le narguer. C'était un jour parfait pour une promenade à cheval, un déjeuner dans une bonne auberge, une flânerie en ville. Un jour à traîner au lit avec Oranie, sous un bon duvet de plumes.

La voix du chambellan le tira de sa rêverie.

– Messire Perth, capitaine de la garde !

De retour à Westerwald, le Doyen des mages fut accueilli par un jeune homme au regard fuyant qu'il prit d'abord pour un ami de son fils. Mais à sa robe de toile grossière et à sa façon presque religieuse de l'appeler « Excellence », il comprit que c'était un employé du manoir.

Tandis que l'escorte mettait pied à terre et qu'on déchargeait le chariot, Karib sautait à bas de sa litière, heureux de retrouver sa maison. Car il se sentait chez lui désormais. Peu importait le luxe ostentatoire et les touches de mauvais goût, il avait enfin un toit, une chambre, un lit où personne d'autre ne dormait, où l'on pouvait s'assoupir en toute quiétude, sans barricader sa porte. Oui, Westerwald était un luxe, et les tapis à dix mille écus n'y étaient pour rien.

– Bonjour Excellence, dit le jeune homme d'une voix difficilement audible.

Remarquant l'air interrogateur de Karib, il se présenta.

– Je suis Kendral, l'aide-intendant, à votre service.

– Ghail n'est pas là ?

– Il s'est absenté quelques jours, Excellence. Son père est mort.

– Le pauvre ! s'exclama Karib. Ça a dû être un choc...

Au cours de leurs longues conversations, Ghail lui avait parlé de sa famille, de braves paysans du Gundland auxquels il était resté très attaché. Son père, disait-il avec une pointe de fierté, avait investi toutes ses économies pour lui assurer une bonne éducation, lui permettant d'échapper à son destin de laboureur.

– Tu enverras un messenger à son village, avec mes condoléances et de quoi payer les funérailles.

Kendral s'inclina et disparut, laissant Karib songeur. Ghail absent, tout se compliquait, et surtout son plan pour retrouver Hroald. Le jeune aide, à peine plus âgé que Jad, n'avait certainement pas la maîtrise du réseau des espions, à supposer qu'il en connaisse l'existence. Bien sûr, on pouvait attendre le retour de l'intendant, mais

quand reviendrait-il ? Chaque heure comptait.

– Nils ?

Le garde du corps de Son Excellence confia les rênes de son cheval à un valet pour rejoindre Karib sur le seuil du manoir. Il bâilla bruyamment, oubliant un instant qu'il n'était qu'un subalterne.

– Tiens-toi, s'il te plaît, chuchota Karib, contrarié.

– Pardon, Sa Majesté, répliqua Nils, malicieux.

Le mage attendit que s'éloignent gardes et valets pour se confier à son ami.

– Le père de Ghail est mort.

– Le père de qui ?

C'était le mauvais côté de Nils, cette insupportable indifférence à tout ce qui l'entourait.

– Ghail, l'intendant ! Il est rentré chez lui pour le deuil.

– Ah.

– Eh bien moi, ça me fait quelque chose. Il était très attaché à son père.

Nils secoua la tête en signe d'incompréhension. Depuis des mois, les gens mouraient par dizaines autour d'eux, leur renaissance avait été une hécatombe. Fallait-il être Karib pour verser une larme sur un inconnu mort de vieillesse dans son lit.

– Bref, enchaîna Karib. Sans Ghail, je n'ai aucune idée de la façon dont on peut activer mon réseau d'informateurs.

– Ça, c'est un problème, admit Nils.

– Donc soit on attend son retour, en espérant qu'il ne faille pas des semaines pour contacter les espions... soit l'un de nous se charge de l'enquête.

Nils sourit.

– L'un de nous ?

– Oui, bon... toi.

Lâcher Nils sur les traces de régicides que personne à Woltan n'avait réussi à retrouver, c'était tenter de vider l'océan avec un casque de Narval. Mais s'il était bien dirigé, peut-être pourrait-il débroussailler le terrain en attendant le retour de Ghail... De toute manière, il était impensable que le Doyen des mages coure les routes en posant des questions.

Le lanceur de couteaux prit une pose inspirée.

– Je pourrais arrêter les gens dans les rues et leur demander s'ils n'ont pas vu Hroald... Il y a combien de gens à Woltan ? Mettons que j'en interroge dix par heure, au bout de dix ans, il n'est pas impossible que...

– Nils, soyons sérieux cinq minutes !

– Sinon, tu me trouves un chien démon qui renifle les assassins.

Il marqua une pause, avant de conclure, avec un clin d'œil :

– Ou tu me prêtes Karib.

Le mage l'écoutait à peine, il réfléchissait. Comment s'y prendre ? Il fallait commencer par le dernier endroit où les régicides avaient été vus ; or cet endroit, c'était la prison. La piste des familles, ils l'avaient déjà suivie, et manifestement elle ne menait nulle part.

– Tu vas aller voir à la prison. Ils te diront quand et comment les assassins se sont évadés.

– Tout le monde a dû faire ça mille fois...

– Pas sûr. Des régicides n'auront pas été enfermés dans la première prison venue, ils auront été écroués à la prison royale, s'il y en a une. Tu es le garde du corps du Doyen des mages, tu peux très bien exiger des renseignements ! Contrairement à un chasseur de primes...

– Mouais.

De mauvaise grâce, Nils s'inclina. Ce nouveau voyage le contrariait, pas tant parce qu'il le contraignait à s'étourdir de palabres, mais parce qu'il aurait volontiers passé quelques jours au manoir... et quelques nuits dans le lit de Norah. Tout à l'heure, en traversant la ville, il n'avait pas quitté des yeux la petite fenêtre au deuxième étage de la maison où elle louait une chambre. Les rideaux étaient tirés.

Nils ne passa qu'une nuit à Westerwald, et la passa dans son lit. La jeune femme n'était pas chez elle lorsqu'il s'y était présenté ; une vieille acariâtre lui avait ouvert en maudissant la jeunesse d'aujourd'hui, qui n'hésite pas à frapper à la porte des gens honnêtes après le coucher du soleil. Non, Norah n'était pas rentrée, du reste une jeune fille comme il faut... Nils avait battu en retraite.

Le lendemain à l'aube, il traversait au galop la ville endormie, et la neige sous les sabots résonnait comme un tambour. La route était blanche à faire plisser les yeux. Il se remémora le trajet que le jeune Kendral lui avait expliqué trois fois : remonter la route du Nord à travers le Gundland puis Oster, piquer à l'est au carrefour des Quatre-Chemins, pénétrer sur les terres du Premier Général, où se trouvait la forteresse de Woltan. Une bâtisse qu'il connaissait pour l'avoir aperçue de loin, lorsque la colonne des Narvals voyageait vers le Nord...

Karib lui avait confié, outre ses recommandations – dont Nils avait oublié les trois quarts –, une bourse copieusement garnie pour délier les langues au besoin et payer ses frais de voyage. Mais il n'avait nulle intention de descendre dans les auberges de luxe où à chaque instant un valet vient vous demander si tout va bien. Il avait soif d'anonymat.

De routes désertes en auberges vides, le lanceur de couteaux profita pleinement de l'hiver. Peu de gens circulaient avec le froid, les bêtes sauvages et la neige qui paralysait la marche... En quelques jours, il ne croisa que deux caravanes marchandes, quelques cavaliers et des paysans courbés sous leurs fagots. Il chevauchait parfois deux, trois heures, sans croiser âme qui vive. Woltan, cet énorme royaume

dont les plaines s'étendaient au-delà de l'horizon, semblait n'appartenir qu'aux corbeaux.

La forteresse de Woltan était la première place forte du royaume. Sa lourde silhouette, visible à des kilomètres, ressemblait presque aux murailles d'une ville, avec ses tours d'enceinte, ses toits et ses clochers. Réputée imprenable, elle abritait le trésor, l'armurerie, le cercle des officiers et la prison royale. C'était aussi le siège du Premier Général de Woltan, qui, de notoriété publique, lui préférait sa luxueuse demeure d'Oster.

Nils mit pied à terre dans la première enceinte après avoir montré patte blanche au poste de garde. Le bâtiment fourmillait de soldats qui le regardèrent comme une bête curieuse, la plupart ne connaissant même pas le tabard pourpre aux couleurs de Westerwald. Un palefrenier prit soin de sa monture tandis qu'un jeune sergent lui montrait le chemin de la prison.

– On ne nous a pas prévenus qu'un émissaire du Doyen venait nous rendre visite... Je peux te faire préparer une chambre dans le corps de garde, si tu veux.

– Ce ne sera pas la peine, je repars dans une heure.

Le sergent n'insista pas, mais dans son regard se lisait une immense curiosité. On n'avait jamais vu un garde de Westerwald à la forteresse... Que pouvait bien vouloir celui-ci ? Interroger un prisonnier, sans doute.

– Voilà, c'est ici, dans la tour.

Le greffe de la prison était installé au rez-de-chaussée d'une sinistre tour centrale. C'était une petite salle froide, suintante d'humidité. Là, un greffier obèse, vêtu d'une robe d'intérieur, ronflait le nez dans ses registres. Une porte grillagée barrait l'accès à l'escalier, une trappe de fer scellait les souterrains. Les cellules hautes étaient sans doute réservées aux prisonniers de marque. Nils n'osa imaginer le sort de ceux qu'on enfermait sous terre. On entendait de loin le grincement de leurs chaînes...

Il claqua des doigts sous le nez du greffier, qui se réveilla en sursaut.

– Hein ?

– Je suis le champion du Doyen des mages, j'ai des questions à te poser.

Nils se félicita de ce titre de champion – inspiré d'Olen – qui venait avantageusement remplacer celui de garde du corps. Impressionné, le greffier se leva en défroissant sa robe.

– Avec plaisir, si je peux t'être utile.

Restait à se souvenir des consignes de Karib. Sois aimable. Sois poli. Intéresse-toi à ton interlocuteur. Flatte-le. Ne pose pas de questions trop directes. N'éveille pas les soupçons. Nils décida de commencer

par « intéresse-toi à ton interlocuteur ».

– Tu es bien le greffier de la prison royale ?

– Absolument.

Flatte-le.

– Ça doit être un travail difficile.

– Parfois, oui, approuva le greffier d'un air important. Mieux vaut avoir des nerfs d'acier.

La flatterie était faite. C'était le moment des questions indirectes.

– Depuis quand est-ce que tu sers ici ?

– Cinq ans, pourquoi ?

– Tu étais là quand Hroald s'est évadé, donc.

L'obèse pinça les lèvres, soudain méfiant.

– Oui.

– Parle-moi de ce qui s'est passé.

– Ils se sont évadés, point. Il n'y a rien de plus à ajouter.

– Rien ?

– Rien.

Surpris par le changement de ton, Nils se sentit vide. Avait-il brûlé les étapes de la méthode diplomatique de Karib, ou était-il tombé sur un client difficile ? La meilleure méthode restait celle des bouchers, qui battent la viande pour l'attendrir, mais elle n'avait pas sa place dans la forteresse de Woltan.

Devant le silence de Nils, le greffier ajouta :

– Tu n'as pas fait toute cette route pour m'emmerder avec Hroald et les autres ! Ils ont quitté le pays, ils se sont enfuis dans les Terres communes, je ne sais où. Si tu veux la prime, prends un bateau et va les rejoindre ! Qu'est-ce que tu croyais ? Qu'ils ont fait le mur en me laissant une adresse ?

La méthode de Karib était une catastrophe. Pour la première fois de sa deuxième vie, Nils fut contraint d'improviser.

– C'est tout ce que tu as à me dire ?

– Oui, c'est tout !

– Alors lève-toi et suis-moi. Tu parleras devant la haute cour de justice.

La haute cour de justice existait-elle seulement ? Aux yeux du greffier, elle exista.

– Quoi ? s'écria-t-il, paniqué.

– Dépêche-toi.

Nils sortit de son sac un tube de métal scellé aux armes de Westerwald. Il contenait une lettre du Doyen, pour le cas où il n'aurait pas été autorisé à visiter la prison. Karib l'avait dictée le matin de son départ. C'était une longue flatterie diplomatique, qui commençait par : « Au valeureux commandant de la prison royale... »

Il montra le tube.

– Je suis chargé par le Doyen d'arrêter les complices au nom du Conseil. Tu vas répondre devant le roi de l'évasion des meurtriers du roi Harald.

– Moi ?

– Tu vois un autre greffier ici ?

Du bout des doigts, Nils fit rouler le tube vers le greffier, qui l'arrêta d'un geste.

– Lis, si tu veux. C'est ton ordre de mise aux arrêts.

– Mais c'est impossible ! gémit l'obèse.

– Ne me fais pas croire qu'ils se sont envolés tout seuls.

C'était la plus stricte vérité ; il était impossible que des criminels de cette importance aient réussi à sortir de la prison, puis des deux enceintes de la forteresse, sans être massacrés par les soldats de la garde.

Le greffier restait muet.

– Préviens ta femme, enchaîna Nils. Tu ne la reverras que le jour de ta pendaison.

– Comprenez-moi, messire ! Je n'ai fait qu'obéir aux ordres !

– Tu m'appelles messire, maintenant.

– Je n'ai rien fait, vous savez. C'est trop facile d'accuser les petits...

Tout pâle, l'obèse se leva et attrapa son trousseau de clés.

– Je ne prendrai pas la responsabilité de cette histoire ! s'exclama-t-il. Venez, je vais vous montrer où ils sont.

Nils le suivit sans un mot, mais son cœur battait plus vite. « Où ils sont » ? Se pouvait-il que Hroald et ses hommes aient été repris ? Sa surprise fut encore plus grande lorsqu'il comprit que le greffier ne le menait ni dans la tour ni au sous-sol. Il ressortit et traversa la cour en direction d'une porte de fer. Frissonnant dans le vent, il égrena ses clés, en essaya deux, puis déverrouilla la porte qui donnait sur un petit jardin. Un carré d'herbe enneigée, quelques arbres, et des massifs de plantes recroquevillées par l'hiver. Un jardin comme on en trouvait souvent dans les châteaux ; en temps de paix ils servaient de promenade, en temps de guerre ils se muaient en potagers.

Le greffier referma la porte. Nils commençait à comprendre.

– Voilà. Ils sont là.

Il désignait du doigt le pied d'un arbre.

– Depuis quand ?

– Depuis le jour de « l'évasion ».

– Tu veux dire qu'ils ne sont jamais sortis d'ici ?

– Jamais.

Abasourdi, Nils débaya la neige du bout de sa botte. Dessous, il n'y avait rien, de la terre et de l'herbe gelée.

– Ils sont tous là dessous ?

– Tous les quatre, oui. Hroald, Giver, Ajnar et Jeroam.

Le *champion* de Westerwald s'adossa à l'arbre. Sous ses pieds, dans la terre glacée, se trouvaient les corps des hommes que tout Woltan recherchait, et qui n'avaient jamais quitté la forteresse.

– Parle, dit-il au greffier. Si tu n'oublies rien, je te laisserai en paix. Ce qui intéresse le Conseil, ce sont les vrais responsables.

– Et je n'aurai pas à comparaître devant le...

– Non.

Le greffier poussa un soupir de soulagement.

– Je suis le plus fidèle sujet de Sa Majesté.

– Tant mieux. Parle, maintenant.

Deux ans auparavant, le champion d'arènes Hroald, le mage Giver, l'assassin Ajnar et l'acrobate Jeroam avaient été arrêtés pour complot contre le roi. Pour le compte de qui agissaient-ils ? Le greffier n'en savait rien ; mais des officiers royaux avaient mené l'enquête. Les comploteurs avaient été torturés, ici même, au sous-sol de la prison. Avaient-ils parlé ? Probablement pas, puisqu'on les avait laissé pourrir dans leurs cellules.

– Ça ne tient pas, coupa Nils. Ils auraient dû être exécutés.

– Je suis bien d'accord, messire. À moins qu'on ne les ait gardés au frais pour les interroger plus tard...

– Mettons.

Les comploteurs avaient donc passé un an dans les souterrains de la forteresse, où, disait le greffier, les prisonniers finissaient par perdre la vue à force d'obscurité. Jusqu'au jour où une escouade de soldats, menée par un capitaine, était venue les réclamer au greffe.

– Sois plus précis.

– Des cavaliers royaux de Woltan. La garde rapprochée du roi !

Les bicolores.

– Ils avaient un ordre du roi ?

– Oui, messire ! Un ordre scellé du roi Harald IV. Je n'allais tout de même pas leur refuser de faire sortir les prisonniers !

– Continue.

Le capitaine avait montré le document qui lui donnait les pleins pouvoirs. On lui avait remis les clés des cellules où pourrissaient Hroald et ses amis. Les dix hommes en noir et or étaient descendus au sous-sol, on avait entendu des cris, puis ils étaient remontés. L'officier avait donné une bourse au greffier en lui demandant de se débarrasser des corps dans la plus grande discrétion et de garder le secret au prix de sa vie. Il avait promis, naturellement. Avant de faire enterrer par deux hommes de confiance les cadavres des comploteurs dans le jardin de la forteresse.

Peu de temps après, on avait signalé l'évasion des quatre malheureux. Le greffier, très surpris, avait été blâmé – un comble – pour sa négligence, mais n'avait pas été inquiété.

Étrangement, tout le monde paraissait trouver normal que quatre prisonniers s'évadent de la plus imprenable des places fortes.

– Et tu n'as rien dit ?

– Dire quoi, messire ? Que, sur ordre du roi Harald, on était venu tuer des prisonniers en secret ? Le roi est roi, il a tous les droits.

Harald IV avait peut-être tous les droits, mais cela ne lui avait pas sauvé la vie. Quelques jours après la supposée évasion, il mourait assassiné... officiellement par les hommes enterrés sous les pieds de Nils. Woltan s'était couvert d'avis de recherche, et le greffier avait été interrogé par une foule d'officiers, de juges, de conseillers, d'inquisiteurs. L'obèse avait gardé pour lui son terrible secret... car la vérité était le chemin le plus court pour l'échafaud.

Ce fut ainsi que quatre cadavres devinrent les hommes les plus recherchés des terres du Nord. On les présenta comme de terribles professionnels de l'assassinat, eux qui n'étaient que des amateurs. On frissonna à l'idée qu'ils avaient réussi l'exploit impensable de s'évader de la forteresse pour remplir leur sinistre mission. Oderic I^{er} succéda au roi Harald. Et le bruit courut que Hroald, Giver, Ajnar et Jeroam, bénéficiant de soutiens étrangers haut placés, s'étaient embarqués pour les Terres communes. Les familles furent interrogées. La femme de Jeroam, lynchée par les habitants de son village. Mais on laissa le greffier en paix.

– Tu saurais reconnaître le capitaine des royaux ?

– Oui, messire, mais j'aimerais mieux ne...

– Je me moque de ce que tu aimerais mieux. Si le Conseil a besoin de toi, je reviendrai te chercher.

L'obèse baissa la tête. Il ne s'en sortait pas si mal... Plus d'un an qu'il vivait avec la peur au ventre, craignant chaque jour que l'on vienne lui reprocher d'avoir gardé le silence.

Nils voulut conclure par l'un des derniers préceptes de Karib : « N'éveille pas les soupçons. »

– Le Conseil saura que tu as fait ton devoir. Tu as obéi aux ordres, j'en témoignerai.

– Merci, messire.

– Entre-temps, pas un mot, à personne.

Le greffier, sentant s'éloigner le danger, reprenait des couleurs.

– Comptez sur moi, messire !

– Tu m'as tout raconté, tu pourrais recommencer...

– Je vous ai tout raconté parce que vous êtes un envoyé du Conseil ! Je suis le plus loyal sujet...

– ... de Sa Majesté, je sais.

Nils fit l'impasse sur « sois poli » et quitta le jardin sans un mot d'adieu pour le greffier. Il se devait de passer pour un homme de pouvoir et, surtout, il n'en pouvait plus... Cette conversation, véritable

combat où la moindre parade manquée pouvait lui valoir une défaite, l'avait complètement épuisé.

Il se réconforta en croquant dans un nougat aux amandes, modeste récompense pour son plus bel exploit : il avait retrouvé Hroald. Seul, sans l'aide de personne, et sans donner un coup. Lorsqu'il retrouva la blanche solitude de la route, il se surprit à sourire dans la neige qui commençait à tomber.

Il fut impossible d'identifier la dépouille de Ghail parmi les cadavres calcinés de son village. La neige ayant recouvert les ruines, les envoyés du Doyen creusèrent au hasard, pour ne trouver qu'un enchevêtrement de corps à jamais unis dans la mort. On alerta le fort militaire le plus proche, où un capitaine indifférent attribua le massacre à des brigands qu'il promit d'arrêter dès que le temps serait plus clément. Des brigands qui n'avaient rien emporté, ni récoltes ni bétail, se contentant d'une épouvantable boucherie.

L'intendant eut droit à une cérémonie funèbre à Westerwald, où le cercueil que l'on honorait n'était qu'une boîte vide. Si les mondes de l'au-delà existaient, le pauvre Ghail dut ricaner en voyant combien le prêtre d'Erwoch insistait pour le faire incinérer sur un bûcher. On disait que l'âme des défunts montait en fumée rejoindre les Punisseurs, mais Ghail était déjà parti en fumée... Il brûlait pour la deuxième fois.

Le cercueil en craquant se disloqua dans les flammes. Debout dans la neige, une trentaine d'hommes et de femmes grelottaient dans le vent. Le Doyen avait tenu à maintenir la cérémonie malgré la tempête de neige, car l'usage voulait que les Punisseurs n'accueillent les âmes que pendant six jours. Au-delà, on était condamné à errer pour l'éternité, invisible, inaudible, perdu pour tous.

Karib, seul devant le bûcher, s'enfonça dans son manteau de fourrure. Ses cheveux noirs au vent, le visage saisi par le froid, il ne pensait à rien. Une immense lassitude s'infiltrait en lui tandis que le cercueil disparaissait dans les braises. La fumée, étouffée par les flocons, tourbillonnait au ras du sol. Si Erwoch voulait de l'âme de Ghail, il allait devoir descendre du ciel.

En retrait se tenaient Loreth et Jad, et plus loin encore le personnel du manoir. Nils n'était pas encore rentré, et quand bien même, il se souciait de Ghail comme de sa première paire de chaussures. Seuls les domestiques pleuraient la mort d'un homme juste et droit, qui avait toujours été là pour eux. Aucun notable de Westerwald ne s'était

déplacé – pas pour un intendant... Loreth s'ennuyait, l'œil perdu dans les flammes. Et Jad, soucieux de ne pas abîmer son beau costume, époussetait la neige sur ses mollets.

Lorsque le feu cessa de crépiter, l'assistance se retira en silence, ne laissant dans la plaine gelée que le Doyen, son ami et son fils. Jad leva le siège aussitôt et se hâta vers le manoir, où l'attendait un bon petit-déjeuner. Comme toujours, il arborait une moue renfrognée. Quelle idée de se lever si tôt pour voir brûler une boîte vide !

Karib et Loreth restèrent seuls.

– Le pauvre vieux, fit Loreth sans émotion. Il n'a pas eu de pot.

Une fois encore Karib n'avait pas envie de parler ; une fois encore l'ami ne s'en aperçut pas.

– C'était un brave gars, hein... Fidèle... Irremplaçable... Pas toujours futé, mais il n'avait pas son pareil pour tenir la maison !

Pas futé ? Ghail avait tenu plus que le manoir, il avait tenu Westerwald.

– À propos, continua Loreth en entraînant Karib sur le chemin du retour, c'est sûrement à cause de la mort de son père, mais le pauvre Ghail s'est emmêlé les pinceaux : il a fait une erreur sur ma pension... Figure-toi qu'il me l'a divisée par dix ! Si tu pouvais voir ça à l'occasion...

– Ce n'est pas une erreur.

Loreth s'immobilisa dans la tempête.

– Quoi ?

– Tu me coûtes trop cher, Loreth. J'ai demandé à Ghail de revoir un peu les montants de tes revenus.

– Revoir un peu ! cria l'ami, hors de lui. Le dixième de ma pension ? Tu m'as pris pour un valet de cuisine ? Que veux-tu que je fasse avec ça ?

– Un valet de cuisine touche encore dix fois moins que toi, précisa Karib, qui avait longuement épluché les livres de comptes.

Le Doyen poursuivait son chemin vers le manoir, forçant Loreth à lui courir après dans la neige.

– Arian, qu'est-ce qui te prend ? Tu ne peux pas me faire une chose pareille !

– À quoi te sert ta pension, Loreth ?

– À... à mes frais de recherche ! Tu sais combien coûte un grimoire ! Ajoute à ça les frais de ma maison, mes valets, mon cheval...

Karib fit volte-face et le regarda dans les yeux.

– Combien tu as acheté de grimoires l'année dernière ?

– Euh... Je ne sais plus... Plusieurs...

– Et qu'est-ce qu'ont donné tes recherches ?

– Je travaille sur un nouveau parchemin de guérison, tu sais bien ! Il n'est pas encore prêt, mais...

– Quand il sera prêt, ta pension augmentera.

Sonné, l'ami resta silencieux jusqu'à l'entrée du manoir, où un valet se précipita pour les débarrasser de leurs manteaux.

– Je vais me retirer dans mes appartements, déclara-t-il d'une voix blanche. Déjeune sans moi.

– Je suis désolé, Loreth, je vais devoir reprendre tes appartements, je suis à court de chambres pour les visiteurs.

Le manoir disposait d'une bonne quinzaine de pièces inoccupées et Loreth le savait fort bien.

– Tu as ta maison en ville, ajouta le Doyen. Et ma porte t'est toujours ouverte, bien sûr.

Livide, l'ami – ou plutôt l'ancien ami – arracha son manteau des mains du valet, le jeta sur ses épaules et s'écria :

– Décidément, c'est ton fils qui a raison !

C'était une façon détournée de traiter le Doyen des mages de Woltan de vieux radin, mais Loreth échappa à la gifle. Il avait déjà reçu en plein visage l'annonce à peine déguisée de la fin des privilèges.

Mercenaire, soldat ou marchand de légumes, Olen avait toujours fait tourner les têtes. Mais dans la peau du prince Nowik, il devenait le dieu vivant de ces dames, et lui-même n'en revenait pas. Les courtisanes croisées dans les couloirs faisaient des révérences mutines sans le quitter des yeux. Les dames de compagnie gloussaient à son passage. Les domestiques rougissaient lorsqu'il leur adressait la parole et, dans les rues de Yel, les femmes du peuple se trouvaient mal quand, du haut de son cheval, il leur adressait un sourire. C'était simplement fascinant.

Dans sa chambre, un beau miroir encadré d'or lui rappelait le temps où il se recoiffait dans le reflet d'une assiette de métal ou de l'eau claire d'un abreuvoir. Désormais il se livrait chaque matin à une petite séance d'essayages : pourpoint bleu, pourpoint vert... Cape de fourrure... Manteau de laine... Gants courts, gants hauts, en cuir, en velours... Si Karib et Nils avaient pu le voir, ils auraient sans doute hurlé de rire, et pourtant c'était plus fort que lui : il voulait plaire. Était-ce Arvid qui prenait le pas sur Olen ? Il voulut le croire, mais en vérité Olen n'avait jamais cessé de faire le coq. Aujourd'hui, assis sur l'un des plus hauts trônes du monde, il regardait Kelhorn comme un rival, avec sa belle gueule et son statut de champion.

C'était ridicule. Mais il n'y pouvait rien.

La seule femme de Nowik – et peut-être de Woltan – à le regarder avec dégoût, c'était la sienne. Myrian ne lui adressait la parole qu'en public, pour les apparences, et lorsqu'à table il frôlait son bras par inadvertance, elle le retirait comme si elle avait été touchée par un serpent. À ses questions aimables, elle répondait en aboyant. Et le jour où il avait tenté de s'excuser pour ses erreurs passées, elle lui avait claqué la porte au nez. Quant à son fils, une petite crevette perdue dans ses langes, il lui fut présenté par une vieille dame de compagnie qui lui assura qu'un jour cette petite chose deviendrait Heredan III.

Olen détestait dormir seul. Depuis Oranie – combien de mois, déjà ? –, il n'avait pas posé la main, ni même le regard, sur une femme.

N'était-il pas temps de rompre le jeûne ? Se lamenter sur son amour perdu ne le ferait pas revenir...

Nowik regorgeait de jeunes filles plus appétissantes les unes que les autres, à croire qu'on s'était acharné à ne peupler le château que de belles créatures. On se serait cru dans les quartiers de la reine d'Helion, sauf qu'il n'y avait pas cinq femmes, mais cinquante. Parmi les courtisanes, une certaine Xea, fille de conseiller, lui plaisait particulièrement. Moins que la femme de Perth, le capitaine de la garde, une magnifique blonde qui avait trente ans de moins que son époux. Mais il était hors de question de compliquer une situation déjà inextricable... Perth faisait partie de ses ennemis les plus acharnés.

Les cheveux ondulés, la poitrine imposante et la bouche bien charnue, Xea aurait tourné la tête à un prêtre d'Erwoch – que les Punisseurs étaient censés réduire en cendres s'il se laissait aller à autre chose qu'à la prière. Avec ses battements de cils de biche, elle aurait presque convaincu Olen qu'elle était la nouvelle femme de sa vie... Il l'invita donc à partager quelques gâteaux, un après-midi où la neige tombait si dru que personne ne se serait risqué dehors.

– C'est un immense honneur, Monseigneur, minaуда-t-elle en s'installant sur un sofa.

– J'aime prendre de temps à autre l'avis de mes sujets sur la vie du château.

La jeune fille avait mis sa plus belle robe, qui donnait mal à la tête à force de couleurs. Elle avait également apporté un luth, dont elle jouait – disait-elle – divinement. Olen n'était pas en reste dans son bel habit de soie pourpre aux broderies compliquées. Ils étaient l'image du couple de haute noblesse comme l' imagine le peuple : deux tourtereaux dans leurs beaux atours, habillés un jour normal comme pour une fête. Devant eux s'étalait un vertigineux plateau de gourmandises – gâteaux, fruits, brioches, bâtonnets de miel – qui aurait facilement nourri un village.

– Parle-moi un peu de toi, Xea. On se connaît à peine...

– Oh, je suis une fille comme les autres, répondit la courtisane, flattée. Il n'y a pas grand-chose à raconter...

Il n'y avait effectivement pas grand-chose à raconter. Ce qui ne l'empêcha pas de parler d'un trait pendant un bon quart d'heure, d'elle, de son père, de sa mère, de son frère, de ses sœurs, et même du petit chat qu'elle était bien heureuse d'avoir adopté, car il déroulait les pelotes de laine de sa mère, déclenchant l'hilarité de toute la famille.

– C'est si drôle ! Il attrape le fil, comme ça... et il déroule, il déroule... et il court avec le fil dans les dents... Vous verriez ma mère, ça la rend folle !

L'œil d'Olen glissait sur sa poitrine, que sa robe lacée faisait bomber

dangereusement. En se penchant un peu trop, elle pouvait laisser échapper un sein, peut-être deux ! Il fallait espérer qu'elle se penche, pour compenser le prodigieux ennui de sa conversation.

– Mais alors, quand on lui reprend la pelote... Il fait une tête, mais une tête ! Même ma mère finit par craquer et par lui rendre sa pelote !

Encore le chat ? Olen avait l'impression que l'histoire de la pelote avait commencé des heures plus tôt.

– Et la vie au château ? coupa-t-il pour y mettre un terme.

– La vie au château... J'adore ! Avant, on vivait en ville, père avait une maison derrière l'hôtel de ville. J'aimais moins.

– Ah. Et pourquoi ?

– C'était moins bien !

– Je vois.

La promesse de la poitrine ne suffisait plus, Olen commençait à trouver le temps long.

– Mais mon grand-père, lui, il habite en ville, reprit-elle d'un ton si passionné qu'on aurait pu croire qu'elle révélait le secret du Puits des mémoires. Il s'est installé à Sined, maintenant. Il s'y trouve mieux qu'à Yel. Il paraît qu'il fait moins froid là-bas... Vous saviez ?

– Non.

Il était difficile de ne pas penser à Oranie. Olen aurait échangé dix ans d'amour torride avec Xea contre dix minutes de conversation avec la dame de compagnie de la reine d'Helion. Oranie était brillante, fine, drôle, impertinente.

– Joue-nous quelque chose, dit-il, espérant accélérer le mouvement.

Encore un peu de patience... L'étape suivante serait le lit, le meilleur endroit pour oublier.

– Je connais une complainte qui parle d'amour, c'est l'histoire d'un guerrier qui part seul dans la montagne pour affronter un monstre qui terrorise le pays... Sur son chemin, il rencontre une bergère, et quand elle le voit...

– Chante, chante. J'écouterai les paroles.

– Elles sont en langue ancienne...

– Ah.

Désespéré, Olen dut endurer jusqu'au bout la longue histoire du guerrier et de la bergère. Au comble de l'horreur, lorsqu'elle chanta, il s'aperçut qu'il comprenait la langue ancienne, encore utilisée pour les documents de haute noblesse. La même histoire, deux fois, c'était inhumain. La chanson, du reste, était plus longue que le récit : pas moins de vingt strophes, entrecoupées d'arpèges et de « lalala ».

Aux trois quarts de la chanson, Olen pensa à Nils – qui aurait jeté la fille par la fenêtre au premier accord de luth – et fut prit d'une envie de rire qui le força à respirer lentement. Enfin, le guerrier épousa la bergère.

– Ça vous a plu ?
– Beaucoup.
– J'en connais une autre, sur un rossignol qui...
– Xea, fit Olen en se levant, j'ai passé un moment délicieux, mais les affaires m'appellent.

– Oh. Pardonnez-moi, Monseigneur, le temps passe si vite avec vous.
Flatté, Olen lui décocha son sourire à fossette comme une flèche en plein cœur. Il la sentit troublée, émue, excitée même, et son désir remonta. Dans ces rares moments, qu'il était bon d'être prince ! Les gens vous étaient acquis sans effort.

Il la prit par la taille, l'attira contre lui, l'embrassa dans le cou, mordilla son oreille.

– Monseigneur, roucoula-t-elle en respirant plus fort.
Ce simple mot fit tout retomber à plat. Sa voix trop aiguë, ses mimiques agaçantes de petite fille, ses battements de cils continus, trop, c'était trop.

– Non, il ne faut pas, dit-il soudain. Je suis père, maintenant.
– Vous êtes le prince, vous avez tous les droits...
– Ce n'est pas une bonne idée.
– Comme vous voudrez, Monseigneur.

Il la raccompagna à la porte. Elle tenta une révérence pigeonnante et, par un terrible coup du sort, son téton gauche apparut. C'était une belle fille, tout de même... Une dernière fois, Olen s'interrogea : oui, non, peut-être ? Quel pouvoir avaient les seigneurs ! Après l'avoir rejetée, reprise, rejetée, il pouvait changer d'avis, comme ça, sans tenir compte d'autre chose que de son propre désir.

Non, il ne la voulait pas. Malgré son téton gauche. Rien ne pouvait remplacer l'irremplaçable.

Il sonna.
– Qu'on m'apporte de quoi écrire, ordonna-t-il au valet. Et un messager pour les Terres communes.

Ce soir-là, il ne fut question que de Hroald. Karib avait commandé un « dîner de fête » – comme si les extravagants dîners de tous les jours ne suffisaient pas – pour célébrer le succès de Nils. En une heure à la forteresse, le lanceur de couteaux avait mis fin à des mois de doute : ils étaient les seuls fugitifs. Il n’y avait jamais eu d’évasion. Le champion d’arènes et ses complices n’avaient pas assassiné le roi. Les avis de recherche étaient des leurres destinés à justifier l’impressionnant déploiement de forces de leurs poursuivants. Ce n’était pas suffisant pour faire tomber le Fils de la lune et ses hommes, que rien n’accusait directement, mais un premier maillon pouvait casser dans la chaîne du complot : le capitaine des bicolores. L’homme de main de l’albinos. Ils n’étaient qu’une poignée à Helion sur les traces des soi-disant régicides... Lorsque le complot serait étalé au grand jour, il serait facile de retrouver leur chef. C’était lui qui avait exécuté les prisonniers, lui qui les avait fait enterrer en secret, lui encore qui s’était précipité à leur recherche. Et le greffier de la forteresse pouvait en témoigner.

Karib et Nils trinquèrent joyeusement, mais le mage fut seul à faire honneur au dîner pour quinze qu’on leur servit ce soir-là. Nils ne toucha ni aux cailles farcies aux champignons de haute montagne, ni au jambon vinaigré braisé aux herbes, ni aux cinq poissons de rivière préparés à la mode des cinq principautés de Woltan. Pas plus qu’aux entrées, aux entremets, aux potages, aux crèmes d’épices supposées digestives et aux trois desserts « À la kyrénienne ».

- Tu ne veux vraiment rien manger ? s’étonna Karib.
- Je t’ai dit, je suis invité à dîner.
- Dommage, c’est délicieux.

Nils se leva, attrapa son boudoir posé contre la table et piqua au passage un chou à la crème dans l’assiette de Karib.

- C’est vrai que c’est bon, admit-il, la bouche pleine.
- Tu dînes avec qui, au fait ? Le chef de la garde ?

Pas un instant, le mage n’aurait envisagé que Nils ait pu avoir une

aventure.

– Non.

– Le type – je ne sais plus son nom – qui vend des chevaux ?

– Non.

Karib tourna lentement la tête vers son compagnon, arrêtant même de mâcher une énorme bouchée de chou.

– Ne me dis pas que...

– Bonne nuit, Karib.

Les pas de Nils résonnaient déjà dans le couloir quand Karib s'écria :

– Nils ! Tu dînes avec une femme !

Seul le silence lui répondit.

C'était une belle nuit, glaciale comme toujours, avec un ciel où scintillaient des milliers d'étoiles. La neige avait gelé sur les sapins du parc, les flambeaux s'y reflétaient en cristaux de lumière. Au bruit sourd des bottes dans la neige, les petits renards détalait avec des couinements de chiots.

Les deux gardes à la grille saluèrent – ensemble –, puis ce fut la route verglacée et les lumières de la ville. Nils prit une grande bouffée de cet air froid qu'il aimait tant avant de s'engager dans la rue déserte vers son deuxième dîner de la soirée. C'était aussi sa première invitation chez Norah, la première fois qu'il n'aurait pas à frapper à sa porte en espérant la trouver. Il ne l'aurait admis pour rien au monde, mais cette invitation l'enchantait, le flattait, le motivait tant qu'il avait compté les heures.

Il frappa. Un pas dans l'escalier, la clé dans la serrure, la respiration un peu courte du moment tant attendu...

– Tu en as mis un temps.

– Le Doyen avait besoin de me voir.

– Si ce n'est que le Doyen, je te pardonne, chuchota-t-elle en l'embrassant.

Nils la suivit dans l'escalier, les yeux rivés sur la courbe de ses fesses. Tiens, elle avait mis une robe d'intérieur si fine qu'on l'aurait crue nue... Par ce froid d'enfer, c'était un aveu : sous ses airs d'indifférence – elle aussi ! –, la jeune fille ménageait ses effets.

– Tu aimes l'agneau ? demanda-t-elle, un peu anxieuse.

– J'adore, répondit Nils, qui s'en moquait éperdument.

Agneau, bœuf, porc, poisson, volaille, à l'exception des desserts, tout se valait. Mais Norah avait dressé une jolie table avec les moyens du bord : un châle servant de nappe, un chandelier décoré de grappes de fruits rouges, et même des assiettes de métal poli, sans doute empruntées à sa vieille logeuse.

Nils enleva ses bottes pour les laisser sécher près de la cheminée. Du coin de l'œil, il regardait Norah défaire son chignon, laissant son épaisse chevelure s'échapper sur ses épaules. Sa façon de bouger le

fascinait. Elle savait qu'il aimait sentir ses mèches noires l'effleurer lorsqu'elle se couchait sur lui. Elle se penchait pour l'embrasser, et ses cheveux voilaient la lumière, ils étaient un rideau, un abri, un cocon.

– Viens, ça va refroidir.

Pour lui plaire, il fit des yeux gourmands devant son assiette.

– L'agneau est hors de prix en cette saison, reprit-elle d'un air étrangement mystérieux. Mais ce soir, on mange aux frais d'un imbécile.

– Ah ?

– Tous les amoureux sont des imbéciles, non ?

– Pas moi qui dirais le contraire.

Tous deux jouaient le même jeu d'indifférence affichée, refusant de voir ce qui se passait entre eux.

– C'est une histoire marrante : ce matin, un type vient me voir soi-disant pour un travail de couture... En fait, il voulait me soudoyer !

– C'est-à-dire ?

– Il est raide amoureux d'une servante du manoir... Il veut lui déclarer sa flamme, passer la nuit avec elle, tout ça, sauf qu'il a peur des gardes, et surtout de toi ! Tu as une sacrée réputation en ville : le Narval, le garde du corps du Doyen... Et comme tout le monde sait qu'on se voit...

– Tu crois ? s'étonna Nils, persuadé jusque-là d'avoir la liaison la plus secrète de Woltan.

– Westerwald est un mouchoir de poche ! Bref, il m'a demandé de t'inviter à passer la soirée... contre, devine combien ? Cinquante écus ! Faut-il qu'il l'aime, sa servante.

Nils fit mine de sourire, mais son cœur se serrait à l'idée que ce dîner n'était destiné qu'à rendre service à un lâche.

– Tu le connais ?

– Non. Ça doit être un des nouveaux employés de Naoras, l'astrologue. Il a embauché des valets.

L'instinct de Nils, qu'il ne parvenait jamais à mettre en veilleuse, se réveilla.

– Et la servante, c'est qui ?

– Aucune idée. S'il me donne cinquante écus chaque fois que je passe une nuit avec toi, il peut les baiser toutes s'il veut ! Du coup, je t'ai acheté – elle lui adressa un clin d'œil – un petit cadeau.

Trois minutes plus tôt, cette nouvelle aurait ravi Nils, qui espérait que Norah fasse tomber la première le masque de l'indifférence. Mais la méfiance, insidieuse, brouillait ses sentiments comme une vague sur le sable.

– Ça ne va pas ? demanda-t-elle. Tu as peur que le Doyen apprenne que...

– Décris-le.

Frappée par le changement de ton, la jeune fille décrivit en quelques mots quelqu'un qui pouvait être tout le monde. La trentaine, moyen, châtain, un citadin sans histoire. Nils se leva et enfila prestement ses bottes. Norah, envahie par un sentiment de culpabilité qui crevait les yeux, hésita quelques instants avant de sortir d'un tiroir une minuscule fiole de verre opaque.

– Il m'a aussi demandé de mettre ça dans ton verre, pour te faire dormir... Je l'ai pris pour lui faire plaisir, mais – elle tenta un sourire conciliant – j'ai d'autres moyens de te faire dormir.

Nils ajusta son épée, regarda un instant la jeune fille dans les yeux en cherchant une formule aimable, mais il n'y avait plus que l'instinct, et le sang qui bouillait dans ses veines.

– Donne, fit-il en empochant la fiole. Et lave-toi les mains !

Elle se leva. Comme lui, elle chercha ses mots, mais lorsqu'elle les trouva, la porte claquait au pied des escaliers.

Derrière les rideaux de son grand lit, Karib somnait lentement dans le sommeil, le sourire aux lèvres. Nils avec une femme ! On aurait tout vu... Olen n'allait pas en croire ses oreilles.

Une douce chaleur régnait dans la chambre, une chaleur idéale même, puisque la grande cheminée contenait suffisamment de bûches pour chauffer jusqu'au matin. Le bois, bien sûr, était spécial : une essence coûteuse, qui brûlait lentement, sans fumer. Et en cas de grand froid, le Doyen n'avait qu'à passer le bras entre les rideaux pour tirer le cordon de la sonnette ; le valet de nuit accourait.

Il dormait presque lorsqu'un bruit de souris éveilla son attention. Un cliquetis métallique, à peine audible, provenant de la porte. Karib se redressa d'un coup. Westerwald était peut-être son refuge, mais il vivait avec le souvenir des mois d'angoisse, de chambres d'auberges dépourvues de clé dont on bloquait la porte en coinçant un dossier de chaise sous la poignée.

Retenant sa respiration, il n'entendit plus que les craquements du bois dans la cheminée, mais, alors qu'il se relâchait, le cliquetis reprit. On crocheta la porte ! D'une main tremblante, le Doyen des mages, qui se sentait redevenir fugitif, tira le cordon qui actionnait la cloche. Rien. Pas un bruit. L'homme qui forçait sa serrure avait pris soin de décrocher la cloche, pourtant peu visible dans sa petite niche au-dessus de la porte. C'était un professionnel.

Karib se leva, soudain vulnérable dans sa robe de nuit, pieds nus. Ses vêtements étaient loin, soigneusement rangés dans sa garde-robe, dont la porte qui grinçait le trahirait à coup sûr. Que faire ? Appeler ? Nils n'était pas là. Quant aux braves gardes de Westerwald, des hommes n'ayant jamais eu à se battre, il leur faudrait de longues minutes pour accourir.

Il y eut un claquement plus ferme, et la serrure céda.

– À moi ! hurla Karib en voyant un homme entrer, un poignard effilé à la main.

C'était le moment de déchaîner les arcanes. Un moment que Karib

redoutait désormais, car il se savait malhabile...

– Au secours !

Personne ne venait. L'assassin marcha sur lui après avoir calmement refermé la porte.

– À moi !

Ses propres cris empêchaient le mage de se concentrer. Il échoua lamentablement dans sa tentative de lancer un sort, ne parvenant qu'à s'épuiser. Restait la fuite, et c'était sa seule chance. Renversant les meubles, jetant un chandelier en direction de l'intrus, il courut d'instinct à la fenêtre, qu'il ouvrit en tremblant. L'assassin avançait de plus en plus vite, plaquant la lame le long de son avant-bras. C'était sans doute une technique. Karib, qui savait très bien qu'il était armé, eut l'impression de le voir les mains vides.

– Excellence, fit l'homme, très calme. Je suis le nouveau valet...

Son calme épouvanta Karib, qui se hissa de toute sa masse sur le rebord de la fenêtre.

– À l'aide !

– Du calme, Excellence. Tout va bien.

Le poignard, fin et aigu, brilla dans la pénombre. Soit Karib sautait du premier étage, soit il se défendait à mains nues. Il sauta à l'instant où la lame sifflait.

Sa cheville se brisa comme une branche morte, lui tirant un cri de douleur. Par bonheur, la neige avait amorti sa chute, lui évitant le pire...

– Qu'est-ce qui se passe ? cria une voix lointaine.

– Par ici ! Je suis blessé !

Levant la tête, il réalisa que l'assassin se laissait pendre depuis la fenêtre pour minimiser le choc. Il allait sauter.

– À la garde ! cria Karib en sautillant pour se tenir debout.

Pieds nus dans la neige, transi de froid et de terreur, il partit en zigzaguant entre les sapins tandis que l'assassin se réceptionnait avec une légèreté féline. Quelque part devant la porte du manoir, on entendait un idiot en tabard pourpre appeler au hasard : « Excellence ? C'est vous ? »

Karib courut sur sa cheville cassée sans ressentir la douleur ; il jouait sa vie. Son poursuivant était si près qu'il pouvait entendre sa respiration hachée. Débouchant sur le chemin illuminé par les torches, il tomba nez à nez avec l'un des gardes du portail, qui dégaina son glaive.

– Derrière moi ! rugit le mage.

Le garde vit jaillir l'assassin, fit bouclier de son corps pour protéger son maître, porta un coup dans le vide et grimaça, car le poignard venait de lui entailler le poignet. Ce n'était rien, une estafilade, une coupure comme on peut s'en faire en hachant des oignons. Le garde

devint livide, se mit à tousser, à hoqueter, puis à vomir. Horrifié, Karib reprit sa course vers le portail, espérant que le deuxième garde y serait. Derrière lui, le malheureux tombait à genoux, le sang s'écoulant de son nez, de sa bouche, de ses oreilles.

Une douleur fulgurante fit perdre l'équilibre à Karib. Les os brisés de sa cheville avaient dû s'entrechoquer. Il crut perdre connaissance. L'assassin, étrangement, n'en profita pas. Il renonça à frapper, pour faire demi-tour et partir en courant dans les sapins. Car Nils passait le portail, l'épée au poing.

– Ça va ?

– Il est parti par là ! beugla Karib, prêt à défaillir.

Nils dompta la violence qui déferlait en lui et laissa courir l'assassin. En pleine nuit, dans le parc où seule l'allée était éclairée, il n'avait aucune chance de rattraper l'intrus. Les hommes que l'on envoyait pour ce genre de mission étaient formés à la fuite, et surtout, il suffisait d'un complice pour achever Karib, dans sa jolie chemise de nuit brodée.

Il prit le mage par le bras et le remit sur pied sans effort, malgré son poids respectable. Dans ces moments où il se sentait un autre, Nils avait l'impression, quelque peu grisante, de n'avoir pas de limites.

– C'était bien, ton dîner ? demanda Karib d'une voix défaillante.

Nils éclata de rire.

– Tu deviens dur, à force...

À force, c'était le mot. Jamais les fugitifs n'auraient un instant de répit.

Les tabards pourpres finirent par converger vers leur maître, penauds de n'avoir rien compris à ce qui se passait. Le Doyen, dans sa chemise de nuit trempée, paraissait mal en point.

– Allez chercher un guérisseur ! ordonna Karib.

– Vous n'êtes bons qu'à ça, grinça Nils, avant d'attraper un des gardes par le tabard. Quelqu'un est entré ici ce soir ?

– Euh... oui, le nouveau valet de cuisine.

– Quel nouveau valet ?

– Il est arrivé tout à l'heure avec un cageot de poulets...

Ainsi, il suffisait de quelques volailles plumées pour pénétrer dans le manoir du Doyen des mages de Woltan. Certes, Westerwald n'avait jamais été menacé, comme en témoignait l'indolence de la garde. Arianrhod s'était toujours promené seul dans le domaine, rentrant parfois au milieu de la nuit... Les soldats du Doyen servaient surtout à maintenir l'ordre en ville et à l'escorter sur les routes. Comment auraient-ils pu se douter que des assassins en voulaient à l'un des hommes les moins exposés du royaume ?

– On en reparlera demain, promet Nils froidement.

Les gardes baissèrent les yeux et Nils s'en contenta ; les traiter

d'abrutis n'en ferait pas des vétérans.

– En attendant, deux hommes en faction devant la chambre de Son Excellence.

– Heureusement que tu étais là, fit Karib.

Nils ne répondit pas ; il n'était là que par hasard. À une minute près, son attirance pour une femme aurait signé l'arrêt de mort de son frère d'armes.

Le lendemain, on distillait quelques gouttes du « somnifère » confié à Norah dans la gorge d'un poulet, qui mourut en quelques secondes. Le temps de la sérénité était révolu.

À l'autre bout du royaume, le prince Nowik aussi s'installait pour dîner. Un repas très simple, composé d'un potage et d'une viande grillée, car les agapes quotidiennes finissaient par lui peser sur l'estomac. Olen était passé d'une vie d'aventure, de longues chevauchées en marches interminables, à une existence princière où le seul effort consistait à parler. Il se levait paresseusement aux heures où un Narval en mission avait déjà parcouru vingt kilomètres, et se faisait monter des bains chauds à l'huile de pin où il se prélassait pendant des heures. On le massait, on lui limait les ongles, on enduisait ses cheveux de baumes et sa peau d'onguents parfumés. Les premiers temps, il s'était cabré, refusant ces petits soins bons pour une courtisane, mais avait vite réalisé que tous les nobles de Nowik se faisaient dorloter sans faire de manières. Renonçant à se faire une réputation de prince guerrier, il se laissa aller aux avantages de sa profession...

– On va faire simple, ce soir, annonça-t-il à Wolfram. Les cailles d'hier m'ont tué.

Le Narval acquiesça. Les trois jours qu'il avait prévu de passer au château s'étaient mués en semaines, son couvert était mis chaque soir à la table du prince. Famille et courtisans en étaient choqués au point que des rumeurs d'homosexualité circulaient au château. Quelle autre raison aurait eu un prince de Woltan pour s'afficher chaque jour avec un moins que rien ? Wolfram avait eu accès aux grands appartements, à la chambre de Monseigneur, et même à la salle des hautes armes, où était exposée la magnifique collection d'armures d'apparat des princes Nowik. Le protocole se faisait amputer chaque jour davantage.

Olen savait que son amitié avec l'ancien esclave renforçait sa désastreuse réputation au château. Personne – et encore moins ses anciens amis – ne comprenait pourquoi il ne se complaisait qu'en compagnie de soudards : Wolfram et Kelhorn. Le champion, au moins, tenait son rang, mais le Narval prenait ses aises ; on l'avait même entendu tutoyer le frère du prince ! Oui, Olen savait tout cela. Mais la

solitude était insupportable sans femme, sans soutien, sans amis. Nils et Karib étaient loin... Les anciens camarades d'Arvid étaient d'insupportables gosses de riches, des fils de courtisans qui à vingt-cinq ou trente ans n'avaient jamais fait que chasser, jaser et baiser. Wolfram, lui, était comme Olen, il s'était fait tout seul, il avait vu le monde. Et il connaissait la valeur d'un écu.

– Demain, s'il ne neige pas, on ira au village des pêcheurs, sur la rivière Noire.

Olen aimait cet endroit à quelques lieues de Yel, avec sa taverne pittoresque traversée par une roue à aubes.

– Bonne idée, fit Wolfram, un peu absent.

– Qu'est-ce que tu as ? Depuis quelques jours, tu n'es pas dans ton assiette.

– Rien, j'ai dû prendre un coup de froid.

Cela faisait quelque temps, en effet, que le Narval paraissait soucieux. Sans doute était-il miné par l'hostilité ambiante, les rumeurs et le mépris.

– Si tu as des problèmes avec qui que ce soit...

– Non, non, je t'assure.

Olen se resservit un verre de vin.

– Je ne t'ai pas dit, reprit-il en souriant. Tu vois la petite Xea, la fille du conseiller Darhem...

– Celle qui t'avait chanté des ballades ?

– C'est ça. Eh bien elle m'a envoyé une lettre... Tu vas mourir de rire.

Il fouillait le meuble où il rangeait son courrier lorsqu'un valet vint annoncer dame Myrian. Olen roula des yeux de surprise. Pas une fois sa femme n'avait parcouru les vingt mètres qui séparaient leurs appartements.

– Je vais te laisser, fit Wolfram.

– Reste. Elle aboiera peut-être moins fort si tu es là.

Wolfram se rassit, en proie à un embarras si violent que ses mains se crispèrent.

– Ne t'inquiète pas, lança Olen, amusé. Si elle mord, ce n'est pas toi qu'elle mordra.

La princesse Nowik fit une entrée fracassante, renversant presque un guéridon sur son passage. Elle était suivie par son insupportable bichon, un roquet dont la passion était de japper inlassablement aux heures où le château dormait.

– Arvid, je m'en vais.

– Tu vas me manquer, railla le prince, qui avait renoncé à reconquérir son estime.

– Très drôle.

– Myrian, chaque fois que j'ai essayé de t'adresser la parole, tu...

– Ton oncle me prête sa maison d'Oster, je vais y passer quelque temps. Et j'emmène le petit.

– Je vais demander qu'on détache dix hommes pour ta sécurité.

Une mince lueur de satisfaction passa sur le visage de pierre tandis que le bichon se ruait sur le plateau du dîner, que personne n'avait encore touché. Il flaira, grogna, remua la queue ; sans Wolfram, qui le repoussait fébrilement, ce jour aurait été le festin des bichons.

Du coin de l'œil, Olen observa, amusé, le manège du chien et du Narval, chacun se battant pour son dîner.

– Je ne sais pas quand je rentrerai, ni si je rentrerai, reprit la princesse. Je ne supporte plus cet endroit.

– Que veux-tu que je dise ?

– Oh, mais rien, comme toujours. Tu parles sans arrêt, mais seulement quand tu n'as rien à dire.

À cet instant, le bichon prit le Narval à contre-pied et, plongeant le museau dans le bol doré du prince, parvint à avaler une lampée de potage.

– Non ! hurla Wolfram en repoussant brutalement le chien.

Myrian changea de couleur ; Olen lui-même lança à son ami un regard courroucé. Certes, il n'était pas dans le protocole de Nowik de laisser un chien laper la soupe des princes, mais ce n'était pas n'importe quel chien. Lui donner une tape, c'était un peu gifler la princesse.

– Désolé, fit le Narval.

Le bichon se mit à gémir à fendre l'âme. Fallait-il qu'il soit fragile pour qu'une petite tape le mette dans un état pareil... La princesse, perdant de sa superbe, se précipita pour le prendre dans ses bras.

– Qu'est-ce qu'il y a, mon bébé ?

Le chien se tordit dans ses bras avec des aboiements stridents. Pris de soubresauts, il se mit à saigner de la truffe et de la gueule, l'œil révulsé, les pattes raidies. Puis il se cabra et ne bougea plus. La princesse, dans sa robe rougie par le sang, le posa au sol et, portant ses mains à son visage, se mit à pleurer.

Olen leva lentement les yeux vers Wolfram. Le bol de soupe encore fumant gouttait sur les dalles.

– C'est pas moi, dit le Narval, si pâle qu'on pouvait voir les veines sur son front.

Il reculait, la main sur la garde de son épée.

– Wolfram ?

Olen eut l'impression que le monde s'écroulait.

– C'est pas moi, répéta le Narval en dégainant lentement son arme. Ses mains tremblaient.

– C'est pas moi, dit-il une dernière fois.

Olen bondit vers son épée, dont il ne s'éloignait jamais en dépit des

cinq cents gardes du château. Le temps de dégainer, Wolfram reculait en crabe en direction de la porte, la lame pointée.

– Mais pourquoi ? Qui t’a envoyé ? cria Olen, hésitant à attaquer, car le Narval avait de longues années de métier.

Wolfram ouvrit la porte sans le quitter des yeux. Puis il disparut dans le couloir. On entendait ses bottes claquer sur les dalles.

– À l’assassin ! hurla Olen avant de se lancer à sa poursuite.

Il remonta le couloir à en perdre haleine, dévala le grand escalier où un garde, touché à l’aîne, se recroquevillait en gémissant. Il eut à peine le temps de voir Wolfram disparaître dans la cour enneigée, laissant derrière lui une fine traînée de sang.

– Arrêtez-le !

Déboulant dans la cour à son tour, Olen vit Kelhorn jaillir d’un bâtiment en dégainant sa bâtarde. Voilà pourquoi le champion se promenait avec son arme en toute circonstance : on n’était à l’abri nulle part.

Les deux guerriers se firent face le temps d’un souffle, leurs deux lames se levèrent, mais l’un était un Narval, l’autre un cavalier de cristal. Le combat était joué d’avance. La bâtarde trancha de haut en bas, pénétra dans le torse et ressortit dans un jet de sang. Wolfram, son épée encore armée au-dessus de sa tête, fit un pas en arrière avant de tomber. La cour se couvrit bientôt de soldats, d’archers et même de valets d’écurie armés de fourches, comme si le château avait été envahi par une horde de barbares.

– Vous n’êtes pas blessé, Monseigneur ? demanda Kelhorn en essuyant son épée sur les vêtements du Narval.

– Non, je te remercie.

Le corps de Wolfram, la cage thoracique et les yeux ouverts, fumait encore dans la neige.

– Qu’est-ce qui s’est passé ?

– Il a tenté de m’empoisonner.

Comme pour confirmer ses dires, un sergent penché sur le cadavre reniflait avec méfiance une petite fiole opaque tirée de sa bourse.

Kelhorn se rapprocha du prince pour n’être entendu que de lui.

– Je te disais bien que je ne le sentais pas, ce mercenaire...

– C’était un ami, murmura Olen sans détacher le regard du corps ensanglanté.

Le champion eut un petit sourire.

– Un prince n’a pas d’amis.

Le corridor n'en finissait plus. Avec ses murs de pierre noire et son dallage rouge sombre, il ressemblait à un long passage vers le monde des morts. Tous les vingt mètres, un flambeau venait percer les ténèbres, mais entre deux, on ne se repérait plus qu'au bruit de ses pas. En passant dans la lumière, on pouvait apercevoir une étrange fresque qui courait sur le mur, des visages grimaçants mêlés de runes ancestrales effacées par le temps. Peu d'hommes avaient eu le privilège de remonter cet étouffant tunnel, au bout duquel s'ouvraient deux battants de cuivre.

L'albinos marqua un temps pour regarder en arrière. Les torchères alignées donnaient une perturbante impression d'infini, comme si le couloir n'avait ni commencement ni fin. Le maître des lieux avait décidément le sens de la mise en scène.

– Entre, Enseth.

Pénétrant dans une grande salle aux voûtes de cathédrale, Enseth en admira les dimensions colossales, et la cheminée taillée d'un seul bloc dans une roche volcanique. Un feu d'enfer brûlait dans le foyer, si large qu'on aurait pu y caser un bûcher funéraire. Sur le manteau était sculptée une chaîne de visages hideux, bouches grandes ouvertes, tordues de souffrance. C'était la seule fantaisie, si l'on pouvait parler de fantaisie, de cette salle d'audience vide et lugubre. Le maître des lieux y recevait ses visiteurs assis sur une cathèdre placée au centre d'un enchevêtrement complexe de marquages au sol. Était-ce une carte astrologique, une figure sacrée ? Dans ce dessin creusé à même le dallage, on avait coulé un filet de cuivre qui luisait à la lueur des flammes.

L'albinos s'inclina devant l'homme qui lui faisait signe d'approcher. Il n'avait pas changé. Son visage dur ne portait toujours pas une ride, et ses cheveux blancs coiffés en chignon paraissaient toujours aussi vigoureux. Seules ses mains parsemées de taches brunes trahissaient ses soixante-dix ans passés.

– Mes respects, seigneur.

– Tu aurais pu me contacter par l'intermédiaire de Gahan, au lieu de perdre ton temps sur les routes.

– Difficilement, puisqu'il l'a tué, répondit Enseth avec une pointe d'ironie.

– Tué ? Qui l'a tué ?

– Le grand maître des cavaliers de cristal.

Le vieil homme eut une grimace de contrariété.

– J'imagine qu'il avait une bonne raison...

– Ça fait longtemps qu'il ne s'embarrasse plus de bonnes raisons.

Il y eut un silence.

– Peu importe, fit l'homme d'un ton agacé. J'ai rappelé les cavaliers de cristal. Le Premier Général Mendean s'en est plaint, lui aussi. Il prétend que les cavaliers se sont livrés à des massacres dans le royaume.

– Il dit la vérité.

– Je ne veux pas le croire ! Ces hommes sont les meilleurs guerriers du monde ! Ils sont parfaitement entraînés, ils n'ont jamais fait le moindre faux pas ! Ni pillé, ni volé, ni violé... Ils ne font qu'obéir.

– Oh, pour ça, ils ne pillent pas, ils ne violent pas, mais chaque fois qu'ils s'en sont pris à un village, il n'en est plus resté une pierre intacte. Quand ils ont voulu faire taire la famille de Hroald, ils ont jugé bon de massacrer le bourg entier.

– Et tu vas pleurer pour trois paysans ?

– Je ne pleure pour personne, seigneur, j'ai mis Helion à feu et à sang. Mais ici... Torturer des gens à Oster, c'était de l'inconscience.

– Qu'est-ce que c'est encore que cette fable ?

La voix commençait à trembler de colère, mais l'albinos ne se démonta pas.

– Demandez-lui, seigneur. Il vous le dira lui-même.

– Votre rivalité commence à me fatiguer.

– Il n'y a pas de rivalité entre nous. J'essaie simplement de lui rappeler que ce qui compte, c'est notre mission.

– Parlons-en ! trancha le vieil homme, agressif. Tu critiques les méthodes des cavaliers, mais ils ne me coûtent pas le quart de ce que toi, tu me coûtes... pour rien ! Aucun résultat ! Tu as échoué à Helion, tu as échoué à Woltan.

Cela commençait à sentir le soufre. Rompu à la diplomatie, l'albinos opta pour l'attaque, car son interlocuteur ne respectait que la force.

– Deux cents cavaliers n'ont pas fait mieux, seigneur, ni eux ni le molosse, et je ne parle pas de l'invocateur de haut rang que vous avez envoyé pour le contrôler.

Le vieil homme se mit à rire, un rire froid et lourd de menaces. Il quitta son siège et, avec une force que ne laissait pas soupçonner son âge, entraîna l'albinos par le bras jusqu'à un volet de fer à peine

visible dans la pénombre. Il l'ouvrit, et soudain la lumière du jour, qui jamais ne devait pénétrer dans ces lieux, lui rappela que le monde au-dehors existait toujours. Enseth plissa les yeux. Le ciel, d'un gris presque blanc, était balayé par une tempête de neige.

– Regarde, il est là, l'invocateur de haut rang, ricana le maître des lieux.

Dans une cage rouillée suspendue aux remparts, un écorché figé dans la glace semblait attendre le dégel. On pouvait voir chaque muscle, chaque organe, et les yeux encore dans leurs globes. À son rictus effroyable, on comprenait qu'il avait été écorché vif...

L'albinos ne cilla pas, mais le message était clair.

– Tu es doué, Enseth, mais sache que je n'ai aucune tolérance pour l'échec.

Le volet se referma, plongeant de nouveau la salle dans les ténèbres.

– Ils ne tiendront pas longtemps, fit l'albinos, rassurant. J'ai les meilleurs assassins de Woltan sur le coup.

– On m'a dit que tes « meilleurs assassins de Woltan » ont lamentablement échoué. Je suis mal informé, sans doute.

– Seigneur, s'il était facile de tuer un prince, il n'y aurait plus de Conseil.

Le maître des lieux se rassit, laissant parler l'albinos. Ce dernier n'avait pas peur ; s'il devait mourir, il serait déjà passé entre les mains du bourreau, et son corps exposé aux remparts serait la proie des corbeaux. L'homme qui lui parlait n'était pas de ceux qui font traîner une exécution... Cela signifiait qu'il avait encore besoin de lui ; toutes ces menaces n'étaient qu'un moyen de le motiver. Mais il savait aussi qu'un mot de trop pouvait tout faire basculer.

– J'ai réussi à trouver un homme qu'on appelle l'Alchimiste... C'est probablement le meilleur assassin de Woltan, un spécialiste des poisons.

Jamais personne ne saurait que le mérite en revenait à un subalterne.

– Les premières tentatives ont échoué, poursuivit-il, mais les assassins n'ont pas été arrêtés. Ils sont là, à attendre leur heure, jusqu'au moment où ils trouveront la faille... Entre-temps, nos *amis* vivent dans une angoisse permanente qui les use et les poussera à la faute.

– Tu vas bientôt me dire que tes assassins ont fait exprès de rater leur coup, cingla le vieil homme.

– Encore une fois, seigneur, ils s'attaquent à très forte partie. Ça ne les empêchera pas de réussir, mais il faudra un peu de temps.

– Et eux ? Comment est-ce qu'ils s'en sortent ?

Il parlait des fugitifs.

– Mal. J'ai fait en sorte de leur rendre la tâche encore plus

difficile...

– C'est ce qu'on m'a dit.

L'albinos avait gagné. L'accusation s'éloignait, et avec elle le risque de finir écorché dans une cage en plein vent.

– Arianrhod s'en tirait plutôt bien jusqu'à ce que je m'arrange pour nous débarrasser de son intendant.

Là encore, il tirait la couverture à lui, c'était l'avantage d'une belle réputation. S'attendant à un compliment, il fut surpris de se voir rire au nez.

– Intendant ? Bravo ! Quand est-ce que tu t'en prends à son cordonnier ?

– Il était beaucoup plus que ça. C'était son éminence grise, il gérait les guildes à sa place. Sans compter qu'il tenait les cordons de la bourse... et les espions... C'est grâce à lui que le Doyen a pu remettre le pied à l'étrier.

Il décrivit ce qu'il savait de la situation à Westerwald, n'hésitant pas à ajouter une couche de chaos pour noircir le tableau. À l'entendre, Arianrhod était au bord du gouffre, prêt à être dévoré par ses propres sujets.

– Et Nowik ?

– C'est pire ! Il est au fond... Survivre sans mémoire à Westerwald, passe encore, mais à Nowik... Arvid est resté cloîtré pendant des semaines sans parler à personne. Aujourd'hui il fait des crises d'autorité, confond les gens, piétine le protocole... Sa femme l'a plaqué pour s'installer à Oster avec le petit héritier. Inutile de dire qu'au mieux il passe pour un imbécile.

Le vieil homme hocha la tête, esquissant un mince sourire.

– Et, dans quelques semaines, il va devoir répondre devant le Conseil de son incapacité à gérer son domaine.

– C'est ton œuvre, ça ? demanda le maître des lieux, bluffé.

L'albinos ne pouvant mentir sur tout – et encore moins sur une convocation du roi –, il passa la main sur cette dernière couronne de laurier.

– Non.

– Ça signifie qu'il va être destitué...

– Ou qu'il s'accrochera, auquel cas ce sera la guerre civile. Mais il sera facile de le renverser de l'intérieur, personne à Nowik n'a envie de faire la guerre au reste de Woltan.

Un long hurlement, perdu dans la bourrasque, retentit à l'extérieur. Remarquant le froncement de sourcils de l'albinos, le maître des lieux sourit en désignant la fenêtre.

– Regarde ! C'est amusant.

Enseth rouvrit le volet et se pencha. Non, ce n'était pas amusant. C'était même épouvantable : dans sa cage en pleine tempête, l'écorché

hurlait en grattant ses organes à vif de ses doigts sans ongles.

– Quelle horreur ! s'écria-t-il en refermant le volet et en s'y appuyant comme si l'écorché pouvait escalader la façade.

– Je pensais que ça te ferait rire.

Le malheureux invocateur était en vie. Sans peau, sans cheveux, sans ongles, mais en vie. Combien de temps pouvait-on le tenir ainsi entre deux mondes ? Des jours, des mois, des années peut-être. L'albinos avait entendu parler d'un veuf inconsolable, un mage noir qui avait vécu avec le corps de sa femme « vivante » jusqu'à la fin de ses jours. Tout était question de prix. Et de savoir, car l'homme qui était assis devant lui, Edkharen, seigneur des Terres de cristal, n'était rien moins que le plus grand nécromant des terres du Nord.

Le soleil déclinait au-dessus des cimes quand Adel Ismaer parvint en vue des toits de Westerwald. Une lueur dorée baignait le ciel d'hiver, et l'odeur des sapins annonçait la forêt toute proche. C'était enfin l'heure du retour pour le maître de la plus puissante guilde de mages de Woltan. Malgré ses soixante ans, ses rhumatismes et son horreur de voyager sous la neige, il rayonnait. Car il revenait pour réaliser son rêve de toujours : renverser le Doyen des mages.

Durant la longue absence d'Arianrhod, Adel Ismaer avait patiemment avancé ses pions, se rapprochant du nouveau pouvoir, rappelant au roi Oderic que les mages de combat serviraient mieux que personne ses ambitions guerrières. Il s'était montré à Oster, avait soupé avec les seigneurs, courtoisé les mages, distribué cadeaux et services. Il s'était même attiré les faveurs des nécromants en faisant de l'œil au redoutable Edkharen, le seigneur des Terres de cristal, pourtant détaché de l'autorité du Doyen. Presque sûr de s'asseoir un jour sur le siège noir de la salle du Conseil, il avait été frappé de désespoir lorsqu'un matin, à l'improviste, Arianrhod était revenu dans son stupide uniforme de Narval.

Il avait fallu faire vite. À peine le Doyen avait-il repris ses marques à Westerwald qu'Adel Ismaer prenait la route pour une tournée des puissants qui allait durer plusieurs semaines. Westerwald lui restait fidèle, du moins l'espérait-il, et quand bien même, l'essentiel était de s'allier les hauts seigneurs du royaume. Mû par l'immense haine qu'il vouait à cet incapable d'Arianrhod, il avait décroché le soutien des plus tièdes, jurant à qui voulait l'entendre qu'il révolutionnerait la magie woltanienne, pour peu qu'on lui laisse les rênes. À présent il lui restait à rentrer à Westerwald, à faire basculer les derniers hésitants – facile, pour un candidat soutenu par tant de grands noms – et à organiser de l'intérieur une véritable révolte, une lame de fond qui balaierait le Doyen et ses rares soutiens. Débordé sur tous les fronts, incapable de trouver le moindre appui auprès des grands de Woltan, Arianrhod allait s'écrouler comme ce qu'il était, une statue de plâtre

aux faux airs de marbre, et se briser en mille morceaux.

À l'entrée de la forêt, un homme était assis devant un petit feu de camp sur lequel il faisait griller un mulot. C'était sans doute un pauvre paysan, un vagabond peut-être, que l'hiver contraignait à poser des collets et à se nourrir de rongeurs et de racines.

– Bien le bonjour, messire, lui lança le malheureux.

Le vieux maître de guilde n'était pas de ceux que la misère émeut, mais il jugea prudent de puiser dans sa bourse pour lancer un écu au vagabond.

– Tiens, l'ami ! Tu boiras un pichet de vin à ma santé.

– Merci, messire, fit l'homme en se levant.

Adel Ismaer lui trouva un air étrange sous sa capuche de grosse toile. Pour un vagabond, il paraissait trop propre et trop bien portant.

– Adieu, dit-il, mais l'homme l'empêcha de continuer son chemin en empoignant les rênes de son cheval au-dessous du mors.

– Qu'est-ce que tu veux ? Je t'ai donné un écu !

– C'est peu, messire.

Un brigand ! C'était bien sa chance : après des semaines de voyage à travers les grandes plaines désertes, il tombait sur un brigand de grand chemin à moins d'une lieue de Westerwald. Pris de panique, il éperonna sa monture, mais elle se cabra, le jetant presque dans les bras du vagabond. Ce dernier le fit glisser à bas de sa selle et le maintint au sol à plat ventre en lui enfonçant un genou dans le dos. Adel Ismaer se mit à gémir, espérant provoquer la pitié de son agresseur.

– Pitié, l'ami, tu vois bien que je suis quelqu'un de bien ! Je t'ai donné l'aumône ! Si tu veux, j'ai une bourse bien pleine, prends-la, elle est à toi.

Il sentit une lame trancher les cordons de sa bourse et entendit les pièces tinter.

– Tu vois ! Tout est pour toi, plaïda-t-il en recrachant de la neige.

– Tu es Adel Ismaer ? demanda le vagabond.

– Oui, c'est moi !

Le vieux mage crut un instant que le brigand n'était qu'un citadin affamé reconnaissant un notable. Mais son soulagement ne dura qu'un instant, car le genou pesait toujours dans son dos. Du reste, Westerwald, qui avait son lot de gens modestes, ne comptait pas de miséreux.

– Tu devais arriver hier, n'est-ce pas ?

– Euh... Oui, mais j'ai passé une journée à me reposer au dernier relais. Comment tu sais ça ?

Un violent coup – de bâton peut-être – s'abattit sur sa tête, lui arrachant un cri de douleur.

– Je suis désolé, fit la voix étonnamment tranquille du vagabond.

Je suis obligé de te faire quelques bleus, pour faire plus vrai.

Plus vrai ? Un frisson d'horreur parcourut Adel Ismaer, alors que le bâton le frappait de nouveau dans le dos, puis aux jambes. Cet homme était en train de maquiller un assassinat en attaque de brigands.

– À moi ! cria le mage, espérant être entendu au-delà de la forêt, mais un nouveau coup à la tête vint l'étourdir comme un veau à l'abattoir.

Il sentit à peine la lame du poignard pénétrer dans sa nuque, le tuant sur le coup. Le vagabond, avec un calme professionnel, attendit le dernier battement de cils pour se relever et larder le corps de coups désordonnés dans les jambes, le ventre, le torse, l'épaule. Les mains sur les hanches, il contempla son œuvre, qui ressemblait fort à toutes les attaques de brigands du monde : un malheureux jeté à bas de sa monture et massacré pour une bourse et une paire de bottes. Puis il termina son repas. La nuit tombée, il rentrerait à Westerwald reprendre sa place d'homme à tout faire chez un vieux mage ravi de ses services. Les rares personnes qu'il côtoyait le connaissaient sous le nom de Temin, un brave domestique un peu simplet, un travailleur saisonnier toujours prêt à rendre service, heureux comme un roi quand on lui glissait une petite pièce. Lorsque la garde avait quadrillé la ville à la recherche de l'assassin qui s'en était pris au Doyen, personne n'avait seulement pensé à lui. Temin, un assassin ? Allons donc ! Le pauvre vieux savait à peine compter ses doigts... C'est ainsi qu'il veillait, patient, serein, attendant dans l'ombre l'heure de frapper de nouveau. Tôt ou tard, le Doyen et son garde du corps connaîtraient le même sort qu'Adel Ismaer, on le payait assez cher pour cela. Mais avant eux, il lui faudrait se débarrasser de Norah, la lingère, car elle seule pouvait l'identifier.

Aux premières étoiles, il reprit le chemin de Westerwald, laissant derrière lui le corps du vieux mage dans la neige.

Adel Ismaer ne sut jamais que l'homme qui venait de le tuer était déjà mort. Bien sûr, le coup de dague fatal avait été porté par un assassin, mais le vrai responsable de cette mort affreuse, c'était Ghail, l'intendant du Doyen, pour qui il avait toujours eu le plus grand mépris. Dans son village en flammes, Ghail avait fait face au maître des cavaliers de cristal. Il avait parlé, pour sauver sa famille. À contrecœur, il avait renseigné les ennemis du Doyen, leur apprenant ce qu'il savait, qui il fréquentait, où il dormait, et jusqu'aux heures de relève de la garde. Mais quand le cavalier lui avait demandé qui étaient les plus fidèles soutiens d'Arianrhod à Westerwald, il avait répondu sans baisser les yeux : « Adel Ismaer ».

Une nouvelle fois, les flammes du bûcher funéraire montèrent vers le ciel. Nul ne put dire si elles réveillèrent les dieux punisseurs en ouvrant les portes de l'autre monde, mais l'émotion était au rendez-vous. Sous un grand soleil d'hiver, Westerwald faisait son deuil. Là où Ghail n'avait rassemblé qu'une poignée de domestiques, Adel Ismaer avait déplacé les foules : pas moins de quatre grands prêtres pour scander les psaumes ancestraux devant des centaines de mages en grande tenue, les notables, les maîtres de guilde, les officiers de la garde. Des funérailles de Doyen, pour l'homme qui avait bien failli le devenir.

Au premier rang se tenait Karib, grave et solennel dans son plus beau costume, flanqué de son garde du corps, dont il ne se séparait plus depuis la tentative d'assassinat. Quelques pas en arrière, les maîtres de guilde et le bourgmestre précédaient la foule des anonymes. On remarqua bien que le Doyen et son champion échangeaient quelques mots, mais ils se perdirent dans le crépitement des flammes.

– Ils ont été bien inspirés, ces brigands, fit Nils. Tomber sur ton pire ennemi, c'est quand même un sacré coup de pot.

– Arrête, Nils, ce pauvre gars est mort !

– Paix à son âme. C'est à toi de désigner son successeur, non ?

– Oui.

– Eh bien, au moins, tu n'auras plus de souci à te faire avec la guilde des mages de combat.

Il était vrai qu'avec Adel Ismaer disparaissait le chef de file des opposants. Aussi triste, aussi absurde qu'ait pu être sa mort, elle semait le trouble dans les rangs de ceux qui rêvaient de voir tomber le Doyen.

Le premier officiant appela à l'hommage des parfums, un rituel consistant à défiler devant le bûcher en jetant un bâtonnet d'encens dans les braises. Au prix du bâtonnet, on ne réservait cet honneur qu'aux nantis, qui s'en trouvaient favorisés dans l'autre monde comme

ils l'avaient été dans celui-ci : le parfum de l'encens, disait-on, signalait aux dieux que l'âme qu'on leur confiait était de premier ordre.

Karib ouvrit le bal, suivi par les maîtres de guilde. Puis il se tint en retrait, observant la longue file des notables qui se succédaient devant le bûcher. Il ne put s'empêcher de penser qu'à vingt écus le bâtonnet, le marchand d'encens s'était fait de belles réserves pour l'hiver.

– Ça sert à quoi, ces singeries ? demanda Nils.

– À distinguer l'âme du mort aux yeux d'Erwoch.

– Et lui, c'est qui ?

Un quinquagénaire en robe sombre, au nez crochu comme un bec de rapace, s'attardait devant le bûcher en pleurant à chaudes larmes.

– Worhad, je crois, ou Worhal. C'était le second d'Adel Ismaer. Je ne sais pas s'il pleure la mort de son maître ou sa carrière foutue... Il se doute que, maintenant, il aura moins de pouvoir que mon valet de chambre.

– Ah.

Il y eut un silence. Le second poussa la dévotion jusqu'à s'agenouiller et toucher du doigt les braises incandescentes.

– Qui est-ce que tu comptes nommer à la place d'Ader machin ?

– Je ne sais pas encore. Ghail m'avait fait la liste des mages de combat « modérés », il y en a deux ou trois qui étaient opposés à Adel Ismaer.

L'homme au nez d'aigle se leva enfin, s'arrachant douloureusement au bûcher comme s'il y avait laissé sa femme.

– Pourquoi tu ne le nommes pas, lui ?

– Le second d'Adel Ismaer ? Pour qu'il passe sa vie à comploter contre moi ? Nils, tu es le meilleur combattant que je connaisse, mais le pire diplomate du monde !

– Mouais. Il me semble que, si tu le laisses de côté, il fera ce qu'il peut pour te pourrir la vie avec ses amis. Alors que si tu le mets à la tête de la guilde, il te devra tout, et il te mangera dans la main.

Médusé, Karib dévisagea le lanceur de couteaux. Voilà que la machine de guerre se muait en comploteur ! Ce qu'il suggérait était terriblement risqué, mais ne manquait pas d'attrait.

– C'est assez malin...

– Ça a l'air de te surprendre, répondit Nils avec un petit sourire.

– Je n'ai pas dit ça ! fit Karib en riant, avant de reprendre son masque de deuil, car les sourcils se fronçaient dans l'assistance.

Alors que le parfum d'encens se répandait alentour, il marcha résolument vers le second d'Adel Ismaer et le prit à part. Tous les yeux se braquèrent sur eux, y compris ceux des prêtres, qui suspendirent un instant leur rituel. Pas une âme à Westerwald n'aurait imaginé que le Doyen des mages s'adresse en public au second de son pire ennemi.

– Excellence, fit l’homme au nez crochu sans parvenir à dissimuler son antipathie.

– Worhad.

L’homme ne tiqua pas, c’était bien son nom.

– C’est un jour noir pour Westerwald, dit Karib avec un hochement de tête sinistre.

– Maudits soient les bâtards qui l’ont tué, approuva le second, qui ne s’attendait manifestement pas à cette entrée en matière.

– Tu l’as toujours bien secondé, n’est-ce pas ?

– Je vous vois venir, Excellence, grinça Worhad. Si vous comptez sur moi pour former son successeur, je vous dis tout de suite que, par amitié pour Adel, je ne transmettrai pas ses secrets. S’il a laissé un testament, je respecterai ses volontés, mais sans cela...

– Tu prendras sa place, coupa Karib. Personne n’est mieux placé pour reprendre la guilde, et j’ai confiance en toi.

Comme s’il avait reçu une paire de gifles, le second d’Adel Ismaer plaqua ses mains sur ses joues.

– Excellence, je ne sais pas quoi dire...

– Worhad, ce n’est pas un secret, Adel et moi n’étions pas les meilleurs amis du monde. Seulement je sais reconnaître le mérite, même chez un adversaire... C’était un excellent maître de guilde, il a étendu l’influence des mages de guerre envers et contre tout... Peu importe nos différends, il était l’un des piliers de Westerwald.

Worhad approuva d’un hochement de tête, muet de surprise.

– Sache que les choses vont changer, reprit Karib, achevant de déstabiliser son interlocuteur. J’ai l’intention de rétablir l’équilibre entre les obédiences, les mages de combat vont retrouver leur place.

La formule était suffisamment vague pour être interprétée de mille façons. Comme l’espérait Karib, Worhad y vit une promesse d’hégémonie, aveuglé qu’il était par cette promotion aussi soudaine qu’inespérée. Il se fit aussi mielleux qu’il avait été sec.

– Je vous remercie de votre confiance, Excellence.

– Tu t’en montreras digne, j’en suis sûr.

– Désirez-vous que je prépare un rapport sur l’état de la guilde ? demanda le futur maître, qui déjà faisait du zèle.

– Excellente idée. Nous parlerons de tout cela... dès la fin du deuil.

Un fond de culpabilité passa dans les yeux de Worhad ; il oubliait déjà l’homme pour qui il pleurait toutes les larmes de son corps dix minutes plus tôt. Sous le choc de la nomination qui allait changer sa vie, il ne remarqua pas le petit clin d’œil que le Doyen des mages adressait à son garde du corps.

Comme au jour des funérailles de Ghail, Karib resta seul devant les restes du bûcher, tandis que les notables de Westerwald refluaient vers la ville. Étrangement, il faisait encore plus froid au soleil, sous un ciel

sans nuages, que les derniers jours sous la tempête de neige. La voix de Nils le tira de sa rêverie.

– Ça pue, cet encens !

– Tu trouves ? Ça sent plutôt bon, au contraire... Les prêtres l'achètent aux marchands d'épices du Grand Sud.

– Ils devraient faire des bâtonnets de bouse de vache, ça ne sent pas plus mauvais et c'est gratuit.

– Tu rigoles, mais je suis sûr qu'Olen arriverait à en faire un commerce.

– Sur les marchés ? Certainement.

– Il appellerait ça « Les bâtonnets kyréniens ». Approchez, approchez, messires et mes dames, sentez-moi ce parfum !

– Les plus petits sont moins chers !

À l'évocation de leur vieux complice vendant des bâtonnets de merde dans les foires, ils se mirent à ricaner sans égard pour les restes du bûcher où se consumait Adel Ismaer. Olen leur manquait. Que faisait-il à cette heure, dans sa gigantesque seigneurie ? Sans doute se préparait-il pour la date fatidique qui se rapprochait de jour en jour... à moins qu'il ne se soit entiché d'une petite servante, assez jolie pour l'empêcher de dormir, de manger et de raisonner en adulte.

– À propos, dit Karib, tu ne m'as jamais parlé de la fille avec qui tu devais dîner le soir où...

– Ce n'est pas important.

– Elle est belle ?

– Pas mal.

Karib croisa les bras, observant Nils avec insistance.

– Il faut te tirer les vers du nez, dis donc ! Ce n'est pas une professionnelle, si ?

– Non.

– Une femme mariée ?

– Oui.

– Ah ! Avec un notable, je parie. C'est pour ça que je ne l'ai jamais vue !

– Elle est mariée à un soldat, un type qui n'a pas remis les pieds à Westerwald depuis des années. Et tu l'as sûrement vue : c'est elle qui repasse tes chemises.

Un sentiment de gêne s'empara de Karib à l'idée que la seule femme ayant jamais trouvé grâce aux yeux de Nils repassait ses vêtements et recousait ses boutons pour quelques écus par semaine. Il n'osa dire que les seules lingères qu'il avait vues au manoir étaient de grosses vaches aux mains rouges, paraissant vingt ans plus vieilles que leur âge.

– Tu couches juste avec elle ou tu es amoureux ?

– Ni l'un ni l'autre, je ne la vois plus.

Pour une fois, la nonchalance de Nils semblait feinte.

– J’ai arrêté de la voir le jour de l’assassin, poursuivit-il, poussé par l’air interrogateur de Karib.

– Je croyais qu’elle n’y était pour rien, que le gars lui avait raconté n’importe quoi pour t’éloigner du manoir...

– C’est ce qui s’est passé. Mais à quelques minutes près, si je n’étais pas revenu, tu serais mort, Karib. Par les temps qui courent, on ne peut pas se payer le luxe de se séparer pour se taper des bonnes femmes.

Il avait beau afficher son indifférence coutumière et réduire son aventure à « se taper des bonnes femmes », Karib ne fut pas dupe. Quelque chose dans sa voix révélait une cassure plus profonde...

– Tu tiens à elle ? demanda le mage.

– Bien sûr que non.

– Et elle ?

– Encore moins.

Nils se fermait, comme il savait si bien le faire. Lorsque ses réponses tenaient en deux mots, mieux valait renoncer. Karib resta un instant encore devant le bûcher, avec une pensée pour Ghail, puis fit signe à son champion de le suivre sur le chemin du retour, car le froid perçait son habit de cour, le glaçant jusqu’aux os. Il ne fut plus question de la lingère, même si l’attitude de son compagnon l’intriguait. Avait-elle ouvert une faille dans la carapace de Nils ? L’avait-il croisée sans le savoir, parmi d’autres grosses femmes anonymes, aux mains calleuses ? Pas plus tard que la veille, l’une d’elles lui avait porté des taies d’oreiller propres...

– On en reparlera plus tard, si tu veux, risqua Karib, espérant relancer Nils, mais ce genre de méthode ne fonctionnait qu’avec Olen.

– Il n’y a rien de plus à dire.

Le Doyen des mages se tut. Viendrait le moment où Nils aurait envie de parler, d’ici là il fallait oublier cette histoire. Peut-être était-ce une passade, peut-être que non, quoi qu’il en soit la décision de Nils était la bonne : l’heure n’était pas à la bagatelle. Sa lingère, qui n’était sans doute pas de celles qui font tourner les têtes, saurait bien attendre des jours meilleurs.

S’il avait su qu’au même instant, dans sa petite chambre sous les combles, un nommé Temin enduisait de poison la lame qu’il réservait à la jeune femme, il aurait dit à Nils : cours, saisis ta chance, ne la laisse pas passer.

Les premières neiges n'étaient qu'une répétition générale. L'hiver woltanien, le vrai, ne faisait que commencer. Dans cette région du monde, il durait six mois, six mois de neige, de givre, de verglas, qui se transformaient en enfer lorsque l'on remontait vers les frontières du Nord... Chaque nuit, un rideau blanc continu s'abattait sur le pays, gommant les reliefs. Au matin, un vent polaire cristallisait la neige, la rendant dure et coupante. Dans les villages, des courageux armés de longues perches faisaient tomber la neige accumulée sur les toits ; sans cela les charpentes s'effondraient, tuant plus de gens que les loups affamés qui se risquaient hors des bois. Dans la chaleur des villes, la vie suivait son cours et les marchés battaient leur plein, mais en pleine campagne les paysans hibernaient comme des ours. Il fallait survivre jusqu'au dégel...

Non loin de la ville de Sined, le petit bourg de Gohen se préparait au déferlement des grandes vagues de froid. Deux fois dévasté pendant la révolte paysanne – une fois par les rebelles, une autre par les troupes princières –, ce village autrefois prospère ne vivait plus que d'expédients. Pour tenter de regarnir leurs greniers vides, les villageois avaient vendu des bêtes, des meubles, et même leurs outils de travail. Ils étaient occupés à calfeutrer leurs maisons, clouant des peaux de bête sur le cadre des fenêtres, lorsqu'un groupe de cavaliers apparut au loin dans la plaine.

Le chef du village plissa les yeux. À soixante ans passés, après avoir vu brûler ses récoltes et pendre des innocents, il ne craignait plus grand-chose. Il n'y avait plus rien à prendre à Gohen, ni rien à pendre, puisque les « meneurs » – de pauvres paysans étranglés par les taxes avant de l'être par la corde – avaient été punis. Du reste, s'il fallait en croire les rumeurs, le prince Arvid, de retour après une longue absence, se montrait magnanime avec son peuple.

L'étendard de Nowik flottait en tête de cortège. Dix cavaliers en civil, trente soldats, la troupe ne paraissait pas agressive, mais elle avait de quoi intimider. Dès qu'elle pénétra dans le village dans un

vacarme de sabots et de hennissements, le chef fit signe aux paysans d'offrir à boire aux chevaux et aux hommes. On fit passer des brocs de cidre dans les rangs des cavaliers.

S'il avait pu deviner que le jeune homme aux cheveux bouclés qui lui souriait n'était autre que le prince Nowik, le chef du village aurait sans doute succombé à une attaque cardiaque. Mais comme les civils portaient de simples costumes de chasse, il les prit pour des officiers.

– Salut, brave homme, lança Olen. Nous venons voir si vous avez ce qu'il vous faut pour l'hiver.

Il se tourna vers ses compagnons de route, dont les visages congestionnés par le froid reflétaient la fatigue, le mépris et la lassitude. Aucun n'osait protester, alors que la troupe allait de ville en ville, de bourg en bourg... Encore une lubie du prince, pensaient-ils si fort qu'Olen finissait par l'entendre. Parmi eux figurait Ingvar, dont c'était la première longue chevauchée depuis dix ans. Engoncé dans trois couches de manteaux de fourrure, l'ancien prince régent suivait en silence, comme un enfant puni. Il y avait aussi un représentant du trésorier Teneran, un clerc peu habitué à affronter le froid qu'Olen avait chargé de tenir les registres de l'expédition. Renfrogné, ce grand maigre aux oreilles décollées consignait, de village en village, les besoins des paysans. Fallait-il que le prince ait perdu la tête pour s'intéresser aux besoins des paysans !

– Fais la liste de ce qu'il te manque. Blé, orge, farine... Fromage... Des chariots ravitaillent la région en ce moment même, ils passeront et tu prélèveras ta part.

Le chef du village en perdit la voix.

– Bien sûr, si tu triches sur les comptes, tu seras puni. Ne prends que ce qu'il vous faut pour passer l'hiver sans famine.

– Oui... Oui, messire.

– Monseigneur ! rectifia Kelhorn d'une voix menaçante.

– Monseigneur, répéta le paysan, sans savoir qui on appelait ainsi.

– Peu importe, sourit Olen.

Le clerc consigna, sur son livre relié de cuir, les besoins du village, somme toute assez modestes. Dans quelques jours, la colonne de chariots qui sillonnait le pays viendrait décharger des ballots d'orge et de blé ainsi que des pots de miel et de viande séchée. Ces provisions provenaient pour la plupart des stocks énormes du château de Yel – en prévision d'un siège plus qu'improbable – ainsi que des réserves de la capitale, de Sined et de Walahna. Les citoyens avaient de quoi tenir cinq hivers, alors que les paysans, meurtris par plusieurs mois de révolte, se préparaient à mourir de faim. C'était absurde. Et pas seulement pour des raisons humaines : un pays privé de ses paysans était condamné à la faillite.

Tandis que le commis de Teneran disputait sa plume à un encrier

gelé, Olen s'approcha de son frère.

– C'est plus long et plus cher que de massacrer tout le monde, hein ?

– Je n'avais pas le choix, geignit Ingvar. J'étais obligé de faire un exemple ! Sans ça, le domaine aurait été ingouvernable.

– C'est ce que Lilyan t'a fait croire.

– Tu as tellement changé, Arvid.

– Je sais.

Comprenait-il, ce gros prince complexé, avec ses joues gonflées par les sucreries, qu'on pouvait tenir un peuple sans se livrer à de sanglants *exemples* ?

– Tu vois, reprit Olen. Aujourd'hui, je donne à ces gens la chance d'affronter l'hiver sans mourir de faim. D'une part je dormirai mieux dans mes jolis draps brodés à mille écus la paire, d'autre part, quand l'été sera revenu, ils se remettront au travail avec entrain, ils se referont une santé, et dans un an ils paieront leurs impôts sans rechigner.

Ingvar hocha gravement la tête.

– C'est bien, ce que tu fais, Arvid.

Il retira ses gants, souffla dans ses grosses mains rouges avant d'ajouter : « Si notre père... », mais il n'alla pas plus loin. La seule évocation de la figure paternelle semblait le plonger dans la mélancolie. Olen le laissa prendre son temps, s'attendant au couplet classique : père aurait été fier de toi.

– Si notre père avait vu ça, reprit Ingvar, il t'aurait tué ! Mais je crois que tu as raison, au fond.

Olen éclata de rire. Il restait beaucoup de chemin à parcourir, mais il avait enfin le sentiment d'être sur la bonne voie.

Oranie se réveilla dans le rayon de soleil qui perçait entre les rideaux du lit conjugal. Blotti contre elle, Perric ronflait, un sourire béat aux lèvres. Il était heureux. Sept jours déjà qu'ils partageaient la même chambre avec la bénédiction de la Grande Déesse, devant qui ils s'étaient juré fidélité... Sept jours de bonheur pour ce fils de marchand qui venait de reprendre l'affaire paternelle et comptait bien donner à sa belle ce que veulent toutes les femmes : des enfants. De beaux enfants, des garçons bien sûr, qui un jour feraient sa fierté et reprendraient son affaire. C'est ce qu'il avait expliqué à Oranie, la veille au soir, avant de l'honorer dans la position du missionnaire en criant « oui, oui » à intervalles réguliers.

– Tu es réveillée, mon bel amour ?

Son bel amour fit la grimace. Perric l'aimait tant que, d'instinct, il ouvrait les yeux aussitôt qu'elle se réveillait pour la couvrir de baisers, de mots doux, de caresses. Ces attentions exaspéraient la jeune femme. Comme tout ce qui venait de son mari : elle détestait ses cadeaux, ses plaisanteries, ses mimiques, son odeur. Les sept jours qui venaient de s'écouler lui avaient paru interminables, annonçant comme une malédiction les vingt ou trente ans à venir. À en croire ses amies, on finissait par apprendre à aimer ces maris choisis par des pères, quand on ne les trompait pas avec les maris des autres. Mais il fallait plus d'une semaine pour cela.

Perric la regardait d'un air doucereux. Conseillé par un ami coureur de jupons, il couvrait sa femme de compliments à longueur de journée. Un compliment, disait le séducteur, faisait le même effet qu'un cadeau, mais ne coûtait rien.

– Mon bel amour, tes yeux sont comme le ciel.

– Marron ?

Perric fit mine de rire, ce qui lui donna quelques secondes pour improviser.

– Tu es bête, ma mie ! Ils sont comme le ciel, si... vastes et si... immenses que je m'y perds quand je les regarde.

Oranie hocha la tête, accepta sans enthousiasme le baiser enflammé qu'il écrasa sur ses lèvres avant de sauter hors du lit.

– Les affaires m'appellent, ma mie... Mais je serai là avant le coucher du soleil, promis, juré !

La promesse avait tout d'une menace. Ce soir encore, il allait l'assaillir de compliments, la bécoter de la tête aux pieds comme un oiseau sur un épi de maïs, puis crier « oui, oui » en se cramponnant à ses seins. Bien sûr, c'était le lot de toutes les femmes, la rançon d'une vie confortable.

– Je vais te manquer ? demanda-t-il en enfilant sa chemise.

– Oui.

– Eh bien toi, tu me manqueras plus encore !

C'était certain. Oranie le regarda se tortiller pour enfiler son pantalon trop serré, avec ses fesses blanches et molles. Perric n'était pas laid, il était même considéré comme un beau gosse dans le petit milieu bourgeois de Sarys... Mais il était de ces maigres que la mollesse fait paraître gros. Habillé, il pouvait passer pour svelte, nu, il perdait ses attraits pour ne plus ressembler à rien.

Dix fois il embrassa sa femme, dix fois il lui fit le coup du faux départ, revenant en courant pour l'embrasser à pleine langue. À la onzième, Oranie ne put s'empêcher de lui refuser sa bouche, en lui disant : « File, il est tard. »

– À ce soir, mon bel amour ! fit-il en passant une dernière, fois la tête dans la chambre.

Enfin seule, Oranie s'étala dans son lit, repoussant l'oreiller sur lequel l'odeur de son mari restait imprimée. Elle ferma les yeux. C'était aux petites heures du matin qu'elle dormait le mieux, une fois seule sous l'édredon. Au moins la Déesse avait-elle eu la bonté de lui donner un époux suffisamment investi dans la corporation des drapiers pour travailler dix heures par jour.

Ses yeux se fermaient quand on frappa trois coups à la porte.

– Un visiteur pour vous, ma dame !

Oranie se renfrogna, enfila une robe de chambre et ouvrit au valet avec son air des mauvais jours.

– À cette heure-ci ? grogna-t-elle. Tu ne lui as pas dit de repasser plus tard ?

– C'est que... c'est un héraut, ma dame.

Elle crut un instant que la reine d'Helion, prise d'un de ses changements d'humeur, la faisait rappeler au château. Mais jamais la souveraine ne lui aurait envoyé un héraut d'armes, au mieux aurait-elle dépêché un messenger. Les hérauts ne se déplaçaient que pour les visites diplomatiques, les annonces officielles ou les déclarations de guerre.

– Un héraut de Woltan, précisa le valet, manifestement intrigué.

– Tu es sûr ?

– Ah pour ça oui, ma dame. Le drapeau blanc et noir...

La jeune femme se vêtit en hâte, se demandant ce qu'un héraut woltanien pouvait bien lui vouloir. Les soi-disant alliés du royaume avaient plié bagage des mois auparavant, ne laissant personne derrière eux. Le fameux albinos était parti le premier, dès qu'il avait appris que les fugitifs avaient quitté Helion. On avait encore vu leurs cavaliers pendant quelques jours, puis les Nordiques étaient repartis comme ils étaient venus.

Elle traversa sa nouvelle demeure, une petite maison adossée au rempart de la ville haute pour laquelle les deux familles s'étaient cotisées. Les meubles aussi venaient de la famille, à l'exception d'une délicate tapisserie que le marié avait achetée sur ses deniers pour l'exposer fièrement dans la salle à manger. Tout avait été fait pour que le jeune couple inaugure confortablement sa vie commune, à commencer par un domestique, de sorte que madame n'ait pas à se soucier du ménage. Une maison idéale, dans un quartier idéal, du moins pour qui n'avait pas goûté au luxe du palais. Perric, qui ne ratait jamais une occasion d'exaspérer sa femme, l'avait baptisée « Le nid d'amour ».

Le visiteur attendait sur le seuil : il s'agissait bien d'un héraut de Woltan. Un homme de haute stature, à la barbe blonde parfaitement taillée, portant un impressionnant costume aux couleurs du plus puissant royaume du monde. Une armure légère, polie comme un miroir. Une tunique et des gants brodés au fil d'argent. Une cape de velours. Sur son plastron, le damier woltanien était accolé à un drapeau inconnu, un faucon noir sur fond blanc. Un motif que l'on retrouvait gravé sur son casque au panache de plumes noires et blanches... Oranie se sentit comme une reine au seuil d'une déclaration de guerre, mais il ne s'agissait pas de guerre.

– Ma dame, fit le Woltanien en s'inclinant.

– Que puis-je pour toi ?

– J'ai un message pour vous de la part de Monseigneur Arvid Nowik, troisième du nom, prince de Woltan.

Elle resta sans voix. Théâtral, le héraut lui tendit un tube de fer scellé à la cire violette.

– Souhaitez-vous que je vous laisse un moment ?

– Non, répondit-elle sans ouvrir le tube. Il doit y avoir erreur, je ne connais pas ce prince, je n'ai jamais mis les pieds à Woltan.

– Monseigneur dit que vous le connaissez sous le nom d'Olen.

Oranie éclata de rire.

– Ben voyons !

Imperturbable, le héraut la regardait dans les yeux. Elle chercha une lueur qui aurait pu le trahir, mais s'il s'agissait d'un plaisantin, il le

cachait admirablement.

– J'avoue, c'est drôle, dit-elle. Qui t'envoie ? Berel ?

C'était bien le style de son ancien ami, mais depuis son départ de la cour, Berel n'avait plus donné signe de vie. Le courtisan qu'il était ne tenait pas à se commettre avec un paria ; plus qu'aucun autre, il était soucieux de sa réputation.

– Non, ma dame. Ce n'est pas une plaisanterie, je suis envoyé par le prince Nowik, du royaume de Woltan.

Elle ricana, brisa le sceau et déroula le parchemin.

Oranie, disait la lettre. Je ne peux te donner d'explication par écrit, mais je te supplie de me croire. Je suis prince à Woltan, et à présent que j'ai repris ma véritable identité, je te dois la vérité. Depuis que nous nous sommes quittés, je ne vis plus. Je n'ai jamais pu t'oublier. Rejoins-moi, et je te jure que plus jamais nous ne serons séparés. Si tu veux devenir princesse, ou simplement retrouver celui qui sera pour toujours ton garde du corps, viens, je t'attends. Et je compte les jours.

C'était signé Olen, et une ligne avait été ajoutée :

Le messenger porteur de cette lettre est chargé de te faciliter la tâche, tu n'auras à te soucier que de préparer tes malles.

Ce n'était pas Berel. Le jeune courtisan ne serait pas allé aussi loin, la plaisanterie devenait mauvaise. Kayna, peut-être. L'ennemie de toujours... Elle seule était capable de chercher à achever celle dont elle avait déjà ruiné la vie et la réputation. Qu'attendait-elle, cette vipère ? Qu'Oranie quitte son mari pour un prince fantôme avant de revenir à Helion ridicule et humiliée ? Fallait-il qu'elle la prenne pour une ânesse !

– Tu diras à Kayna qu'elle a perdu son temps à écrire cette lettre, et que j'espère qu'elle n'a pas payé trop cher ton joli costume.

– Monseigneur s'attendait à votre réaction.

– Monseigneur s'y attendait ? Belle preuve de clairvoyance ! Et qu'est-ce qu'il t'a donné comme preuve de sa bonne foi, Monseigneur ?

– Rien, ma dame.

Oranie commençait à ressentir un certain plaisir à démasquer le mauvais plaisant. Elle était faite pour les jeux de cour, pas pour recoudre les chemises d'un brave négociant.

– Mais quand vous verrez le vaisseau qui vous attend au port, reprit le héraut, vous n'aurez plus besoin de preuves.

– Vraiment ? ironisa la jeune femme.

– Le prince vous envoie la galère amirale de Nowik : quatre mâts, cinquante hommes d'équipage, deux cents rameurs. Il n'existe que deux ou trois navires de cette taille au monde.

Elle le regarda longuement, se sentant faiblir. Non, c'était impossible, on cherchait à la tromper... Le port d'Ythem était à

deux jours de voyage. Si elle quittait tout sur un coup de tête, laissant derrière elle son mari, son père, sa vie, pour s'apercevoir que la galère amirale n'existait pas, il serait trop tard.

– Je ne te crois pas.

– Je comprends, ma dame.

– C'est tout ce que tu trouves à dire ?

– Je ne peux pas vous forcer. Le prince lui-même s'attendait à un refus. Du reste, il ignorait que vous étiez mariée.

C'était une étrange plaisanterie en vérité. Elle décida d'y mettre fin.

– Je ne te retiens pas plus longtemps, fit-elle.

– Si vous désirez transmettre une réponse ou un message au prince...

– Tu joueras ton rôle jusqu'au bout, hein ?

– Mon poste est l'un des plus convoités de Woltan, répondit le héraut avec un sourire. C'est mon devoir de jouer mon rôle.

Il salua respectueusement. Dans la rue l'attendait sa monture pavoisée aux couleurs de son royaume, et une litière tirée par deux chevaux gris. Se pouvait-il que... Oranie refusait d'y croire. Pourtant, à y réfléchir, aucun de ses ennemis – pas même Kayna – n'avait le moindre intérêt à investir une jolie somme dans un canular destiné à lui nuire. Qu'y auraient-ils gagné ? Qu'elle quitte son mari ? Oranie, sortie de leur vie depuis longtemps déjà, avait été largement humiliée. Personne ne lui enviait son mariage avec un marchand anonyme, à supposer que l'on se souvienne encore d'elle en haut lieu, car la cour vivait de lubies.

Elle ferma les yeux.

Derrière elle, il y avait sa maison, le « nid d'amour » de Perric, avec ses meubles prétentieux serrés dans des pièces trop petites, son argenterie exposée sur un buffet, sa tapisserie *pour faire château*. Devant elle, une litière en partance pour l'autre bout du monde, où l'attendait peut-être le seul homme qu'elle ait jamais aimé, transformé en prince comme dans les histoires d'enfants.

– Attends ! s'écria-t-elle.

Le héraut, pied à l'étrier, mima la surprise.

– Ma dame ?

Elle hésitait encore. Trahir Perric, qui l'aimait passionnément, au point d'abandonner ses dieux pour elle... Son père, qui avait mis en elle tant d'espoirs – et tant d'argent... Helion, son pays, sa vie, ses amies... Était-il vrai qu'elle ressemblait à sa mère, cette femme qu'elle n'avait pas connue mais dont on disait qu'elle ne marchait qu'à coups de tête ?

– Attends-moi. Le temps de rassembler quelques affaires.

Elle traversa la maison en courant, le cœur battant comme une prisonnière qui s'évade. Tandis qu'elle jetait pêle-mêle ses robes et ses

bas dans un coffre, elle sonna le valet.

– Ma dame ? s'enquit le domestique, intrigué par la litière qui manœuvrait devant la maison.

– Je dois partir d'urgence, une affaire de famille. Tu diras à messire Perric de ne pas m'attendre.

– Pour dîner ?

– Non, de ne pas m'attendre tout court.

Dépassé par les événements, le domestique acquiesça, mais la stupeur se peignait sur son visage. Il s'échina à descendre seul la lourde malle dans laquelle Oranie avait entassé ce qu'elle avait de plus cher : ses tenues de cour – qui prenaient la poussière –, un chandelier d'argent ayant appartenu à sa mère, quelques bijoux et une petite cage d'osier, désormais vide, où elle avait vu s'ébattre des générations de moineaux.

Elle jeta un manteau sur ses épaules, priant pour qu'il suffise à affronter l'hiver du Grand Nord, puis traversa une dernière fois ce nid d'amour qu'elle détestait. Le domestique, les voisins aux fenêtres ainsi qu'un groupe de badauds la regardèrent monter dans la litière, précédée de son héraut d'armes. La peur d'être surprise, rattrapée, ramenée chez elle de force s'estompait presque devant l'impression grisante d'être pour la première fois le centre d'attention de tous les regards. Un valet obséquieux replia le marchepied avant de prendre les rênes de l'attelage. Dans une minute elle serait partie.

– Vous voulez peut-être faire vos adieux à votre famille, vos amis ? demanda le héraut, dont le cheval piaffait.

– Non, allons directement au port.

Le convoi s'ébranla et s'engagea dans la cohue. Intimidés, les passants s'écartaient au passage de la litière, scrutant le moindre pli des rideaux qu'Oranie avait prudemment tirés. Elle aurait aimé les laisser ouverts, cracher à la face de Sarys son triomphe inespéré, mais c'était trop risqué ; le comptoir de Perric n'était pas loin, s'il était prévenu à temps, elle ne partirait nulle part. Il fallut se contenter de tendre l'oreille aux exclamations des commères, pour qui ce convoi ne pouvait qu'être celui d'une « grande dame de Woltan ». L'une d'entre elle s'écria même : « Regardez, c'est la femme de l'albinos ! »

Oranie s'étira avec délices dans son cocon à l'abri des regards. En soulevant un petit coin de rideau, elle se vit passer la grande porte de la ville sous l'œil intrigué des sergents de garde. Le héraut leur adressa un signe de tête, auquel ils répondirent par un salut militaire du poing sur la poitrine.

– Bonne route, fit l'un d'entre eux.

La jeune femme sourit. La route pouvait être bonne ou mauvaise, qu'importe, l'essentiel était de fuir son destin d'épouse, de mère, de bourgeoise de Sarys. Elle était libre, comme jamais elle ne l'avait été.

Et si un homme l'enchaînait de nouveau, ce serait l'homme de son choix.

– Vive les mariés !

Un tonnerre d'applaudissements retentit dans la grande salle du château de Nowik, où se pressait une foule de courtisans si dense que certains refluaient dans les couloirs. Les murs avaient été tendus de bleu ciel, couleur des mariés, et partout des rubans s'enroulaient en cascades. Faute de fleurs – il neigeait à fendre pierre –, on avait disposé sur les tables du banquet des bouquets de feuilles de chêne, séchées et dorées à l'or fin. À la table d'honneur, des pommes trempées dans un bain de cuivre symbolisaient le bonheur, la fertilité et l'opulence. Tout un programme pour ces tourtereaux qui s'étaient unis devant le grand prêtre d'Erwoch au temple de Yel avant de rejoindre le château sous un dais, dans le vent et la neige.

Soudain les deux battants de la grande porte s'ouvrirent, et le bourdonnement des conversations cessa. Le chambellan, de sa voix de vieillard, s'écria :

– Messires, mes dames, le prince !

Serrés comme un banc de sardines, les courtisans se bousculèrent pour mettre un genou à terre. Seul, resplendissant dans un costume gris décoré de perles de nacre, le seigneur de Nowik fit une entrée spectaculaire. Le flot humain s'ouvrait devant lui comme une haie d'honneur, compressant davantage la foule qui ne respirait plus. Il marqua un temps d'arrêt devant l'assemblée prosternée, savoura les regards levés sur lui et, enfin, fit un signe de la main qui signifiait « levez-vous ». Bien sûr, ce n'était pas le protocole. Depuis quelques mois, les usages millénaires du domaine en prenaient pour leur grade, laissant place à une improvisation dont les anciens ne revenaient pas. Quelle audace ! La préséance, les privilèges, la hiérarchie, tout ce qui avait fait loi pendant des siècles s'effaçait devant le bon vouloir du prince, qui foulait aux pieds les coutumes de son château. Caprice pour les uns, signe d'autorité pour les autres, cet étrange revirement faisait beaucoup parler.

Olen marcha lentement jusqu'à la table d'honneur où il s'assit, retira

ses gants et passa la main dans ses boucles brunes tout en promenant un regard de maître sur l'assemblée. Comment ne pas ressentir ce plaisir, cette ivresse ? On le dévorait des yeux. Les femmes surtout, car il n'avait échappé à personne que le siège de la princesse restait vide ce soir...

– Prends place, ma cousine, lança-t-il à la mariée, et ces quelques mots déclenchèrent de nouveau les applaudissements.

La mariée lui répondit par un charmant sourire, découvrant ses petites dents irrégulières. Ys était sa cousine, la fille de l'oncle Lilyan, une amie d'enfance, et bien qu'il n'en ait gardé aucun souvenir, il la croisait assez souvent au château pour la considérer comme une « connaissance ». C'était ainsi qu'il triait ses sujets : visages connus, visages inconnus, visages familiers. Celui d'Ys ne gagnait pas à être connu, pourtant : avec ses joues creuses, sa peau grêlée de boutons et ses dents jaunies par le thé, elle était simplement affreuse. Mais elle était la fille de son père... De beaux jeunes gens s'étaient battus – au sens propre, à ce que l'on racontait – pour emporter sa main, se hissant du même coup au sommet de l'échelle sociale. Épouser la fille de l'oncle du prince, il y avait de quoi fermer les yeux sur son physique désavantageux. C'était ainsi qu'un beau blondinet du nom de Rhen, fils d'un notable de Yel, se tenait à ses côtés, singeant si bien le bonheur conjugal qu'on aurait pu le croire sincère.

– Siégez, mes amis, ordonna le prince aux courtisans lorsque les époux furent installés.

Les chanceux à qui l'on avait réservé une place s'assirent, les autres restèrent debout à les regarder manger. Olen se demanda si, parmi eux, personne n'avait été lésé, mais il n'avait aucun moyen de le savoir et s'en était tenu au plan de table proposé par le chambellan.

– Merci à toi, mon cousin, lui glissa Ys avec un clin d'œil. Ce mariage est digne d'une princesse.

– Je t'en prie, ma cousine, c'est normal.

Il la laissa bécoter son époux sous le regard ému de Lilyan, dont c'était un peu le triomphe. Après un long travail de sape, l'oncle avait convaincu le prince de célébrer le mariage de sa fille au château et d'y investir une jolie fortune. Olen avait hésité. Il cherchait avant tout à regagner l'estime de ses sujets... Célébrer ce mariage en grande pompe, c'était s'exposer à la critique ; laisser sa cousine se marier comme une simple citoyenne, c'était passer pour un avare. Il avait tranché. D'autant que, les mois passant, Olen avait bien dû reconnaître que l'influence de Lilyan était considérable : au château comme à Yel ou dans les autres villes du domaine, il avait des amis haut placés et dangereux. Le bourgmestre de Sined, le grand prêtre d'Erwoch, les capitaines de l'armée se déplaçaient pour dîner chez lui, apportant des cadeaux et des liqueurs. Mieux valait avoir un tel homme pour allié...

Le trésorier Teneran, assis à l'autre bout de la table, occupait une place indigne de son rang. Olen savait que Lilyan l'avait fait asseoir là, entre un officier anonyme et une veuve de quatre-vingts ans, pour bien marquer sa défaite... Car Teneran s'était battu comme un lion pour décourager le prince de financer l'heureux événement. « À l'entrée de l'hiver », avait-il dit, « Nowik a mieux à faire que de gaspiller des sommes astronomiques. » Il avait raison. Mais Olen n'avait que faire de la santé financière de son domaine, pour l'heure il avait besoin d'alliés.

– Quelle belle fête, hein, mon neveu ! se réjouit Lilyan.

– À la hauteur de la mariée.

– Tu es gentil.

Il était riche, surtout. L'oncle se rapprocha du neveu, lui posant la main sur l'épaule.

– On peut en parler maintenant, dit-il à voix basse. Tu l'aurais voulue pour toi, n'est-ce pas ?

– Ys ?

– Tu étais fou d'elle gamin... Si tu n'avais pas été si timide à l'époque, vous seriez peut-être mariés aujourd'hui. Tu te souviens du jour où tu m'avais avoué que tu l'aimais ?

Olen se contenta d'un signe de tête, regardant en coin le laideron en robe bleue qui mordait dans une cuisse de canard. Il était simplement impossible que cette fille ait jamais été jolie, même enfant, même dans le noir avec un litre d'alcool dans le nez.

– Pas de regrets ? demanda Lilyan, qui devait en avoir pour deux.

– Non, mon oncle, fit Olen, en ajoutant par politesse : Un mariage entre cousins, c'est impossible.

– Ah ça, tu ne voulais pas l'entendre à l'époque ! Rappelle-toi : « Ça n'a pas d'importance, mon oncle ! » Heureusement que ton père n'en a jamais rien su.

À cet instant, Perth, le capitaine de la garde, assis entre sa splendide épouse et ses deux idiots de fils, leva son verre à la santé des époux. On but en criant « vive les mariés ! ».

– Tu as fait du beau travail, mon neveu, chuchota Lilyan. Perth lui-même te fait des sourires, alors qu'il t'aurait égorgé il y a deux mois.

– Les gens commencent à comprendre que mon séjour chez les Narvals m'a beaucoup changé.

– Ton père serait fier de toi !

Olen prit un air modeste tandis que l'oncle se rasseyait. Heredan II aurait-il été fier de lui ? Il n'en savait absolument rien, et s'en moquait éperdument. Ce que tous ces gens ignoraient, c'est que, dans trois jours, il allait prendre la route d'Oster pour affronter une fois de plus le Conseil de Woltan. Et pour cela, il avait dû regagner les puissants de Nowik, un par un, sans rien connaître de son passé ni

de son domaine. Il avait usé de son charme, de son aisance en société et surtout de son proverbial sens de l'improvisation pour leur faire baisser les armes... Teneran le détestait toujours, mais d'autres, comme Perth et ses fils, le conseiller Wahrel ou le chambellan, basculaient peu à peu. Quant à Ingvar, qui avait jadis été son souffredouleur, il disait le plus grand bien du « nouveau prince », né de ses cendres après avoir combattu dans le Grand Nord.

Il se leva, aussitôt imité par tous les convives.

– Tu te retires déjà, mon cousin ? s'étonna la mariée.

Des musiciens accordaient leurs violes et, comme on avait connu le prince Nowik friand de danse – à l'époque où il trompait sa femme à tour de bras –, chacun s'attendait à le voir danser la gigue jusqu'au lever du jour.

– Je suis un peu fatigué, mentit-il. J'ai rédigé des courriers importants hier jusqu'à l'aube.

La vérité était plus simple : Olen mourait de faim. Depuis la tentative d'empoisonnement, il ne mangeait plus rien qui ne soit goûté par son cuisinier, évitant potages et plats en sauce. Afin de ne pas paraître insultant en faisant goûter ses plats dans une assemblée aussi digne de confiance, il s'était décidé à ne pas toucher à son assiette. Mais l'odeur des viandes grillées et des poissons en croûte lui mettaient l'eau à la bouche. Il était temps pour lui de se faire servir un bon repas dans ses appartements...

– Vous nous manquerez pour la danse, dit timidement le mari.

– J'espérais ouvrir le bal avec Arvid, confirma le laideron.

– Tu l'ouvriras avec ton mari. Après tout, c'est dans ses bras que tu finiras, non ?

Il y eut des rires.

– Bien dit, mon neveu ! s'écria Lilyan.

Pour honorer le prince, les musiciens rythmèrent sa sortie d'un hymne qui sonnait faux. Il fendit la foule pour rejoindre la grande porte, devant laquelle une bonne partie des habitants du château s'était agglutinée pour assister à la noce. On s'inclinait à son passage. Comme toujours, les femmes lui adressaient des invitations silencieuses, espérant peut-être remplacer la princesse absente, ne serait-ce que pour une nuit. Les unes battaient des cils, les autres jouaient les timides... Il se contenta de leur sourire, riant en lui-même du coup de tonnerre que produirait l'arrivée d'Oranie, si elle acceptait de le rejoindre. Viendrait-elle ? Il aurait donné sa fortune pour savoir si le héraut avait accompli sa mission, si la femme de ses rêves se trouvait à cette heure sur la galère amirale de Nowik. Avec elle, il serait indestructible.

Frôlant les robes de ces dames, il sentit à peine une piqure sur sa cuisse, comme un coup d'épingle, probablement une perle mal cousue

ou un fil de son costume. Il se gratta, machinalement.

– Bonne nuit, Monseigneur, fit un conseiller dont il avait oublié le nom.

Il répondit d'un signe de tête, fit encore quelques pas, mais, au moment de passer la porte, il fut pris d'un violent vertige. Le dallage soudain tanguait comme le pont d'un navire.

– Monseigneur ? fit une voix distordue.

Les couleurs, les visages se brouillaient. Olen tendit une main dans le vide, qui fut aussitôt saisie. Il vit basculer le décor, on le couchait, sans doute, sur le dos. Au plafond les lustres de cuivre dansaient une sarabande vomitive.

Les voix devinrent caverneuses.

– Monseigneur, vous allez bien ?

– Un guérisseur ! Allez chercher un guérisseur !

– Laissez-lui de l'air !

À présent les cris se mêlaient, un magma de mots vides de sens se mit à vriller dans sa tête. « Je vais mourir », pensa-t-il, assourdi par le flot de sang qui coulait dans ses veines, comme un fleuve en crue. Une fatigue inexorable engourdisait ses membres. Sa vue se brouilla sur une silhouette informe, bientôt il n'y eut plus que des contours, des volutes qui viraient à l'écarlate. Du rouge, des battements de cœur, du rouge, encore du rouge, un goût de sang dans la bouche, un frisson, et puis rien. Plus rien.

Au pied de la tour du Conseil, le temps virait à l'orage. Les premières heures, on avait ricané du retard du prince ; faire attendre le Conseil n'était pas la meilleure façon de gagner ses faveurs. Certes, les rapports de Nowik avaient de quoi faire réfléchir : ces derniers mois, on disait le peuple heureux et la noblesse satisfaite, une alchimie presque utopique dont peu de princes pouvaient s'enorgueillir. La chute d'Arvid n'était donc plus une fatalité, mais pour autant, il n'était pas en mesure de se faire désirer.

Dès l'aube, on avait préparé la tour du Conseil, placé des dais au-dessus des trônes – car la neige tombait à gros flocons – et servi un copieux buffet dans la grande salle au pied des marches. Hel Hjorn était arrivé la veille, Klars d'Edholm le matin même, Mendean avait prudemment pris la route une semaine plus tôt, pour ne pas infliger à ses vieux os l'épreuve d'un voyage trop rapide. Pour Irenia, il avait suffi de traverser la ville puisqu'elle siégeait à Oster, son château se trouvant à moins d'une lieue du palais royal. Quand au Doyen des mages, il avait compté large : quatre jours déjà qu'il se prélassait dans une luxueuse auberge de la capitale en compagnie de son champion. Il n'en manquait qu'un, et c'était précisément celui que ses pairs devaient juger.

– Mais qu'est-ce qu'il fout ? s'emporta Hel Hjorn, jetant avec humeur son gobelet d'étain vide sur les dalles.

On avait vu passer la matinée, puis un bon bout d'après-midi dans la salle voûtée. Le buffet avait été regarni, des cerises à l'eau-de-vie avaient été servies, mais les seigneurs de Woltan n'étaient pas de ceux qu'on amadoue avec un verre de liqueur.

– C'est inadmissible, coassa Mendean.

– Il a peut-être été retardé sur les routes, risqua Karib, dont les arguments pour défendre son ami commençaient à s'épuiser. Entre la neige et les brigands, peut-être que...

– Les brigands, s'esclaffa Hel Hjorn. C'est la meilleure que tu nous aies sorti depuis ce matin ! Le prince Nowik, avec son champion, son

escorte, sa suite, le prince Nowik qui a étudié les armes toute sa vie, le prince Nowik qui a servi chez les Narvals, victime d'une attaque de brigands...

Irenia éclata de rire, un rire trop bruyant pour être naturel.

– Ça ne lui ressemble tellement pas de faire attendre le Conseil, plaïda Karib. C'est la seule explication qui tienne. À moins qu'il ne lui soit arrivé quelque chose...

– Ce qu'il lui est arrivé, on le sait tous, reprit le prince du Gundland. À l'idée de comparaître devant le Conseil, cette poule mouillée a encore pris la fuite ! Il reviendra dans un an, après avoir servi comme archer sous un faux nom dans je ne sais quelle petite ville.

– Et il nous donnera des leçons de morale, renchérit Mendean, sur ce que doit ou ne doit pas faire un prince.

Une fois de plus, la centième depuis ce matin, Karib défendit Olen.

– Il n'a jamais fait ça.

– Ah oui ? J'ai le souvenir, moi, qu'il nous ait dit qu'un prince a le devoir de faire ses armes tout seul.

– C'est un gamin, cingla Irenia, qui avait à peine cinq ans de plus qu'Arvid.

Karib cessa de lutter. Au fond, il rageait lui aussi contre Olen : cet imbécile avait réussi à mettre le Conseil sur les dents, alors que les rapports sur la situation à Nowik lui étaient favorables. Pourquoi n'était-il pas arrivé deux ou trois jours plus tôt ? Mieux que quiconque, l'ancien fugitif était bien placé pour savoir que les routes étaient imprévisibles... Pour quelques heures de retard, il risquait la destitution.

Las de tergiverser, les grands du royaume s'isolèrent dans la grande salle, dont ils avaient l'impression de connaître chaque pierre par cœur. Comme de vulgaires sergents de garde, Hel Hjorn et Edholm se mirent à jouer aux dés, à la stupeur des valets, pour qui un puissant ne pouvait se livrer qu'à des occupations de puissant. Aux yeux du peuple, un prince était comme un dieu ; personne n'imaginerait Erwoch en pleine partie de dés avec la Grande Déesse.

Tandis que le Premier Général Mendean ronflait sur un fauteuil, Irenia vint s'asseoir près de Karib, qui triturait nerveusement un morceau de pain. Poliment, il lui fit de la place dans la niche de pierre où il s'était installé pour guetter par la fenêtre l'arrivée tant espérée d'Olen.

– Il y a une question qui me brûle les lèvres, Doyen.

– Je t'écoute.

– Avant votre disparition à tous les deux, Arvid et toi vous détestiez cordialement. Je me trompe ?

– Pas vraiment, répondit Karib, que son « ami » Loreth avait déjà conforté dans cette idée.

– Aujourd’hui, tu le défends bec et ongles... Avoue qu’il y a de quoi surprendre.

– C’est ta question ? fit Karib avec un demi-sourire.

– Ma question, c’est : pourquoi ? Pourquoi te rapprocher tout d’un coup de Nowik, alors que tout le monde ici lui tombe sur le dos ?

– Peut-être justement parce que tout le monde lui tombe sur le dos.

Il éludait, Irenia n’insista pas.

– C’est noble de ta part, ironisa-t-elle. Je ne te savais pas soucieux de justice envers le faible et l’opprimé.

Elle se levait lorsque le chambellan du palais, dans sa robe de cérémonie ourlée de fourrure, fit son entrée dans la salle. Les seigneurs le dévisagèrent avec curiosité, et Karib crut déceler un air de satisfaction sur le visage de Hel Hjorn : de toute évidence, Arvid ne viendrait pas.

– Nobles seigneurs, dit le chambellan. Le roi m’envoie vous dire que le Conseil n’aura pas lieu.

Les seigneurs se dévisagèrent à l’affût d’une réaction, mais chacun resta de marbre.

– Quelle perte de temps, marmonna Mendeau.

– Le prince Nowik, poursuivit le chambellan, a été empoisonné.

Karib crut défaillir sous le choc.

– Ici ? s’étonna Irenia, sans émotion.

– Non, ma dame, sur ses terres.

Hel Hjorn n’hésita pas à plaisanter, un sourire narquois aux lèvres.

– Il a préféré se faire tuer plutôt que de se montrer au Conseil.

– Hel, gronda Irenia, amusée malgré elle.

– Tu es dur, fit Edholm, dont on entendait la voix pour la première fois depuis des heures.

Ignorant les commentaires et les poses de ses pairs, Karib lutta contre le vertige et se précipita sur le chambellan, qui eut un mouvement de recul.

– Qu’est-ce qui s’est passé ? Où ? Quand ? Tu es sûr de tes informations ?

– Euh, oui, Excellence. Un messenger de Nowik vient de voir le roi.

– Il est où, ce messenger ? rugit Karib, tendu de toute sa masse vers le chambellan terrifié. Parle, au lieu de rester planté comme un piquet à me regarder avec ces yeux de poisson mort !

– Je... je ne sais pas, Excellence, il a dû repartir, à moins qu’on ne lui ait servi un repas aux cuisines...

Karib sortit en trombe, manquant de s’étaler dans la neige. Les seigneurs le regardèrent partir au pas de course, échangeant des regards interrogateurs.

– Quelque chose m’échappe, opina Hel Hjorn. On dirait qu’il vient de perdre son frère.

– Moi, en tout cas, j’ai perdu mon temps, grogna Mendeau.

Attrapant un valet par son tabard, Karib lui demanda fiévreusement où se trouvaient les cuisines. Hors de lui, il vit à peine Nils qui le rejoignait en fixant son baudrier. Depuis la tentative d’assassinat, il n’était plus question de se passer de garde du corps, peu importait le protocole.

– Quelque chose ne va pas ? demanda le lanceur de couteaux.

– Olen est mort.

Nils s’immobilisa, le souffle coupé, la main suspendue au-dessus de son baudrier. Il resta un moment dans la cour, abasourdi, sans parvenir à ordonner ses pensées, puis accéléra le pas pour rattraper Karib, dont on voyait la lourde silhouette disparaître dans un corps de bâtiment.

Le Doyen des mages se rua vers le grand escalier qui descendait aux cuisines, sans égard pour son image, pour le manteau trop long qu’il piétinait de ses souliers boueux, pour les larmes qui coulaient le long de ses joues. Les domestiques, surpris de voir un haut seigneur faire irruption dans les communs, détournèrent prudemment le regard. Il dévala les escaliers, débouchant dans une cuisine colossale. Pas moins de trois cheminées monumentales, où rôtissaient déjà les viandes du dîner... Une cinquantaine de commis, les bras chargés de plateaux, de pots fumants, de paniers de légumes... Dix ou douze tables croulant sous les victuailles, des plans de travail en pierre, des tonneaux à perte de vue... Une véritable ruche, destinée à nourrir un palais royal. Mais la seule chose qu’il voyait, c’était cet homme en cuir noir, assis devant un bol de soupe, son épée bâtarde appuyée contre la table.

Nils, à son tour, descendit les escaliers et fit un violent effort pour jouer son rôle, restant en arrière comme un subalterne. Si Karib avait pu le voir, il aurait été frappé par sa pâleur, mais Karib ne voyait plus rien, il était fou de rage et de tristesse.

– Tu n’as pas honte de manger tranquillement, comme si de rien n’était ? hurla-t-il.

L’homme fit un bond, renversant sa soupe, envoyant rouler son tabouret. Reconnaisant le Doyen, il refréna son envie de répondre et s’inclina poliment.

– Mes respects, Excellence.

– Je veux tout savoir !

– Monseigneur a été empoisonné. Il était entre la vie et la mort quand j’ai quitté Nowik. Le régent m’a chargé de venir prévenir le roi.

Karib fut pris d’un subit espoir ; entre la vie et la mort, on pouvait basculer du bon côté. Mais il se souvint de la violence du poison confié à Norah, et sa gorge se serra. Profitant de l’accalmie, le messager se présenta, comme l’exigeait la bienséance.

– Je suis Kelhorn, le champion de Nowik.
– Pardonne-moi, le prince est un ami très proche. J'ai cru qu'il était mort, je me suis emporté... Arvid m'a parlé de toi, je sais qui tu es, je sais qu'il te fait confiance.

Il y eut un silence. Oubliant son rang, le Doyen des mages redressa le bol de soupe renversé, comme pour s'excuser de son emportement.

– Comment ça s'est passé ? Un assassin ?
– Personne n'en sait rien, Excellence. C'était au mariage de sa cousine, devant des centaines de témoins... Monseigneur est tombé, foudroyé. Pourtant il n'avait rien mangé, rien bu... On parle d'ensorcellement, mais les guérisseurs sont sûrs qu'il s'agit d'un poison très violent. Pour eux, c'était une question d'heures.

– Ce n'est pas possible...
Karib tournait comme un fauve autour de la table, et ses pensées s'entrechoquaient.

– Tu vas m'escorter jusqu'à Nowik, ordonna-t-il à Kelhorn. Pendant ce temps, Nils foncera à Westerwald pour ramener les plus grands guérisseurs de Woltan au chevet du prince.

Il savait que tout cela n'était qu'un sursaut de désespoir, qu'aucune victime de poison ne survivait des semaines. Mais il ne serait pas dit qu'il n'aurait pas tenté l'impossible. Après tout, ils avaient tant de fois échappé à la mort... Il demanda de quoi écrire à un valet de cuisine, qui n'osa lui dire que ce genre de commission n'était pas de son ressort. Lâchant son panier de légumes, le domestique se précipita dans les escaliers.

– Nils, tu porteras une lettre au maître de la guilde des guérisseurs...

– Je vais seller mon cheval.
– Bonne idée. On gagnera du temps.

Nils fit un pas en avant, et son visage fut illuminé par les flammes de la cheminée toute proche. Kelhorn leva les yeux sur lui, lentement, et le fixa avec une insistance dérangeante, comme s'il avait vu un fantôme. Karib fronça les sourcils.

– C'est mon garde du corps, dit-il au champion.
Pétrifié, ce dernier ne quittait pas Nils du regard. Il respira profondément avant de saluer, le poing fermé sur la poitrine.

– Maître.
– Qu'est-ce qui lui prend, à lui ? demanda Nils, d'une humeur noire.
En dépit de la tension qui le prenait à la gorge, Karib remarqua l'étrange attitude du champion de Nowik. Quelque chose en Nils semblait le fasciner au point d'en oublier tout le reste.

– Tu le connais ? demanda-t-il.
– Bien sûr, Excellence.
– Vraiment ? Et qui est-ce ?

Kelhorn hésita, en proie à la méfiance. Il croyait sans doute qu'on le testait, ou qu'on lui tendait un piège. Sur le moment, il ne fit que prendre son inspiration. Une braise craqua dans la cheminée, un valet renversa une pile d'assiettes. Le temps était suspendu, lourd et pesant comme un ciel d'orage. Les fugitifs échangèrent un regard, dans lequel se lisait tout ce qu'ils avaient vécu.

– Vous le savez comme moi, Excellence, dit le champion.

Nils ferma les yeux. Dans un instant, il ne serait plus un inconnu.

– C'est le Fils de la lune.